ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVÉRÉ, DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PÉNÉTRÉ ; LES MOEURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES USAGES, SCIENCES ET ARTS, COMMERCE ET MANUFACTURES ;

PAR J.-F. LAHARPE.

NOUVELLE ÉDITION,

ORNÉE DE SOIXANTE VIGNETTES ET D'UN ATLAS IN-4°.

TOME DIXIÈME.

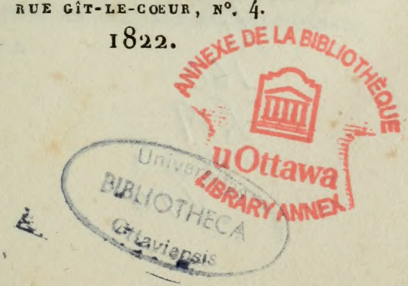


PARIS,

ACHILLE JOURDAN, LIBRAIRE,

RUE GÎT-LE-COEUR, N°. 4.

1822.



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

SECONDE PARTIE.

ASIE.

LIVRE QUATRIÈME,

CONTENANT LA CHINE.

CHAPITRE XI.

Histoire naturelle de la Chine. Description de la grande muraille.

La vaste étendue de la Chine fait aisément concevoir que la température de l'air, les saisons, et l'influence des corps célestes, ne peuvent être partout les mêmes. Ainsi les provinces

du nord sont très-froides en hiver, tandis que celles du sud sont toujours tempérées; en été la chaleur est supportable dans les premières, tandis qu'elle est excessive dans les autres. La durée des jours et des nuits varie aussi suivant la latitude des lieux. A mesure qu'on avance vers le nord, les jours sont plus longs en été, et plus courts en hiver. L'inverse a lieu dans les provinces méridionales. En général, celles-ci l'emportent sur les autres par le degré de perfection que les végétaux de toute espèce y acquièrent. Mais on peut dire que dans tout l'empire l'air est fort sain; cependant des provinces sont quelquefois désolées par des maladies que l'on attribue à l'humidité produite par le grand nombre de canaux, et aux exhalaisons des terres grasses et fécondes, qui sont encore amendées continuellement par un mélange de toutes sortes d'immondices. Magalhaens remarqua, dans le long séjour qu'il fit à la Chine, qu'avant le lever du soleil la plupart des canaux paraissent couverts d'un brouillard épais; mais il se dissipe fort promptement. D'ailleurs la peste n'y est presque pas connue; ce qu'il faut attribuer sans doute aux vents du nord qui soufflent de la Tartarie.

Les Chinois ont la plupart des fruits qui croissent en Europe, et plusieurs autres qui nous sont inconnus; mais la variété des mêmes fruits n'y est pas si grande. Ils n'ont, par exemple, que trois ou quatre sortes de pom-

mes, sept ou huit sortes de poires, et autant de sortes de pêches. Ils n'ont pas de bonnes cerises, quoiqu'elles soient très-communes; et tous ces fruits mêmes, si l'on excepte le raisin muscat et la grenade, ne sont pas comparables aux nôtres, parce que les Chinois ne sont pas aussi habiles que les Européens dans la culture des arbres : cependant leurs pêches valent celles de l'Europe; ils en ont même une espèce beaucoup meilleure; mais dans quelques provinces elles causent la dysenterie lorsqu'on en mange avec excès, et cette maladie est fort dangereuse à la Chine. Les abricots n'y seraient pas mauvais, si on leur donnait le temps de mûrir. Quoique le raisin y soit excellent, les Chinois n'en font pas de vin, parce qu'ils ignorent comment il faut s'y prendre : celui qu'ils boivent est extrait du riz. Ils en ont de rouge, de blanc et de pâle. Leur vin de coing est délicieux. L'usage de la Chine est de boire tous les vins très-chauds.

Si l'on s'en rapporte à Navarette, il n'y a point d'olives à la Chine : le père Le Comte prétend qu'elles y sont différentes de celles de l'Europe. Lorsque les Chinois pensent à les cueillir, ce qu'ils font toujours avant qu'elles soient tout-à-fait mûres, ils ne les abattent point avec de longues perches, qui nuiraient aux branches et au tronc; mais, faisant un trou dans le tronc de l'arbre, ils y mettent du sel, puis le bouchent; et peu de temps après le fruit tombe de lui-même.

Duhalde parle d'un arbre qui porte du fruit dont l'huile se nomme *tcha-yeou*, et qui, dans sa fraîcheur, est peut-être le meilleur de la Chine. La forme de ses feuilles, la couleur du bois, et quelques autres particularités lui donnent beaucoup de ressemblance avec le *vou-i-tcha*, ou le *tébohé*; mais il en est différent par ses dimensions, ainsi que par ses fleurs et son fruit. Si le fruit est gardé après qu'il est cueilli, il en devient plus huileux; cet arbre est de hauteur médiocre; il croît sans culture sur le penchant des montagnes, et même dans les vallées pierreuses. Son fruit est vert, d'une forme irrégulière, renfermant un noyau moins dur que celui des autres fruits.

Entre les oranges qui portent le nom d'oranges de la Chine, on distingue plusieurs espèces excellentes, quoique les Portugais n'en aient apporté qu'une en Europe; mais les Chinois font beaucoup plus de cas de celle qui est petite, et dont l'écorce est mince, unie et fort douce. La province de Fokien en produit une espèce dont le goût est admirable : elle est plus grosse, et l'écorce en est d'un beau rouge. Les Européens qui vont à la Chine conviennent tous qu'un bassin de ces oranges parerait les plus somptueuses tables de l'Europe. Celles de Canton sont grosses, jaunes, d'un goût agréable et fort saines. On en donne même aux malades, après les avoir fait cuire sur des cendres chaudes : on les coupe en deux,

on les remplit de sucre, et l'on prétend que le jus est un excellent cordial. Il y en a d'autres qui ont le goût aigre, et dont les Européens font usage dans les sauces. Navarette en vit une espèce dont on fait une pâte sèche, en forme de tablette, qui est également saine et nourrissante : elle est fort estimée à Manille, d'où elle se transporte à Mexico, comme une conserve très-friande.

Les limons et les citrons sont fort communs dans quelques provinces méridionales, et d'une grosseur extraordinaire ; mais les Chinois n'en mangent presque jamais ; ils ne les font servir qu'à l'ornement de leurs maisons, où l'usage est d'en mettre sept ou huit dans quelque vase de porcelaine, pour satisfaire également la vue et l'odorat. Cependant ces fruits sont très-bons au sucre, c'est-à-dire lorsqu'ils se sont bien candis. On fait aussi beaucoup de cas d'une sorte de limon qui n'a que la grosseur d'une noix ; il est rond, vert, aigre, et très-bon pour les ragoûts. L'arbre qui le porte se met dans des caisses pour l'ornement des cours, des salles et des maisons.

Outre les melons de l'espèce des nôtres, on en distingue deux sortes à la Chine : l'un, qui est fort petit et jaune au dedans, a le goût si agréable, qu'il peut se manger avec l'écorce, comme une pomme ; l'autre est le melon-d'eau, dont la chair fondante et sucrée étanche la soif et n'est jamais nuisible, même dans les plus grandes chaleurs. Cependant ces deux espèces

de melon ne sont pas si exquises que celle qui vient d'un canton de Tartarie nommé *Hami*, à une distance considérable de Pékin, et qui a la propriété de se garder cinq ou six mois dans toute sa fraîcheur.

La Chine a d'autres fruits que les Européens ne connaissent que par les relations de leurs voyageurs, et qui paraissent y avoir été portés des îles voisines, tels que le *fanpo-le-mye*, ou l'ananas; les *tcheou-kous*, ou les goyaves; les *pa-tsians*, ou les bananes, etc.; mais ils se trouvent dans d'autres pays, et nous nous bornons aux fruits qui ne croissent que dans l'empire de la Chine.

Le *li-tchi* de la bonne espèce, car il y en a plusieurs, est à peu près de la forme d'une pomme, et d'un rouge ponceau. Son noyau est presque globuleux, tronqué à sa base, dur et lisse. Il est couvert d'une chair tendre, pleine de suc, d'une odeur excellente et d'un goût exquis, comparable au meilleur raisin muscat, mais qui se perd néanmoins en partie lorsque le fruit, en se séchant, se ride et noircit comme les pruneaux; l'écorce est coriace, et ressemble à du chagrin; mais elle est douce et unie en dedans. C'est le li-tchi, suivant Navarette, qui passe parmi les Chinois pour le meilleur des fruits. Quoiqu'il soit d'une abondance surprenante, il n'en est pas moins estimé. On le met ordinairement dans l'eau froide avant de le manger. Lorsque les Chinois s'en sont rassasiés, ils n'ont qu'à boire un peu d'eau

pour sentir que leur appétit se renouvelle. L'arbre est gros, d'une fort belle forme, et s'élève à quinze ou dix-huit pieds de hauteur. Navarette ajoute qu'il en a vu à Bantam, près de Manille. Le Comte ne connaît pas en Europe de fruit dont le goût soit si délicieux; mais il prétend que l'excès en est malsain, et que sa nature est si chaude, qu'il fait naître des pustules par tout le corps à ceux qui en mangent sans modération. Les Chinois le font sécher au four pour le conserver et le transporter; ils s'en servent particulièrement dans le thé.

Le long-yen, c'est-à-dire œil de dragon, est une autre espèce de li-tchi. L'arbre qui le porte est plus grand et plus beau que le précédent; car Navarette dit qu'il est de la grosseur d'un noyer. Le fruit est plus petit que le li-tchi, de forme ronde, avec une écorce unie et jaunâtre; la chair est blanche, aqueuse et d'un goût vineux. Quoique moins délicat que le li-tchi, on prétend qu'il est plus sain, et que jamais il ne fait de mal. Navarette prétend qu'on l'a nommé œil de dragon à cause d'une tache d'un beau noir qu'on voit sur son noyau, ce qui le fait ressembler aux yeux d'un dragon, tels qu'on les peint à la Chine. Il se vend sec dans tout l'empire; et en le faisant bouillir, on en tire un suc agréable et nourrissant.

Le fruit qui se nomme *tsé-tsé* croît dans presque toutes les parties de la Chine. On en distingue plusieurs espèces. Celui des provinces

méridionales a le goût du sucre, et fond dans la bouche. L'écorce en est unie, transparente et d'un rouge luisant, surtout dans sa maturité. Il s'en trouve de la forme d'un œuf, mais il est ordinairement plus gros. Sa semence est noire et plate ; sa chair, qui est très-fondante, devient presque aqueuse lorsqu'on le suce par un bout : étant sec, il devient farineux comme nos figues ; mais avec le temps il se couvre d'une espèce de croûte sucrée qui lui donne un fumet délicieux.

Les Portugais de Macao donnent à ce fruit le nom de figue, non pour sa forme, mais parce qu'en séchant il devient farineux et doux comme nos figues. L'arbre qui le porte prend une très-jolie forme lorsqu'il est greffé. La Chine en produit beaucoup, surtout dans la province de Honan. Il est de la grandeur d'un noyer médiocre, et ses branches ne s'étendent pas moins. Ses feuilles sont larges et d'un beau vert, qui se change pendant l'automne en un rouge agréable. Le fruit est à peu près de la grosseur d'une pomme, et prend un jaune éclatant lorsqu'il mûrit. Entre plusieurs espèces de *tsé-tsés*, il y en a dont l'écorce est plus mince, plus transparente et plus rubiconde. D'autres, pour acquérir un fumet plus fin, doivent mûrir sur la paille ; mais tous sont fort agréables à la vue et fort bons à manger. Le tsé-tsé ne mûrit pas à l'arbre avant le commencement de l'automne. L'usage commun est de le faire sécher comme les figues en Europe. Il se vend

dans toutes les provinces de l'empire. En général, le goût en est excellent, et ne le cède point à celui de nos meilleures figues sèches. Celui de la province de Chen-si n'est pas moins bon, quoique l'espèce soit plus petite, et que l'arbre ne demande aucune culture. Malheureusement il ne croît qu'à la Chine, et nulle part avec tant d'abondance que dans la province de Chang-tong. Le sou-ping de Boim en doit être une espèce.

On remarque une singularité dans l'arbre que les Chinois nomment *mui-chu*, et qui porte un petit fruit aigre que les femmes et les enfans aiment beaucoup : séché et mariné, il se vend comme un remède pour aiguiser l'appétit. L'arbre est fort gros : on est étonné de le voir en fleur vers le temps de Noël.

Les Chinois nomment le fruit à pain, déjà décrit, *pa-lo-mye*.

Le chi-tsé porte à Manille le nom de *chiqueis*, et celui de *figocaque* parmi les Portugais. C'est une grosse baie dont la chair est douce et agréable, et si molle dans sa maturité, qu'en y faisant un petit trou, on la suce entièrement. Elle est de la couleur d'un beau pavot rouge. Ce fruit mûrit vers le mois de septembre, et vient en abondance ; quelques-uns même seulement au mois de décembre. On fait sécher ce fruit au soleil, et on le sert sur toutes les tables. En le faisant tremper une nuit dans le vin, il se couvre d'une sorte de sucre qui se vend à part, et qui, mêlé avec

de l'eau pendant l'été, donne une boisson fort agréable.

On trouve dans les parties méridionales de la Chine un fruit qui se nomme à Manille *carambola*. Il est de la grosseur d'un œuf de poule, d'abord vert; mais il prend la couleur du coing en mûrissant. Il se mange cru, a un goût très-agréable, et excite l'appétit. On le confit au sucre. L'arbre qui le produit fournit plusieurs variétés cultivées dans les jardins des pays intertropicaux, et fructifie deux fois l'année.

Le bilimbi ressemble beaucoup au précédent; mais il est plus petit dans toutes ses parties. Ses fruits ne se mangent pas crus, parce qu'ils sont trop acides; mais on les fait cuire avec la viande et le poisson, auxquels ils communiquent un goût relevé et agréable. On en fait un sirop qui est très-rafraîchissant. On les confit au sucre, au vinaigre et au sel pour les adoucir.

Un troisième carambolier a un fruit rond, légèrement sillonné, et à peine plus gros que la cerise. Ses fleurs ont une odeur suave, et une saveur légèrement acide. L'acidité des fruits est des plus agréables, et on en fait d'excellentes confitures dont le goût tient de celui de l'épine-vinette. La racine de cet arbre rend un suc laiteux et âcre quand on l'entame.

L'ou-tong-chou est un grand arbre qui ressemble au sycomore. Ses feuilles sont longues, larges, et jointes par une tige d'un pied de

longueur. Il pousse tant de branches et de touffes de feuilles, qu'il est impénétrable aux rayons du soleil. La manière dont il produit son fruit est fort singulière. Vers la fin du mois d'août, on voit sortir de l'extrémité de ses branches, au lieu de fleurs, de petites touffes de feuilles, qui sont plus blanches et plus molles que les autres : elles n'ont pas non plus tant de largeur. Il s'engendre sur les bords de chaque feuille trois ou quatre petits grains, de la grosseur d'un pois, qui contiennent une substance blanche, dont le goût approche de celui de la noisette avant sa maturité. Rien n'est égal à cet arbre pour l'ornement d'un jardin.

Dans la province de Yun-nan, vers le royaume d'Ava, on trouve l'arbre qui produit la casse. Les Chinois l'appellent *chan-kotse-chu*, c'est-à-dire l'arbre au long fruit, parce que ses cosses sont beaucoup plus longues que celles qu'on voit en Europe.

La Chine ne produit pas d'autre épice qu'une espèce de poivre nommé *hoa-tsiao*. C'est l'écorce d'un grain de la grosseur ordinaire d'un pois, mais trop fort et trop âcre pour être employé. Sa couleur est grise et mêlée de quelques filets rouges. La plante qui le produit croît dans quelques cantons en buissons épais, et ailleurs en arbre assez haut. Ce fruit est moins piquant et moins agréable que le poivre, et ne sert guère qu'aux pauvres gens pour assaisonner les viandes. En un mot, il n'a rien

de comparable au poivre des Indes orientales, que les Chinois se procurent par le commerce, en aussi grande abondance que s'il croissait dans leur pays. Lorsque le poivre de la Chine est mûr, le grain s'ouvre de lui-même, et laisse voir un petit noyau de la noirceur du jais, qui jette une odeur forte et nuisible à la tête. On est obligé de le cueillir par intervalle, tant il serait dangereux de demeurer long-temps sur l'arbre. Après avoir exposé les grains au soleil, on jette la pulpe intérieure, qui est trop chaude et trop forte, et l'on n'emploie que l'écorce.

Outre les arbres qui produisent le bétel, dont l'usage est fort commun dans les provinces méridionales, on trouve dans celle de Quang-si, et dans le district de Tsin-cheou-fou, particulièrement sur la montagne de Pétche, une espèce de cannelle, mais moins estimée, même à la Chine, que celle qu'on y apporte du dehors. Sa couleur tire plus sur le gris que sur le rouge, qui est celle de la bonne cannelle de Ceylan. Elle est aussi plus épaisse, plus âpre et moins odorante ; et il s'en faut bien qu'elle ait la même vertu pour fortifier l'estomac et pour ranimer les esprits. On ne peut nier cependant qu'elle n'ait les qualités de la cannelle, quoique dans un moindre degré de perfection. L'expérience en est une preuve sans réplique; on en trouve même quelquefois de plus piquante au goût que celle qui vient des Indes, où l'on assure qu'elle prend aussi

une couleur grise quand elle est trop longtemps à sécher.

Le camphrier, que les Chinois appellent *chang-tcheu*, est un arbre assez élevé, d'un port élégant, et qui a un joli feuillage; mais le camphre qu'on en tire a quelque chose de grossier, et n'approche pas de celui de Bornéo : on fait des ustensiles domestiques de son bois : son odeur est si forte, que sa sciure, jetée sur les lits, en chasse les punaises; et l'on prétend que, dans les endroits où il croît, ces incommodes animaux ne sont pas connus à cinq lieues à la ronde.

Un missionnaire qui avait demeuré longtemps à Bornéo, d'où vient le meilleur camphre, apprit à Navarette la méthode qu'on emploie pour le recueillir. Avant le lever du soleil, il transsude du tronc et des branches de l'arbre, de petits globules d'un suc clair qui sont dans un mouvement continuel comme le vif-argent : on secoue fortement les branches pour le faire tomber sur des toiles étendues; il s'y congèle : on le met ensuite dans des boîtes de bambou, où il se conserve. Aussitôt que le soleil paraît, tout ce qui est resté sur l'arbre disparaît. Les habitans de Bornéo, qui gardent leurs morts pendant plusieurs jours avant de les ensevelir, se servent de camphre pour empêcher que la chaleur ne les corrompe : ils placent le corps sur une chaise qui est ouverte par le bas, et de temps en temps ils lui soufflent du camphre dans la bou-

che avec un tuyau de bambou; en peu de temps le camphre pénètre jusqu'à l'autre extrémité du cadavre, et le préserve ainsi de la corruption. Le camphre de Bornéo et de Sumatra n'est pas le même que celui du Japon et de la Chine.

Mais parmi les arbres capables d'exciter l'envie des Européens, la Chine en a quatre principaux : 1°. l'arbre au vernis; 2°. l'arbre à l'huile; 3°. l'arbre au suif; 4°. l'arbre à la cire blanche.

L'arbre au vernis *tsi-chu*, en chinois, est une espèce de badamier (*terminelia vernix*). Il n'est ni gros, ni grand, ni fort branchu : son écorce et blanchâtre ; ses feuilles sont allongées, étroites et luisantes ; le suc laiteux nommé *tsi*, qu'il distille goutte à goutte, ressemble assez aux larmes du térébinthe; il rend beaucoup plus de liqueur si on lui fait des incisions ; mais il périt plus tôt.

On trouve le tsi-chu en abondance dans les provinces de Kiang-si et de Sé-tchuen; mais les plus estimés sont ceux du district de Kantcheou, une des villes les plus méridionales du Kiang-si; le vernis ne doit point être tiré avant que les arbres aient atteint l'âge de sept ou huit ans : celui qu'on tire plus tôt est moins bon pour l'usage. Le tronc des plus jeunes arbres d'où l'on commence à le tirer n'a pas plus d'un pied chinois de circonférence ; on prétend que le vernis qu'ils donnent est meilleur que celui des arbres plus gros et plus vieux ; mais ils en rendent beaucoup moins ; les marchands savent remédier à cet inconvé-

nient; car ils mêlent le produit des uns et des autres. On voit peu de tsi-chu qui aient plus de quinze pieds de haut; et lorsqu'ils parviennent à cette hauteur, la circonférence du tronc est d'environ deux pieds et demi; son écorce est couleur de cendre. Comme la multiplication par les fruits est trop lente, on a recours aux marcottes.

Au printemps, lorsque l'arbre commence à pousser, on choisit le rejeton qui promet le plus, entre ceux qui sortent, non des branches, mais du tronc; et lorsqu'il est de la longueur d'un pied, on le couvre d'une terre jaune. Cette enveloppe doit commencer deux pouces au-dessus du point où la branche sort du tronc, et s'étendre quatre ou cinq pouces plus bas; elle doit en avoir au moins trois d'épaisseur : on la serre fortement, et on la couvre d'une natte pour la garantir de la pluie et des injures de l'air : on la laisse dans cet état depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à celui de l'automne; alors on ouvre un peu l'enveloppe de terre, pour examiner les filets des petites racines que la branche a produites : si la couleur de ces filets est jaunâtre ou rougeâtre, il est temps d'enlever la branche : on la coupe adroitement contre le tronc en prenant bien garde de ne la pas blesser, et on la plante; mais si les filets sont blancs, c'est une marque qu'ils sont encore trop tendres; et dans ce cas, on referme l'enveloppe, et l'on remet l'opération de détacher la branche au printemps

suivant. Au reste, soit qu'on choisisse le printemps ou l'automne pour la planter, on doit mettre beaucoup de cendre dans le trou, si l'on veut la préserver des fourmis qui dévorent, dit-on, les racines encore tendres, ou qui en tirent du moins la séve.

Ces arbres ne distillent le vernis qu'en été; ils n'en donnent point en hiver; et celui qu'ils distillent au printemps ou dans l'automne est toujours mêlé d'eau : d'ailleurs ils n'en produisent que pendant la nuit. Pour le tirer de l'arbre, on fait autour du tronc plusieurs incisions horizontales, plus ou moins profondes, suivant son épaisseur. La première rangée de ces incisions ne doit être qu'à sept pouces de terre ; la seconde se fait à la même distance que la première et de sept en sept pouces, non - seulement jusqu'au sommet du tronc, mais encore à toutes les branches qui sont assez grosses pour en recevoir. On emploie pour cette opération un petit couteau dont la lame est recourbée en arrière. Les incisions ne doivent pas se faire non plus en ligne droite, mais un peu de biais, et ne pas pénétrer plus profondément que l'écorce. L'ouvrier, en les faisant d'une main, y pousse de l'autre le bord d'une écaille aussi avant qu'il est possible, c'est-à-dire environ un demi-pouce de la Chine; ce qui suffit pour soutenir une coquille beaucoup plus grande que celles de nos plus grosses huîtres. Les incisions se faisant le soir, on recueille le lende-

main au matin la résine qui a coulé dans les coquilles, et le soir on les remet dans les mêmes incisions; ce qui se continue jusqu'à la fin de l'été. Ordinairement les propriétaires des arbres ne se donnent pas la peine de recueillir eux-mêmes le vernis; ils louent leurs arbres à des marchands pour la saison; et le prix est d'environ deux sous et demi le pied : les marchands ont des paysans à gage qui se chargent de tous les soins pour une once d'argent, lorsqu'ils se nourrissent à leurs propres frais, ou pour six liards par jour avec la nourriture. Un seul paysan suffit pour l'exploitation de cinquante arbres.

On pense généralement que cette liqueur, tirée à froid, a certaines qualités vénéneuses, dont on ne prévient les dangereux effets qu'en évitant soigneusement d'en respirer les exhalaisons, quand on la verse d'un vase dans un autre, ou qu'on l'agite. Elle demande les mêmes précautions lorsqu'on la fait bouillir. Comme les marchands sont obligés de pourvoir à la sûreté de leurs ouvriers, ils ont un grand vaisseau rempli d'huile, dans lequel on fait bouillir une certaine quantité de filamens charnus qui se trouvent dans la graisse du porc, et qui demeurent après que la graisse est fondue : la proportion est d'une once de filamens pour une livre d'huile. Lorsque les ouvriers vont placer les coquilles dans les troncs, ils portent avec eux un peu de cette huile, dont ils se frottent le visage et les mains; et le matin, après avoir recueilli le vernis, ils se frottent

encore plus soigneusement. Après le dîner, ils se lavent le corps avec de l'eau chaude où l'on a fait bouillir une certaine quantité de peaux de châtaignes, d'écorce de sapin, de salpêtre cristallisé et d'une sorte de blette, herbe qui se mange à la Chine et aux Indes. Le bassin où l'on se lave doit être d'étain, parce que le cuivre a ses dangers. Pendant que les ouvriers travaillent aux arbres, ils doivent avoir la tête couverte d'un sac de toile, lié autour du cou, sans autre ouverture que deux trous pour les yeux. Ils portent devant eux une espèce de tablier composé d'une peau de daim, qui est suspendu à leur cou avec des cordons, et lié autour de la ceinture; ils ont des bottines et des gants de la même peau. Lorsqu'ils vont recueillir la liqueur, ils s'attachent à la ceinture un vaisseau de cuir de vache, dans lequel ils vident toutes les écailles, en grattant avec un petit instrument de fer. Au pied de l'arbre est un panier où l'on dépose les écailles jusqu'au soir. Pour faciliter le travail, les propriétaires ont soin que les arbres ne soient pas plantés trop loin les uns des autres; et lorsque le temps de recueillir la liqueur est arrivé, on place entre eux un grand nombre de gaules, qui, étant attachées avec des cordes, servent comme d'échelles pour y monter.

Le marchand a toujours dans sa maison un grand vaisseau de terre placé sous une table de bois. Sur cette table est un drap mince, dont les quatre coins sont attachés à des an-

neaux. On l'étend négligemment pour y jeter le vernis, et lorsque les parties fluides l'ont pénétré, on le tord pour en exprimer le reste, qui se vend aux droguistes, et qui sert quelquefois en médecine. Ces marchands sont fort satisfaits lorsque de mille arbres on a tiré dans une nuit vingt livres de vernis. On verse les vaisseaux qui le contiennent dans des seaux de bois, calfatés en dehors, dont les couvercles sont bien attachés avec des clous. Une livre de vernis se vend dans sa fraîcheur environ quarante sous, et le prix augmente à mesure que le lieu est plus éloigné.

Outre la propriété d'embellir les ouvrages, le vernis chinois a celle de conserver le bois et de le garantir de l'humidité. Il prend également toutes sortes de couleurs, et lorsqu'il est bien appliqué, le changement d'air ou d'autres causes ne lui font rien perdre de son lustre. La manière de l'appliquer a déjà été décrite. Comme le vernis demande à être quelquefois exposé dans des lieux humides, et même trempé dans l'eau, on ne s'en sert qu'à de petits ouvrages que l'on peut manier et tourner à son gré. Si dans les bâtimens, par exemple, dans la grande salle impériale, dans l'appartement de l'empereur, et dans d'autres édifices de la Chine, on voit de grosses colonnes vernissées, ce n'est pas de vrai vernis qu'elles sont enduites; on y emploie une autre substance qui se nomme *tong-yeou*, et qui vient de l'arbre que l'on va décrire.

Cet arbre porte le nom de *tong-chu*. Vu d'un peu loin, il ressemble tant au noyer par sa forme, la couleur de l'écorce, la largeur et le contour des feuilles, la figure et la disposition des fruits, qu'on s'y méprend facilement. Ses noix sont remplies d'une huile assez épaisse, et d'une pulpe spongieuse qu'on presse pour en tirer l'huile dont elle est imbibée. Suivant l'expérience qu'on en a faite, elle participe beaucoup de la nature du vernis. Pour la mettre en œuvre, on la fait cuire avec de la litharge, et l'on y mêle la couleur qu'on désire. Souvent on l'applique sur le bois sans aucun mélange, pour le préserver seulement de l'humidité. On s'en sert aussi pour enduire les carreaux qui forment les planchers des appartemens. Elle les rend très-luisans; et si l'on a soin de le laver de temps en temps, il conserve fort bien son lustre. Le pavé des appartemens de l'empereur et des grands est enduit de cette huile.

Lorsqu'on veut faire un ouvrage achevé, l'on commence par couvrir les colonnes et la boiserie de la même pâte que l'on a décrite en parlant de la manière d'appliquer les vernis. On laisse sécher le tout jusqu'à un certain degré; ensuite, ayant mêlé dans l'huile telle couleur qu'on veut, on la fait bouillir comme à l'ordinaire, et on l'applique avec les brosses suivant le dessein qu'on s'est formé. On dore quelquefois les moulures, les ouvrages de sculpture, et tout ce qui est en relief. Mais indépendamment du secours de la dorure, l'éclat et le lus-

tre de ces ouvrages ne le cèdent guère au vernis que les Chinois nomment *tsi*. Comme le tong-yeou est à bon marché, et qu'au contraire le tsi est assez cher, les marchands ont coutume de mêler dans le tsi une grande quantité de tong-yeou, sous prétexte qu'il en faut un peu pour que le tsi se délaie, et s'étende plus facilement. C'est avec le tong-yeou qu'on prépare une espèce de drap dont on se sert en Chine, comme nous de nos toiles cirées; mais les habits qui se font de ces étoffes ne peuvent servir que dans les provinces septentrionales. En un mot, le tong-chu est un arbre des plus utiles à la Chine, et ne le serait pas moins en Europe, s'il y était apporté. Les botanistes l'ont nommé *driandra oleifera*.

Mais la nature a peu d'arbres aussi singuliers que l'arbre au suif, nommé *ou-kieou-mou* par les Chinois; il est fort commun dans les provinces de Ché-kiang et de Kiang-si, croît sur le bord des ruisseaux, et s'élève à la hauteur de nos poiriers; les plus grands ressemblent au cerisier par le tronc et les branches, et au bouleau par les feuilles, qui cependant ne sont pas dentées. Elles sont d'un vert foncé et assez lisses par-dessus, blanchâtres par-dessous. Elles naissent vers l'extrémité des rameaux allongés et flexibles, et sont supportées par des pétioles fort longs et minces; elles se recourbent généralement dans le sens de leur longueur, et, avant leur chute, c'est-à-dire vers les mois de novembre et de décembre, rougissent comme

les feuilles de vigne et de poirier. L'écorce est d'un gris blanchâtre; elle est assez unie; le tronc est court, la tête arrondie et un peu touffue.

Le fruit croît en grappes droites à l'extrémité des branches. Il consiste en une capsule, ou coque brune, dure et ligneuse, que les Chinois nomment *yen-kiou*, un peu rude et de figure triangulaire, mais dont les angles sont arrondis à peu près comme le petit fruit rouge du fusain, que nous appelons *bonnet de prêtre*. Ces coques ou capsules sont partagées en trois loges contenant chacune une graine de la grosseur d'un pois, et qui est enveloppée dans une substance blanche, ferme et semblable au suif. Lorsque la coque commence à s'ouvrir, la graine se montre et fait un très-bel effet à la vue, surtout en hiver. L'arbre est alors couvert de petites grappes blanches, qu'on prendrait dans l'éloignement pour autant de bouquets. Le suif qui enveloppe le fruit se brise aisément dans la main, et se fond avec la même facilité. Il s'en exhale une odeur de graisse qui ressemble beaucoup à celle du suif commun.

La méthode ordinaire pour séparer le suif du fruit, est de broyer ensemble la coque et la graine; ensuite on les fait bouillir dans l'eau, on écume la graisse ou l'huile à mesure qu'elle s'élève, et lorsqu'elle se refroidit, elle se condense d'elle-même comme le suif. Sur dix livres de cette graisse on en met quelquefois trois d'huile de lin, pour la rendre plus molle et plus

flexible; ensuite on trempe les chandelles dans de la cire du pé-la-chu, ce qui forme autour du suif une espèce de croûte qui l'empêche de couler. Les chandelles qu'on en fait sont d'une blancheur extrême. On en fait aussi de rouges, en y mêlant du vermillon. On tire aussi de la graine de l'huile pour les lampes.

Les chandelles de la Chine seraient aussi bonnes que les nôtres, s'ils prenaient soin, comme nous, de purifier la matière dont ils les font. Mais, comme ils ne s'en donnent pas la peine, l'odeur en est plus forte, la fumée plus épaisse, et la lumière beaucoup moins vive. Les mèches dont ils se servent contribuent aussi à augmenter ce désagrément. Au lieu d'y employer le coton si commun chez eux, ils le remplacent par une petite baguette de bois sec et léger, entourée d'un filet de moelle de jonc très-poreux, et fort propre à filtrer les parties liquéfiées du suif que le feu attire, et qui entretiennent la lumière. Ces chandelles chinoises sont épaisses et pesantes; elles fondent aisément lorsqu'on y touche avec la main. Comme la mèche est solide, et qu'en brûlant elle se change en charbon assez dur, il n'est pas aisé de la moucher; aussi les Chinois ont-ils des ciseaux faits exprès.

Le quatrième arbre, qui se nomme *pé-la-chu*, c'est-à-dire l'arbre à la cire blanche, n'est pas tout-à-fait si haut que l'arbre au suif. Il en diffère aussi par la couleur de son écorce, qui est blanchâtre, et par la figure de ses feuilles,

qui sont plus longues que larges. De petits vers s'attachent à ces feuilles, s'en enveloppent, et y forment en peu de temps des rayons de cire un peu plus petits que les rayons de miel faits par les abeilles. Cette cire, qui est fort dure et fort luisante, se vend beaucoup plus cher que la cire des abeilles. Les vers une fois accoutumés aux arbres d'un canton, ne les quittent jamais sans quelque cause extraordinaire. Mais s'ils les abandonnent, c'est pour n'y revenir jamais. Il faut alors s'en procurer d'autres, en les achetant des marchands qui font ce commerce.

Suivant Magalhaens, le ver qui produit la cire n'est pas plus gros qu'une puce; mais il est actif et vigoureux. Il perce avec une vitesse surprenante, non-seulement la peau des hommes et des bêtes, mais les branches et le tronc même des arbres. Il y dépose ses œufs. On les en tire; et, après les avoir gardés soigneusement, on les voit devenir vers au printemps. Les plus estimés sont ceux de Chan-tong, que les habitans de cette province vendent dans celle de Hou-quang, d'où vient la meilleure cire. Au commencement du printemps, on applique ces insectes aux racines des arbres; ils montent le long du tronc pour prendre possession des branches, et, pénétrant jusqu'à la moelle, qu'ils préparent d'une manière qui leur est propre, ils en font une cire aussi blanche que la neige. Ensuite ils la font entrer dans les trous qu'ils ont creusés, et qu'ils remplissent jusqu'à

la surface, où, venant à se congeler par l'air, elle prend la forme de glaçons, jusqu'à ce qu'elle soit recueillie et mise en pains pour la vente. Les pé-la-chus, dans la province de Hou-quang, sont de la grandeur du châtaignier. Ceux de Chan-tong sont petits.

A ces quatre arbres si utiles, il convient d'ajouter le kou-chu, qui ressemble au figuier, soit par le bois de ses branches, soit par ses feuilles, qui sont néanmoins plus grandes, plus épaisses, et plus rudes au toucher par-dessus ; au lieu que par-dessous elles sont fort douces, à cause d'un duvet court et fin dont elles sont couvertes. Elles varient beaucoup entre elles pour la forme. Le kou-chu pousse ordinairement de sa racine plusieurs tiges en forme de buisson. Quelquefois il n'y en a qu'une seule. On en voit dont le tronc est droit, rond, et dont la grosseur est de plus de neuf à dix pouces de diamètre. Cet arbre rend un lait dont les Chinois se servent pour appliquer l'or en feuilles. Ils font au tronc de l'arbre des incisions horizontales ou perpendiculaires, dans lesquelles ils insèrent le bord d'une coquille ou d'un petit godet qui reçoit le lait. Ils le ramassent et s'en servent avec le pinceau pour tracer la figure qu'ils veulent sur le bois ou sur d'autres matières, et appliquent aussitôt la feuille d'or. Elle s'y attache si ferme, qu'elle ne s'en détache jamais.

Un des arbustes les plus utiles de la Chine est celui qui porte le coton : les laboureurs le

sèment dans leurs champs le jour même qu'ils ont moissonné leurs grains, se contentant de remuer la surface de la terre avec un râteau. Quand cette terre a été humectée par la pluie ou par la rosée, il en sort peu à peu un arbrisseau d'environ deux pieds de haut. Les fleurs paraissent au mois d'août; elles sont ordinairement jaunes, et quelquefois rouges. Il leur succède un petit bouton qui croît en forme de capsule de la grosseur d'un œuf. Le quarantième jour après la fleur, cette capsule s'ouvre d'elle-même; et, se fendant en trois ou quatre endroits, elle laise voir trois ou quatre petites enveloppes de coton d'une blancheur extrême, et de la figure des coques de vers à soie; elles sont attachées au fond de la capsule ouverte, et recouvrent la graine. Il est est temps alors d'en faire la récolte; néanmoins, quand il fait beau temps, on laisse le fruit exposé au soleil pendant deux ou trois jours de plus. La chaleur le fait enfler, et le profit en est plus grand.

Comme toutes les fibres du coton sont fortement attachées aux semences, on se sert d'une espèce de rouet pour les séparer. Cette machine est composée de deux rouleaux fort polis, l'un de bois, et l'autre de fer, de la longueur d'un pied, et d'un pouce d'épaisseur. Ils sont placés si près l'un de l'autre, qu'il ne paraît aucun vide entre deux. Tandis que d'une main on donne le mouvement au premier rouleau, et du pied au second, l'autre

main leur présente le coton, qui, attiré par le mouvement, passe d'un côté de la machine, tandis que la graine, nue et dépouillée, reste de l'autre. On le carde ensuite, on le file, et on le met en œuvre.

L'arbrisseau qui porte le thé mérite avec raison la préférence que les Chinois lui donnent sur tous les autres, parce qu'il n'y en a point dont ils fassent tant d'usage, ni dont ils tirent tant d'utilité. Le nom de *thé* nous est venu du patois qui se parle dans la province de Fo-kien. Dans le reste de l'empire, on se sert du mot *tcha*, comme les Portugais. L'arbrisseau à thé croît spontanément au Japon comme à la Chine. Il est toujours vert, et se plaît dans les plaines basses, sur les collines, et les revers de montagnes qui jouissent d'une température douce. Les terres sablonneuses et trop grasses ne lui conviennent pas. On pourrait peut-être le naturaliser en Europe, car on en cultive beaucoup dans des provinces de la Chine où il fait aussi froid qu'à Paris. On le trouve dans tous les jardins de botanique et les principales pépinières de l'Europe; il y fleurit constamment, et y donne quelquefois de bonnes graines. Le froid des hivers du climat de Paris le fait périr, mais il prospère en pleine terre dans le midi de la France. On soupçonne que les Chinois ont souvent trompé les Européens qui leur demandaient des graines de thé; ils leur vendaient des graines de camélia avec lesquelles elles ont beaucoup de ressemblance. Il

est probable aussi que la difficulté de faire germer en Europe les graines de thé venues de la Chine tient à ce qu'étant sujettes à rancir promptement, elles demandent, pour lever, à être mises en terre presque aussitôt qu'elles ont été cueillies.

Les botanistes placent le thé dans la famille des orangers ou hespéridées. On a pensé d'abord que le thé vert et le thé-bout étaient deux espèces distinctes; mais les voyageurs modernes, qui ont vu ces deux plantes à la Chine et au Japon, ne les regardent que comme des variétés de la même espèce.

L'arbrisseau croît lentement; il n'a acquis toute sa croissance qu'à l'âge de six ou sept ans. Il est alors élevé de quatre ou cinq pieds, quelquefois davantage. Sa racine est noire, ligneuse, traçante et rameuse; sa tige se divise en plusieurs branches irrégulières; elle est revêtue d'une écorce mince, sèche et grisâtre, celle de l'extrémité des rejetons tire un peu sur le vert. Le bois est assez dur et plein de fibres, la moelle petite et fort adhérente au bois. Les branches sont garnies irrégulièrement de feuilles attachées à un pétiole fort mince. Lorsque ces feuilles ont toute leur crue, elles ressemblent en substance, en figure, en couleur et en grandeur, à celles du griottier; mais, dans leur jeunesse, et à l'époque où on les cueille encore tendres pour s'en servir, elles approchent davantage des feuilles du fusain commun. Si l'on en excepte la couleur, elles sont en

grand nombre, d'un vert foncé, dentées en scie, et disposées alternativement sur les rameaux. De l'aisselle des feuilles naissent les fleurs, tantôt solitaires, tantôt réunies deux à deux ; elles ont un diamètre d'un pouce ou un peu plus ; leur odeur est faible, leur couleur blanche, et pour la forme elles ne ressemblent pas mal aux roses sauvages. Leur calice subsiste jusqu'à la maturité du fruit. La corolle est composée de cinq à six pétales orbiculaires, concaves ; quelquefois elle en a neuf, dont les trois extérieurs sont plus petits. Les étamines sont très-nombreuses. Il succède à la fleur une capsule coriace, tantôt simplement sphérique, tantôt formée de deux et plus souvent de trois globes adhérens, et dans chacun desquels se trouve une espèce de noix ronde et anguleuse renfermant une amande qui donne de l'huile. Les Chinois, dans la province de Fo-kien, emploient cette huile en aliment, et dans les peintures siccatives.

On ne peut propager le thé qu'en le semant. Indépendamment des lieux où on le cultive pour en recueillir les feuilles, on l'emploie aussi comme une plante commune, à clore et séparer les jardins et les vergers.

On distingue dans le commerce un grand nombre de sortes de thés qui portent différens noms, suivant les diverses provinces. Cependant, à ne juger que d'après leurs propriétés, toutes ces sortes peuvent être réduites

à quatre : le *song-lo-tcha*, le *vou-i-tcha*, le *pou-eul-tcha*, et le *lo-ngan-tcha*.

Le song-lo-tcha, qui est le thé vert, tire ce nom d'une montagne de la province de Kiang-nan, dans le district de Hoeï-tcheou-fou : elle n'est ni haute ni étendue; mais elle est entièrement couverte de ces arbrisseaux qu'on y cultive sur son penchant, de même qu'au bas des montagnes voisines. Ils se plantent à peu près comme la vigne, et on les empêche de croître, sans quoi ils s'élèveraient jusqu'à six à sept pieds de hauteur; il faut même les renouveler tous les quatre ou cinq ans, autrement la feuille devient grossière, dure et âpre. C'est cette espèce de thé qui se présente ordinairement dans les visites. Il est extrêmement corrosif. Le sucre qu'on y mêle en Europe peut en corriger un peu l'âcreté; mais à la Chine, où l'usage est de le boire pur, l'excès en serait nuisible à l'estomac.

Le vou-i-tcha, que nous appelons *thé-bohé*, ou *thé-bout*, croît dans la province de Fo-kien, et tire son nom de la montagne de Vou-i-tchan. Il n'a aucune qualité qui puisse nuire à l'estomac le plus faible. Aussi est-il plus généralement recherché dans tout l'empire pour l'usage. Il ne s'en trouve guère de bon dans les provinces du nord, où l'on ne vend ordinairement que de celui qui a les feuilles déjà grosses : on distingue trois sortes de thé vou-i-tcha, dans les lieux où il se recueille.

Le premier est de la feuille des arbrisseaux

les plus récemment plantés; ou, comme les Chinois s'expriment, de la première pointe des feuilles ; c'est ce qu'ils appellent *mao-tcha* : on ne l'emploie guère que pour faire des présens, ou pour l'envoyer à l'empereur. Le second est des feuilles plus avancées, et c'est celui qui se vend sous le nom de *vou-i-tcha*. Les feuilles qui restent sur l'arbuste, et qu'on laisse croître dans toute leur grandeur, font la troisième sorte, qui est à fort bon marché.

Quelques auteurs ont cru, à tort, que l'on en faisait une autre sorte qui, disait-on, n'était composée que de la fleur même; mais c'était le bourgeon des feuilles prêtes à se développer; on ajoutait qu'il fallait le commander exprès, et que le prix en était excessif. Les missionnaires géographes s'en étant procuré une petite quantité par le crédit de quelques mandarins, ne remarquèrent point de changement sensible dans l'infusion, soit pour la couleur, soit pour le goût. Le thé impérial est celui que nous avons nommé avec les Chinois *mao-tcha*. La livre se vend environ cinquante sous près des montagnes de Song-lo et de Vou-i. Tous les autres thés de la Chine peuvent être compris sous ces deux espèces, quoiqu'ils soient distingués par des noms différens.

La préparation des feuilles du thé est longue, et exige beaucoup d'attentions minutieuses. Quand le temps de les cueillir est arrivé, ceux qui ont un grand nombre d'arbrisseaux louent des ouvriers à la journée, exercés à cette ré-

colte; car les feuilles ne doivent pas être arrachées à pleines mains, mais détachées une à une et avec soin. Un homme peut en ramasser dix à douze livres par jour. Plus on tarde, plus la récolte est forte; mais nous avons déjà vu que l'on n'obtient la quantité qu'aux dépens de la qualité, parce que le meilleur thé se fait avec les plus petites feuilles et les plus nouvellement écloses. Cependant on ne les cueille pas toutes à la fois; mais on en fait communément trois récoltes, à trois époques différentes.

La première a lieu à la fin de février ou au commencement de mars. L'arbrisseau ne porte alors que peu de feuilles à peine développées, et n'ayant guère alors plus de deux à trois jours de crue; elles sont gluantes, petites, tendres, et réputées les meilleures de toutes; ce sont celles que l'on réserve pour l'empereur et le grands de sa cour. Elles portent, par cette raison, le nom de *thé impérial*. On l'appelle aussi quelquefois *fleur du thé*. C'est sans doute cette dernière dénomination qui a donné lieu à l'erreur que nous avons signalée plus haut. Selon Kœmpfer, les fleurs de thé piquent vivement la langue, et ne peuvent être prises ni en infusion ni autrement.

La seconde récolte, qui est la première de ceux qui n'en font que deux par an, commence à la fin de mars ou dans les premiers jours d'avril. Les feuilles sont alors plus grandes, et n'ont pas perdu de leur saveur. Quelques-unes sont parvenues à leur perfection; d'autres ne

sont qu'à moitié venues ; on les cueille indifféremment ; mais dans la suite, avant de leur donner la préparation ordinaire, on les range dans diverses classes, selon leur grandeur et leur qualité. Les feuilles de cette récolte qui n'ont pas encore toute leur crue approchent de celles de la première, et on les vend sur le même pied; c'est par cette raison qu'on les trie avec soin, et qu'on les sépare des plus grandes et des plus grossières.

Enfin la troisième récolte, qui est la dernière et la plus abondante, se fait un mois après la seconde, et lorsque les feuilles ont acquis toute leur dimension et leur épaisseur. Quelques personnes négligent les deux premières, et s'en tiennent uniquement à celles-ci. Les feuilles qu'elle fournit sont pareillement triées, et l'on en compose trois classes. La troisième comprend les feuilles les plus grossières, qui ont deux mois entiers de crue, et qui composent le thé que le simple peuple boit ordinairement.

La qualité des feuilles du thé tient aussi à leur position sur la plante. Les feuilles des extrémités des branches et d'en haut sont les plus tendres ; celles du milieu de l'arbuste le sont moins ; celles qui croissent en bas sont grossières. La couleur des feuilles dépend du temps où elles sont cueillies ; elles sont vert-clair au commencement du printemps, et vert-plombé au milieu, et vert-noirâtre à la fin de cette saison.

Lorsqu'on a cueilli le thé, avec le plus grand

soin et la plus grande propreté, on le place sur une platine de fer ou de cuivre, chauffée préalablement dans un four; on la remue sans cesse avec la main, jusqu'à ce que la chaleur ait été répartie également. Pendant cette demi-cuisson, il sort des feuilles un suc verdâtre, qui coule sur la platine; alors on répand le thé sur une natte, et on le roule avec la paume de la main, jusqu'à ce que les feuilles paraissent frisées; ensuite on les place sur la platine qui a été lavée à l'eau bouillante, séchée et remise au four. On répète cette opération plusieurs fois, en diminuant graduellement le feu, jusqu'à ce que le thé soit entièrement privé d'humidité: alors on l'enferme dans de grands vases de porcelaine ou dans des boîtes d'étain. Cette méthode est celle des Japonais. Les Chinois, avant de torréfier le thé, le passent quelques minutes dans l'eau bouillante, et le font sécher ensuite; cette première infusion enlève, selon eux, le suc âcre et narcotique qui rend l'usage du thé frais si malfaisant. Il y a des maisons publiques destinées à la préparation du thé. On les nomme *tcha-si*. Chacun peut y porter ses feuilles pour les faire rôtir.

Les ouvriers qui préparent le thé pour l'empereur mettent dans leur manipulation la plus grande patience et la plus scrupuleuse recherche. Ils remuent le thé sur les platines, jusqu'à se brûler les mains; ils ont grand soin de terminer leur opération dans un seul jour, pour que les feuilles ne se noircissent pas: ils

les passent sur la platine chaude six ou sept fois, afin de sécher promptement le thé sans le laisser exposé à une trop grande chaleur. C'est ainsi qu'il conserve sa belle couleur verte. Quand le thé est sec, ils font un triage des feuilles qui leur paraissent de qualité supérieure.

Les gens de la campagne y mettent moins d'apprêt; ils font tout simplement rôtir leur thé dans des vases de terre, le font sécher sur des feuilles de papier, sans le rouler, et il n'en est pas plus mauvais, dit Kœmpfer.

Quelques Chinois préparent de l'extrait de thé, comme nous préparons nos extraits végétaux. Après avoir fait une première infusion qu'ils jettent, ils font bouillir fortement les feuilles du thé dans une grande quantité d'eau; ils font clarifier cette décoction; ils évaporent à une douce chaleur, et obtiennent un extrait noir comme du charbon. Cet extrait, soluble dans l'eau, n'a qu'une saveur légèrement astringente; ils l'aromatisent et lui donnent un goût assez agréable.

Les Chinois ne prennent le thé en feuilles que lorsqu'il a un an de préparation. Avant cette époque, ils le trouvent à la vérité plus savoureux, mais cette boisson les enivre, et agit puissamment sur les nerfs.

On renferme les thés noirs ou bohès, dans des barses ou paniers de bambou garnis de plomb. Ces barses pèsent de 30 à 40 catis (36 à 48 livres); il en vient à Canton par la rivière;

mais les jonques en apportent une plus grande quantité par mer.

Les thés verts sont mis dans des boîtes de bois également garnies de plomb ; ces caisses pèsent de 45 à 60 catis et plus (55 à 75 livres).

Le thé noir coûte de 12 à 15 taels le pic (8 à 11 francs les 123 livres.)

Les diverses sortes de thé vert, de 25 à 60 taels le pic (20 à 45 francs les 123 livres).

De tous les thés que l'on consomme en Europe, le plus agréable est celui qui vient de la Chine par terre, et que la caravane apporte à Saint-Pétersbourg. Il a une odeur de violette fort douce, que l'on ne trouve pas aux thés qui arrivent par mer. Au reste, on prétend que le thé est naturellement sans odeur ; celle qu'il répand, quand il est préparé, lui est, dit-on, communiquée par plusieurs plantes avec lesquelles on le mêle, surtout par l'olivier odorant.

On consomme en Chine une si grande quantité de thé, que, quand même l'Europe cesserait tout à coup d'en demander, le prix n'en diminuerait presque pas dans les marchés de la Chine ; mais il en résulterait peut-être un dérangement pour ceux des cultivateurs qui sont habitués de fournir aux négocians de Canton celui que les Européens et les Américains du nord exportent annuellement.

En 1806, la Chine exporta 450 mille quintaux de thé, dont 130 mille furent vendus aux Américains, 10 mille aux Danois, et le reste

aux Anglais. La valeur de ces thés s'élevait à quatre-vingts millions de francs.

Lorsque les négocians étrangers ont acheté le thé, ils examinent le dessus des barses qui le contiennent, pour s'assurer que le dessus n'est pas humide. On les vide dans le magasin; et si l'on ne trouve pas de partie moisie, on met le thé dans les caisses pour y être foulé par les journaliers ou coulis. Les caisses une fois remplies, exactement fermées et pesées, on les emporte, ou bien on les laisse chez les marchands, pour y être chargées sur les bateaux du pays, qui les transportent à Vampou.

Les arbres et arbrisseaux à fleurs sont en si grand nombre à la Chine, que cet empire l'emporte en cela sur l'Europe, comme l'avantage est de notre côté pour les fleurs qui viennent de graines et d'ognons. On voit en Chine de grands arbres couverts de fleurs : les unes ressemblent parfaitement à la tulipe, d'autres à la rose; et, mêlées avec les feuilles vertes, elles forment un spectacle admirable.

Entre les arbres de cette espèce on distingue le mo-li-hoa. Il croît dans les provinces du sud à une assez bonne hauteur; mais dans le nord de la Chine il ne s'élève pas à plus de cinq à six pieds. Sa fleur, disent les missionnaires, ressemble beaucoup, pour la couleur et la figure, à celle du jasmin double; l'odeur en est plus forte, et n'en est pas moins agréable; la feuille en est entièrement différente, et approche plus de celle des jeunes citronniers. C'est

le mogori ou *nyctanthes sambac* (jasmin d'Arabie).

Le jasmin est fort commun à la Chine ; il se plante comme la vigne, et se cultive avec beaucoup de soin : on le vend pour en faire des bouquets; mais il est au-dessous du sampagou, fleur aussi fameuse dans plusieurs autres pays que dans l'empire chinois. Le sampagou croît dans des pots, et se transporte d'une province à l'autre pour s'y vendre. On attribue à ses racines diverses propriétés merveilleuses, et fort opposées entre elles. On assura à Navarette, à Manille, que la partie qui croît du côté de l'est est un poison mortel, et que celle qui croît à l'ouest est son antidote.

Le camellia fait, ainsi que l'hortensia, l'ornement des jardins de la Chine et du Japon. La forme des fleurs du premier de ces arbrisseaux lui a valu de la part des Chinois le nom *tcha-hoa* ou fleur de thé. On sait que ses feuilles résistent aux outrages des hivers. Elles sont alternes, ovales, pointues, dentées, coriaces et luisantes. Ses fleurs sont grandes, d'un rouge vif, solitaires, et réunies trois à quatre ensemble au sommet des rameaux; leurs pétales, au nombre de six, sont ovales obtus. Le fruit est une capsule piriforme, divisée intérieurement en trois ou cinq loges, qui contiennent chacune un ou deux noyaux. La culture a fait obtenir plusieurs variétés de cet arbrisseau ; les principales sont à fleurs panachées de rouge et de blanc, et à fleurs toutes

blanches. Cette dernière est d'une grandeur et d'un éclat qui la font rechercher. Les fleurs du camellia doublent facilement, et c'est dans cet état qu'on les voit représentées sur les papiers et sur les tapisseries de la Chine.

On y reconnaît aussi l'hortensia. Ce bel arbrisseau est actuellement trop connu pour que nous nous arrêtions à le décrire. Il a longtemps été négligé en Europe; ce qui a donné lieu aux Anglais de se persuader et de vouloir faire croire aux nations du continent européen que, les premiers, ils l'avaient fait connaître en 1792. Mais Commerson, qui accompagna Bougainville dans son voyage autour du monde de 1766 à 1769, et Thunberg, qui visita le Japon en 1775 et 1776, avaient déjà décrit cette belle plante. Commerson, qui le premier en fit un genre distinct, la nomma *hortensia*, à l'honneur d'une dame de France qui lui avait inspiré un tendre sentiment, et dont le nom de baptême était Hortense. Les Chinois la nomment *sao-cao-hoa*.

Un autre arbrisseau, souvent figuré sur les tapisseries peintes qui viennent de la Chine, a des feuilles ailées dont les folioles sont découpées, et ses fleurs en panicules jaunes, placées à l'extrémité des branches. La disposition de ses feuilles et celle de ses fleurs auxquelles succèdent des vésicules triangulaires très-grosses, le rendent très-pittoresque. Il est connu et cultivé en Europe sous le nom de *kœlreuteria*.

Le saule pleureur, dont les longues branches

flexibles et pendantes produisent sur le bord des eaux un effet si pittoresque, est de même représenté d'une manière très-reconnaissable sur les papiers peints de la Chine. Les missionnaires disent que les Chinois n'ont pas de goût pour la promenade; mais en revanche ils aiment beaucoup les jardins, et entendent à merveille l'art de distribuer le terrain pour en tirer le plus grand avantage. Ils y plantent des arbres dont la forme et le feuillage représentent des contrastes. On y voit fréquemment le thuya, devenu si commun en France, qu'on le prendrait pour un arbre indigène; placé au milieu des rochers naturels ou artificiels, il anime le site et fait ressortir la teinte des pierres.

L'arbre qui produit des fleurs qu'on nomme *koeï-hoa* est fort commun dans les provinces méridionales, et très-rare dans celles du nord. Il croît quelquefois à la hauteur du chêne. Ses feuilles ressemblent à celles de notre laurier, et cette ressemblance est plus remarquable dans les plus grands arbres qui se trouvent particulièrement dans les provinces de Ché-kiang, de Kiang-si, de Yun-nan et de Quang-si, que dans les arbustes de la même espèce. La couleur des fleurs varie, mais est ordinairement jaune; elles pendent en grappes si nombreuses, que, lorsqu'elles tombent, la terre en est toute couverte, et leur odeur est si agréable, que l'air en est parfumé à une grande distance. Quelques-uns de ces arbres portent

quatre fois l'année, c'est-à-dire qu'aux fleurs qui tombent on en voit succéder immédiatement de nouvelles. Aussi en a-t-on souvent, même en hiver.

On vante une autre fleur, nommée *lan-hoa* ou *lan-ouey-hoa*, dont l'odeur l'emporte sur toutes celles dont on a parlé; mais qui est moins belle: sa couleur tire ordinairement sur celle de la cire; elle croît sur une plante qui ne vient guère que dans les provinces maritimes. On voit ailleurs des fleurs charmantes et fort touffues, mais tout-à-fait inodores, croître comme des roses sur d'autres arbres et sur d'autres arbustes, qu'on croit de l'espèce du pêcher et du grenadier. Leurs couleurs sont fort brillantes, mais elles ne produisent aucun fruit.

L'espèce de rose que les Chinois nomment *mou-tao*, ou *reine des fleurs*, est en effet, suivant Duhalde, la plus belle fleur du monde, *et ne devrait*, dit-il, *jamais être dans d'autres mains que celles des rois et des princes;* comme si la nature, devenue esclave ainsi que l'homme, ne devait produire que pour les rois ces présens que sa prodigalité brillante abandonne au dernier de ses enfans. L'odeur du mou-tao est délicieuse; ses fleurs sont rougeâtres. Duhalde observe aussi que la Chine offre des reines marguerites en abondance, des lis odoriférans, que les philosophes chinois vantent beaucoup, et d'autres fleurs communes en Europe; qu'il s'y trouve une

abondance extrême d'amaranthes, qui sont d'une rare beauté, et qui font l'ornement des jardins; mais il avoue que les œillets de la Chine ont peu d'odeur, ou n'en ont aucune.

On voit dans les étangs, et souvent dans les marais, une fleur qui se nomme *lien-hoa* et que les Chinois estiment beaucoup. Aux feuilles, au fruit et à la tige, on la prendrait pour le nénuphar. Le lien-hoa est fort commun dans la province de Kiang-si. C'est un spectacle fort agréable que de voir des lacs entiers couverts de ces fleurs qui se cultivent avec soin. Les grands seigneurs en font croître dans de petites pièces d'eau, et quelquefois dans de grands vases remplis de terre détrempée, qui servent d'ornement à leurs jardins ou à leurs cours.

Les Chinois emploient presque uniquement des sucs de fleurs et d'herbes pour peindre des figures sur les étoffes de soie, dont ils font leurs habits et leurs ameublemens. Ces couleurs, qui pénètrent la substance de la soie, ne se ternissent jamais; et comme elles n'ont pas de corps, elles ne s'écaillent pas. On s'imaginerait qu'elles sont tissues dans le corps de l'étoffe, quoiqu'elles n'y soient que délicatement appliquées avec le pinceau.

Les plaines de la Chine sont couvertes d'une si grande abondance de riz, qu'à peine offrent-elles un arbre; mais les montagnes, surtout celles de Chen-si, de Honan, de Quang-tong et de Fokien, sont remplies de forêts,

qui contiennent de grands arbres de toutes les espèces. Ils sont fort droits, et propres à la construction des édifices publics, surtout à celle des vaisseaux. Les voyageurs nomment le pin, le frêne, l'orme, le chêne, et quantité d'autres arbres qui sont peu connus en Europe.

On emploie un si grand nombre de pins ou de sapins à la construction des vaisseaux, des barques et des édifices, qu'il paraît surprenant que la Chine en ait encore des forêts. La consommation en est fort grande aussi pour le chauffage. Les provinces du nord ne se servent pas d'autres arbres pour bâtir. Celles des parties méridionales au delà du Kiang emploient ordinairement le cha-mou.

Mais le bois le plus estimé à la Chine s'appelle *nan-mou*. Les colonnes des appartemens et des anciennes salles du palais impérial, les fenêtres, les portes et les solives en sont toutes construites; il passe pour incorruptible. « Lors » qu'on veut bâtir pour l'éternité, disent les » Chinois, il faut employer du nan-mou. » C'est apparemment ce qui est cause que les voyageurs le prennent pour le cèdre; mais, si l'on s'en rapporte au témoignage des missionnaires qui l'ont vu, ses feuilles ne ressemblent point à celles des cèdres du Mont-Liban, tel qu'on en trouve la description dans les voyageurs. L'arbre est fort droit et très-haut; ses branches s'élèvent verticalement Elles ne sortent qu'à une certaine hauteur, et se terminent en bouquet à l'extrémité.

Cependant le nan-mou n'approche pas, pour la beauté, d'un autre bois nommé *tsé-tao*, qui porte à la cour le nom de *bois de rose*. Ce tsé-tao est d'un rouge noirâtre, rayé et semé de veines très-fines qu'on prendrait pour l'ouvrage du pinceau. Il est propre d'ailleurs aux plus beaux ouvrages de menuiserie. Les meubles qu'on en fait sont fort estimés dans tout l'empire, surtout dans les provinces du nord, où ils se vendent beaucoup plus cher que les meubles vernissés.

Pour la force et la dureté, peut-être n'y a-t-il pas de bois comparable à celui qu'on appelle *tie-li-mou*, et que les Portugais nomment *pao-de-ferro*, c'est-à-dire *bois de fer*. Cet arbre est de la hauteur de nos plus grands chênes; mais il en est différent par la grosseur du tronc, par la figure des feuilles, par la couleur du bois, qui est plus sombre, et surtout par le poids. On fait de ce bois les ancres des vaisseaux de guerre; et les officiers de l'empereur qui accompagnèrent les missionnaires dans leur voyage à Formose les préféraient aux ancres de fer des vaisseaux marchands; mais on croit qu'ils étaient dans l'erreur, car les pointes ne peuvent jamais être assez aiguës ni assez fortes pour rendre l'ancrage bien sûr; et comme on fait les branches plus longues du double que celles des ancres de fer, elles en doivent être à proportion plus faibles, quelle que soit leur grosseur.

On peut compter au nombre des arbres

utiles le roseau, que les Chinois nomment *tchon-tsé*, et les Européens *bambou*. On en fait toutes sortes de meubles qu'on vend dans les boutiques de Canton. Un lit coûte neuf sous; une table six; les chaises quatre sous et demi, et le reste à proportion. Les bambous sont fort communs dans les provinces méridionales. Ils sont très-propres à faire des perches et toutes sortes d'échafaudages.

Enfin la Chine produit du rotang et des cannes à sucre dans les provinces méridionales.

Entre les herbes potagères qui nous manquent, la Chine en a une qui se nomme *pé-tsay*, et qui est véritablement excellente. Quelques voyageurs l'ont prise mal à propos pour la laitue. Les premières feuilles ressemblent, à la vérité, à la laitue romaine; mais la plante en diffère beaucoup par la fleur, la semence, le goût et la grandeur. Les meilleurs pe-tsays se trouvent dans les provinces du nord, où on les laisse attendrir par les premières gelées blanches. La quantité qu'on en sème est presque incroyable. Dans les mois d'octobre et de novembre, on en voit passer du matin au soir, par les portes de Pékin, des charrettes chargées. L'usage des Chinois est de les conserver dans du sel, ou de les mariner, pour les faire cuire avec le riz, qui est naturellement fort insipide.

Le tabac est très-abondant, et l'on en fume dans toutes les parties de l'empire; sec, il ne coûte qu'un sou la livre. Celui du Japon est le plus estimé.

La plante dont les médecins chinois font le plus d'usage porte parmi eux le nom de *fou-ling;* elle a reçu des Européens celui de *radix-china*, ou racine de la Chine. C'est dans la province de Sé-tchuen qu'elle croît particulièrement.

Cunningham, voyageur anglais, vit à Tcheou-chan une racine extrêmement singulière, nommée *ou-tchou-ou*, à laquelle on attribue la propriété de prolonger la vie et de noircir les cheveux gris. Il suffit d'en boire pendant quelque temps en infusion. Une seule racine se vend depuis dix lyangs jusqu'à deux mille, suivant sa grosseur, car les plus grosses passent pour les plus efficaces; mais Cunningham ne fut pas tenté de faire une expérience qui lui aurait coûté si cher.

De toutes les plantes, le san-tsi est, après le gin-seng, celle que les médecins chinois estiment le plus. Quoiqu'ils attribuent à toutes les deux presque les mêmes vertus, ils donnent la préférence au san-tsi pour les maladies des femmes, et pour toutes les pertes de sang. Il croît dans la province de Quang-si, et ne se trouve qu'au sommet des montagnes presque inaccessibles. C'est l'espèce qu'on emploie en médecine, et dont les mandarins font présent à leurs supérieurs. Les Chinois regardent cette plante comme un spécifique contre la petite-vérole: on en voit de fréquens effets; les pustules les plus noires et les plus infectes se changent en un rouge clair aussitôt que le

malade a pris sa potion. Aussi prescrit-on le san-tsi dans plusieurs maladies qui paraissent venir des mauvaises qualités du sang; mais cette plante est d'une rareté qui la rend fort chère, et l'on n'est pas sûr encore de l'avoir pure et sans mélange.

Les Chinois prétendent que leurs montagnes sont remplies d'or et d'argent, mais que jusqu'à présent des vues politiques en ont fait défendre l'exploitation, dans la crainte apparemment que trop de richesses ne rendît le peuple difficile à gouverner, ou ne lui fît négliger l'agriculture. L'empereur Khang-hi accorda aux directeurs de son domaine la permission d'ouvrir les mines d'argent; mais au bout de deux ou trois ans il ordonna de cesser ce travail, et l'on pensa que c'était pour ne pas donner occasion à la populace de s'attrouper. Les mines de la province de Yun-nan, qui ont toujours été ouvertes, rapportaient autrefois un profit considérable.

On ne saurait douter que la Chine n'ait aussi des mines d'or. Ce qu'elle a de ce métal se tire en partie de la terre, et principalement du sable des torrens et des rivières qui sortent des montagnes occidentales de Sé-tchuen et d'Yun-nan. Cette dernière province passe pour la plus riche. Ses peuples, nommés *Lolo*, qui occupent la partie la plus voisine des royaumes d'Ava, de Pégou et de Laos, doivent avoir beaucoup d'or dans leurs montagnes, car leur coutume est de mettre une

bonne quantité de feuilles d'or dans les cercueils des personnes illustres ou qui ont mérité leur estime, mais cet or n'est pas beau à la vue ; peut-être parce qu'il n'est pas purifié. L'argent de Sé-tchuen est encore plus noir ; mais, lorsqu'il est purifié convenablement, il devient aussi beau que dans tout autre pays.

L'or le plus cher et le plus beau de la Chine se trouve dans les districts de Li-kiang-foa et de Yang-tchang-fou. Il ne s'emploie dans le commerce que comme une marchandise ; au reste, il n'est pas très-recherché dans l'empire, parce que son usage unique est pour la dorure et pour de légers ornemens. L'empereur est le seul à la Chine qui ait de la vaisselle d'or.

Quand on considère à quel bas prix le fer, l'étain et les autres métaux d'un usage ordinaire sont à la Chine, on suppose aisément que les mines de ces métaux y doivent être fort nombreuses. Les missionnaires géographes furent témoins de la richesse d'une mine de toutenague dans la province de Hou-quang, d'où ils virent tirer en peu de jours plusieurs centaines de quintaux.

Les mines de cuivre ordinaire, situées dans les provinces d'Yun-nan et de Koeï-tcheou, ont fourni à l'empire toute la petite monnaie qui s'y frappe depuis long-temps ; mais le cuivre le plus singulier porte le nom de *pé-tong*, qui signifie cuivre blanc. Il ne s'en

trouve peut-être qu'à la Chine, et dans la seule province d'Yun-nan; il a toute sa blancheur en sortant de la mine: l'intérieur en est plus blanc que le dehors. On a vérifié à Pékin, par quantité d'expériences, que cette couleur ne vient d'aucun mélange, car les moindres mélanges diminuent sa beauté. Lorsqu'il est bien préparé, on ne le distingue pas de l'argent; pour l'amollir et empêcher qu'il ne soit cassant, on y mêle un peu de toutenague ou de semblable métal; mais ceux qui veulent lui conserver sa belle couleur, y mêlent un cinquième d'argent, au lieu de tout autre métal.

Le cuivre qui se nomme *tsé-lai-tong*, c'est-à-dire cuivre qui vient de lui-même, n'est autre chose qu'un cuivre rouge que l'eau entraîne des plus hautes montagnes d'Yun-nan, et qui se trouve dans le lit des torrens, lorsqu'ils sont à sec.

Magalhaens observe que les Chinois emploient une quantité immense de cuivre à leurs canons, leurs idoles, leurs statues, leurs monnaies, leurs bassins et leurs plats. Le mérite de l'antiquité, ou la réputation de l'ouvrier, fait quelquefois monter le prix de tel de ces ouvrages à plus de mille écus, quelque vil qu'il soit en lui-même. On peut juger encore de l'abondance de ce métal par la multitude de gros canons qui se fondent à Macao, et qui se transportent non-seulement dans divers endroits des Indes, mais même en Portugal. Ils

sont ordinairement d'une qualité, d'une grandeur et d'un travail admirables.

La pierre d'azur qui se trouve dans plusieurs cantons d'Yun-nan et de Sé-tchuen, ne diffère pas de celle qu'on apporte en Europe. On en tire aussi du district de Tay-tong-fou, dans la province de Chan-si, qui fournit d'ailleurs le plus bel yu-ché de la Chine. L'yu-ché est une espèce de jaspe d'un blanc qui ressemble au blanc de l'agate ; il est transparent, et quelquefois tacheté, lorsqu'il est poli.

Les rubis qui se vendent à Yun-nan-fou, sont de la plus belle espèce, mais fort petits. Il fut impossible aux missionnaires de découvrir dans quelle partie de la province on les trouve. La même ville offre quelques autres espèces de pierres précieuses, mais qui sont apportées des pays étrangers, surtout par les marchands du royaume d'Ava qui borde le district de cette capitale.

Le plus beau cristal de roche vient des montagnes de Tchang-tcheou-fou et de Tchang-pou-hien, dans la province de Fo-kien. On en fait, dans ces deux villes, des cachets, des boutons, des figures d'animaux, etc.

On voit dans cette province, comme dans plusieurs autres, des carrières de marbre qui ne le céderait pas à celui de l'Europe, s'il était également bien travaillé. On ne laisse pas d'en trouver chez les marchands différentes petites pièces assez bien polies et d'une assez belle couleur, telles que les tablettes nommées

tien-tsan, dont les veines représentent naturellement des montagnes, des rivières et des arbres. Elles sont faites d'un marbre qu'on tire ordinairement des carrieres de Tay-ly-fou. On en orne quelquefois les tables des festins aux jours de fête.

Quoique le marbre ne manque point à la Chine, on ne voit pas de palais, de temples, ni aucun autre édifice qui en soit entièrement construit; les bâtimens mêmes de belle pierre de taille y sont rares. La pierre n'est employée que pour les ponts et les arcs de triomphe.

Il y a peu de provinces où l'on ne trouve des pierres d'aimant: on en apporte aussi du Japon à la Chine; mais on les emploie particulièrement aux usages de la médecine; elles se vendent au poids, et les meilleures ne coûtent jamais plus de huit ou dix sous l'once. Le père Le Comte en apporta une d'un pouce et demi d'épaisseur, qui, quoique assez mal armée, levait onze livres de fer, et aurait pu en lever quatorze ou quinze. Les Chinois sont fort habiles à les tailler.

Il y a probablement peu de pays au monde aussi riche que la Chine en mines de houille ou charbon-de-terre, et où elles soient plus abondantes; les montagnes des provinces de Chen-si, de Chan-si et de Pé-tché-li, en renferment d'innombrables; sans un pareil secours, il serait très-difficile de vivre dans des pays si froids, où le bois de chauffage est rare, et par

conséquent, très-cher. Magalhaens observe que la houille qui se brûle à Pékin, et qui s'appelle *moui*, vient de montagnes situées à deux lieues de cette ville; on peut les regarder comme inépuisables, puisque depuis plus de quatre mille ans elles fournissent aux besoins de la ville et de la plus grande partie de la province, où les plus pauvres s'en servent pour chauffer leurs poêles. On trouve la houille en couches fort profondes : quelques-uns la broient, surtout parmi le peuple ; ils humectent cette poudre, et on la pétrit en masses de différentes formes. Cette houille ne s'allume pas facilement; mais, une fois enflammée, elle donne beaucoup de chaleur, et dure fort long-temps ; la vapeur en est quelquefois si désagréable, qu'elle suffoquerait ceux qui s'endorment près des poêles, s'ils n'avaient la précaution de tenir près d'eux un bassin plein d'eau, qui attire la fumée, et qui en diminue beaucoup la puanteur. Tout le monde, sans distinction de rang, fait usage de houille : on s'en sert dans les fourneaux de toutes les usines ; mais les ouvriers en fer trouvent qu'il rend ce métal trop aigre.

Comme il serait difficile, à cause du grand éloignement, de transporter du sel des côtes de la mer dans les parties occidentales de la Chine limitrophes de la Tartarie, la Providence a pourvu admirablement à ce besoin. Outre les puits d'eau salée qui se trouvent dans quelques-unes de ces provinces, il y a d'autres endroits où l'on voit une terre grise

répandue par arpens dans divers cantons, qui fournit une prodigieuse quantité de sel. La méthode qu'on emploie pour le recueillir est remarquable : on rend d'abord la surface de la terre aussi unie qu'une glace, et on l'élève un peu en talus pour que l'eau ne s'y arrête pas. Quand le soleil a séché cette surface, et qu'elle paraît toute blanche des particules de sel qui s'y trouvent mêlées, on l'enlève, on la met en divers monceaux, qu'on bat soigneusement de tous les côtés, afin que l'eau puisse s'y imbiber ; ensuite on étend cette terre sur de grandes tables un peu inclinées, et qui ont des bords de quatre ou cinq doigts de hauteur ; on verse dessus de l'eau douce, qui, pénétrant partout, fond les parties de sel, et les entraîne avec elle dans un grand vase de terre, où elle tombe goutte à goutte par un petit canal fait exprès. Cette terre, ainsi épurée, se met de côté : au bout de quelques jours quand elle est sèche, on la réduit en poudre, et on la répand sur le terrain d'où elle a été tirée : elle n'y a pas demeuré huit jours, qu'il s'y mêle, comme auparavant, une infinité de particules de sel, qu'on en sépare encore par la même méthode.

Tandis que les hommes travaillent ainsi à la campagne, leurs femmes et leurs enfans s'occupent dans des huttes bâties sur le lieu même à faire bouillir les eaux salées dans de grandes chaudières de fer très-profondes, qui sont posées sur un fourneau de terre percé

de plusieurs trous, par lesquels la chaleur se partage également sous toutes les chaudières, et la fumée sort en passant par un long tuyau en forme de cheminée, à l'extrémité du fourneau. L'eau, après avoir bouilli quelque temps, s'épaissit et se change par degrés en un sel qu'on remue sans cesse avec une large spatule de fer, jusqu'à ce qu'il soit entièrement sec. Des forêts entières suffiraient à peine pour entretenir le feu nécessaire à cette opération, puisqu'il brûle pendant toute l'année. Souvent il n'y a point d'arbres en ces lieux-là, mais la Providence y a suppléé en faisant naître une grande quantité de roseaux auprès de ces salines.

Quoique les paons et les coqs-d'Inde soient fort communs aux Indes orientales, on ne voit à la Chine que ceux qu'on y apporte des autres pays. Les grues y sont en fort grand nombre : cet oiseau s'accommode de tous les climats; on l'apprivoise facilement, jusqu'à lui apprendre à danser : sa chair passe pour un fort bon aliment.

On trouve à la Chine une grande quantité de beaux faisans, dont les plumes se vendent plus cher que l'oiseau même; son prix ordinaire est un sou la livre. Les rossignols chinois sont plus gros que les nôtres, et leur chant est admirable, comme celui des merles. Outre les oiseaux domestiques, les rivières et les lacs sont remplis d'oiseaux aquatiques, et surtout de canards sauvages. La manière de les prendre

est assez remarquable : les chasseurs mettent la tête dans de grosses citrouilles sèches percées de quelques trous pour voir et pour respirer ; ensuite, se jetant nus dans l'eau, ils marchent ou nagent en ne laissant paraître au dehors que leur tête couverte de la citrouille. Les canards, accoutumés à voir flotter des citrouilles autour desquelles ils jouent, s'en approchent sans crainte ; alors le chasseur les prend par les pieds et les tire dans l'eau, pour les empêcher de crier, leur tord le cou, et les attache à sa ceinture ; il continue cet exercice jusqu'à ce qu'il en ait pris un grand nombre.

On fait beaucoup de cas à la Chine de certains petits oiseaux qui ressemblent aux linots, et qu'on nourrit dans des cages, non pour chanter, mais pour combattre. Ceux qui ont été mis à l'essai se vendent fort cher. Les Chinois sont passionnés aussi pour les combats de coqs ; mais cet amusement est encore plus commun dans plusieurs îles, surtout aux Philippines et dans quelques royaumes des Indes orientales, où l'on y perd et l'on y gagne beaucour d'argent, comme dans quelques pays de l'Europe.

Entre les oiseaux de proie, le plus remarquable est celui que les Chinois nomment *haitsing ;* il est si rare, qu'il ne se trouve que dans le district de Hong-tchong-fou, ville de la province de Chen-si, et dans quelques cantons de la Tartarie ; il est comparable à

nos plus beaux faucons, et les surpasse en force et en grosseur : on peut le regarder comme le roi des oiseaux de proie de la Chine et de la Tartarie, parce qu'il en est le plus beau, le plus vif et le plus courageux. Aussi est-il si estimé, que, dès qu'on en a pris un, on doit le porter à l'empereur, qui le confie aux officiers de sa fauconnerie.

Les provinces méridionales, telles que le Quang-tong, et surtout le Quang-si, ont des perroquets de plusieurs espèces. Ils ressemblent par le plumage à ceux qui viennent d'Amérique, et n'ont pas moins de docilité pour apprendre à parler; mais ils ne sont pas comparables aux oiseaux qui se nomment *kin-ki* ou *poules d'or*. Il s'en trouve dans les provinces de Se-chuen, d'Yun-nan et de Chen-si. L'Europe n'a pas d'oiseau qui en approche. La vivacité du rouge et du jaune, le panache qui ombrage sa tête, les nuances de la queue, et la variété des couleurs de ses ailes, la juste proportion de son corps, lui ont sans doute fait donner le nom de *poule d'or*, pour marquer sa prééminence sur les autres oiseaux : sa chair est plus délicate que celle du faisan ; on le connaît en Europe sous le nom de faisan doré.

Les papillons de la montagne de *Lo-feou-chan*, dans le district de Hoeï-tcheou-fou, de la province de Quang-tong, sont si estimés, que les plus gros et les plus extraordinaires sont envoyés à la cour. Ils entrent dans cer-

tains ornemens du palais. La diversité et la vivacité de leurs couleurs sont également surprenantes. Ils sont beaucoup plus gros qu'en Europe, et leurs ailes sont incomparablement plus grandes. Pendant le jour, ils restent comme immobiles sur les arbres, et s'y laissent prendre aisément ; le soir, ils commencent à voltiger, de même à peu près que les chauves-souris ; et quelques-uns, lorsqu'ils ont les ailes étendues, ne paraissent guère moins gros que ces animaux.

Plusieurs provinces de la Chine, surtout celle de Chang-tong, sont souvent exposées aux ravages des sauterelles, qui détruisent en peu de temps les espérances de la plus belle moisson. On trouve dans un auteur chinois la description de ce terrible fléau : « On voit paraître, dit-il, une si prodigieuse quantité de sauterelles, que, couvrant entièrement le ciel, leurs ailes semblent s'entre-toucher; vous croiriez voir sur votre tête de grosses montagnes de verdure. Le bruit que ces insectes font en volant ressemble à celui du tambour. » Le même auteur remarque que ces dangereuses légions ne visitent la Chine que dans les années sèches qui suivent les inondations.

Les punaises sont très-communes dans plusieurs cantons de la Chine ; mais ce qui paraîtra fort étrange, les habitans écrasent cette vermine avec les doigts, et prennent plaisir ensuite à les porter au nez.

Le gibier foisonne à la Chine. On voit à

Pékin, pendant l'hiver, sur plusieurs places publiques, des tas de diverses sortes d'animaux volatiles, terrestres et aquatiques, durcis par le froid, qui les garantit de la corruption : on y voit une quantité prodigieuse de chevreuils, de daims, de cerfs, de sangliers, de boucs, d'élans, de lièvres, de lapins, d'écureuils, de chats et rats sauvages ; sans parler des bécasses, des cailles, des oies, des canards, des perdrix, des faisans, et d'une infinité d'animaux qui ne se trouvent point en Europe, et qui se vendent à très-bon marché. Les ours, les tigres, les buffles, les chameaux, les rhinocéros y sont aussi en grand nombre ; on n'y voit pas de lions. Il est inutile de nommer les bœufs, les vaches, les moutons, et les autres animaux domestiques, qui ne sont pas moins communs à la Chine qu'en Europe.

Les tigres de la Chine sont non-seulement fort nombreux, mais encore d'une grosseur et d'une férocité extraordinaires. On aurait peine à croire combien ils tuent et dévorent d'hommes. Un chrétien chinois racontait à Navarette que, sur le chemin de Canton à Haynan, ils se rangent en troupes de cent et de deux cents ; que les voyageurs n'osent passer dans ces lieux, s'ils ne sont au nombre de cent ou de cent cinquante ; et que dans certaines années, ces monstrueux animaux ont dévoré jusqu'à six mille personnes. On peut croire ces récits fort exagérés par la peur, qui produit tant de fables populaires. On a vu un de ces

animaux sauter un mur de la hauteur d'un homme, prendre un porc qui pesait environ cent livres, le charger sur ses épaules, repasser le mur avec sa proie, et gagner promptement un bois voisin. En hiver, comme ils descendent des montagnes dans les villages qui ne sont pas fermés d'un mur, tous les habitans se retirent de bonne heure, et munissent soigneusement leurs portes. Navarette se trouvant un jour dans un village où l'on prenait ces précautions, observa que les tigres s'approchaient des maisons avant que la nuit fût tout-à-fait obscure, poussant des cris effroyables, et qu'à peine était-on tranquille dans l'enceinte des murs : cependant les Chinois ne se donnent pas beaucoup de peine pour les prendre, quoique d'ailleurs ils estiment beaucoup leur peau.

Suivant les Chinois, il se trouve dans la province de Chen-si une espèce d'animaux nommés *gin-hiang*, c'est-à-dire homme-ours. Ils marchent sur deux jambes ; ils ont la face humaine, et la barbe d'un bouc ; ils grimpent sur les arbres pour en manger le fruit. On n'a point à se plaindre de leur férocité lorsqu'on les laisse en paix ; mais, si l'on excite leur colère, ils descendent furieusement, ils tombent sur ceux qui les irritent, et, les frappant deux ou trois fois avec la langue, ils emportent toute la chair qu'ils touchent. On voit aisément que cette description convient plutôt à une espèce de singe qu'à un ours.

La province d'Yun-non offre une espèce singulière de cerfs qui ne se trouve dans aucun autre pays. Ils ne deviennent jamais plus grands que les chiens ordinaires. Les princes et les seigneurs en nourrissent dans leurs parcs comme une curiosité. La Chine a des ânes et des mulets en abondance ; elle ne manque pas non plus de bons chevaux : on y en amène continuellement des pays de l'ouest ; mais ils sont tous coupés.

L'animal qui porte le musc est nommé par les Chinois *hiang-tchang-tsé*, c'est-à-dire daim odoriférant. Il se trouve non-seulement dans les provinces méridionales, mais jusque dans la chaîne de montagnes qui est à quatre ou cinq lieues à l'ouest de Pékin.

Il est de la grandeur d'un petit chevreuil; sa tête a la forme de celle des gazelles; ses oreilles sont longues, droites et mobiles; ses yeux sont assez grands, et ont l'iris d'un roux brun; le bord des paupières est de couleur noire, ainsi que les naseaux ; le corps est moins élancé que celui des gazelles; les jambes de derrière sont considérablement plus longues et plus fortes que celles de devant. Son poil offre des teintes de brun, de fauve et de blanchâtre qui semblent changer lorsqu'on regarde l'animal sous différens points de vue ; le poil est très-gros et très-cassant. Le musc a une queue extrêmement courte ; il n'a ni bois comme les cerfs, ni cornes comme les antilopes.

Cet animal vit solitaire, et ne se plaît que sur

les plus hautes montagnes et les rochers escarpés. Tantôt il descend dans les gorges profondes qui séparent les chaînes des monts les plus élevés, tantôt il grimpe à leur sommet couvert de neige. Il est très-leste et très-agile, et il nage fort bien. Farouche à l'excès, il est très-difficile de l'approcher ; il l'est également de l'apprivoiser, quoiqu'il soit fort doux. L'on mange la chair de ces animaux ; celle des jeunes seuls est tendre et de bon goût.

Le musc s'engendre dans une poche située en avant du prépuce du mâle. On en distingue de deux sortes, dont le plus précieux est celui qui est en grains, et qui s'appelle *teou-pan-hiang*. L'autre, qui se nomme *mi-hiang*, est moins estimé, parce qu'il est trop menu et trop fin. La femelle, qui ne produit pas le musc, ou du moins la substance qui se trouve dans son sac, n'a pas l'odeur du musc, quoiqu'elle en ait l'apparence. Suivant le récit d'un missionnaire, rapporté par le père Duhalde, la nourriture ordinaire de cet animal est la chair des serpens. De quelque grosseur qu'ils puissent être, il les tue facilement, parce qu'à certaine distance, ils sont tellement saisis de l'odeur du musc, que, s'affaiblissant tout d'un coup, ils ne peuvent plus se remuer. Ce qui paraît beaucoup mieux prouvé, c'est que les paysans, en allant chercher du bois, ou faire du charbon dans les montagnes, n'ont pas de moyen plus sûr pour se préserver des serpens, dont la morsure est extrêmement dangereuse, que de

porter sur eux quelques grains de musc. Avec cet antidote, ils dorment tranquillement sur l'herbe après leur dîner.

Ce qui arriva au même missionnaire, en retournant à Pékin, semble confirmer que la chair des serpens est la principale nourriture de l'animal au musc. Ayant fait préparer pour son souper quelques parties de cet animal, il se trouva parmi les convives un Chinois qui haïssait les serpens jusqu'à se trouver mal lorsqu'on en parlait en sa présence. Comme il ignorait ce qui lui était présenté, le missionnaire se dispensa de lui en parler, et se fit au contraire un plaisir d'observer sa contenance. Le Chinois prit de la viande comme les autres, dans le dessein d'en manger; mais à peine en eut-il mis un morceau dans sa bouche, qu'il sentit son estomac se soulever; en un mot, il ne voulut plus toucher à ce mets, tandis que tous les autres en mangeaient de fort bon appétit.

Navarette nous apprend qu'il se trouve un grand nombre de ces animaux musqués dans les provinces de Chen-si et de Chan-si, où ils portent le nom de *ché*, et que, lorsqu'ils sont pressés par les chasseurs, ils grimpent sur les rochers, et mordent le petit sac musqué qui contient le musc, pour éviter le péril en détruisant leur trésor; mais cette morsure leur cause la mort. Cette fable ressemble beaucoup à celle qu'on raconte de quelques autres animaux poursuivis par l'homme.

La Chine offre une prodigieuse abondance de poissons. Les rivières, les lacs, les étangs et les canaux mêmes en sont remplis. Ils fourmillent jusque dans les fossés qu'on creuse au milieu des campagnes où l'on cultive le riz. Ces fossés sont remplis de frai ou d'œufs de poisson, dont les propriétaires des champs tirent un profit considérable. On voit tous les ans, sur la grande rivière d'Yang-tsé-kiang, à peu de distance de Kieou-king-fou, dans la province de Kiang-si, un nombre prodigieux de barques qui se rassemblent pour acheter de ce frai. Vers le mois de mai, les habitans du pays barrent la rivière en plusieurs endroits, dans l'espace de neuf ou dix lieues, avec des nattes et des claies, qui ne laissent d'ouverture que pour le passage d'une barque. Le frai s'arrête à ces claies; ils savent le distinguer à l'œil, quoiqu'on n'aperçoive rien dans l'eau. Ils puisent de cette eau mêlée de frai, et en remplissent des vases pour la vendre aux marchands qui la transportent en diverses provinces, avec l'attention de l'agiter de temps en temps. Cette eau se vend par mesure à ceux qui possèdent des étangs. Au bout de quelques jours les poissons commencent à éclore, et dans cet état où ils sont presque imperceptibles, on les nourrit de lentilles de marais, ou de jaunes d'œufs, à peu près comme on élève en Europe les animaux domestiques. Le gros poisson se conserve avec de la glace; on en remplit de grandes barques, dans lesquelles on

le transporte jusqu'à Pékin : le profit monte quelquefois au centuple de la dépense, parce que le peuple se nourrit presque uniquement de poisson. On en tire des rivières et des lacs pour peupler les canaux. Il en vient aussi de la mer, qui remonte assez loin dans les rivières. On en prend quelquefois de très-gros à plus de cent cinquante lieues de la côte.

L'Europe a peu de poissons qui ne se trouvent à la Chine; les lamproies, les carpes, les soles, les saumons, les truites, les esturgeons, y sont communs; elle en a quantité d'autres qui nous sont inconnus, et dont le goût est excellent.

Le poisson le plus remarquable est le kin-yu, ou le poisson doré. On le nourrit, soit dans de petits étangs faits exprès, qui servent d'ornement aux maisons de campagne des princes et des seigneurs, soit dans des vases plus profonds que larges. On ne met dans ces vases que les plus petits qu'on peut trouver; plus ils sont petits, plus ils paraissent beaux; l'on peut d'ailleurs en avoir un plus grand nombre, et ils sont plus divertissans. Les plus jolis sont d'un beau rouge, comme semé de poudre d'or, surtout vers la queue, qui se termine par deux ou trois pointes. Quelques-uns sont d'une blancheur argentée, d'autres sont blancs, d'autres marqués de rouge; les uns et les autres sont également vifs et actifs. Ils aiment à jouer à la surface de l'eau; mais ils sont si délicats, que la moindre injure de l'air, ou une secousse

un peu violente du vase, en fait mourir un grand nombre. Ceux qu'on nourrit dans les étangs sont de diverses grandeurs : il s'en trouve de plus gros que les plus grandes sardines. On les accoutume à venir à la surface de l'eau au bruit d'une crécelle dont joue celui qui leur donne à manger. La meilleure méthode pour les conserver est de ne leur rien donner en hiver. Il est certain que, pendant trois ou quatre mois que le plus grand froid dure à Pékin, on ne les nourrit pas. On n'expliquerait pas facilement de quoi ils vivent : on peut croire que ceux qui sont sous la glace y trouvent de petits vers dans les racines des herbes qui croissent au fond des étangs, ou que ces racines mêmes, attendries par l'eau, deviennent propres à leur servir d'alimens. Mais ceux qu'on prend dans les maisons où ils sont gardés soigneusement dans des vases de porcelaine, sans aucune nourriture, ne laissent cependant pas, vers le printemps qu'on les remet dans leurs bassins, de jouer avec la même force et la même agilité que l'année précédente. Les personnes du plus haut rang prennent plaisir à les nourrir de leur propre main, et passent des heures entières à observer leurs mouvemens et leurs jeux.

Suivant le père Le Comte, la longueur ordinaire de ces poissons est d'un doigt; ils sont d'une grosseur proportionnée et très-bien faits. Le mâle est d'un beau rouge depuis la tête jusqu'à la moitié du corps. Le reste, en y com-

prenant la queue, est doré, et d'un lustre si éclatant, que nos plus belles dorures n'en approchent point. La femelle est blanche; sa queue et quelques autres parties du corps ressemblent parfaitement à l'argent. En général, la queue de ces poissons n'est pas unie et plate comme celle des autres poissons; elle forme une sorte de touffe longue et épaisse, qui ajoute quelque chose à leur beauté.

Les bassins qui les renferment doivent être larges et profonds. L'usage est de mettre au fond de l'eau un pot de terre renversé et percé de trous, afin qu'ils puissent s'y mettre à couvert de la chaleur du soleil. On change l'eau deux ou trois fois la semaine, mais avec la précaution de faire entrer l'eau fraîche à mesure que l'ancienne s'écoule.

Dans les régions chaudes de l'empire, ils multiplient beaucoup, pourvu que leur frai, qui nage sur la surface de l'eau, soit enlevé, sans quoi ils le dévorent. On le met dans un vase exposé au soleil jusqu'à ce que la chaleur ait fait éclore les œufs. Les poissons en sortent noirs, et quelques-uns conservent cette couleur; mais chez la plupart elle se change par degrés en rouge, en blanc, en or ou en argent.

Si les poissons dorés de la Chine récréent la vue par leur beauté, un autre poisson, qui se nomme *hay-seng*, est repoussant par sa laideur. C'est néanmoins une nourriture si commune à la Chine, qu'on en sert presqu'à chaque repas. On voit flotter les hay-sengs près

des côtes de Chan-tong et de Fokien. Les missionnaires les prirent d'abord pour autant de masses inanimées; mais un de ces animaux, que les matelots pêchèrent par leur ordre, nagea fort bien dans le bassin où ils le firent mettre : il y vécut même assez long-temps. Sur ce qu'on les avait toujours assurés qu'il a quatre yeux et six pieds, et que sa figure ressemble à celle du foie humain, ils prirent la résolution de l'examiner soigneusement; mais ils ne découvrirent que deux endroits qu'ils pussent prendre pour des yeux, aux marques de crainte que l'animal donnait lorsqu'ils passaient la main par-devant. A l'égard des pieds, si tout ce qui lui sert à se mouvoir devait porter ce nom, on en pourrait compter autant qu'il y a de petites excroissances qui sont comme autant de boutons. Il est d'ailleurs sans arêtes autour du corps, et meurt aussitôt qu'on le presse : un peu de sel suffisant pour le conserver, on le transporte dans toutes les parties de l'empire. Les missionnaires ne le trouvèrent pas de bon goût, quoique les Chinois le regardent comme un de leurs mets les plus délicats.

Le père Le Comte nous apprend qu'on trouve dans l'île de Hai-nan une fontaine dont l'eau pétrifie le poisson. Il en apporta une écrevisse dont la métamorphose était si avancée, qu'elle avait déjà le corps et les pates fort durs et peu différens de la pierre. Cependant les missionnaires qui visitèrent toutes les provinces de

l'empire, prétendent, sur le témoignage des habitans, que l'île de Hai-nan n'a pas de lac auquel on puisse attribuer cette vertu; mais ils semblent reconnaître qu'entre cette île et les côtes de Kao-tcheou, dans la province de Quan-tong, on trouve une espèce d'écrevisse qui est sujette à se pétrifier sans perdre sa forme naturelle. Ils ajoutent que c'est un spécifique contre les fièvres ardentes et malignes.

On raconte encore à la Chine des merveilles de l'eau de certains lacs et de quelques rivières; mais ce qui se débite à ce sujet, dit le père Duhalde, a semblé aussi faux qu'il a toujours paru peu vraisemblable. Dans tous les pays, la nature étant la même, les effets extraordinaires doivent être rares, et ils ne le seraient pas, si tout ce qu'on dit à la Chine sur cette matière était véritable.

Il a déjà été question plusieurs fois dans cet ouvrage de la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie; mais ce monument étant celui qui cause le plus grand étonnement aux étrangers, l'on a pensé qu'il convenait d'en donner une description particulière.

Lorsque l'on approche de cette muraille en venant de Pékin, l'on aperçoit sur les hauteurs, au loin, comme une ligne proéminente, ou plutôt une marque étroite et inégale semblable à celle que forment quelquefois, mais plus irrégulièrement, les veines des quartz sur les montagnes de gneiss. La continuité de cette ligne sur le sommet des montagnes de Tartarie

suffit pour captiver l'attention des voyageurs. En avançant, on ne tarde pas à distinguer la forme d'une muraille avec des créneaux dans des endroits où l'on ne s'attend pas ordinairement à trouver de pareils ouvrages, et où l'on ne croit pas même qu'il soit possible de les construire.

Tout ce que l'œil peut embrasser à la fois de cette muraille fortifiée, prolongée sur la chaîne des montagnes et sur les sommets les plus élevés, descendant dans les plus profondes vallées, traversant les rivières par des arches qui la soutiennent, doublée, triplée en plusieurs endroits pour rendre les passages plus difficiles, et ayant des tours ou de forts bastions à peu près de cent pas en cent pas, tout cet ensemble présente à l'esprit l'idée d'une entreprise gigantesque.

Mais quelque prodigieuses que soient les dimensions de cette barrière destinée à arrêter les Tartares, ce n'est pas ce qui frappe le plus les voyageurs dont elle fixe les regards. Ce qui n'est que le simple résultat d'un travail long et multiplié excite rarement l'étonnement; mais ce qui cause une surprise et une admiration réelles, c'est l'extrême difficulté de concevoir comment on a pu porter des matériaux et bâtir ces murs dans des endroits qui semblent inaccessibles. L'une des montagnes les plus élevées, sur lesquelles se prolonge la grande muraille, a, d'après une mesure exacte, cinq mille deux cent vingt-cinq pieds de haut.

Cette espèce de fortification, car le nom de muraille ne donne pas une juste idée de sa structure, cette fortification a, dit-on, quinze cents milles de long; mais à la vérité elle n'est pas partout également bien construite, et plusieurs des moindres ouvrages en dedans du grand rempart cèdent aux efforts du temps, et commencent à tomber en ruine; d'autres ont été réparés; mais la muraille principale paraît, presque partout, avoir été bâtie avec tant de soin et d'habileté, que, sans que l'on ait jamais eu besoin d'y toucher, elle se conserve entière depuis deux mille ans; et elle paraît aussi peu susceptible de dégradation que les boulevards de rochers que la nature a élevés elle-même entre la Chine et la Tartarie.

On ne sait pas avec précision à quelle époque remonte la fondation de ce monument; mais on sait avec certitude, puisque le souvenir en est consigné dans les annales de l'empire, qu'il fut achevé dans le troisième siècle avant l'ère chrétienne. Durant seize siècles il a suffi pour arrêter les incursions des hordes tartares; mais il offrit une résistance vaine au torrent que Gengis-khan entraînait avec lui. Les descendans de ce conquérant ne surent pas conserver le même avantage; en moins d'un siècle, ils furent chassés de la Chine. Vers le milieu du dix-septième siècle, la violence des guerres intestines ramena les Tartares dans l'empire; ils s'y sont établis, et y règnent.

Indépendamment des moyens de défense

que la grande muraille fournissait en temps de guerre, elle était considérée par les Chinois, même en temps de paix, comme un grand avantage, parce que leurs mœurs réglées et leur vie sédentaire s'accordent peu avec les inclinations inquiètes et vagabondes de leurs voisins septentrionaux; et la grande muraille les empêchait d'avoir aucune communication avec eux. Elle n'est pas même sans utilité pour écarter des provinces les plus fertiles de la Chine les bêtes féroces qui infestent les déserts de la Tartarie, non plus que pour fixer les limites des deux pays, et empêcher les malfaiteurs de s'échapper de la Chine, et les mécontens d'émigrer.

La grande muraille est devenue d'une bien moindre importance depuis que les deux pays qu'elle sépare sont soumis au même prince. Les Chinois ne la regardent qu'avec une profonde indifférence; mais cet immense monument de l'industrie humaine a été remarqué par tous les étrangers qui l'ont vu.

Cependant Marc-Pol, le premier Européen qui ait parlé de la Chine, ne fait aucune mention de la grande muraille. Comme il alla par terre à Pékin, on a supposé qu'il avait dû traverser une partie du territoire sur lequel la muraille s'étend. Mais une lecture attentive de sa relation fait voir qu'il ne traversa point la Tartarie pour se rendre à Pékin. Après avoir suivi la route des caravanes jusqu'à Samarcande et Cachegar, il tourna droit au sud-est, passa le Gange, et entra dans le Bengale. De là di-

rigeant sa route au sud des montagnes du Thibet, il pénétra dans la Chine par la province de Chen-si, gagna celle de Chan-si, qui en est limitrophe, et arriva ainsi à Pékin sans avoir vu la grande muraille.

Bell d'Antermony, voyageur anglais, qui accompagna, en 1719, un ambassadeur russe envoyé en Chine par Pierre Ier, empereur de Russie, vit la grande muraille, dont il a donné une description curieuse. « Les Chinois dit-il, la nomment *Khabgan* ou le *mur sans fin*. Elle commence dans la province de Lia-toung, au fond du golfe du Pé-tché-li. Elle s'étend en croisant les rivières, et par-dessus les sommets des plus hautes montagnes, sans interruption, suivant toujours la chaîne de rochers stériles qui entourent le pays au nord et à l'ouest; et, après avoir couru au sud l'espace de quinze cents milles anglais, elle se termine sur des montagnes inaccessibles et dans des déserts de sable.

« Les fondemens de ce mur consistent en gros blocs de pierres de taille liés avec du mortier; le reste est construit en briques; il est si fort et si solide, qu'il exige, en général, peu de réparations : et d'ailleurs le climat est si sec, qu'il peut encore subsister bien des siècles dans l'état où il est. Dans les endroits où il y a des précipices, il a environ quinze à vingt pieds de hauteur, et une épaisseur proportionnée; au lieu que dans les vallées et les endroits où il traverse des rivières, il est haut de trente pieds, et est flanqué de tours éloi-

gnées les unes des autres d'une portée de flèche, avec des embrasures à égales distances. Le haut du mur est en plate-forme pavée de grandes pierres de taille; et dans les endroits où il passe sur des rochers ou des éminences, on y monte par un escalier de pierre fort doux.

Cette muraille fut commencée et achevée dans l'espace de cinq ans. L'on y employa le cinquième de la population. On rapporte que les ouvriers étaient si près les uns des autres, qu'ils pouvaient se passer les matériaux de main en main. On peut le croire d'autant plus aisément, que l'âpreté du terrain ne permet pas l'usage des chariots, et que dans ces endroits on ne trouvait pas les matériaux nécessaires pour faire de la brique ou du ciment.

« Ce ne fut pas le seul fardeau que les Chinois eurent à supporter dans cette occasion; ils furent encore obligés d'entretenir une armée nombreuse sur pied pour garder les passages des montagnes et protéger les laboureurs contre les insultes des Tartares, qui ne restaient pas oisifs.

» Il n'y a au monde que les Chinois capables d'une pareille entreprise. On eût pu, à la vérité, trouver ailleurs la même quantité d'ouvriers; mais il n'y a qu'un peuple aussi spirituel, aussi sobre, et aussi économe que les Chinois qui ait pu maintenir l'ordre parmi cette multitude infinie d'ouvriers, et supporter patiemment les peines et les fatigues insé-

parables d'un ouvrage aussi immense. Cette muraille peut passer à juste titre pour une merveille du monde, et l'empereur qui l'a entreprise et achevée mérite cent fois plus d'éloges que le prince qui a fait bâtir les pyramides d'Égypte, s'il est vrai que l'on doive préférer les entreprises utiles à celles qui n'ont d'autre objet que de satisfaire la vanité.

» Il y a plusieurs autres murs semi-circulaires qui ont le grand mur pour diamètre, dans les lieux que la nature n'a pas assez fortifiés, aussi-bien que dans les passages ouverts des montagnes. Ils sont très-solidement bâtis, avec les mêmes matériaux et de la même architecture que le grand mur; ils occupent une étendue considérable de terrain, tantôt d'un côté de la grande muraille, tantôt de l'autre. On a pratiqué de distance en distance de fortes portes, où il y a toujours un corps-de-garde pour prévenir une surprise et arrêter une irruption soudaine de l'ennemi. Ces boulevards secondaires paraissent des ouvrages d'une grande dépense, et qui ont exigé un grand travail; mais ils ne sont rien en comparaison du grand mur. »

Quand on vient de Pékin, on approche de la muraille par une montée raide, et on arrive à ce qu'on appelle la porte méridionale, pour la distinguer de la porte extérieure, qui est plus au nord, du côté de la Tartarie. Cette porte méridionale traverse la route dans l'endroit où elle passe sur le sommet d'une chaîne de mon-

tagnes, dont la plupart sont inaccessibles. La porte a été bâtie pour défendre le passage dans une situation très-forte. La croupe des montagnes est étroite et leur descente escarpée. La route suit un défilé au bout duquel est un poste militaire.

Depuis le dernier poste militaire, le chemin suit une vallée étroite dans laquelle serpente un ruisseau; les montagnes se rapprochent graduellement, et ne laissent guère plus de place qu'il n'en faut pour le chemin et pour la rivière.

Au milieu s'élève une tour avec une porte dans le centre, et une arche est jetée sur la rivière. Ce passage était autrefois fermé par des murs qui s'étendaient depuis la tour jusqu'au sommet de chaque montagne à l'est et à l'ouest; mais ces murs sont maintenant en ruine. Quand les Tartares étaient regardés comme ennemis, des troupes stationnées en ce lieu en défendaient l'approche; et les restes des ouvrages et des maisons s'y voient encore, ainsi que quelques habitans.

Après avoir passé par une autre porte plus rapprochée des anciennes frontières de la Tartarie, et avoir descendu un défilé presqu'à pic, l'on arrive à Kou-pé-kou, lieu où se tenait la forte garnison qui défendait la muraille extérieure dans cette partie; il était environné des ouvrages concentriques dont on a parlé plus haut.

Près de Kou-pé-kou, il y a dans une partie

de la grande muraille quelques brèches qui donnent la facilité de l'examiner et de l'escalader. On reconnaît qu'elle consiste en une levée en terre, retenue de chaque côté par un mur de maçonnerie, et recouverte d'une plate-forme de briques carrées. Les murs de côté, continuant à s'élever au-dessus de la plate-forme, servent de parapets. La hauteur totale du mur de briques est de vingt-cinq pieds. Il est soutenu par une base de pierres, qui fait une saillie d'environ deux pieds au-delà du mur, et dont la hauteur varie selon l'irrégularité du terrain sur lequel elle repose ; mais on n'en voit pas plus de deux assises au-dessus du sol, et ces assises n'ont qu'un peu plus de deux pieds d'élévation.

Les encadremens des portes, des fenêtres, des embrasures et plusieurs des angles saillans, et des escaliers, des tours, ainsi que les bases ou fondemens, sont d'un granit très-dur, et légèrement mêlé de mica. Le reste est de briques bleuâtres, dont les dimensions varient suivant l'endroit où elles sont placées. Elles ont généralement un pied de long, sept pouces et demi de largeur, et trois pouces et demi d'épaisseur. Celles qui sont employées dans les terrasses de la grande muraille et des tours diffèrent seulement des premières en ce qu'elles sont parfaitement carrées. Partout où, pour achever la muraille, les briques ordinaires n'ont pu servir, on ne les a point grossièrement taillées à coup de truelles pour les rapetisser,

comme font quelquefois des ouvriers négligens ou ignorans ; mais on s'est servi de briques moulées exprès, et d'une forme et d'une dimension convenables. Le mortier qui lie les couches de briques est presque entièrement composé de chaux d'une blancheur parfaite.

La grande muraille ne semble pas avoir été construite pour servir de défense contre le canon, puisque les parapets ne pourraient pas résister aux boulets ; cependant le bas des embrasures des tours est semblable à ceux qu'on pratique en Europe pour placer les porte-mousquetons des arquebuses à crocs. Ces trous paraissent avoir été faits quand on a construit la grande muraille, et il est difficile de leur assigner un autre objet que celui de servir pour le repoussement des armes à feu. Les pièces de campagne que l'on voit en Chine sont, en général, montées avec des porte-mousquetons, auxquels ces trous conviennent fort bien ; et quoique les parapets ne soient pas faits pour soutenir le choc des boulets de canon de gros calibre, ils peuvent fort bien résister à ces petites pièces. Cette observation confirme l'opinion que les Chinois ont depuis très-longtemps connu les effets de la poudre à canon.

La grande muraille continue encore à servir de ligne de démarcation entre la nation chinoise et la nation tartare. Quoique réunies sous la domination d'un même souverain, chacune conserve ses juridictions locales et distinctes.

CHAPITRE XI.

De la Corée.

Ce pays, après avoir essuyé beaucoup de révolutions, et disputé long-temps sa liberté contre les Japonais et les Chinois, est enfin demeuré tributaire de la Chine depuis la dernière conquête des Tartares mantchous.

Les Chinois donnent à la Corée le nom de *Kao-li*, et quelquefois, dans leurs livres, celui de *Tchao-ssien.* Les Tartares mantchous l'appellent *Solho.* Ses bornes au nord sont le pays des Mantchous; à l'ouest, la province chinoise nommée tantôt *Liao-tong*, tantôt *Quan-tong*, séparée de la Tartarie orientale par une palissade de bois que les Chinois appellent *Mou-teou-tching*, c'est-à-dire *muraille de bois.* A l'est et au sud, elle est environnée de la mer, où se trouvent quelques îles. Elle s'étend du 34e. au 43e. degré de latitude; et sa plus grande largeur de l'est à l'ouest est de 6 degrés.

Régis, missionnaire jésuite, rapporte une supplique présentée à l'empereur Khang-hi, en 1694, de la part de Li-toun, roi de Corée. Rien n'est plus propre à faire connaître la dépendance des Coréens et le respect qu'ils ont pour le monarque de la Chine.

Cette supplique est présentée par le roi de

Tchao-ssien, dans la vue de mettre l'ordre dans sa famille, et pour faire connaître les désirs de son peuple.

« Moi, votre sujet, je suis un homme dont la destinée est peu fortunée ; je me suis vu long-temps sans héritier ; enfin il m'est né un enfant mâle d'une concubine. Sa naissance m'a causé une joie incroyable ; j'ai pris aussitôt la résolution d'élever la mère de ce fils : mais je fis en cela une faute qui a été la source de beaucoup de maux. J'obligeai la reine Min-chi, mon épouse, de se retirer, et je fis reine à sa place ma concubine Tchang-chi, comme je n'ai pas manqué alors d'en informer votre majesté ; mais faisant aujourd'hui réflexion que Min-chi avait été créée reine par votre majesté, qu'elle a gouverné long-temps ma maison, qu'elle m'a assisté dans les sacrifices, qu'elle a rendu ses devoirs à la reine ma grand'mère et à la reine ma mère, et qu'elle a porté le deuil de trois ans avec moi, je reconnais que j'aurais dû la traiter plus honorablement, et je suis extrêmement affligé de m'être conduit avec tant d'imprudence. Maintenant, pour me conformer aux désirs de mon peuple, je souhaiterais de rétablir Min-chi dans son ancienne dignité, et de faire rentrer Tchang-chi dans sa condition de concubine. Par ce moyen, le bon ordre régnera dans ma famille, et la réformation des mœurs commencera heureusement dans mon royaume.

» Moi, votre sujet, quoique par mon igno-

rance et ma stupidité j'aie fait une tache à l'honneur de mes ancêtres, j'ai pourtant servi votre majesté suprême depuis vingt ans, et je suis redevable de tout ce que je suis à votre bonté, qui me sert de bouclier et qui me protége. Je n'ai point d'affaire publique ou domestique que je veuille vous cacher ; et c'est ce qui m'a fait prendre deux ou trois fois la hardiesse d'importuner votre majesté sur celle-ci. J'ai honte, à la vérité, de sortir des bornes de mon devoir; mais, comme il est question du bien de ma famille et des désirs de mon peuple, j'ai cru que, sans blesser le respect, je pouvais présenter cette supplique à votre majesté. »

Le tribunal des cérémonies, auquel ce mémoire fut renvoyé, jugea que la demande devait être accordée; ce qui fut ratifié par l'empereur. En conséquence, on envoya des ambassadeurs en Corée pour créer Min-chi reine, avec les formalités accoutumées ; mais l'année suivante le même prince ayant présenté à l'empereur une autre requête où le respect était blessé dans quelques points, il fut condamné par le même tribunal à payer une amende de dix mille onces chinoises d'argent, et à être privé pendant trois ans des rétributions qui lui sont accordées pour le tribut annuel qu'il paie.

Les rochers et les sables qui bordent les côtes de la Corée en rendent l'accès difficile et dangereux. Du côté du sud-est, elles s'approchent si fort du Japon, que la distance

n'est que de vingt-cinq ou vingt-six lieues, entre la ville de Pou-san, en Corée, et celle d'Osaka au Japon. On rencontre entre ces deux pointes l'île de Suisima, que les Coréens nomment *Taymouta*. Elle leur appartenait anciennement ; mais, dans un traité de paix avec les Japonais, ils en ont fait l'échange pour celle de Quelpaert. C'est dans cette dernière île que *l'Épervier*, navire hollandais, fit naufrage en 1653 ; et c'est de là que l'équipage fut transporté au continent de la Corée. Les Hollandais y furent retenus plusieurs années ; et la relation de Hamel, écrivain sur ce bâtiment, nous a fourni les meilleurs mémoires que nous ayons sur ce pays, où l'on a pénétré rarement, et dont les côtes mêmes sont peu fréquentées.

L'Épervier, monté de soixante-quatre hommes d'équipage, et chargé pour le compte de la compagnie hollandaise des Indes orientales, était parti du Texel sous le commandement du capitaine *Eybertz*, d'Amsterdam. Il arriva sur la rade de Batavia le 1er. de juin.

Le 14 du même mois, étant ravitaillé, il remit à la voile par ordre du gouverneur-général pour se rendre à Tay-Ouan, dans l'île de Formose, et y mouilla le 16 de juin. Le 30, un ordre du conseil le fit partir pour le Japon. Dès le lendemain vers le soir, en sortant du canal de Formose, il essuya une tempête qui ne fit qu'augmenter toute la nuit.

Le premier d'août au matin, les Hollandais

se trouvèrent fort près d'une petite île où ils mouillèrent avec beaucoup de difficulté, parce qu'on ne trouve, en général, que peu de fond dans toute cette mer. Lorsque le brouillard vint à se dissiper, ils furent surpris de se voir si près des côtes de la Chine, qu'ils distinguaient facilement sur le rivage des gens armés qui s'attendaient apparemment à profiter des débris du vaisseau; mais, quoique la tempête augmentât sans cesse, ils passèrent toute la nuit et le jour suivant dans le même lieu, à la vue de ceux qui les observaient. Le troisième jour, ils s'aperçurent que la tempête les avait jetés à vingt lieues de leur route, et qu'ils voyaient encore l'île Formose. Ils passèrent entre cette île et le continent. Le temps était assez froid; jusqu'au 15 il fut orageux et variable; de sorte qu'ils ne firent pas beaucoup de route.

Cependant la violence continuelle de la mer avait endommagé leur vaisseau; et la pluie, qui ne discontinuait pas, les empêchant de faire des observations, ils furent obligés d'amener toutes leurs voiles et de s'abandonner au gré des flots. Dans la nuit du 16, leur chaloupe et la plus grande partie de la galerie furent emportées par la fureur des vagues qui ébranlèrent le beaupré et la proue. Les rafales étaient si impétueuses et se succédaient de si près, qu'il était impossible de remédier à ces accidens. Enfin une lame qui déferla sur le pont, faillit emporter tous les matelots qui s'y trou-

vaient, et jeta tant d'eau dans le bâtiment, que le capitaine s'écria qu'il fallait couper le mât sur-le-champ, et implorer le secours du ciel, parce qu'une ou deux lames de plus les noieraient infailliblement.

Ils étaient réduits à cette extrémité, lorsqu'au point du jour, celui qui veillait à l'avant, s'écria : Terre ! terre ! en assurant qu'on n'était éloigné du rivage que d'une portée de mousquet. C'était la pluie et l'épaisseur des ténèbres qui n'avaient pas permis de s'en apercevoir plus tôt. Il fut impossible de mouiller, parce qu'on ne trouva point de fond ; et tandis qu'on s'efforçait inutilement d'y parvenir, il se déclara une si grande voie d'eau, que tous ceux qui étaient à fond de cale furent noyés sans en avoir pu sortir. Quelques-uns de ceux qui étaient sur le pont, sautèrent dans la mer, les autres furent entraînés par les flots ; il y en eut quinze qui gagnèrent ensemble le rivage, la plupart nus et tout brisés. Ils se persuadèrent d'abord que tous les autres avaient péri ; mais, en grimpant sur les rochers, ils entendirent les voix de quelques-uns de leurs camarades qui poussaient des plaintes ; et le jour suivant, à force de crier et de chercher le long du rivage, ils en rassemblèrent plusieurs qui étaient dispersés sur le sable. De soixante-quatre, ils se trouvèrent réduits à trente-six, la plupart blessés dangereusement.

En cherchant les débris du vaisseau, ils découvrirent un de leurs compagnons pris entre

deux planches, dont il avait été si fortement serré, qu'il ne vécut pas plus de trois heures, après avoir été dégagé. Mais de tous ceux qui avaient eu le malheur de périr, ils ne retrouvèrent que le capitaine Eybertz, étendu sur le sable à cinquante pieds de la mer, la tête appuyée sur son bras. Ils l'enterrèrent. De toutes leurs provisions, la mer n'avait jeté sur le rivage qu'un sac de farine, un tonneau de viande salée, un peu de lard et un baril de vin rouge. Ils n'eurent pas peu d'embarras à faire du feu; car, se croyant dans quelque île déserte, leur unique ressource était dans leur industrie. Le vent et la pluie ayant diminué vers le soir, ils ramassèrent assez de bois pour se mettre à couvert avec les voiles qu'ils avaient pu sauver de leur naufrage.

Le 17, comme ils déploraient leur situation, tantôt s'affligeant de ne voir paraître personne, tantôt se flattant de n'être pas éloignés du Japon, ils découvrirent à la portée du canon un homme qu'ils appelèrent par divers signes, mais qui prit la fuite dès qu'il les eut aperçus. Dans l'après-midi, ils en virent trois autres, dont l'un était armé d'un mousquet, et les deux autres de flèches. Ces inconnus s'approchèrent à la portée du fusil; mais remarquant que les Hollandais s'avançaient vers eux, ils leur tournèrent le dos, malgré les signes par lesquels on s'efforçait de leur faire connaître qu'on ne leur demandait que du feu.

Enfin quelques Hollandais ayant trouvé le

moyen de les joindre, celui qui portait le mousquet ne fit pas de difficulté de l'abandonner entre leurs mains. Ils s'en servirent pour allumer du feu. Ces trois hommes étaient vêtus à la chinoise, excepté leurs bonnets, qui étaient composés de crin de cheval. Les Hollandais pensèrent avec effroi que c'étaient peut-être des Chinois sauvages ou des pirates. Vers le soir, ils virent paraître une centaine d'hommes armés et vêtus comme les premiers, qui, après les avoir comptés pour s'assurer de leur nombre, les tinrent renfermés pendant toute la nuit.

Le lendemain à midi, environ deux mille hommes, tant à cheval qu'à pied, vinrent se placer, en ordre de bataille, devant leur tente. Le secrétaire, les deux pilotes et un mousse ne firent pas difficulté de se présenter à eux. Ils furent conduits au commandant, qui leur fit mettre au cou une grosse chaîne de fer avec une petite sonnette, et les obligea de se prosterner devant lui avec cette parure. Ceux qui étaient demeurés dans la hutte furent traités de même, tandis que les insulaires semblaient applaudir par de grands cris. Après les avoir laissés quelque temps dans cette situation, c'est-à-dire prosternés sur le visage, on leur fit signe de se mettre à genoux. On leur adressa plusieurs questions qu'ils ne purent entendre. Ils ne réussirent pas mieux à faire connaître qu'ils avaient voulu se rendre au Japon, parce que dans ce pays le Japon s'ap-

pelle Junare ou Jirpon. Le commandant ayant perdu l'espérance de les entendre mieux, fit apporter une tasse d'arak, qui leur fut présentée tour à tour, et les envoya dans leur tente. Il se fit montrer ce qu'il leur restait de provisions, et bientôt après on leur apporta du riz cuit à l'eau. Mais, comme on s'imagina qu'ils mouraient de faim, on ne leur en donna d'abord qu'une portion médiocre, dans la crainte que l'excès ne leur fût nuisible.

Après midi, les Hollandais furent surpris de voir venir plusieurs de ces barbares avec des cordes à la main. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût pour les étrangler. Mais leur crainte s'évanouit en les voyant courir vers les débris du vaisseau pour tirer au rivage ce qui pouvait leur être utile. Le pilote ayant fait ses observations, jugea qu'ils étaient dans l'île de Quelpaert, située par les 33° 32′ de latitude.

Les insulaires employèrent le 19 à tirer au rivage tous les restes du naufrage, à faire sécher les toiles et les draps, et à brûler le bois pour en tirer le fer, qu'ils recherchent beaucoup. Comme la familiarité commençait à s'établir, les Hollandais se présentèrent au commandant de l'île, et à l'amiral, qui s'était aussi approché de leur tente. Ils firent présent à l'un et à l'autre d'une lunette d'approche et d'un flacon de vin rouge. La tasse d'argent du capitaine ayant été trouvée entre les rochers, ils l'offrirent aussi à ces deux officiers. Les lunettes et la liqueur furent acceptées ; il parut

même que le vin n'était pas dédaigné, puisque les deux officiers en burent jusqu'à se ressentir de ses effets. Mais ils rendirent la tasse du capitaine, avec divers témoignages d'amitié.

Le 20, on acheva de brûler le bois du vaisseau, et d'en tirer le fer. Pendant cette opération, le feu s'étant approché de deux pièces de canon chargées à boulet, les deux coups partirent avec tant de bruit, que tous les insulaires prirent la fuite, et n'osèrent revenir qu'après avoir été rassurés par des signes. Le même jour, on apporta deux fois du riz aux Hollandais. Le matin du jour suivant, le commandant leur fit entendre par signes qu'il fallait lui apporter tout ce qu'ils avaient pu sauver dans leur tente. C'était pour y mettre le scellé, et cette formalité fut exécutée devant leurs yeux. On lui amena au même moment quelques personnes de l'île qui avaient détourné pour leur propre usage du fer, des cuirs et d'autres restes de la cargaison. Il les fit punir sur-le-champ, pour faire connaître aux étrangers que le dessein des habitans n'était pas de leur faire tort dans leurs personnes ni dans leurs biens. Chaque voleur reçut trente ou quarante coups sur la plante des pieds, avec un bâton de six pieds de long et de la grosseur du bras. Ce châtiment fut si rigoureux, qu'il en coûta les orteils à quelques-uns des coupables.

Vers midi, on fit entendre aux Hollandais qu'ils devaient se préparer à partir. On offrit

des chevaux à ceux qui étaient en bonne santé, et les malades furent portés dans des hamacs. Ils se mirent en marche accompagnés d'une garde nombreuse à pied et à cheval. Après avoir fait quatre lieues, ils s'arrêtèrent le soir dans une petite ville nommée Tardiane, où leur souper fut fort léger, et leur logement dans un magasin qui avait l'air d'une étable. Le 22, à la pointe du jour, étant partis dans le même ordre que le jour précédent, ils gagnèrent un petit fort, près duquel ils virent deux galiotes. Ils y dînèrent, et le soir ils arrivèrent à Maggan ou Mo-kso, ville où le gouverneur de l'île fait sa résidence. Ils furent conduits tous ensemble sur une place carrée, vis-à-vis la maison de ville, où ils trouvèrent environ trois mille hommes sous les armes. Quelques-uns vinrent leur offrir de l'eau; mais, les voyant armés d'une manière terrible, les Hollandais s'imaginèrent qu'on avait dessein de les tuer. L'habillement de cette milice barbare était capable d'augmenter leur crainte; il avait quelque chose d'effrayant qui ne se voit point à la Chine ni au Japon.

Le secrétaire fut conduit devant le gouverneur, avec quelques-uns de ses compagnons. Ils se tinrent quelque temps prosternés près d'une espèce de balcon où il était assis comme un souverain. On fit signe aux autres de lui venir rendre les mêmes honneurs. Ensuite il leur fit demander par divers signes d'où ils venaient, et quel terme ils s'étaient proposé

dans leur navigation. Ils répondirent qu'ils étaient Hollandais, et qu'ils devaient se rendre à Nangasaki, au Japon. Le gouverneur leur déclara d'un signe de tête qu'il comprenait quelque chose à leur réponse ; après quoi il les fit passer en revue quatre à quatre ; et, leur ayant fait successivement la même question, il les fit conduire dans un édifice où l'oncle du roi, accusé d'avoir voulu ravir la couronne à son neveu, avait été enfermé pour le reste de ses jours.

Aussitôt qu'ils furent tous entrés dans cette espèce de prison, elle fut entourée d'hommes armés. On leur donna chaque jour douze onces de riz par tête, et la même quantité de farine de froment, mais peu de chose de plus ; et tout ce qui leur fut offert était si mal préparé, qu'à peine pouvaient-ils y toucher. Ils se virent ainsi réduits à vivre de riz, de farine et de sel, avec de l'eau pour unique boisson. Le gouverneur, qui paraissait âgé d'environ soixante-dix ans, était un homme très-sensé et fort estimé à la cour. En les congédiant, il leur avait fait connaître par signes qu'il écrirait au roi pour savoir ses intentions à leur égard, mais que la réponse tarderait peut-être un peu, parce que la cour était éloignée de quatre-vingts lieues. Ils le prièrent de leur accorder quelquefois un peu de viande et d'autres sortes d'alimens, avec la permission de sortir chaque jour six à six pour prendre l'air et laver leur linge. Cette grâce ne leur fut pas refusée. Il

leur fit l'honneur d'en appeler souvent quelques-uns, et de leur faire écrire quelque chose devant lui, soit en hollandais, soit dans sa propre langue. Ils commencèrent ainsi à pouvoir entendre quelques termes du pays. La satisfaction que cet honnête gouverneur paraissait prendre à s'entretenir avec eux, et même à leur procurer de petits agrémens, leur fit concevoir l'espérance de passer tôt ou tard au Japon. Il eut tant de soins de leurs malades, que, suivant l'auteur, ils furent mieux traités par ces idolâtres qu'ils ne l'eussent été peut-être par des chrétiens.

Le 29 d'octobre, le secrétaire, le pilote et l'aide du chirurgien, furent conduits chez le gouverneur. Ils y trouvèrent un homme assis, qui avait une grande barbe rousse. « Pour qui prenez-vous cet homme ? » leur dit le gouverneur.... Ils répondirent qu'ils le croyaient Hollandais..... « Vous vous trompez, reprit-il en riant; c'est un Coréen. » Après quelques autres discours, cet homme, qui avait gardé jusqu'alors le silence, leur demanda en hollandais qui ils étaient, et de quel pays. Ils satisfirent sa curiosité, en joignant à cette explication le récit de leur infortune. Aux mêmes questions qu'ils lui firent à leur tour, il répondit que son nom était Jean Wettevri; qu'il était natif de Ryp en Hollande, d'où il était parti en 1626, à bord du vaisseau *le Hollandais*, en qualité de volontaire; que l'année d'après, dans un voyage qu'il faisait au Japon sur la

frégate *l'Ouderkeres*, il avait été jeté par le vent sur la côte de Corée; que, manquant d'eau et se trouvant commandé avec quelques autres pour en aller chercher à terre, il avait été pris, lui et deux de ses compagnons, qui avaient été tués à la guerre, il y avait dix-sept ou dix-huit ans, dans une invasion que les Tartares avaient faite en Corée; qu'il était âgé de cinquante-huit ans, et que, faisant sa demeure dans la capitale du royaume, le roi lui avait donné la commission de venir s'informer qui ils étaient, et ce qui les avait amenés dans ses états. Il ajouta qu'il avait souvent demandé au roi la permission de passer au Japon, et que, pour toute réponse, ce prince lui avait assuré qu'il ne l'obtiendrait jamais, à moins qu'il n'eût des ailes pour y voler; que l'usage du pays était d'y retenir les étrangers, mais qu'on ne les y laissait manquer de rien, et que l'habillement et la nourriture leur étaient fournis gratuitement pendant toute leur vie.

Ce discours ne pouvait être fort agréable aux Hollandais; mais la joie de trouver un si bon interprète dissipa leur mélancolie. Cependant Wettevri avait tellement oublié la langue de son pays, qu'ils eurent d'abord quelque peine à l'entendre. Il eut besoin d'un mois entier pour rappeler ses idées. Le gouverneur fit prendre en forme toutes leurs dépositions, qu'il envoya fidèlement à la cour, et leur recommanda de ne pas s'affliger, parce que la réponse serait prompte; d'un autre

côté, il leur accorda chaque jour de nouvelles faveurs. Wettevri et les officiers qui l'accompagnaient eurent la liberté de les voir en tout temps, et celle de leur faire expliquer leurs besoins.

Au commencement de décembre, les trois ans de l'administration de leur bienfaiteur étant expirés, il partit. On aurait peine à s'imaginer, dit l'auteur de la relation, quels témoignages de bonté les Hollandais reçurent de ce généreux protecteur avant son départ. Les voyant mal pourvus pour l'hiver, il leur fit faire à chacun deux paires de souliers, un habit bien doublé, et une paire de bas de peau. Il joignit à ce bienfait les procédés les plus nobles. Il déclara qu'il était fort affligé de ne pouvoir les envoyer au Japon, ou les conduire avec lui au continent. Il ajouta, qu'ils ne devaient pas s'alarmer de son départ, parce qu'en arrivant à la cour, il emploierait tout son crédit pour leur faire obtenir leur liberté, ou du moins la permission de le suivre. Il leur rendit les livres qu'ils avaient sauvés de leur naufrage, et plusieurs parties de leurs effets auxquels il joignit une bouteille d'huile précieuse. Enfin il obtint du nouveau gouverneur qui les avait déjà réduits au riz, au sel et à l'eau, que leur subsistance serait un peu plus abondante.

Mais, après son départ, qui arriva au mois de janvier 1654, ils furent traités avec plus de dureté que jamais. On leur donna de

l'orge au lieu de riz, et de la farine d'orge au lieu de farine de froment. Ils furent obligés de vendre leur orge pour en acheter d'autres alimens. Cette rigueur, et le chagrin de ne pas voir arriver d'ordres du roi pour les conduire à la cour, les fit penser à prendre la fuite au printemps. Après avoir deliberé long-temps sur les moyens de se saisir d'une barque dans l'obscurité de la nuit, six d'entre eux formèrent la résolution d'exécuter ce dessein vers la fin du mois d'avril. Mais le plus hardi, étant monté sur une muraille, pour s'assurer du lieu ou était la barque, fut aperçu de quelque chiens qui, par leurs aboiemens, donnèrent l'alarme aux gardes.

Au commencement de mai, le pilote ayant eu la liberté de sortir avec cinq de ses compagnons, découvrit, en se promenant dans un petit village voisin de la ville, une barque assez bien équipée, qui n'avait personne pour la garder. Il chargea sur-le-champ un des cinq Hollandais de prendre un petit bateau et quelques planches courtes qu'il voyait sur le rivage; ensuite il se rendit avec eux sur la barque, sans aucune précaution. Tandis qu'ils s'efforçaient de la dégager d'un petit banc de sable qui coupait le passage, quelques habitans observèrent leur dessein, et l'un d'entre eux courut jusque dans l'eau, avec un mousquet, pour les forcer de retourner au rivage. Mais ces menaces les effrayèrent peu, à l'exception d'un seul qui, n'ayant pu

joindre assez tôt ses camarades, fut obligé de regagner la terre. Les cinq autres s'efforçaient de lever la voile, lorsque le mât et la voile tombèrent dans l'eau. Ils ne laissèrent pas de les rétablir avec beaucoup de peine; mais, comme ils commencaient à lever la voile, le bout du mât se rompit. Ces délais ayant donné le temps aux habitans du village de se mettre dans une barque, ils eurent bientôt joint les fugitifs, qui, sans être effrayés du nombre et des armes, sautèrent légèrement dans la barque ennemie, et se flattèrent de pouvoir s'en saisir; mais la trouvant remplie d'eau, et hors d'état de servir, ils prirent le parti de la soumission.

Ils furent conduits au gouverneur, qui les fit d'abord étendre à plat sur la terre, les mains liés à une grosse pièce de bois; ensuite, s'étant fait amener les autres liés aussi, et les fers aux mains, il demanda aux six coupables si leurs compagnons avaient eu connaissance de leur fuite. Ils répondirent non d'un air ferme. Wettevri reçut ordre d'approfondir quel avait été leur dessein. Ils protestèrent qu'ils n'en avaient pas eu d'autre que de se rendre au Japon. : « Quoi, leur dit le » gouverneur, vous auriez osé entreprendre » ce voyage sans pain et sans eau? Ils lui protestèrent qu'ils avaient aimé mieux s'exposer à la mort une fois pour toutes que de mourir à chaque moment. Là-dessus, ces malheureux reçurent chacun vingt-cinq coups sur les fes-

ses nues, avec un bâton long d'une brasse, et large de quatre doigts sur un pouce d'épaisseur, plat du côté dont on frappe, et rond du côté opposé. Les coups furent appliqués si vigoureusement, qu'ils en gardèrent le lit pendant plus d'un mois. Le gouverneur fit délier les autres, mais ils furent renfermés plus étroitement, et gardés jour et nuit.

L'île de Quelpaert, nommée Chesure par les habitans, est située à douze où treize lieues au sud de la Corée; elle en a quatorze ou quinze de circonférence. Du côté du nord, elle forme une baie où l'on trouve toujours des barques, et d'où l'on fait voile au continent. La côte de Corée est d'un accès dangereux pour ceux qui la connaissent mal, parce qu'elle n'a qu'une seule rade où les vaisseaux peuvent mouiller à l'abri. Dans tous les autres, on est souvent exposé à se voir jeter au large, et jusque sur les côtes du Japon. Quelpaert est environnée de rochers : elle produit des chevaux et d'autres bestiaux en abondance; mais, comme elle paie au roi des droits considérables qui la rendent fort pauvre, elle est méprisée des Coréens du continent. On y voit une montagne très-haute entièrement couverte de bois, et beaucoup de collines arides qui sont entremêlées de vallées abondantes en riz.

A la fin de mai, le gouverneur reçut ordre de conduire les Hollandais à la cour. Six ou sept jours après, ils furent mis dans quatre

barques, les fers aux pieds, et la main droite attachée à un bloc de bois. On appréhendait qu'ils ne sautassent dans l'eau, comme ils l'auraient pu facilement, parce que tous les soldats de l'escorte furent incommodés du mal de mer.

Après avoir lutté deux jours contre le vent, ils furent repoussés dans l'île de Quelpaert, où le gouverneur les délivra de leurs fers pour les faire rentrer dans leur prison. Quatre ou cinq jours après, s'étant rembarqués de grand matin, ils arrivèrent près du continent vers le soir. On leur fit passer la nuit dans la rade. Le lendemain ils prirent terre, et leurs chaînes furent ôtées, mais avec la précaution de doubler leur garde. On amena aussitôt des chevaux sur lesquels ils se rendirent à la ville de Haynam : ils eurent le plaisir de s'y rejoindre tous, car, ayant été séparés par le vent, ils avaient débarqué en différens lieux.

Le matin du jour suivant ils arrivèrent à la ville de Sé-ham, où leur canonnier, qui n'avait pas joui d'une bonne santé depuis le naufrage, mourut, et fut enterré par l'ordre du gouverneur. Le soir, ils s'arrêtèrent dans la ville de Nadian; le lendemain à Sanchang; ensuite à Tongap, après avoir traversé une haute montagne sur le sommet de laquelle est une grande forteresse nommée Épam-Sansiang. De là ils se rendirent à la ville de Teyn; et le jour suivant, ayant passé par la ville de Kuniga, ils arrivèrent le soir à Kin-Tyn,

où le roi tenait anciennement sa cour, et qui est à présent la résidence du gouverneur de la province de Thillado. Quoiqu'elle soit à une journée de la mer, le commerce y est florissant, et la rend fort célèbre dans le pays. Ils gagnèrent ensuite Je-San, dernière ville de la même province, d'où ils allèrent à la petite ville de Gunum, puis à Jeu-San, et à Konsio, résidence du gouverneur de la province de Tiang-Siando. Le lendemain, ayant passé une grande rivière, ils entrèrent dans la province de Sengado, où se trouve Sior, capitale du royaume.

Après avoir passé par différentes villes, ils traversèrent une rivière, qui ne leur parut pas moins large que la Meuse l'est à Dordrecht. Une lieue au-delà ils arrivèrent à Sior. Depuis leur débarquement jusqu'à cette ville, ils comptèrent soixante-quinze lieues, toujours au nord, mais tirant un peu vers l'ouest. Pendant les deux ou trois premiers jours, ils furent logés dans la même maison; ensuite on leur donna pour trois ou quatre ensemble de petites huttes dans le quartier des Chinois qui sont établis à Sior. Ils furent menés en corps devant le roi. Ce prince les ayant interrogés par le ministère de Wettevri, ils le supplièrent humblement de les faire transporter au Japon, d'où ils se flattaient qu'avec le secours des Hollandais qui y exercent le commerce, ils pourraient retourner quelque jour dans leur patrie. Le roi leur répondit que les lois

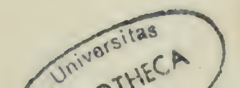
de la Corée ne permettaient pas d'accorder aux étrangers la liberté de sortir du royaume ; mais qu'on aurait soin de leur fournir toutes leurs nécessités. Ensuite il leur ordonna de faire en sa présence les exercices pour lesquels ils avaient le plus d'habileté, tels que chanter, danser et sauter ; après quoi, leur ayant fait apporter quelques rafraîchissemens, il fit présent à chacun de deux pièces de drap pour se vêtir à la manière des Coréens.

Le lendemain ils furent conduits chez le général des troupes, qui leur fit déclarer par Wettevri que le roi les avait admis au nombre de ses gardes-du-corps, et qu'en cette qualité on leur fournirait chaque mois soixante-dix katis de riz. Chacun reçut un papier qui contenait son nom, son âge, son pays, la profession qu'il avait exercée jusqu'alors, et celle qu'il exerçait au service du roi de la Corée. Cette patente était en caractères coréens, scellée du grand sceau du roi et de celui du général, qui n'était que la simple impression d'un fer chaud. Avec leur commission ils reçurent chacun leur mousquet, de la poudre et des balles. On leur ordonna de faire une décharge de leurs armes, le premier et le quatrième jour de chaque mois, devant le général, et d'être toujours prêts à marcher à sa suite, soit pour accompagner le roi, soit dans d'autres occasions. Le général fait trois revues par mois, et les soldats font autant de fois l'exercice en particulier. Les Hollandais étaient encore au nombre

de trente-cinq. On leur donna un Chinois et Wettevri pour les commander; le premier en qualité de sergent, l'autre pour veiller sur leur conduite et leur apprendre les usages des Coréens.

La curiosité porta la plupart des grands de la cour à les inviter à dîner pour les faire danser à la manière hollandaise. Mais les femmes et les enfans étaient encore plus impatiens de les voir, parce que le bruit s'était répandu qu'ils étaient d'une race monstrueuse, et que pour boire ils étaient obligés de se lier le nez derrière les oreilles. L'étonnement augmenta lorsqu'on les vit mieux faits que les habitans du pays. On admira particulièrement la blancheur de leur teint. La foule était si grande autour d'eux, que, dans les premiers jours, à peine pouvaient-ils se frayer un passage dans les rues, ou trouver un moment de repos dans leurs huttes. Enfin le général arrêta cet empressement par la défense qu'il fit publier d'approcher de leurs logemens sans sa permission. Cet ordre était d'autant plus nécessaire, que les esclaves mêmes des grands portaient la hardiesse jusqu'à les faire sortir de leurs huttes pour s'en amuser.

Au mois d'août, on vit arriver un envoyé tartare, qui venait demander le tribut. L'auteur, sans expliquer ici les motifs du roi, raconte que ce prince fut obligé d'envoyer les Hollandais dans une grande forteresse, à six ou sept lieues de Sior, et de les y laisser jus-



qu'au départ du ministre tartare, c'est-à-dire jusqu'au mois suivant. Cette forteresse est située sur une montagne nommée Numma-san-Siang, qu'on ne peut monter en moins de trois heures. Elle est si bien défendue, qu'elle sert de retraite au roi même dans les temps de guerre. La plupart des grands du royaume y font leur résidence ordinaire, sans crainte d'y manquer de provisions, parce qu'elle en est toujours fournie pour trois ans.

Vers la fin de novembre, le froid devint si vif, que, la rivière étant glacée, on y vit passer à la fois trois cents chevaux chargés. Le général, alarmé pour les Hollandais, témoigna son inquiétude au roi. On leur fit distribuer quelques cuirs à demi pourris, qu'ils avaient sauvés de leur naufrage pour les vendre et s'en acheter des habits. Deux ou trois d'entre eux employèrent ce qui leur revint de cette vente à se procurer la propriété d'une petite hutte, qui leur coûta neuf ou dix écus. Ils aimèrent mieux souffrir le froid que de se voir continuellement tourmentés par leurs hôtes, qui les envoyaient chercher du bois dans les montagnes, à trois ou quatre lieues de la ville. Les autres, s'étant vêtus le moins mal qu'il leur fut possible, passèrent le reste de l'hiver comme ils en avaient passé d'autres.

L'envoyé tartare étant revenu à Sior au mois de mars 1655, il leur fut défendu, sous de rigoureuses peines, de mettre le pied hors de leurs maisons. Cependant le jour de son dé-

part, Henri Jans et Henri Jean Bos résolurent de se présenter à lui dans le chemin, sous prétexte d'aller au bois. Aussitôt qu'ils le virent paraître à la tête de sa troupe, ils s'avancèrent près de son cheval, et prenant les rênes d'une main, ils ouvrirent de l'autre leur robe coréenne, pour faire voir par-dessous l'habit hollandais. Cet incident causa d'abord beaucoup de confusion dans la troupe. L'envoyé leur demanda fort curieusement qui ils étaient. Mais ne pouvant se faire entendre, il leur donna par signes l'ordre de le suivre. Le soir, s'étant informé s'il pouvait trouver un interprète, on lui parla de Wettevri. Il l'envoya chercher sur-le-champ. Wettevri ne manqua pas d'en avertir le roi. On tint un conseil dans lequel il fut résolu de faire un présent à l'envoyé pour empêcher que cette affaire n'allât jusqu'aux oreilles du khan. Les deux Hollandais furent ramenés à Sior, et resserrés dans une étroite prison, où ils ne tardèrent pas à finir leurs jours. Mais leurs compagnons ne les revoyant plus, ignorèrent si leur mort avait été naturelle ou violente. Après le retour de ces deux malheureux, tous les autres furent conduits devant le conseil de guerre, pour y être examinés. On leur demanda s'ils avaient eu connaissance de la fuite de leurs compagnons; leur désaveu n'empêcha point qu'ils ne fussent condamnés à recevoir chacun cinquante coups sur la plante des pieds. Mais le roi leur fit grâce, en déclarant qu'ils devaient être moins considérés comme

des vagabonds mal intentionnés pour le pays que comme de malheureux étrangers que la tempête avait jetés sur les côtes du royaume. Ils furent renvoyés dans leurs huttes, mais avec défense d'en sortir sans la permission du roi.

Au mois de juin, le général leur fit dire par leur interprète qu'un vaisseau ayant échoué dans l'île de Quelpaert, et Wettevri étant trop âgé pour entreprendre ce voyage, ceux d'entre eux qui entendaient mieux la langue coréenne devaient se préparer au nombre de trois à partir pour Quelpaert, avec la commission d'observer les circonstances du naufrage, pour en venir rendre compte à la cour. Sur cet ordre, l'assistant et le second pilote avec un canonnier se mirent en route deux jours après.

L'envoyé tartare revint au mois d'août, et l'ordre de ne sortir de leurs quartiers que trois jours après son départ fut renouvelé aux Hollandais avec de rigoureuses menaces. La veille de son arrivée, ils reçurent une lettre de leurs compagnons, qui leur apprenaient qu'au lieu de les conduire à Quelpaert, on les avait étroitement renfermés sur la frontière la plus méridionale du royaume, afin que, si le khan, informé de la mort des deux autres, demandait que le reste lui fût envoyé, on pût lui répondre qu'il en était péri trois dans le yoyage de Quelpaert.

Le même envoyé revint encore vers la fin de l'année. Quoique, depuis la malheureuse

entreprise des deux Hollandais, il fût venu deux fois de la part du grand khan, sans avoir fait aucune mention de cet événement, la plupart des seigneurs coréens s'efforcèrent d'engager le roi de se défaire de tous les autres. On tint conseil là-dessus pendant trois jours. Mais le roi, le prince son frère, le général et quelques autres rejetèrent une proposition aussi atroce, et dont le khan pouvait tôt ou tard être instruit. Le général proposa de les faire combattre chacun contre deux Coréens, avec les mêmes armes : c'était le moyen, disait-il, de se délivrer d'eux, sans qu'on pût accuser le roi du meurtre de ces pauvres étrangers. Ils furent informés secrètement de cette résolution par quelques personnes charitables. Le frère du roi, passant dans leur quartier pour se rendre au conseil, dont il était président, ils se jetèrent à ses genoux, implorèrent sa bonté et le touchèrent d'une si vive compassion, qu'il devint leur protecteur : aussi ne durent-ils la vie qu'à ses sollicitations et à l'humanité du roi. Cependant, plusieurs personnes paraissant offensées de cette indulgence, on résolut, autant pour les mettre à couvert des entreprises de leurs ennemis que pour les dérober aux Tartares, de les reléguer dans la province de Thillado, en leur assignant par mois cinquante livres de riz pour leur subsistance.

Suivant cet ordre, ils partirent de Sior à cheval, au mois de mars 1657, sous la con-

duite d'un sergent. Wettevri les accompagna l'espace d'une lieue jusqu'à la rivière qu'ils avaient passée en venant de Quelpaert. Ils revirent la plupart des villes qu'ils avaient traversées dans le même voyage. Enfin, ayant couché à Jeam, ils en partirent le lendemain au matin, et vers midi ils arrivèrent dans une ville considérable, nommée Diu-Siong ou Thilla-Pening, qui est commandée par une grande citadelle. C'est la résidence du Pénig-Sé, qui y commande dans l'absence du gouverneur, et qui porte le titre de colonel de la province. Le sergent qui leur avait servi de guide les remit entre les mains de cet officier avec les lettres du roi. Ensuite il reçut ordre d'aller chercher leurs trois compagnons qui étaient partis de Sior l'année précédente, et qui n'étaient qu'à douze lieues de Diu-Siong, dans une ville où commandait l'amiral. Ils furent logés ensemble dans un édifice public, au nombre de trente-trois.

Dans le cours du mois d'avril, on leur apporta quelques cuirs restés jusqu'alors à Quelpaert, dont ils n'étaient éloignés que de dix-huit lieues. Ils furent chargés, pour unique occupation, d'arracher deux fois par mois l'herbe qui croissait dans la place du château. Le gouverneur, qui leur marquait beaucoup d'affection, comme tous les habitans de la ville, fut appelé à la cour pour répondre à quelques accusations qui mirent sa vie en danger. Mais, étant aimé du peuple et favorisé de

la plupart des grands, il fut renvoyé avec honneur. Son successeur traita les Hollandais moins humainement. Il les obligea d'aller chercher leur bois sur une montagne à trois lieues de la ville, après avoir été accoutumés jusqu'alors à se le voir apporter. Une attaque d'apoplexie les délivra de cet odieux maître au mois de septembre suivant.

Cependant ils ne se trouvèrent pas mieux de celui qui lui succéda. Lorsqu'ils demandèrent du drap pour se vêtir, en lui faisant voir que le travail avait usé leurs habits, il leur déclara qu'il n'avait pas reçu d'ordre du roi sur ce point; qu'il n'était obligé de leur fournir que du riz, et que, pour leurs autres besoins, ils devaient eux-mêmes se les procurer. Ils lui proposèrent alors de leur accorder la permission de demander l'aumône, chacun à leur tour, en lui représentant que, nus comme ils étaient, et leur travail ne leur produisant qu'un peu de sel et de riz, il leur était impossible de gagner leur vie. Cette grâce leur fut accordée, et bientôt ils eurent de quoi se garantir du froid.

Au commencement de l'année 1656, ils essuyèrent de nouveaux chagrins à l'arrivée d'un nouveau gouverneur. La liberté de sortir de la ville leur fut ôtée. Seulement le gouverneur déclara que, s'ils voulaient travailler pour lui, il leur donnerait à chacun trois pièces d'étoffes de coton; mais ils rejetèrent humblement cette proposition, parce qu'ils n'ignoraient

pas que ce travail leur ferait user plus d'habits qu'on ne leur offrait d'étoffe. Quelques-uns d'entre eux étant tombés malades de la fièvre dans ces circonstances, la frayeur des habitans, au seul nom de *fièvre*, leur fit obtenir la permission de mendier, à condition qu'ils ne fussent jamais absens de la ville plus de quinze jours ou de trois semaines, et qu'ils ne tournassent point leur marche du côté de la cour ni du Japon. Comme cette faveur ne regardait que la moitié de leur troupe, ceux qui demeurèrent dans la ville reçurent ordre de prendre soin des malades, et d'arracher l'herbe dans la place publique.

Le roi étant mort au mois d'avril, son fils monta sur le trône après lui, avec le consentement du khan. Les Hollandais continuèrent de mendier, surtout parmi les prêtres et les moines du pays, qui les traitèrent avec beaucoup de charité, et qui ne se lassaient pas de leur entendre raconter leurs aventures et les usages de leur pays. Le gouverneur qui arriva en 1660 leur témoigna tant de bonté, qu'il regrettait souvent de ne pouvoir les renvoyer en Hollande, ou du moins dans quelque lieu fréquenté des Hollandais. La sécheresse fut si grande cette année, que les vivres devinrent fort rares. La misère n'ayant fait qu'augmenter l'année suivante, on vit quantité de voleurs sur les grandes routes, malgré la vigueur avec laquelle ils furent poursuivis par les ordres du roi. La faim fit périr un

grand nombre d'habitans. Le gland, les pommes de pin et d'autres fruits sauvages étaient la seule nourriture des pauvres. La famine devint si pressante, que plusieurs villages furent pillés, et que les magasins mêmes du roi ne furent pas respectés. Ces désordres ne laissèrent pas de demeurer impunis, parce que les coupables étaient des esclaves de la cour. Le mal dura jusqu'en 1662, et l'année d'après s'en ressentit encore. La ville de Diu-Siong, où les Hollandais n'avaient pas cessé de demeurer, n'étant plus capable de leur fournir des provisions, il vint un ordre de la cour pour en distribuer une partie dans d'autres villes. Douze furent envoyés à Say-Syane, cinq à Siun-Schien, et cinq à Namman, à seize lieues plus loin. Cette séparation leur fut d'abord fort affligeante; mais elle devint l'occasion de leur fuite, et par conséquent de leur salut.

Ils partirent à pied, et leurs malades avec leur bagage, sur des chevaux qui leur furent accordés gratuitement. La première et la seconde nuit, ils furent logés ensemble dans la même ville. Le troisième jour, ils arrivèrent à Siun-Schien, où les cinq qui étaient destinés pour cette ville furent laissés. Le lendemain, les autres passèrent la nuit dans un village, d'où étant partis fort matin, ils entrèrent vers midi dans Say-Syane. Leurs guides les livrèrent au gouverneur ou à l'amiral de la province de Thillado, dont cette ville était la résidence. Ce

seigneur leur parut d'un mérite distingué. Mais celui qui lui succéda bientôt devint leur fléau. La plus grande faveur qu'il leur accorda, fut de couper du bois pour en faire des flèches à ses gens. Les domestiques des seigneurs coréens n'ont d'autres occupations que de tirer de l'arc, parce que leurs maîtres font gloire d'entretenir d'excellens archers.

A l'entrée de l'hiver, les Hollandais demandèrent au nouveau gouverneur qu'il leur fût permis de mendier pour se procurer des habits. Ils obtinrent la liberté de s'absenter pendant trois jours, la moitié de leur nombre à la fois. Cette permission leur devint d'autant plus avantageuse, que les principaux habitans de la ville, émus de compassion, favorisaient leurs courses. Elles duraient quelquefois un mois entier. Tout ce qu'ils avaient amassé se partageait en commun. Ils continuèrent de mener cette vie jusqu'au rappel du gouverneur, qui fut créé général des troupes royales : c'est la seconde dignité du royaume. Son successeur adoucit beaucoup le sort des Hollandais de Say-Syane en ordonnant qu'ils fussent traités comme leurs compagnons l'étaient dans les autres villes. Ils furent déchargés de tous les travaux pénibles; on ne les obligea plus qu'à passer en revue chaque mois, à garder leur maison à leur tour, ou du moins à faire savoir au secrétaire dans quel lieu ils allaient, lorsqu'ils avaient la permission de sortir.

Entre plusieurs autres faveurs, ce gouver-

neur leur donnait quelquefois à manger; et, s'attendrissant sur leur infortune, il leur demandait pourquoi, étant si près de la mer, ils n'entreprenaient pas de passer au Japon. Ils répondaient qu'ils n'osaient hasarder de déplaire au roi. Ils ajoutaient que d'ailleurs ils ignoraient le chemin, et qu'ils manquaient de vaisseaux. « Quoi! reprenait-il, n'y a-t-il point » assez de barques sur la côte? » Ils affectaient de répondre qu'elles ne leur appartenaient pas, et que, s'ils manquaient leur entreprise, ils craignaient d'être traités comme des voleurs et des déserteurs. Le gouverneur riait de leurs scrupules. Il ne s'imaginait pas qu'ils ne lui tenaient ce langage que pour écarter ses soupçons, et que jour et nuit ils ne pensaient qu'aux moyens de se procurer une barque. Les Hollandais furent, à cette époque, vengés du gouverneur précédent : il n'avait joui de sa nouvelle dignité qu'environ quatre mois. Ayant été accusé d'avoir condamné trop légèrement à mort plusieurs personnes de différens ordres, il fut condamné, par le roi, à recevoir quatre-vingt-dix coups sur les os des jambes, et à être banni perpétuellement.

Vers la fin de cette année, on vit paraître une comète; elle fut suivie de deux autres, qui se montrèrent toutes deux à la fois pendant environ deux mois. La cour en conçut tant d'alarme, que le roi fit doubler la garde dans tous ses ports et sur tous ses vaisseaux. Il donna ordre que toutes ses forteresses fussent

bien munies de provisions de guerre et de bouche, et que ses troupes fussent exercées tous les jours. La crainte qu'il avait d'être attaqué par quelque voisin alla jusqu'à lui faire défendre qu'on allumât du feu pendant la nuit dans les maisons qui pouvaient être aperçues de la mer. On avait vu les mêmes phénomènes lorsque les Tartares avaient ravagé le pays ; et l'on se souvenait d'avoir été averti par des signes de cette nature avant la guerre des Japonais contre la Corée. Les habitans ne rencontraient pas les Hollandais sans leur demander ce qu'on pensait des comètes dans leur pays. Ils répondaient qu'elles étaient le pronostic de quelque terrible événement, tel que la peste, la guerre ou la famine, et quelquefois de ces trois malheurs ensemble. Ils parlaient de bonne foi, remarque l'auteur avec beaucoup de simplicité, parce qu'ils avaient été convaincus de cette vérité par l'expérience.

Comme ils passèrent fort tranquillement l'année 1664 et la suivante, tous leurs soins se rapportèrent à se rendre maîtres d'une barque; mais ils eurent le chagrin de ne pas réussir. Ils allaient quelquefois à la rame le long du rivage, dans un bateau qui leur servait à chercher de quoi vivre. Quelquefois ils faisaient le tour des petites îles pour observer tout ce qui pouvait être favorable à leur évasion. Leurs compagnons, qui étaient dans les deux autres villes, venaient les visiter par in-

tervalles. Ils leur rendaient leurs visites, lorsqu'ils en obtenaient la permission du gouverneur. Leur patience se soutenait dans les plus grandes peines, assez contens de jouir d'une bonne santé, et de ne pas manquer du nécessaire dans le cours d'un si long esclavage.

En 1666, ils perdirent ce bon gouverneur, qui fut élevé aux premières dignités de la cour en récompense de ses vertus. Il avait répandu ses bienfaits sur toutes sortes de personnes, pendant deux ans d'une heureuse administration qui lui avait gagné l'affection de tout le monde, et l'estime de son maître, ainsi que celle de la noblesse. Il avait réparé les édifices publics, augmenté les forces maritimes, etc.

Après son départ, la ville demeura trois jours sans gouverneur, parce que l'usage accorde ce temps au successeur pour choisir, avec le secours de quelque devin, un moment favorable à son inauguration. Ce choix ne fut pas heureux pour les Hollandais. Entre plusieurs mauvais traitemens, leur nouveau maître voulut les faire travailler continuellement à jeter de la terre en moule. Ils rejetèrent cette proposition, sous prétexte qu'après avoir rempli leur devoir, ils avaient besoin de leur temps pour se procurer de quoi se vêtir et satisfaire à leurs autres nécessités ; que le roi ne les avait point envoyés pour un travail si rude, ou que, s'ils devaient être traités avec cette rigueur, il valait beaucoup mieux pour eux renoncer à la subsistance qu'on leur accordait, et demander

d'être envoyés au Japon, ou dans quelque autre lieu fréquenté par leurs compatriotes. La réponse du gouverneur fut une menace de les forcer d'obéir; mais il n'eut pas le temps d'exécuter ses intentions: quelques jours après, tandis qu'il se trouvait à bord d'un fort beau vaisseau, le feu prit par hasard à la chambre des poudres, qui était située devant le mât, et fit sauter la proue, ce qui coûta la vie à cinq hommes. Il se dispensa d'en donner avis à l'intendant de la province, dans l'espérance que cet accident demeurerait caché. Malheureusement pour lui, le feu avait été aperçu par un des espions que la cour entretient sur les côtes, comme dans l'intérieur du royaume. L'intendant, qui en fut averti par cette voie, se hâta d'en rendre compte au souverain: le gouverneur fut rappelé immédiatement, et condamné au bannissement perpétuel, après avoir reçu quatre-vingt-dix coups sur les os des jambes.

Les Hollandais virent arriver au mois de juillet un nouveau gouverneur, mais sans obtenir dans leur sort le changement qu'ils avaient espéré. Il exigea d'eux chaque jour cent brasses de natte. Lorsqu'ils lui représentèrent que c'était leur demander l'impossible, il les menaça de trouver quelque occupation qui leur conviendrait mieux. Une maladie qui lui survint l'empêcha d'exécuter son projet; mais, outre leur devoir ordinaire, ils demeurèrent chargés du soin d'arracher l'herbe dans la place du Pé-

nig-Sé, et d'apporter du bois propre à faire des flèches. Le chagrin de leur situation les fit penser à profiter de la maladie de leur tyran pour se procurer une barque, quelques risques qu'ils dussent courir. Ils employèrent dans cette vue un Coréen qui leur avait plusieurs obligations. Ils le chargèrent de leur acheter une barque, sous prétexte du besoin qu'ils en avaient pour mendier du coton dans les îles voisines ; ils lui promirent à leur tour une part considérable aux aumônes qu'ils se flattaient de recueillir. La barque fut achetée; mais le pêcheur qui l'avait vendue, ayant su que c'était pour leur usage, voulut rompre son marché, dans la crainte d'être puni de mort, s'ils s'en servaient pour leur évasion. Cependant l'offre de doubler le prix lui fit oublier toutes ses craintes, et le marché tint à la grande satisfaction des Hollandais.

Aussitôt qu'ils se trouvèrent en liberté, ils fournirent leur bâtiment d'une voile, d'une ancre, de cordages, d'avirons et autres instrumens nécessaires, résolus de partir au premier quartier de la lune, qui était l'instant le plus favorable. Ils retinrent deux de leurs compatriotes qui étaient venus les visiter. D'un autre côté, ils firent venir de Namman Jean Péters de Vries, habile matelot, pour leur servir de pilote. Quoique les habitans les plus voisins de leur demeure ne fussent pas sans quelque défiance, les Hollandais sortirent la nuit du 4 septembre 1667, aussitôt que la lune eut cessé

de luire, et, se glissant le long du mur de la ville avec leur provision, qui consistait en riz, avec quelques pots d'eau et une marmite, ils gagnèrent le rivage au nombre de huit, sans avoir été découverts. Il ne restait que seize Hollandais, de trente-six qui s'étaient sauvés du naufrage : les huit autres, qui ne purent s'échapper de la Corée, y finirent vraisemblablement leurs jours ; au moins on n'a point eu de leurs nouvelles depuis.

Ils commencèrent par remplir un tonneau d'eau fraîche dans une petite île qui n'est qu'à la portée du canon. Ensuite ils eurent la hardiesse de passer devant les vaisseaux de la ville et devant les frégates mêmes du roi, en prenant le large dans le canal, autant qu'il était possible. Le 5 au matin, lorsqu'ils étaient presque en mer, un pêcheur leur cria qui vive ! mais ils se gardèrent bien de répondre, dans la crainte que ce ne fût quelque garde avancée des vaisseaux de guerre, mouillés à peu de distance. Au lever du soleil, le vent leur ayant manqué, ils se servirent de leurs avirons. Vers midi, le vent fraîchit. Ils portèrent alors au sud-est, sur leurs simples conjectures, et, doublant la pointe de la Corée dans le cours de la nuit suivante, ils n'appréhendèrent plus d'être poursuivis.

Le 6 au matin, ils se trouvèrent fort près de la première île du Japon, et le vent ne cessant pas de les favoriser, ils arrivèrent sans le savoir devant l'île de Firando, où ils n'osè-

rent relâcher, parce qu'ils ne connaissaient pas la rade; d'ailleurs ils avaient entendu dire aux Coréens qu'il n'y avait aucune île sur la route de Nangazaki. Ainsi, continuant leur course par un bon vent, ils côtoyèrent le 7 des îles dont le nombre leur parut infini. Le soir, ils espéraient mouiller près d'une petite île; mais des apparences d'orage qu'ils découvrirent dans l'air, et des feux qu'ils virent de tous côtés leur firent prendre la résolution de ne pas interrompre leur course.

Le 8 au matin, ils se trouvèrent au même endroit d'où ils étaient partis le soir précédent, ce qu'ils attribuèrent à la violence de quelque courant. Cette observation leur fit prendre le large; mais la force des vents contraires les obligea bientôt de se rapprocher de la terre. Après avoir traversé une baie, ils jetèrent l'ancre vers le milieu du jour, sans connaître le pays. Tandis qu'ils préparaient leur nourriture, quelques habitans passèrent et repassèrent fort près d'eux sans leur parler. Vers le soir, le vent étant un peu tombé, ils virent une barque chargée de six hommes, qui avaient chacun deux couteaux suspendus à leur ceinture, et qui, s'étant avancés à la rame, débarquèrent un homme vis-à-vis d'eux. Cette vue leur fit lever l'ancre avec toute la promptitude possible. Ils employèrent leurs avirons et leurs voiles pour sortir de la baie; mais la barque les poursuivit et les joignit bientôt. Ils auraient pu se servir de leurs longues cannes

de bambou pour empêcher ces inconnus de monter à bord; cependant, après avoir découvert plusieurs autres barques remplies de Japonais, qui se détachaient du rivage, ils prirent le parti de les attendre tranquillement.

Les gens de la première barque leur demandèrent par des signes où ils allaient; pour réponse ils arborèrent pavillon jaune avec les armes d'Orange, en criant « Hollande! Nangazaki! » Là-dessus, on leur fit signe d'amener leur voile: ils obéirent. Deux hommes, étant passés sur leur bord, leur firent diverses questions qui ne furent pas entendues. Leur arrivée avait jeté tant d'alarme sur la côte, que personne n'y parut sans être armé de deux épées. Le soir, une barque amena sur leur bord un officier qui tenait le troisième rang dans l'île. Reconnaissant qu'ils étaient Hollandais, il leur fit entendre par des signes qu'il y avait six vaisseaux de leur nation à Nangazaki, et qu'ils étaient dans l'île de Goto, qui appartenait à l'empereur. Ils passèrent trois jours dans le même lieu, gardés fort soigneusement. On leur apporta du bois et de la viande, avec une natte pour les mettre à couvert de la pluie qui tombait en abondance.

Le 12, ils partirent pour Nangazaki, bien fournis de provisions, sous la conduite du même officier qui les avait abordés, et qui portait des lettres à l'empereur. Il était accompagné de deux grandes barques et de deux petites. Le lendemain au soir ils découvrirent

la baie de cette ville, et ils y mouillèrent à minuit. Il y avait à l'ancre cinq bâtimens hollandais. Plusieurs habitans de Goto et diverses personnes de considération les avaient bien traités, sans vouloir rien accepter de leur part.

Le 14, ils furent conduits au rivage, et reçus par les interprètes japonais de la Compagnie, qui, leur ayant fait plusieurs questions, prirent leur réponse par écrit. Ils furent menés ensuite au palais du gouverneur, devant lequel ils parurent à midi. Lorsqu'ils eurent satisfait sa curiosité par le récit de leurs aventures, il loua beaucoup le courage qui leur avait fait surmonter tant de dangers pour se mettre en liberté. Leur esclavage avait duré plus de douze ans.

Le froid est extrême dans la Corée. Les habitans se servent, pour marcher sur la neige, d'une sorte de petite planche en forme de raquette, qu'ils attachent sous leurs pieds. Cette rigueur excessive du climat réduit ceux qui habitent la côte du nord à vivre uniquement d'orge, qui n'est même que de qualité médiocre. Il n'y croît ni coton, ni riz : les personnes au-dessus du commun font apporter leurs provisions des parties du sud.

Le reste du pays est plus fertile; il produit toutes les nécessités de la vie, du riz et d'autres sortes de grains. Il y a du chanvre, du coton et des vers à soie; mais on n'y est pas bien au fait de la manière de préparer la soie pour en faire des étoffes. On y trouve aussi de

l'argent, du plomb et la racine *nisi*. Le bétail y est abondant, et l'on y laboure la terre avec des bœufs. Hamel observe qu'il y vit des ours, des daims, des sangliers, des porcs, des chiens, des chats et divers autres animaux, mais qu'il ne rencontra jamais d'éléphant. On se sert des chevaux pour les voyages et pour le transport des marchandises. Les rivières sont infestées de crocodiles d'une prodigieuse longueur. La Corée produit une infinité de serpens et d'autres animaux venimeux : on y voit diverses sortes d'oiseaux, tels que le cygne, l'oie, le canard, le héron, la cigogne, l'aigle, le faucon, le milan, le pigeon, la bécasse, la pie, la corneille, l'alouette, le faisan, la poule, le vanneau, la grive, le pinçon, outre plusieurs espèces qui ne sont pas connues en Europe.

La Corée est divisée en huit provinces, qui contiennent trois cent soixante villes grandes et petites, sans compter les forts et les châteaux, qui sont situés généralement sur des montagnes.

Les Coréens sont fort enclins à dérober, et si sujets à tromper et à mentir, qu'on ne doit pas trop s'y fier. Ils regardent si peu la fraude comme une infamie, qu'ils se font une gloire d'avoir dupé quelqu'un. Cependant la loi ordonne que celui qui peut prouver qu'on l'a trompé dans un marché a le droit, au bout de trois ou quatre mois, de revenir sur ce qui a été conclu. Les Coréens sont d'ailleurs simples et crédules. Les Hollandais auraient pu leur

faire croire toutes sortes de fables, parce qu'ils ont beaucoup d'affection pour les étrangers, surtout leurs prêtres et leurs moines : ils sont d'un naturel efféminé, sans montrer dans l'occasion beaucoup de fermeté ni de courage; du moins les Hollandais en prirent cette idée sur le récit de plusieurs personnes dignes de foi, qui avaient été témoins du carnage que les Japonais firent dans la Corée, lorsqu'ils en tuèrent le roi, et de la manière dont les Coréens se laissèrent traiter par les Tartares, qui avaient passé sur la glace pour s'emparer de leur pays. Wettevri avait vu toutes ces révolutions, et assurait qu'il était mort beaucoup plus de Coréens dans les bois que par le fer de l'ennemi. Loin d'avoir honte de leur lâcheté, ils déplorent le malheur de ceux qui sont obligés de combattre. On les a vus souvent repoussés par une poignée d'Européens lorsqu'ils voulaient piller un vaisseau que la tempête avait jeté sur leur côte : ils abhorrent le sang jusqu'à prendre la fuite lorsqu'ils en rencontrent dans leur chemin. Le pays produit quantité de plantes médicinales; mais elles ne sont pas connues du peuple, et la plupart des médecins sont employés auprès des grands. Aussi les pauvres ont-ils recours aux sorciers et aux aveugles, qu'ils suivaient autrefois à travers les rivières et les rochers pour aller aux temples de leurs idoles; mais cet usage fut aboli en 1662 par un ordre du roi.

C'est par la Corée que les Tartares mant-

chous commencèrent leur dernière expédition qui leur soumit la Chine. Alors l'unique occupation des habitans était de boire, de manger, et de se livrer à toutes sortes d'excès avec les femmes. Aujourd'hui qu'ils sont tyrannisés par les Tartares et les Japonais, le tribut qu'ils paient aux premiers leur rend la vie assez difficile dans les mauvaises années. Depuis cinquante ou soixante ans, ils ont appris des Japonais à planter du tabac : ils ne le connaissaient pas auparavant. On leur a dit que la semence de cette plante est venue de *Nampankouk*, c'est-à-dire de Hollande ; ils l'ont nommée, par cette raison, *Nampankoy*. L'usage en est si général à présent dans leur nation, qu'il est commun aux deux sexes : on voit fumer les enfans, même dès l'âge de quatre ou cinq ans. Lorsqu'on apporta du tabac en Corée pour la première fois, les habitans en payèrent le même poids en argent : c'est ce qui leur fait regarder Nampankouk, ou la Hollande, comme un des meilleurs pays du monde.

Le simple peuple de la Corée n'est vêtu que de toile de chanvre et de mauvaises peaux ; mais, en récompense, la nature leur a donné la racine ginsing, dont ils font un commerce considérable à la Chine et au Japon.

Les maisons des personnes de qualité sont fort belles ; celles du peuple ont peu d'apparence : il n'a pas même la liberté de les bâtir mieux, ni de les couvrir de tuiles sans une permission expresse ; aussi la plupart sont-

elles de chaume et de roseaux : elles sont séparées l'une de l'autre par un mur, ou par une rangée de palissades. Pour les bâtir, on plante d'abord des piliers de bois à certaines distances, et l'on remplit de pierres les intervalles jusqu'au premier étage ; le reste de l'édifice est de bois plâtré en dehors, et revêtu, dans l'intérieur, de papier blanc collé. Le plancher repose sur une voûte ; en hiver on fait du feu par-dessous ; de sorte qu'on n'y est pas moins chaudement qu'auprès d'un poêle. Le plafond est couvert de papier huilé. Les maisons sont petites, n'ayant qu'un étage, avec un grenier au-dessus pour y serrer les provisions. Les Coréens n'ont que les meubles absolument nécessaires. Dans les maisons des nobles, il y a toujours un corps-de-logis avancé, dans lequel on reçoit et on loge ses amis, chaque maison ayant généralement un grand espace carré ou une basse-cour, avec une fontaine d'eau-vive ou un réservoir, et un jardin avec des allées couvertes. Les marchands et les principaux bourgeois ont près de leur demeure une sorte de magasin qui contient leurs effets, et dans lequel ils traitent leurs amis avec du tabac et de l'arak. L'appartement des femmes est dans la partie la plus intérieure de la maison : personne n'a la liberté d'en approcher. Quelques maris permettent à leurs femmes de voir le monde et d'assister aux fêtes ; mais elles y sont assises à part, et vis-à-vis de leurs maris.

On trouve de toutes parts, dans la Corée,

des cabarets ou des maisons de plaisir où les habitans s'assemblent pour voir les femmes publiques qui chantent, qui dansent et qui jouent de divers instrumens. En été, ces réjouissances se prennent dans des lieux frais, à l'ombre des arbres. Il n'y a pas d'hôtelleries ; mais ceux qui voyagent s'asseyent le soir près de la première maison qu'ils rencontrent ; aussitôt le maître leur apporte du riz cuit et des viandes pour souper. Ils peuvent se reposer aussi souvent qu'ils le désirent, avec la certitude de recevoir les mêmes secours. Cependant, sur la grande route de Sior, on trouve des hôtelleries où les officiers de l'état sont logés et nourris aux dépens du public.

Les Coréens ne peuvent se marier entre parens qu'au quatrième degré. On se marie dès l'âge de huit ou dix ans : les jeunes femmes, à moins qu'elles ne soient filles uniques, habitent dès ce moment la maison de leur beau-père, jusqu'à ce qu'elles aient appris à gagner leur vie et l'art de gouverner leur famille. Le jour du mariage, le futur monte à cheval, accompagné de ses amis ; il fait le tour de la ville, et s'arrête enfin à la porte de sa maîtresse ; il est reçu par ses parens qui la conduisent chez lui, où les noces se célèbrent sans autre cérémonie.

Les hommes peuvent avoir hors de leur maison autant de femmes qu'ils sont capables d'en nourrir, et les voir librement ; mais ils ne peuvent recevoir chez eux que leur vé-

ritable femme. Si les gens de qualité en ont deux ou trois dans leurs propres demeures, elles n'y prennent aucune part à la conduite de leur maison. Au fond, les Coréens ont peu de considération pour leurs femmes, et ne les traitent guère mieux que leurs esclaves. Après en avoir eu plusieurs enfans, ils n'en sont pas moins libres de les chasser sous le moindre prétexte, et d'en prendre une autre. Les femmes n'ont pas le même privilége, à moins qu'elles ne l'obtiennent par autorité de justice. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour elles, c'est qu'en les congédiant, un mari peut les forcer de prendre leurs enfans et de se charger de leur entretien.

Les Coréens ont beaucoup d'indulgence pour leurs enfans, et n'en sont pas moins respectés. On ne voit pas régner la même tendresse dans les familles d'esclaves, parce que les pères sont accoutumés à se voir enlever leurs enfans aussitôt que l'âge les rend capables de travail. Les enfans qui naissent d'un homme libre et d'une femme esclave sont condamnés à l'esclavage. Ceux dont le père et la mère sont esclaves, appartiennent au maître de leur mère.

A la mort d'un homme libre, ses enfans prennent le deuil pour trois ans, pendant lesquels ils ne vivent pas moins austèrement que leurs prêtres : ils ne peuvent exercer aucun emploi dans cet intervalle ; et, s'ils occupent quelque poste, ils sont obligés de le quitter. La loi ne leur permet pas même de coucher

avec leurs femmes ; les enfans qui leur naîtraient pendant le cours de ces trois ans ne seraient pas légitimes. La colère, les querelles, l'ivrognerie, passent alors pour des crimes. Leurs habits de deuil sont une longue robe de chanvre sur une espèce de cilice, composé de fils tors presque aussi gros que les fils d'un câble. Sur leurs chapeaux, qui sont de roseaux verts entrelacés, ils portent une corde de chanvre au lieu de crêpe. Ils ne marchent point sans une grande canne ou un long bâton, qui sert à faire distinguer de qui ils portent le deuil. La canne marque la mort d'un père, et le bâton celle d'une mère. Ils ne se lavent point; aussi les prendrait-on alors pour des mulâtres.

Aussitôt que quelqu'un est mort, ses parens courent dans les rues en pleurant, hurlant et s'arrachant les cheveux. Ils enterrent le mort avec beaucoup de soin dans quelque endroit d'une montagne choisie par leurs devins. Les corps sont renfermés dans un double cercueil de deux ou trois doigts d'épaisseur, pour empêcher que l'eau n'y pénètre. Le cercueil supérieur est orné de peintures et d'autres embellissemens, suivant la fortune de chaque famille.

Les Coréens enterrent ordinairement leurs morts dans le cours du printemps ou de l'automne. Ceux qui meurent en été sont placés sous une hutte de chaume, élevée sur quatre pieux, pour attendre que le temps de la mois-

son du riz soit passé. Lorsque l'époque de l'enterrement est arrivée, on le rapporte à sa maison, et l'on enferme avec lui dans le cercueil ses habits et quelques joyaux. Ensuite, après avoir employé toute la nuit à se réjouir, on part à la pointe du jour avec le corps : les porteurs chantent et gardent une certaine mesure dans leur marche, tandis que les parens et les amis font retentir l'air de leurs lamentations. Trois jours après cette cérémonie, le convoi retourne au tombeau du mort pour y faire quelques offrandes. La scène finit par un grand repas, auquel tout le monde prend part. Les fosses du menu peuple n'ont que cinq ou six pieds de profondeur ; mais celles des personnes de qualité sont des caveaux de pierre, sur lesquels on place leur statue, avec une inscription au-dessous, qui contient leurs noms, leurs qualités et leurs emplois. Chaque mois, au temps de la pleine lune, on coupe l'herbe qui croît sur le tombeau, et les offrandes se renouvellent ; c'est la plus grande fête des Coréens, après celle de la nouvelle année.

Lorsque les enfans ont rendu à la mémoire de leurs pères tous les devoirs établis par l'usage, le fils aîné prend possession de la maison paternelle et de toutes les terres qui en dépendent. Le reste est divisé entre les autres fils ; mais Hamel et ses compagnons n'apprirent pas que les filles eussent jamais la moindre part à la succession, parce qu'en

Corée une femme n'apporte que ses habits en mariage. Un père, à l'âge de quatre-vingts ans, se déclare incapable de l'administration de sa famille, et cède à ses enfans la conduite de son bien. Alors l'aîné prend possession de la maison, en fait bâtir une autre aux frais communs de la famille, pour y loger son père et sa mère; prend soin de leur subsistance, et ne cesse jamais de les traiter respectueusement.

La noblesse coréenne et tous ceux qui sont nés libres apportent beaucoup de soin à l'éducation de leurs enfans; ils leur font apprendre de bonne heure à lire et à écrire. Leurs méthodes d'instruction ne sont pas rigoureuses; ils inspirent aux écoliers une haute idée du savoir et du mérite de leurs ancêtres; ils leur représentent combien il est glorieux de s'élever à la fortune par cette voie. Ces leçons excitent l'émulation et le goût de l'étude. Toute la doctrine des Coréens consiste dans l'exposition de quelques traités qu'on leur donne à lire. Cependant, outre cette étude particulière, il y a dans chaque ville un édifice où, suivant l'ancien usage auquel toute la nation est fort attachée, on assemble la jeunesse pour lui faire lire l'histoire du pays, et les procès des personnes célèbres qui ont été punies de mort pour leurs crimes.

Dans chaque province, il y a toujours deux ou trois villes où l'on tient des assemblées annuelles; les écoliers s'y rendent pour

obtenir quelque emploi pour la plume ou pour l'épée. Chaque gouverneur nomme des députés qui sont chargés de l'examen. Leur choix tombe sur les plus dignes; et, sur leur témoignage, on écrit au roi, qui distribue les emplois à ceux dont on lui fait connaître le mérite. Les vieux officiers qui n'ont encore possédé que des emplois civils et militaires s'efforcent alors de se faire employer tout à la fois dans ces deux professions pour grossir leur revenu; mais ils ne parviennent quelquefois qu'à se ruiner par les présens et la dépense qu'ils sont obligés de faire pour se procurer des suffrages. Ceux qui meurent dans les poursuites de l'ambition sont ordinairement fort satisfaits d'obtenir en mourant le titre de l'emploi qu'ils ont sollicité, et regardent comme un honneur d'y avoir été nommés. En général, ce gouvernement ressemble à celui de la Chine, autant qu'un petit pays peut imiter un grand empire.

Leur langue, leurs caractères d'écriture et leur arithmétique ne s'apprennent pas facilement; ils ont plusieurs mots pour exprimer une même chose, et le sens dépend de la prononciation, ainsi qu'à la Chine. Il y a trois sortes d'écriture dans la Corée : la première ressemble à celle de la Chine et du Japon; c'est celle qui est en usage pour l'impression des livres et pour les affaires publiques. La seconde n'est pas différente de l'écriture com-

mune de l'Europe ; les grands et les gouverneurs l'emploient pour répondre aux placets qu'on leur présente, pour faire leurs notes sur les lettres du peuple. La troisième, qui est la plus grossière, sert aux femmes et au peuple : elle est plus aisée que les deux premières. Les Coréens ont un grand nombre d'anciens livres, soit imprimés ou manuscrits, à la conservation desquels on veille si soigneusement, que la garde n'en est confiée qu'au frère du roi. Plusieurs villes en ont les copies en dépôt, par précaution contre les ravages du feu.

La connaissance qu'ils ont du monde est fort imparfaite. Leurs auteurs assurent que la terre est composée de quatre-vingt-quatre mille pays; mais ces suppositions trouvent peu de crédit parmi les habitans. « Il faudrait » donc, disent-ils, compter pour un pays la » moindre île et le plus chétif écueil; car » peut-on s'imaginer autrement que le soleil » suffise pour éclairer tant de régions en un » seul jour? » Lorsque les Hollandais leur nommaient quelques royaumes, ils se mettaient à rire, en leur disant que c'étaient sans doute des villes ou des villages, parce que la connaissance qu'ils ont des côtes ne s'étend point au delà de Siam, où leur commerce se borne. Ils sont persuadés en effet, qu'il n'y a que douze royaumes dans le monde, ou douze contrées, qui étaient autrefois soumises à la Chine, et qui lui payaient

un tribut, mais qui ont secoué le joug depuis la conquête des Tartares, parce que ces nouveaux maîtres n'ont pas été capables de les contenir dans la soumission. Ils donnent au Tartare le nom de *Tiekse* ou d'*Orankay;* à la Hollande, le nom de *Nampankouk*, qui est celui que les Japonais donnent aux Portugais comme aux Hollandais, parce qu'ils ne les connaissent pas mieux.

Ils tirent leur almanach de la Chine, faute de lumières pour le composer eux-mêmes; ils impriment avec des planches gravées, en plaçant le papier entre deux planches, et tirent ainsi la feuille. Leurs comptes d'arithmétique, se font avec de petits bâtons de bois, comme en Europe avec des jetons. Ils ne savent pas tenir de livres de comptes; mais, lorsqu'ils achètent une chose, ils en marquent le prix par-dessous, et, marquant de même l'usage qu'ils en font, ils calculent fort bien la perte ou le profit.

Ils divisent leurs années par les lunes, et tous les trois ans ils ajoutent un mois d'intercalation. Ils ont des sorciers, des devins ou des charlatans qui leur apprennent si leurs morts sont en repos ou non, et si le lieu de leur sépulture leur convient. La superstition est si excessive sur ce point, que souvent on leur fait changer deux ou trois fois de tombeau.

Les habitans de la Corée n'ont guère d'autre commerce qu'avec les Japonais et les in-

sulaires de Suicima, qui ont un magasin dans la partie méridionale de la ville de Pousan. C'est d'eux que les Coréens tirent leur papier, leur bois de parfum, leur alun, leurs cornes de buffle, et d'autres marchandises que les Chinois et les Hollandais vendent au Japon. En échange, ces étrangers prennent les productions de la Corée et les ouvrages de ses manufactures. Les Coréens font aussi quelque commerce avec les parties septentrionales de la Chine en linge et étoffes de coton; mais les frais en sont considérables, parce que le transport ne se fait que par terre, et qu'on y emploie des chevaux. Il n'y a que les riches marchands de Sior qui poussent leur commerce jusqu'à Pékin, et ce voyage leur prend au moins trois mois.

Les Coréens ne connaissent pas d'autres monnaie que leurs kasis : c'est aussi la seule qui ait cours sur les frontières de la Chine. L'argent passe au poids en petits lingots, tels qu'on les apporte du Japon.

Hamel doute si la religion des Coréens en mérite le nom. On voit faire au peuple des grimaces devant leurs idoles, mais il ne les révère guère. Les grands leur rendent encore moins d'honneur, parce qu'ils se croient quelque chose de plus qu'une idole. En effet, lorsqu'il meurt quelqu'un de leurs parens ou de leurs amis, ils s'assemblent pour honorer le mort dans la cérémonie des offrandes que le prêtre fait à son image; souvent ils font

trente ou quarante lieues pour assister à cette cérémonie, soit pour témoigner leur reconnaissance à quelque seigneur, soit pour marquer leur estime pour le mérite, soit pour manifester le souvenir qu'ils conservent de quelques savans. Dans les fêtes, lorsque le peuple se rend aux temples, chacun allume un petit morceau de bois odoriférant qu'il place devant l'idole, dans un vase destiné à cet usage, et se retire après avoir fait une profonde révérence : c'est en quoi consiste tout leur culte. Ils croient d'ailleurs que le bien sera récompensé dans une autre vie, et qu'il y aura des punitions pour le vice. Ils n'ont ni prédications ni mystères; aussi ne voit-on jamais parmi eux de dispute sur la religion. Leur foi et leur pratique sont uniformes. La fonction du clergé est d'offrir deux fois le jour des parfums aux idoles. Les jours de fêtes, tous les moines de chaque maison religieuse font beaucoup de bruit avec des tambours, des bassins et des chaudrons. Les monastères et les temples, dont la plupart sont situés sur des montagnes, sont bâtis aux dépens du public, chacun y contribuant en proportion de son bien. Quelques-uns contiennent jusqu'à cinq ou six cents religieux, et le nombre de cette espèce de prêtre est si grand, qu'on en voit jusqu'à trois et quatre mille dans le ressort d'une seule ville ; car chaque couvent est sous la juridiction d'une ville. Les moines sont divisés

comme en escouades de dix, de vingt, et quelquefois de trente. C'est le plus vieux qui gouverne et qui a droit de faire punir les négligences par la bastonnade sur les fesses. Mais si l'offense est grave, le coupable est livré au gouverneur de la ville dont le monastère dépend. Comme tout le monde a la liberté d'embrasser l'état de moine, la Corée en est remplie, d'autant plus qu'ils ont la liberté d'abandonner leur état lorsqu'il leur déplaît : cependant les moines ne sont pas en général beaucoup plus respectés que les esclaves. Le gouvernement les accable d'impôts et les assujettit à des travaux.

Leurs supérieurs ne laissent pas de jouir d'une grande considération, surtout lorsqu'ils ont quelque savoir; car, dans ce cas, ils vont de pair avec les grands du royaume. On les nomme *moines du roi;* ils portent sur leur habit la marque de leur ordre; ils ont le pouvoir de juger comme les officiers subalternes, et de faire leurs visites à cheval. Les moines se rasent la tête et la barbe. Ils ne peuvent rien manger qui ait eu vie, ni entretenir aucun commerce avec les femmes. Ceux qui violent ces règles sont condamnés à la bastonnade et bannis de leurs couvens. A l'époque de leur tonsure, les religieux reçoivent sur le bras une marque qui ne s'efface jamais, et à laquelle on les reconnaît quand ils ont quitté le froc. Ils travaillent, ou bien ils font quelque commerce pour gagner leur vie.

Quelques-uns vont à la quête, et tous obtiennent quelques secours des gouverneurs. Ils élèvent les enfans dans leurs monastères, c'est-à-dire qu'ils leur enseignent à lire et à écrire; si ces enfans veulent être rasés, on les retient au service du couvent, auquel le profit de leur travail appartient; mais ils deviennent libres à la mort de leur maître. Ils héritent de tout son bien, et portent le deuil pour lui comme pour leur propre père.

Il y a une autre sorte de moines qui s'abstiennent de chair comme les précédens, et qui s'emploient de même au service des idoles, mais qui ne sont pas rasés et qui ont la liberté de se marier. Ils croient, par tradition, qu'anciennement le genre humain ne parlait qu'un même langage, et que la confusion des langues est venue à l'occasion d'une tour que l'on voulut bâtir pour monter au ciel. Les nobles de la Corée fréquentent les monastères pour s'y réjouir avec des femmes publiques qu'ils y trouvent, ou qu'ils y mènent, parce que la plupart de ces lieux sont dans une situation délicieuse, et que la beauté de leurs jardins devrait les faire nommer des maisons de plaisance plutôt que des temples. Mais Hamel n'accuse de ces désordres que les monastères du commun, où les religieux aiment beaucoup à boire.

Sior, capitale du royaume, contenait, du temps de Hamel, deux couvens de femmes, dans l'un desquels on ne recevait que de jeunes filles de qualité; dans l'autre, on en ad-

mettait d'un rang inférieur; elles étaient toutes rasées, observaient les mêmes règles, et se consacraient au même service que les hommes voués à l'état monastique; le roi même et les grands fournissaient à leur entretien. Deux ou trois ans avant le départ des Hollandais, elles obtinrent du roi la permission de se marier.

Ce royaume est tributaire des Tartares orientaux, qui en firent la conquête avant celle de la Chine. L'empereur y envoie trois fois chaque année un ambassadeur pour recevoir le tribut. A l'arrivée de ce ministre, le roi sort de sa capitale avec toute sa cour, pour le recevoir, et le conduit jusqu'à son logement. Les honneurs qu'on lui rend de toutes parts paraissent l'emporter sur ceux qu'on rend au roi même. Il est précédé par des musiciens, des danseurs et des voltigeurs, qui s'efforcent de l'amuser. Pendant tout le temps qu'il passe à la cour, toutes les rues, depuis son logement jusqu'au palais, sont bordées de soldats à dix ou douze pieds de distance. On nomme deux ou trois personnes, dont l'unique emploi est de recevoir des notes écrites qu'on leur jette par la fenêtre de l'ambassadeur, et de les porter au roi, qui doit savoir à chaque moment de quoi ce ministre est occupé. Il étudie tous les moyens de lui plaire, pour l'engager à faire des récits favorables au grand khan de la Chine.

Mais, quoique le roi de Corée reconnaisse sa

dépendance de l'empereur par un tribut, son pouvoir n'en est pas moins absolu sur ses propres sujets. Aucun d'eux, sans excepter les grands, n'a la propriété de ses terres. Ils en tirent le revenu sous le bon plaisir du roi, et pour le temps de leur vie, comme celui qui leur revient de la multitude extraordinaire de leurs esclaves. Quelques-uns en ont deux ou trois cents.

Le conseil du roi est composé des principaux officiers de mer et de terre. Ils s'assemblent chaque jour chez lui ; chacun doit attendre qu'on lui demande son avis, et ne se mêle d'aucune affaire sans être appelé. Ces conseillers tiennent le premier rang auprès du roi, et conservent leurs emplois jusqu'à leur mort, ou jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, lorsqu'ils ont une bonne conduite. Il en est de même des charges inférieures de la cour : on ne les quitte que pour monter à de plus hautes. Les gouverneurs des places et les officiers subalternes changent tous les trois ans ; mais il y en a peu qui servent jusqu'à la fin de leur terme, parce que, sur l'accusation des surveillans que le roi entretient de toutes parts, la plupart sont cassés pour cause de malversation.

Lorsque le roi sort du palais, il est accompagné de toute la noblesse de sa cour. Chacun porte les marques de son rang, qui consistent dans une pièce de broderie par-devant et par-derrière, une robe de soie noire, et une

écharpe fort large ; d'autres ferment le cortége en bon ordre : il est précédé par divers officiers à pied et à cheval, dont les uns portent des enseignes et des bannières, tandis que d'autres jouent de divers instrumens guerriers. La garde du corps, qui vient ensuite, est composée des principaux bourgeois de la capitale. Le roi est au milieu, porté sous un dais fort riche. Chacun garde un profond silence, et la plupart des soldats portent un petit bâton dans leur bouche, afin qu'on ne puisse les accuser d'avoir fait le moindre bruit. Si le roi passe devant quelqu'un, soit officiers ou soldats, ils sont obligés de tourner le dos, sans oser jeter sur lui le moindre regard, et sans oser même tousser. Immédiatement devant lui marche un secrétaire d'état ou quelque autre officier de distinction, avec une petite boîte dans laquelle il met les placets et les requêtes qu'on lui présente au bout d'un roseau, ou qu'il voit suspendus aux murs ; de sorte qu'on ne voit jamais de quelle main ils lui viennent. Ceux qui pendent aux murs lui sont apportés par des sergens qui n'ont pas d'autre fonction. Le roi, de retour à son palais, se fait présenter toutes ces suppliques, et les ordres qu'il donne à cette occasion sont exécutés sur-le-champ. Toutes les portes et les fenêtres sont fermées dans les rues par lesquelles il passe. Personne n'aurait la hardiesse de les entr'ouvrir, encore moins celle de regarder par-dessus les murs et les palissades.

Le roi de Corée entretient dans sa capitale un grand nombre de soldats, dont l'unique occupation est de veiller à la garde de sa personne et de l'escorter dans ses marches. Les provinces sont obligées d'envoyer une fois tous les sept ans, à leur tour, tous leurs habitans de condition libre pour garder le roi pendant deux mois. Chaque province a son général, qui a sous lui quatre ou cinq colonels, et chacun de ceux-ci même nombre de capitaines qui dépendent d'eux. Chaque capitaine est gouverneur d'une ville ou d'un fort. Il n'y a pas de village du moins qui ne soit commandé par un caporal, qui a sous lui une sorte de dixeniers, ou d'officiers dont le commandement s'étend sur dix hommes. Ces caporaux doivent présenter une fois l'an, à leur capitaine, un rôle des gens qu'ils ont dans leur juridiction.

La cavalerie coréenne porte des cuirasses et des casques, des arcs et des flèches, des sabres et des fléaux armés de pointes de fer. Les armes de l'infanterie sont le corselet et le casque, l'épée et le mousquet ou la demi-pique; les officiers n'ont que l'arc et les flèches. On oblige les soldats de se pourvoir, à leurs propres frais, de cinquante charges de poudre et de balles. Chaque ville fournit aussi à son tour un nombre de religieux pour garder et entretenir à leurs dépens les forts et les châteaux qui sont situés dans les défilés ou sur le penchant des montagnes. Ces religieux soldats passent pour les meilleures troupes de la Corée.

Ils obéissent à des chefs tirés de leurs corps, qui leur font observer la même discipline que celle des autres troupes. Ainsi le roi connaît ses forces jusqu'au dernier homme. On est dispensé du service à l'âge de soixante ans, et les enfans prennent alors la place de leur père. Le nombre des habitans libres qui ne sont point au service du roi, et qui n'y ont jamais été, joint à celui des esclaves, forme environ la moitié de la nation.

La Corée étant bornée presque entièrement par la mer, chaque ville est obligée d'équiper et d'entretenir un vaisseau. Leurs bâtimens ont deux mâts, et sont à trente ou trente-deux rames, dont chacune est servie par cinq ou six hommes. Ainsi, sur chacune de ces espèces de galères, il n'y a pas moins de trois cents hommes, tant pour la manœuvre que pour le combat. Ces bâtimens ont de petites pièces de canon, et quantité de feux d'artifice. Chaque province a son amiral, qui fait la revue des vaisseaux une fois l'année, et qui en rend compte au grand-amiral. Quelquefois le grand-amiral lui-même est présent à ces revues. Les amiraux particuliers et leurs officiers subalternes qui manquent à leur devoir sont punis de mort ou de bannissement.

Les revenus du roi pour l'entretien de sa maison et de ses troupes consistent dans les droits qui se lèvent sur toutes les productions du pays, et sur les marchandises qu'on y apporte par mer. A cet effet, il y a, dans toutes

les villes et dans tous les villages, des magasins pour serrer la dîme que les fermiers royaux, ordinairement gens du commun, recueillent au temps de la moisson, avant que l'on ait rien enlevé du champ. Les officiers publics sont payés de leurs appointemens sur les productions des lieux de leur résidence. Ce qui se lève dans les provinces est assigné pour le paiement des troupes de mer et de terre. Outre cette dîme, tous ceux qui ne sont point enrôlés dans la milice doivent employer trois jours de l'année au travail que leur pays leur impose. Chaque soldat, fantassin ou cavalier, reçoit tous les ans, pour se vêtir, trois pièces d'étoffe de la valeur de dix francs. C'est une partie de leur paie dans la capitale; on ne connaît pas dans la Corée d'autres droits ni d'autres impôts.

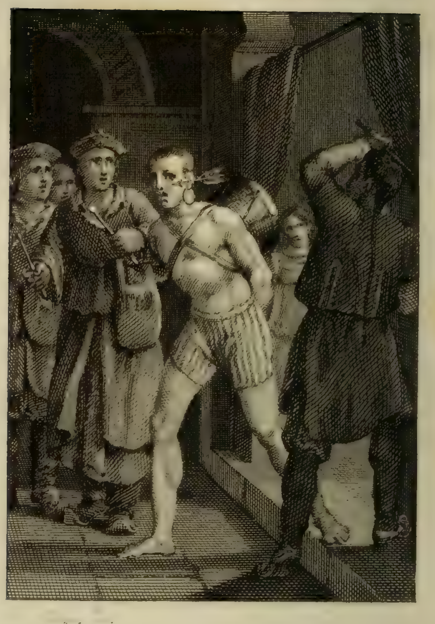
La justice s'y exécute fort sévèrement; un rebelle est exterminé avec toute sa race. Sa maison est rasée, sans que personne ose jamais la rebâtir, et ses biens sont confisqués. Quand le roi a prononcé un arrêt, si quelqu'un a la hardiesse d'y trouver à redire, rien ne peut sauver ce téméraire d'un châtiment rigoureux. C'est de quoi les Hollandois furent souvent témoins.

Une femme qui tue son mari est ensevelie toute vive jusqu'aux épaules au milieu d'un grand chemin, et l'on place près d'elle une hache, dont tous les passans qui ne sont pas de l'ordre de la noblesse doivent lui donner un

coup sur la tête jusqu'à ce qu'elle ait expiré. Les juges de la ville où le crime s'est commis sont interdits pour un temps. La ville même est privée de son gouverneur, et tombe dans la dépendance d'une autre ville; ou, ce qui peut lui arriver de plus favorable, elle demeure sous le commandement d'un particulier. Les lois imposent la même punition aux villes qui se mutinent contre leurs gouverneurs, ou qui envoient contre eux à la cour des plaintes mal fondées.

Un homme a le pouvoir de tuer sa femme lorsqu'il la surprend en adultère, ou dans une grande faute, pourvu qu'il prouve le fait. Si la femme est esclave, le mari en est quitte pour payer trois fois sa valeur au maître. Un esclave qui tue son maître est livré à de cruels supplices, mais un maître est en droit d'ôter la vie à son esclave sous le plus léger prétexte. La punition du meurtre est singulière. Après avoir long-temps foulé le criminel aux pieds, on prend du vinaigre, dans lequel on a lavé le cadavre pouri du mort; on lui en fait avaler avec un entonnoir, et lorsqu'il en est bien rempli, on lui frappe le ventre à coups de bâton jusqu'à ce qu'il expire. Le supplice des voleurs est d'être foulé aux pieds jusqu'à la mort.

Un homme libre qu'on surprend au lit avec une femme mariée est enlevé nu, sans autre habillement qu'une petite paire de caleçons. On lui barbouille le visage de chaux; on lui perce chaque oreille d'une flèche; on lui atta-



che sur le dos un tambour, qu'on frappe dans tous les carrefours où il passe, et cette punition finit ordinairement par quarante ou cinquante coups de bâton qu'il reçoit sur les fesses. On accorde un caleçon aux femmes lorsqu'elles sont condamnées au même supplice.

Les Coréens sont naturellement passionnés pour les femmes, et si jaloux, qu'un mari accorde rarement à ses meilleurs amis la liberté de voir la sienne. La loi condamne à mort un homme marié qui est surpris avec la femme d'un autre, surtout entre les personnes de distinction. C'est le père même du criminel, s'il est vivant, ou le plus proche de ses parens, qui doit être son exécuteur. On lui laisse le choix du genre de mort; ordinairement les hommes demandent d'être percés au travers du dos, et les femmes d'être égorgées.

Ceux qui ne paient pas leurs créanciers au terme dont ils sont convenus reçoivent deux ou trois fois par mois des coups sur les os des jambes, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le moyen d'acquitter leurs dettes. S'ils meurent sans avoir rempli ce devoir, leurs plus proches parens doivent payer pour eux, ou subir le même châtiment. Ainsi personne n'est exposé à perdre ce qui lui est dû. La plus légère punition dans la Corée est la bastonnade sur les fesses ou sur le gras des jambes. Elle n'est pas même regardée comme une tache, parce qu'elle y est fort commune, et qu'une parole prononcée mal à propos suffit quelquefois pour la

mériter. Les gouverneurs inférieurs et les juges subalternes ne peuvent condamner personne à mort sans en informer le gouverneur de la province, ni faire le procès aux criminels sans la participation de la cour.

Chaque année les Coréens envoient un ambassadeur à la Chine pour recevoir l'almanach chinois. Lorsque leur roi meurt, ou qu'il abdique la couronne, l'empereur de la Chine confie à deux de ses grands la commission d'aller donner au prince héréditaire le titre de *Quayhoang*, qui signifie roi. Si le roi mourant appréhende quelques différends pour la succession, après sa mort, il se choisit un héritier, dont il demande la confirmation à l'empereur. Le prince qui succède reçoit la couronne à genoux, et fait aux commissaires chinois des présens réglés par l'usage, auxquels il ajoute huit mille liangs en argent : ensuite il envoie son tribut à l'empereur de la Chine par un ambassadeur, qui baisse le front jusqu'à terre devant ce prince; et sa femme attend la permission du même monarque pour prendre la qualité de reine.

CHAPITRE XIII.

Iles Lieou-Keou.

Ces îles, situées entre la Corée, l'île Formose et le Japon, sont au nombre de trente-six. Elles ont reçu leur nom de la plus considérable du groupe. Les anciens missionnaires de la Chine et du Japon en ont parlé sous le nom de *Liqueo* ou *Lequeio;* d'autres écrivains, sous celui de *Loqueo;* les Anglais sous celui de *Liou-tchiou;* enfin Kœmpfer, dans son histoire du Japon, les appelle *Riu-kiu.*

Quelques auteurs ont dit à tort que les Chinois donnent à l'île Formose le nom de grande *Lieou-kieou.* Ce nom n'appartient qu'à la plus grande île de l'Archipel, où le roi fait sa résidence, et où il tient sa cour. Il ne faut, pour s'en convaincre, qu'ouvrir l'histoire chinoise de la dernière dynastie. Quant au nom du petit Lieou-kieou, il a été donné par les Chinois, surtout par les pilotes et les écrivains, aux parties boréales et occidentales de l'île Formose. Il est vrai toutefois que, dans la carte de Formose, dressée par les missionaires du temps de l'empereur Khang-hi, on voit, vers la côte occidentale de cette île, une petite île à qui l'on donne le nom de petite Lieou-kieou.

La grande île a du sud au nord près de

quatre cent quarante lis, et cent vingt à cent trente lis de l'ouest à l'est. Dans la partie méridionale, sa largeur ne va pas à cent lis.

Le roi et sa cour résident dans la partie sud-ouest de l'île, et y occupent un territoire nommé *Tcheou-li*. C'est là que se trouve la ville royale de Kin-ching, qui n'est pas très-grande. Tout auprès est le palais du roi, placé sur une montagne. On lui donne quatre lis de tour. Il a quatre grandes portes, dont chacune fait face à l'un des points cardinaux. Celle de l'ouest est la principale entrée.

A dix lis à l'ouest de cette porte est Napakiang, très-bon port de mer. L'espace qui s'étend entre ce port et le palais n'est presque qu'une ville continuelle. Au nord et au sud, on voit une levée très-bien construite, et qui porte le nom de *Pao-tay* c'est-à-dire, batterie de canon. Toutes les avenues qui y conduisent sont, dit-on, d'une grande beauté, de même que celles du palais du roi, de ses maisons de plaisance, de quelques grands temples, du collége impérial, et de l'hôtel de l'ambassadeur chinois.

Du palais on a une vue charmante qui s'étend sur le port, sur la ville de Kin-ching, sur un grand nombre de villes, bourgs, villages, palais, bonzeries, jardins, et maisons de plaisance. Ce palais est situé par 26° 2′ de latitude nord et 146° 26′ de longitude orientale.

Les états du roi de Lieou-kieou comprennent trente-six îles; on en compte huit au nord-est

de la grande île, cinq au nord-ouest de Tcheouli, quatre à l'est, trois à l'ouest, sept au sud, et neuf au sud-ouest. Il y en a peu de considérables; les plus septentrionales se rapprochent beaucoup de l'archipel du Japon.

Il y a plus de neuf cents ans que les bonzes de la secte de Fo passèrent de la Chine à Lieoukieou, et y introduisirent leur idolâtrie avec les livres classiques de leur secte; depuis ce temps, le culte de Fo y est dominant, soit à la cour, soit parmi les grands, soit parmi le peuple.

Quand ces insulaires font des promesses et des sermens, ce n'est pas devant les statues ou images de leurs idoles qu'ils les font; ils brûlent des parfums, ils présentent des fruits, se tiennent debout avec respect devant une pierre, et profèrent quelques paroles qu'ils croient mystérieuses, et dictées anciennement par les deux sœurs de leur premier roi, dont toute la famille ne consiste qu'en personnages mythologiques. Dans les cours des temples, dans les places publiques, sur les montagnes, on voit quantité de pierres érigées et destinées pour les promesses et les sermens de quelque importance.

Certaines femmes sont consacrées au culte des esprits, et passent pour puissantes auprès d'eux. Elles vont voir les malades, donnent des médicamens, et récitent des prières. C'est sans doute de ces femmes que parle un ancien missionnaire du Japon, lorsqu'il dit qu'aux îles

de Lequeio il y a des sorcières et des magiciennes.

L'empereur Khang-hi introduisit à Lieou-kieou le culte d'une idole chinoise nommée *Tien-fey*, c'est-à-dire reine céleste ou dame céleste. Dans la petite île de Mey-tcheou-su, voisine de la côte de Chine, une jeune fille de la famille de Lin, considérable dans le Fo-kien, était fort estimée pour sa rare vertu. Les premiers empereurs de la dynastie des Song lui donnèrent des titres d'honneur, et la déclarèrent esprit céleste. Ceux des dynasties Yuen et Ming augmentèrent son culte, et on lui accorda le titre de Tien-fey. Enfin Khang-hi, persuadé que sa dynastie devait à cet esprit la conquête de Formose, lui fit bâtir des temples, et recommanda au roi de Lieou-kieou de suivre en cela son exemple. De là vient que dans cette capitale on voit un temple magnifique érigé en l'honneur de cette idole. Supao-kouang, ambassadeur de Khang-hi, y alla faire des prières; et sur le vaisseau qu'il monta pour retourner à la Chine il eut soin de placer une statue de Tien-fey, à laquelle lui et l'équipage rendirent souvent de respectueux hommages.

Les familles sont distinguées à Lieou-kieou par des surnoms comme à la Chine. Les hommes et les femmes ou filles du même nom ne peuvent pas contracter de mariage ensemble. Quant au roi, il ne peut épouser que des filles de trois grandes familles qui occupent toujours des postes distingués. Il en est une quatrième

aussi considérable que les trois autres ; mais le roi et les princes ne contractent point d'alliance avec elle, parce qu'il est douteux si cette famille n'a pas la même tige que la royale.

La pluralité des femmes est permise dans ces îles. Quand on veut marier un jeune homme, il lui est permis de parler à la fille qu'on lui propose, et, s'il y a un consentement mutuel, ils se marient. Les femmes et les filles sont fort réservées; elles n'usent pas de fard, et ne portent point de pendans d'oreilles; elles ont de longues aiguilles d'or ou d'argent à leurs cheveux, tressés en haut en forme de boule. On assure qu'il y a peu d'adultères; il y a aussi fort peu de mendians, de voleurs et de meurtriers.

Le respect pour les morts est aussi grand qu'à la Chine : le deuil y est aussi exactement gardé; mais on n'y fait pas tant de dépense pour les enterremens et pour les sépultures; les bières, hautes de trois à quatre pieds, ont la figure d'un hexagone ou d'un octogone. On brûle la chair du cadavre, et l'on conserve les ossemens : c'est une cérémonie qui se fait quelque temps avant l'enterrement sur des collines destinées à cet effet. La coutume n'est pas de mettre des viandes devant les morts; on se contente de quelques odeurs et de quelques bougies; il est des temps où l'on va pleurer près des tombeaux : les gens de condition y pratiquent des portes

de pierre, et mettent des tables à côté pour les bougies et les cassolettes.

On compte neuf degrés de mandarins, comme à la Chine. On les distingue par la couleur de leur bonnet, par la ceinture et par le coussin. La plupart des mandarinats sont héréditaires dans les familles; mais un bon nombre est destiné pour ceux qui se distinguent. On les fait monter, descendre; on les casse, on les emploie selon ce qu'ils font de bien ou de mal. Les princes et grands seigneurs ont des villes et des villages, soit dans la grande île, soit dans les autres îles; mais ils ne peuvent pas y faire leur séjour; ils sont obligés d'être à la cour. Le roi envoie des mandarins pour percevoir les impôts des terres; c'est à eux que les fermiers et les laboureurs sont obligés de donner ce qui est dû aux seigneurs, à qui l'on a soin de le remettre exactement. Les laboureurs, ceux qui cultivent les jardins, les pêcheurs, etc., ont pour eux la moitié du revenu; et comme les seigneurs et propriétaires sont obligés de fournir à certains frais, ils ne perçoivent presque que le tiers du revenu de leur bien.

Les mandarins, les grands, et même les princes ne peuvent avoir pour leurs chaises que deux porteurs. Le roi seul en peut avoir autant qu'il veut; leur équipage et leurs chaises sont à la japonaise, aussi-bien que les ames et les habits. Depuis le dix-huitième

siècle, les grands, les princes et le roi, soit dans leurs palais, soit dans leurs habits, ont beaucoup imité les Chinois; en général, ils prennent des Chinois et des Japonais ce qu'ils jugent le plus commode.

Le roi a de grands domaines : il a les impôts, les salines, le soufre, le cuivre, l'étain et autres revenus. C'est sur ces revenus qu'il paie les appointemens des grands et des mandarins. Ces appointemens sont marqués par un nombre déterminé de sacs de riz; mais sous ce nom l'on comprend ce que donne le roi en grains, riz, toile, soie, etc. Le tout est évalué selon le prix des sacs de riz. Il y a peu de procès pour les biens et les marchandises, et presque point de douanes et d'impôts.

Nul homme ne paraît au marché; ce sont les femmes et les filles qui y vendent et y achètent dans un temps réglé : elles portent leur petit fardeau sur leur tête avec une dextérité singulière. Les bas, les souliers, l'huile, le vin, les œufs, les coquillages, le poisson, la volaille, le sel, le sucre, le poivre, les herbages, tout cela se vend et s'achète ou par échange, ou en deniers de cuivre de la Chine et du Japon. Quant au commerce du bois, des étoffes, des grains, des drogues, des métaux, des meubles, des bestiaux, il se fait dans les foires, les boutiques, les magasins.

Il y a dans toutes ces îles des manufactures de soie, de toile, de papier, d'armes, de cuivre,

d'habiles ouvriers en or, argent, cuivre, fer, étain et autres métaux; bon nombre de barques et de vaisseaux, non-seulement pour aller d'une île à l'autre, mais encore pour naviguer jusqu'à la Chine, et quelquefois au Tonkin et à la Cochinchine, et dans d'autres lieux plus éloignés, à la Corée, à Nangasaki, au Japon, à Satzuma, aux îles voisines, et à Formose. Il paraît qu'on fait un assez bon commerce avec la partie orientale de cette île, et que les habitans des îles de Pa-tchong-chan, Tay-ping-chang et de la Grande-Ile, en tirent de l'or et de l'argent. Au reste, les navires des îles Lieou-kieou sont estimés des Chinois.

La ville royale a des tribunaux pour les revenus et pour les affaires de la Grande-Ile et des trente-six îles qui en dépendent, et celles-ci ont des agens fixes à la cour; il y a aussi des tribunaux pour les affaires civiles et criminelles, pour ce qui regarde les familles des grands et des princes, pour les affaires de religion, les greniers publics, les revenus du roi et les impôts, pour le commerce, les fabriques et les manufactures, pour les cérémonies civiles, pour la navigation, les édifices publics, la littérature, la guerre.

Le roi a ses ministres et ses conseillers; il a ses magasins particuliers pour le riz et pour les grains, pour les ouvrages en or, argent, cuivre, fer, étain, vernis, bâtimens.

On parle dans ces îles trois langues différentes, qui ne sont ni la chinoise ni la japonaise; le langage de la Grande-Ile est le même que celui des îles voisines; mais il est différent de celui des îles du nord-est, et de celui des îles de Pa-tchong-chang et Tay-ping-chang. Il est néanmoins dans les trente-six îles beaucoup de personnes qui parlent la langue de la Grande-Ile, et qui servent d'interprètes. Ceux qui étudient connaissent les caractères chinois, et par les moyens de ces caractères, ils peuvent se communiquer leurs idées.

Les bonzes répandus dans le royaume ont des écoles pour apprendre aux petits enfans à lire selon les préceptes des alphabets japonais, surtout de celui qu'on appelle Y-ro-fa. Il paraît même que les Japonais étaient autrefois en grand nombre à Lieou-kieou, et que les seigneurs de cette nation s'étaient emparés de l'île : de là vient sans doute que beaucoup de mots japonais se trouvent dans la langue de la Grande-Ile.

Les bonzes, pour la plupart, connaissent aussi les caractères chinois. Les lettres qu'on s'écrit, les comptes, les ordres du roi sont en langage du pays et en caractères japonais; les livres de morale, d'histoire, de médecine, d'astronomie ou astrologie, sont en caractères chinois. On a aussi dans ces caractères les livres classiques de la Chine, et ceux de la religion de Fo.

La forme de l'année à Lieou-kieou est la même qu'à la Chine. On y suit le calendrier de l'empire; et les noms des jours, des années, des signes du zodiaque, sont absolument les mêmes.

Les maisons, les temples, les palais du roi sont bâtis à la japonaise; mais les maisons des Chinois, l'hôtel de l'ambassadeur de la Chine, le collége impérial, le temple de la déesse Tien-fey, sont construits à la chinoise. Dans un grand nombre de temples et de bâtimens publics, on voit des tables de pierre et de marbre où sont gravés des caractères chinois à l'honneur des empereurs de la Chine, depuis l'empereur Hong-hou jusqu'à présent. Sur les arcs de triomphe, au palais du roi, dans les temples et bâtimens publics, on voit plusieurs inscriptions chinoises. Il y en a aussi en caractères japonais et en langue japonaise; il y en a encore, mais peu, en caractères indiens, écrits par des bonzes qui ont eu ces caractères et ces inscriptions de quelques bonzes du Japon.

Cette connaissance des caractères chinois qui a commencé sous le règne de Chun-tien, s'est beaucoup accrue dans la suite, surtout depuis que les Chinois se sont établis dans la Grande-Ile, que plusieurs jeunes gens y ont appris à lire et à écrire cette langue, et qu'un grand nombre d'autres ont été élevés à la cour de la Chine dans le collége impérial.

La Grande-Ile a quantité de petites collines, de canaux, de ponts et de levées. Tous les transports de denrées, marchandises et autres choses, se font par le moyen des barques, des hommes et des chevaux; il y a très-peu d'ânes, de mules et de mulets.

On laisse dans les maisons, entre la terre et le rez-de-chaussée, à cause de l'humidité, un espace vide de quatre, cinq ou six pieds, pour donner passage à l'air. Les ouragans et les vents violens obligent de faire les toits fort solides; et comme les tuiles pour les couvrir sont chères, parce que la terre propre à les fabriquer est très-rare, de là vient qu'à la réserve du palais du roi, des princes, des riches familles de mandarins et des temples, la plupart des toits sont faits d'un enduit propre à résister à la pluie.

La Grande-Ile est très-peuplée et très-fertile : le riz, le blé, toutes sortes de légumes y sont en abondance. La mer et les rivières sont remplies de poissons; aussi les habitans des côtes, fameux plongeurs et habiles à la pêche, en font-ils un grand commerce. On tire de la mer différentes espèces d'herbes, dont on fait des nattes. La nacre de perles, les coquillages, l'écaille de tortue, sont fort recherchés; et comme on en fait un grand débit à la Chine et au Japon, ils forment une branche de commerce assez considérable. Les pierres à aiguiser et le corail sont aussi très-estimés.

Le chanvre et le coton servent à faire une

prodigieuse quantité de toiles ; les bananiers, à faire du fil et des vêtemens. On nourrit beaucoup de vers à soie, mais les étoffes ne valent pas celles de la Chine et du Japon. Les cocons sont employés à faire du papier encore plus épais que celui de Corée : on s'en sert pour écrire ; on peut même le teindre pour en faire des habits. Il y en a une autre sorte faite de bambou et d'une des écorces du mûrier à papier.

Il y a beaucoup de bois propres à la teinture. On estime surtout un arbre dont les feuilles ressemblent, dit-on, à celles du citronnier. Le fruit n'en est pas bon à manger ; mais l'huile qu'on en tire en abondance a de la réputation, de même que le vin de riz, qu'on nomme *cha-zi*. Plusieurs graines et plantes fournissent encore de l'huile. Les plantes médicinales ne sont point rares, et les melons, les ananas, les bananes, les courges, les haricots, les féves, les pois, y sont très-communs. Les oranges, les citrons, les limons, les long-yuen, les li-tchis, les raisins, tous ces fruits y sont fort délicats. On y trouve en abondance le thé, la cire, le gingembre, le sel, le poivre, l'encens. Le sucre est noir, et les confitures n'en sont pas moins bonnes. Il y a du vernis ; on sait l'employer.

Cette île a le bonheur de n'être infestée par aucune bête féroce ; on n'y rencontre ni loups, ni tigres, ni ours ; l'on n'y voit non plus ni lièvres, ni daims ; mais elle a des animaux plus

utiles, de bons chevaux, des moutons, des bœufs, des cerfs, des poules, des oies, des canards, des pigeons, des tourterelles, des paons, des chiens et des chats. On ne manque ni de lauriers, ni de pins, ni de camphriers, ni de cédres, non plus que de toutes sortes de bois propres pour la construction des barques, des navires, des maisons et des palais. Il y a peu de pruniers, de poiriers et de pommiers.

Parmi les cinq îles au nord-ouest de Tcheou-li, on remarque Lun-hoan-chan, qui en est éloignée de trois cent cinquante lis, ou de trente-cinq lieues. Ce nom de Lun-hoan-chan signifie île de soufre. Il ne faut pas la confondre avec une île de soufre marquée dans plusieurs cartes, près de la côte sud-est de l'île de Ximo dans le Japon. On y voit de petites éminences que l'on appelle des monceaux de cendres. Le roi de Lieou-kieou en tire une grande quantité de soufre. Cette île n'est habitée que par une quarantaine de familles. Il n'y croît ni arbres, ni riz, ni légumes ; mais il y a beaucoup d'oiseaux et de poissons. Le bois et toutes les provisions viennent de la Grande-Ile pour ceux qui travaillent à extraire le soufre, et pour les deux ou trois mandarins qui y sont chargés du gouvernement.

Les autres îles du nord-ouest, celles de l'ouest, de l'est, du sud et du sud-ouest, produisent les mêmes choses que la Grande-Ile. Les îles de Pa-tchong-chan et de Tay-ping-chan, parmi celles du sud, sont pour le moins

aussi peuplées et encore plus fertiles. Il en est à peu près de même des îles du nord-est, à la réserve de Ki-kiai. Si les fruits n'y sont pas aussi bons que dans la Grande-Ile, le vin y est meilleur. Il y a beaucoup plus de camphriers, beaucoup plus de blé, moins de riz, plus de chevaux, de moutons, de bœufs, de cerfs. Les arbres qui sont nommés *kien-mou* par les Chinois, et *i-se-ki* par les insulaires, sont une espèce de cédre dont le bois passe pour incorruptible. Cet arbre est fort commun dans les îles de Ki-kiai et de Ta-tao. Le bois en est très-cher à la Grande-Ile. Le palais du roi, celui des grands et des princes, les principaux temples ont des colonnes faites de ce bois. C'est un commerce avantageux pour les deux îles d'où on le fait venir. Les habitans de Ki-kiai passent pour grossiers : on les regarde comme à demi sauvages ; mais ceux de Ta-tao et des autres îles du nord-est ne le cèdent en rien à ceux de la Grande-Ile. Après celle-ci, Ta-tao est la plus considérable et la plus riche de toutes les îles du royaume. Les caractères chinois y étaient connus plusieurs siècles avant qu'ils le fussent à Lieou-kieou ; et quand elle fut assujettie, on y trouva des livres chinois, livres de sciences, livres classiques, qui y étaient depuis plus de quatre cents ans.

Les insulaires de Lieou-kieou sont en général affables pour les étrangers, adroits, laborieux, sobres, et propres dans leurs maisons. La noblesse aime à monter à cheval, est enne-

mie de la servitude, du mensonge et de la fourberie.

A l'exception des grandes familles de bonzes et des Chinois établis à Lieou-kieou, peu d'habitans de la Grande-Ile et des trente-six qui en dépendent, savent lire et écrire. Si des paysans, des artisans, des marchands, des soldats, sont parvenus à ce degré de connaissances, on les oblige à se raser la tête comme les bonzes. Les médecins, les jeunes gens qui sont dans le palais pour servir à boire, pour balayer, pour ouvrir les portes, etc., ont aussi la tête rasée. Tous les autres ont au sommet de la tête un toupet, autour duquel est un cercle de cheveux très-courts.

Ces peuples aiment les jeux et les passe-temps. Ils célèbrent avec beaucoup d'ordre et avec beaucoup de pompe les fêtes pour le culte des idoles, pour la fin et le commencement de l'année. Il règne dans les familles une grande union, que de fréquens repas, auxquels on s'invite mutuellement, contribuent beaucoup à entretenir. Bien différens des Japonais, des Tartares et des Chinois, ces insulaires sont fort éloignés du suicide. Il n'y a que les îles du nord-est qui, étant voisines du Japon, se ressentent de cette proximité pour les manières et pour les mœurs.

Ces insulaires s'attribuent une antiquité chimérique, et s'en montrent extrêmement jaloux. ils prétendent qu'une suite de princes, qui formèrent vingt-cinq dynasties, régnèrent sur eux

pendant dix-sept mille huit cent deux ans. Mais, sans nous arrêter à des fables peu intéressantes, passons à l'époque de la découverte de cet archipel, et à la manière dont il est passé sous la domination des empereurs de la Chine.

Avant l'année qui correspond à l'an 605 de l'ère chrétienne, l'histoire chinoise ne fait nulle mention de Lieou-kieou. Cette île, celles de Pong-hou, de Formose et autres voisines, étaient comprises sous le nom général de barbares orientaux.

Ce fut donc en l'an 605 que l'empereur Yang-ti, ayant ouï dire qu'il y avait à l'est de ses états des îles dont le nom était Lieou-kieou, voulut en connaître la situation. Ce prince y envoya des Chinois; mais cette tentative fut inutile. Faute d'interprètes, ils ne purent acquérir les connaissances qu'ils étaient allés chercher. Ils amenèrent seulement avec eux quelques insulaires à Sigan-fou, capitale de la province de Chen-si, et séjour de la cour sous la dynastie des Soui.

Par bonheur, un envoyé du roi du Japon se trouvait alors à la cour. Cet ambassadeur et les gens de sa suite reconnurent tout de suite que ces hommes, nouvellement arrivés, étaient des insulaires de Lieou-kieou. Ils parlèrent de ce pays comme d'une contrée pauvre et misérable dont les habitans étaient des barbares. L'empereur de la Chine apprit ensuite que la principale île était à l'est de Fou-tcheou-fou, capitale du Fo-kien, et qu'il ne fallait que

cinq jours de navigation pour y aller en partant de cette ville.

D'après ces renseignemens, Yang-ti envoya des gens instruits et des interprètes à Lieou-kieou pour déclarer au prince qu'il devait reconnaître pour son souverain l'empereur de la Chine, et lui faire hommage. Cette proposition fut, on peut le deviner sans peine, très-mal reçue du roi de Lieou-kieou. Ce prince renvoya les Chinois, en leur disant qu'il ne connaissait aucun prince au-dessus de lui. Cette réponse, que l'on peut appeler fière, et qui n'était que raisonnable, fut très-mal reçue de l'empereur Yang-ti. Outré de dépit en apprenant la manière méprisante dont on avait accueilli ses propositions, il équipa une flotte sur laquelle plus de dix mille hommes de bonnes troupes s'embarquèrent. Cette armée arriva heureusement à Lieou-kieou, et, malgré les efforts des insulaires, effectua une descente. Le roi, qui s'était mis à la tête de ses soldats, fut tué en défendant courageusement son indépendance. Les Chinois pillèrent, saccagèrent et brûlèrent la ville royale, firent plus de cinq mille esclaves, et, après ce sanglant exploit, reprirent la route de la Chine.

L'histoire chinoise, de la dynastie des Soui, dit que les peuples de Lieou-kieou n'avaient point alors de lettres et de caractères; qu'ils n'avaient ni petits bâtons, ni fourchettes pour manger; que les princes, les grands, les peuples, le roi même, vivaient fort simplement;

qu'on y reconnaissait des lois fixées pour les mariages et pour les enterremens; qu'on y avait du respect pour les ancêtres défunts; qu'on gardait exactement le deuil. Dans les grandes cérémonies consacrées aux esprits, on immolait une personne à leur honneur (coutume qui fut ensuite abolie). On battait ceux qui étaient coupables de quelque faute, et si le crime méritait la mort, le coupable était assommé à coups de massue.

Après l'invasion dont nous venons de parler, les empereurs de la Chine ne songèrent plus à se rendre tributaire le royaume de Lieou-kieou jusqu'en 1291, que Chi-tsou, de la dynastie des Yven, voulut faire revivre les prétentions d'Yang-ti sur Lieou-kieou, et donna ordre d'équiper une flotte pour aller subjuguer cette île. Mais cette expédition, après avoir relâché à la côte occidentale de Formose, revint, sous divers prétextes, dans les ports de Fo-kien. Cependant, les marchands chinois ne laissaient pas d'aller commercer à Lieou-kieou.

Enfin, en 1372, Hong-hou, fondateur de la dynastie des Ming, envoya un grand de sa cour à Tsay-tou, roi de Lieou-kieou, pour lui faire part de son avénement à l'empire. Cet ambassadeur s'acquitta de sa commission avec tant de dextérité, et sut si bien s'insinuer dans l'esprit du roi, qu'il lui persuada de mettre son royaume sous la protection de la Chine. En effet, ce prince en demanda l'investiture à Hong-hou.

L'empereur, charmé du succès de cette démarche, reçut avec distinction les envoyés de Tsay-tou. Il leur fit de grands présens, et les chargea d'en remettre de magnifiques au roi leur maître et à la reine. Il déclara Tsay-tou, roi de Tchong-chan, tributaire de la Chine, et après avoir reçu son tribut, qui consistait en beaux chevaux, en bois de senteur, en soufre, en cuivre, en étain, etc., il donna de son côté à Tsay-tou un cachet d'or, et confirma le choix qu'il avait fait d'un ses fils pour héritier de sa couronne.

L'île de Lieou-kieou était alors divisée en trois royaumes, dont les souverains se déchiraient par des guerres sanglantes. Jaloux de la protection que Tsay-tou avait obtenue, ses deux rivaux envoyèrent aussi des ambassadeurs à Hong-hou solliciter la même faveur. L'empereur en usa avec eux comme avec Tsay-tou; ils furent reconnus rois tributaires, et reçurent de même un cachet d'or. Hong-hou exhorta tous ces princes à éviter désormais les guerres funestes qui ravageaient leurs états et ruinaient leurs peuples, puis il fit passer à Lieou-kieou trente-six familles chinoises. Tsay-tou leur concéda un grand terrain près de Na-pa-kiang. Ce sont ces familles qui commencèrent à introduire à Lieou-kieou l'usage des caractères chinois, la langue savante des Chinois, et leurs cérémonies à l'honneur de Confucius. Les fils de plusieurs grands de la cour de Tsay-tou et des autres rois furent envoyés à Nankin pour étudier le

chinois dans le collége impérial, et l'empereur Hong-hou pourvut aux frais de leur instruction.

L'île de Lieou-kieou avait alors peu de fer et de porcelaine : Hong-hou y pourvut abondamment. Il fit faire pour les rois de Lieou-kieou beaucoup d'instrumens de fer et une grande quantité de vases de porcelaine; et le commerce entre Lieou-kieou et la Chine fut solidement établi au profit des deux nations. Tsay-tou, en même temps qu'il se mettait dans la dépendance de l'empereur de la Chine, eut la satisfaction de voir sa puissance s'accroître. Les îles du sud et du sud-ouest, qui n'avaient pas reconnu ses prédécesseurs pour souverains, se soumirent à son autorité. Elles n'eurent pas lieu de se repentir de cette démarche; car il les traita avec bonté et ménagement, et lui-même n'eut pas à regretter ce qu'il avait fait pour l'empereur Hong-hou.

Depuis ce temps la concorde a toujours subsisté entre la Chine et Lieou-kieou. Chan-tching, qui régnait dans cette île au commencement du seizième siècle, sut mettre à profit la situation de ses états; ils devinrent l'entrepôt du commerce entre la Chine et le Japon. Comme il était fort considérable, les insulaires en tiraient un grand avantage; ils avaient eux-mêmes une navigation florissante, et expédiaient beaucoup de navires au Japon, à la Chine, et jusqu'à Malacca.

La révolution qui rendit les Tartares mai-

tres de la Chine ne troubla en rien l'harmonie entre cet empire et Lieou-kieou. Le roi de cette île envoya des ambassadeurs à l'empereur Chun-tchi, et en reçut un sceau en caractères tartares. Il fut réglé qu'à l'avenir le roi de Lieou-kieou n'enverrait payer le tribut que de deux ans en deux ans, et que le nombre des personnes qui seraient à la suite de ses ambassadeurs n'excéderait pas cent cinquante personnes.

Khang-hi, après avoir reçu le tribut du roi de Lieou-kieou, tourna ses vues sur cet archipel avec une attention plus suivie que n'avaient fait ses prédécesseurs. Il fit bâtir dans la capitale un temple à l'honneur de Confucius, et fonda un collége pour l'enseignement de la langue chinoise; il y établit aussi des examens pour les degrés des lettrés qui composeraient en chinois, et prit soin de faire élever à Pékin, à ses dépens, un grand nombre de jeunes gens de Lieou-kieou, afin de les instruire des usages de la Chine. Enfin il régla que désormais le roi de Lieou-kieou n'enverrait pas en tribut des bois de senteur, des clous de girofle et autres choses qui ne sont pas du cru du pays.

Dès que le roi de Lieou-kieou a rendu le dernier soupir, le prince héréditaire le fait savoir à l'empereur de la Chine. Ce monarque nomme alors un ambassadeur pour donner l'investiture au nouveau roi, ou bien il confère un plein pouvoir à l'ambassadeur de Lieou-kieou de faire cette cérémonie à son retour.

L'ambassadeur, à son arrivée à Lieou-kieou, est reçu avec les plus grands honneurs. A un jour fixé, il va au temple de la déesse Tien-fey lui rendre des actions de grâces de ce qu'elle l'a protégé dans son voyage par mer. De là il se rend au collége impérial, et fait les cérémonies chinoises à l'honneur de Confucius. Ensuite, à un autre jour déterminé, il va en grand cortége à la salle royale où sont les tablettes des rois morts. Le roi assiste à cette cérémonie, mais seulement comme prince. L'ambassadeur fait au nom de l'empereur la cérémonie chinoise pour honorer le feu roi prédécesseur du prince régnant, et ses ancêtres. Le roi fait alors les neuf prosternations chinoises pour remercier l'empereur et s'informer de l'état de sa santé. Il salue ensuite l'ambassadeur, et mange avec lui sans cérémonie.

Quand tout est réglé pour l'installation, l'ambassadeur, avec toute sa suite, va au palais. Les cours sont remplies de seigneurs et de mandarins richement habillés. L'ambassadeur est reçu par les princes, et conduit, au son des instrumens, à la salle royale, où l'on a élevé une estrade pour le roi, et une autre pour la reine. Il y a une place distinguée pour l'ambassadeur. Le roi, la reine, l'ambassadeur, les princes, les ministres et les grands se tiennent debout. L'ambassadeur fait lire à haute voix le diplôme impérial par lequel l'empereur, après l'éloge du roi défunt, déclare et reconnaît pour roi et reine de Lieou-kieou le prince hérédi-

taire et la princesse son épouse : cette déclaration est suivie des exhortations de l'empereur au nouveau roi pour gouverner selon les lois, et aux peuples des trente-six îles pour être fidèles à leur nouveau souverain. Après la lecture de cette patente, elle est remise au roi, qui la donne à son ministre pour être gardée dans les archives de la cour. Ensuite le roi, la reine, les princes, etc., font les neuf prosternations chinoises pour saluer l'empereur et le remercier.

L'ambassadeur fait d'abord étaler les présens magnifiques de l'empereur pour le roi et la reine. On fait lecture de la liste de ces présens, et le roi, ainsi que toute sa cour, recommencent les neuf prosternations pour remercier l'empereur. Tandis que l'ambassadeur se repose un peu dans un appartement où il est conduit, le roi et la reine, assis sur leur trône, reçoivent les hommages des princes, des ministres, des grands, des mandarins et des députés des trente-six îles. La reine se retire, et le roi fait traiter splendidement l'ambassadeur.

Quelques jours après, assis sur sa chaise royale portée par un grand nombre d'hommes, et suivi des princes, des ministres et d'un brillant cortége, le roi va à l'hôtel de l'ambassadeur : le chemin est extraordinairement orné. Autour de la chaise du roi, sept jeunes filles marchent à pied portant des étendards et des parasols. Tous les grands personnages sont à

cheval, et cherchent à se distinguer dans cette occasion par de superbes habits et par une nombreuse suite.

L'ambassadeur, à la porte de son hôtel, reçoit le roi avec respect, et le conduit à la grande salle, où le prince se met à genoux pour saluer l'empereur. Ensuite il fait l'honneur à l'ambassadeur de lui offrir lui-même du vin et du thé. L'ambassadeur le refuse, présente la tasse au roi, prend une autre tasse, et ne boit qu'après que ce prince a bu. Cette cérémonie achevée, le roi, avec son cortége, revient à son palais.

Quelques jours après, il nomme un ambassadeur pour aller à la cour de l'empereur remercier ce monarque : il lui envoie des présens, dont la liste est communiquée à l'ambassadeur chinois. Le jour du départ fixé, l'ambassadeur chinois prend congé du roi, qui va ensuite à l'hôtel de cet envoyé lui souhaiter un heureux voyage, se met à genoux, et fait les prosternations chinoises pour saluer l'empereur.

Durant le séjour de l'ambassadeur, le roi le fait traiter souvent, soit dans son palais, soit dans ses maisons de plaisance, soit sur les lacs et les canaux. Ces grands repas sont accompagnés de musique, de danse et de comédie, et l'on ne manque pas d'y insérer des vers à la louange de la famille impériale, de la famille royale de Lieou-kieou, et de la personne de l'ambassadeur. La reine, les princesses et les dames assistent à tous ces spectacles, mais

sans être vues. Les Chinois aiment beaucoup ces fêtes, parce qu'ils regardent les insulaires comme très-habiles et doués d'un esprit inventif dans ces sortes de divertissemens.

Lorsque l'ambassadeur visite le collége impérial, il voit par lui-même les progrès des étudians de l'île dans la langue chinoise. Il récompense le maître et les disciples : et lorsqu'il est habile lettré, il laisse des sentences et des inscriptions chinoises écrites de sa main, pour le palais du roi, pour les temples et les édifices publics.

Au reste, l'ambassadeur doit porter son attention sur tout, car il est tenu de faire un journal exact de son voyage, pour l'offrir à l'empereur. Il faut, d'un autre côté, qu'il soit instruit et en état de répondre aux questions du roi, des princes et des grands qui se piquent de connaître les caractères chinois, et comme il y a d'habiles bonzes, dont la plupart ont étudié au Japon ou à Lieou-kieou même la littérature chinoise, et que l'ambassadeur a occasion de leur parler, il importe qu'il le fasse avec avantage pour se concilier leur estime.

LIVRE CINQUIÈME.

ASIE CENTRALE ET THIBET.

CHAPITRE PREMIER.

Mantchourie-Mongolie.

On comprenait jadis sous la dénomination vague de *Tartarie*, non-seulement le plateau central de l'Asie, mais aussi les contrées septentrionale et orientale de cette partie du monde. Les diverses révolutions que ces vastes régions éprouvèrent, surtout depuis le treizième et le quatorzième siècle, jusqu'à la conquête de la Chine par les Mantchous, introduisirent dans la géographie la fameuse division qui partageait la Tartarie en trois : la *Tartarie russe* ou *Moscovite* comprenant Astrakhan, Kasan et la Sibérie; la *Tartarie chinoise* composée du pays des Mongols et des Mantchous; enfin la *Tartarie indépendante*, formée des états de la grande et de la petite Boukharie, de celui des Eleuths ou Kalmouks, des Kirghis, des Turcomans. Cette triple division doit être entièrement rejetée; car elle est dérangée depuis

long-temps. Les Kalmouks, qui en 1683 avaient fait la conquête de la petite Boukharie, et s'étaient rendus redoutables à la Chine et à la Russie, éprouvèrent tous les fléaux de la guerre civile. Les Chinois les soumirent, et en tiennent encore une partie sous leur domination; l'autre obéit aux Russes. La dénomination de Tartarie chinoise devrait donc comprendre aujourd'hui tout le plateau de l'Asie centrale; mais il est plus convenable de bannir de la géographie ce terme inexact.

C'est à tort d'ailleurs que l'on avait donné le nom de *Tartares* aux peuples qui habitent la partie orientale de l'Asie centrale. Toutes les nations que nous désignons sous ce nom reconnaissent celui de *Turcs* pour leur dénomination commune. Quelle que soit l'origine du nom de *Tartares*, il a, comme nous venons de le voir, envahi pendant long-temps toute l'Asie centrale et septentrionale, et a fait disparaître celui de *Mongols*, quoique ceux-ci régnassent sur les Tartares. La cause en vint sans doute de ce que les Tartares soumis par Gengis-khan et ses successeurs, et encadrés dans les armées mongoles, s'y trouvèrent les plus nombreux, et finirent par faire oublier le nom de leurs vainqueurs.

Les Tartares diffèrent des Mongols par leur physionomie, leur constitution physique et leur langue, autant que les Maures diffèrent des Nègres. Ces peuples appartiennent à deux races entièrement différentes, et les pays qu'ils

occupent offrent aussi des dissemblances frappantes. Les Mongols s'étendent sur tout le plateau central, depuis le lac Palcati et depuis le mont Belour jusqu'à la grande muraille. Les Tartares sont restés maîtres de la vaste contrée qui des monts Belour se prolonge à l'ouest jusqu'au lac Aral et à la mer Caspienne.

Nous allons successivement passer en revue les peuples mongols, ensuite nous passerons aux Tartares, décrivant les pays que chacun d'eux habite, et donnant l'extrait du peu de notions que l'on a jusqu'à présent obtenues sur ces contrées.

Occupons-nous d'abord des peuples de race mongole qui vivent dans les régions les plus orientales : les premiers que l'on trouve à l'est sont les Mantchous qui, en 1640, ont fait la conquête de la Chine.

La Mantchourie est divisée en trois grands gouvernemens : Chin-yang ou Moukden, Kirin-oula, et Tsit-cikar.

Le gouvernement que les Mantchous appellent *Moukden* comprend tout l'ancien Liao-toung. Il a pour bornes, au sud, la grande muraille de la Chine; à l'est, au nord et à l'ouest, il n'est fermé que par une palissade de bois, haute de sept ou huit pieds, et plus propre à marquer ses limites ou à contenir les brigands qu'à défendre le passage contre une armée. Les portes n'ont pas plus de force, et ne sont gardées que par un petit nombre de soldats. Le nom de *muraille* que les géogra-

phes chinois ont donné à cette palissade a fait placer mal à propos dans quelques cartes la province de Liao-toung en-deçà de la grande muraille. Comme les habitans de cette province ne peuvent quitter leur pays ni entrer dans la Chine sans la permission des mandarins, ce gouvernement passe pour un des plus lucratifs. Il renfermait autrefois plusieurs places fortifiées; mais, étant devenues inutiles sous les empereurs mantchous, elles sont tout-à-fait détruites ou à demi ruinées.

La capitale du pays se nomme *Chin-yang*, ou *Moukden*. Les Mantchous la regardent comme la capitale particulière de leur nation : depuis qu'ils sont maîtres de la Chine, non-seulement ils l'ont ornée de plusieurs édifices publics, et pourvue de magasins d'armes et de vivres, mais ils y ont laissé les mêmes tribunaux souverains qu'à Pékin, à l'exception de celui qui se nomme *Lij-pou*. Les tribunaux ne sont composés que de Mantchous, et tous leurs actes sont écrits en langue et en caractères mantchous; ces tribunaux sont en effet souverains dans le Liao-toung et dans toutes les autres parties de la Mantchourie, qui sont immédiatement sujettes de l'empereur. Moukden est aussi la résidence d'un général tartare, qui a ses lieutenans-généraux, et qui commande un corps considérable de troupes de la même nation. Tous ces avantages y ayant attiré un grand nombre de Chinois qui s'y sont établis, le commerce de la Mantchourie

est presque entièrement dans leurs mains.

La ville de Fong-hoang-tching est la meilleure et la plus peuplée. Son commerce est considérable, parce qu'elle est comme la clef du royaume de Corée. Quantité de marchands chinois que cette raison y attire ont de fort belles maisons dans les faubourgs. La principale marchandise qui s'y débite, est le papier de coton, qui est extrêmement fort et durable, mais il n'est ni bien blanc, ni fort transparent. Fong-hoang-tching est gouvernée par un mandarin mantchou, sous le titre de *houtongta*, qui a sous lui plusieurs autres mandarins civils et militaires de sa nation.

En général, le terroir de la province est fort bon; il produit beaucoup de froment, de millet, de légumes et de coton. Il nourrit de nombreux troupeaux de moutons et de bœufs, richesses plus rares dans toutes les provinces de la Chine. On y trouve peu de riz; mais les pommes, les poires, les noix, les châtaignes et les noisettes y croissent abondamment dans toutes les forêts. La partie orientale qui confine avec le royaume de Corée et l'ancien pays des Mantchous, est remplie de déserts et de marécages.

Le second des grands gouvernemens est celui de Kirin-oula-hotun; ce pays est mal peuplé. On n'y compte que trois villes, très-mal bâties et entourées d'une muraille de terre : la principale est située sur le fleuve Songari, qui, portant dans ce lieu le nom de *Kirin-oula*, le donne à cette ville et à toute la province; car,

dans la langue du pays, *kirin-oula-hotun* signifie ville du fleuve Kirin. C'est la résidence du général mantchou, qui jouit de tous les droits d'un vice-roi, et qui commande également les mandarins civils et militaires.

La seconde ville, nommée *Pedné*, est située sur le même fleuve, à quarante-cinq lieues nord-ouest de Kirin-oula-hotun; elle est fort inférieure à la première, et la plupart des habitans sont des soldats tartares et des bannis.

La troisième ville, que la race régnante considère comme son ancienne patrie, est située sur la rivière de Hour-ka-pira, qui se décharge au nord dans le Songari-oula : on la nomme ordinairement *Ningouta*, quoiqu'elle s'appelle proprement *Nin-gunta*. Ces deux mots mantchous, qui signifient *sept chefs*, expriment bien l'origine de la monarchie mantchoue, qui fut commencée par les sept frères du bisaïeul de l'empereur Khang-hi. Ce prince, ayant trouvé le moyen de les réunir tous sept dans cette ville, avec leurs familles, sut bientôt se faire obéir du reste de la nation, alors dispersée dans les déserts qui s'étendent jusqu'à l'Océan oriental, et divisée en petits hameaux, composés chacun de gens de même famille. Ningouta est aujourd'hui la résidence d'un lieutenant-général mantchou, de qui dépendent toutes les terres des Mantchous anciens et nouveaux, qui sont aussi nommés *Ilan-hala-tase*, de même que les villages des Yu-pi-ta-se, et de quelques autres peuplades encore moins

considérables, qu'on trouve en descendant vers l'embouchure du Saghalien-oula, et le long des bords de la mer.

Comme la précieuse plante du gin-seng ne croît que dans cette vaste contrée, et que les Mantchous Yu-pi-ta-se sont obligés de payer un tribut de peaux de zibelines, le commerce de Ningouta est considérable : il y attire des provinces les plus éloignées un grand nombre de Chinois. Leurs maisons et celles des soldats rendent les faubourgs quatre fois plus grands que la ville. D'un autre côté, l'empereur a pris soin de repeupler le pays en y envoyant tous les criminels chinois et tartares qui sont condamnés au bannissement.

L'avoine, qui est si rare dans tous les autres pays de la Chine, croît en abondance dans cette contrée, et fait la nourriture ordinaire des chevaux : le riz et le froment ne sont pas communs dans le gouvernement de Kirin-oula, soit parce que la terre n'y est pas propre, soit parce que les habitans trouvent mieux leur compte dans la quantité du grain que dans sa qualité. Il est difficile d'ailleurs d'expliquer pourquoi tant de pays qui ne sont situés qu'au 43e, au 44e et au 45e degré de latitude, sont si différens pour les saisons et pour les productions de la nature, des contrées de l'Europe situées sous les mêmes parallèles.

Le froid commence dans ces quartiers beaucoup plus tôt qu'à Paris, quoique sa latitude soit de 48° 50'. Les missionnaires le trouvèrent

si vif au commencement de septembre, qu'étant le 8 à Tondon, premier village des Mantchous Ke-tching-ta-se, ils furent obligés de prendre des robes doublées de peaux d'agneaux. Ils craignirent même que le Sag-halienoula, quoique très-large et très-profond, ne se glaçât jusqu'à fermer le passage à leurs barques : en effet, tous les matins il était pris jusqu'à une distance considérable de ses bords, et les habitans les assuraient que bientôt la navigation y deviendrait dangereuse par le choc des quartiers de glace que ce fleuve charrierait. Plus on avance vers l'Océan oriental, plus le froid est entretenu par les grandes et épaisses forêts du pays. Il fallut neuf jours aux missionnaires pour en traverser une, et ils furent obligés de faire abattre un certain nombre d'arbres par des soldats mantchous, afin de se procurer assez d'espace pour observer la hauteur méridienne du soleil.

Entre ces vastes forêts, ils trouvèrent par intervalles de belles vallées arrosées de ruisseaux d'une eau excellente, dont les bords étaient émaillés d'une grande variété de fleurs, la plupart communes en Europe, à l'exception du lis jaune, qui a une odeur très-suave. Les Mantchous font beaucoup de cas de cette fleur : par sa hauteur et sa forme, elle ressemble parfaitement à nos lis blancs; mais son odeur est plus douce : les missionnaires n'en furent pas surpris, puisque les roses qu'ils rencontraient dans ces vallées n'ont pas le parfum des nôtres,

et que nos tubéreuses, transplantées à Pékin, y sont devenues moins odorantes.

Les plus beaux lis jaunes se trouvent à sept ou huit lieues au delà de la palissade de Liao-toung; on en voit une quantité surprenante entre le 41e et le 42e degré de latitude, dans une plaine sans culture, qui, sans être marécageuse, est un peu humide, et qui est arrosée d'un côté par une petite rivière, et bordée de l'autre par une chaîne de petites montagnes.

Mais, de toutes les plantes du pays, la plus précieuse comme aussi la plus utile, et qui attire un grand nombre d'herboristes dans ces déserts, c'est le gin-seng, que les Mantchous appellent *orkota*, c'est-à-dire la reine des plantes: on vante beaucoup ses vertus pour la guérison de différentes maladies graves, et pour rétablir un tempérament épuisé par des travaux excessifs de corps ou d'esprit. Elle a toujours passé pour la principale richesse de la Mantchourie orientale. On peut juger de l'estime qu'on en fait par le prix où elle se soutient encore à Pékin; une once s'y vend sept fois la valeur de son poids en argent.

On ne peut cueillir cette plante qu'avec le consentement des gouverneurs qui envoient exprès des détachemens de soldats dans les lieux qui la produisent; mais les marchands chinois ont l'adresse d'y pénétrer en se mêlant dans le cortége des mandarins ou parmi les soldats qui vont et viennent sans cesse entre Kirin-oula et Ningouta; et les gouverneurs fa-

vorisent souvent cette fraude. Lorsque ceux-ci veulent faire recueillir le gin-seng suivant les règlemens, ils font partir une troupe de soldats commandés par leurs officiers.

Lorsque ces herboristes commencent à chercher cette plante, ils sont obligés de quitter leurs chevaux et leurs équipages. Ils ne portent avec eux ni tentes, ni lit, ni d'autres provisions, qu'un sac de millet rôti au four. Ils passent la nuit à terre, couchés sous un arbre, ou dans des cabanes qu'ils construisent à la hâte avec des branches d'arbre. Les officiers qui campent à quelque distance, dans un lieu abondant en fourrage, se font instruire des progrès du travail par des gens chargés de porter à ceux qui cherchent le gin-seng, leur provision de bœuf et de gibier. Ce que ceux-ci ont le plus à craindre, ce sont les bêtes féroces, surtout les tigres. Si quelqu'un ne paraît point au signal qu'on donne pour rappeler la troupe, on le suppose dévoré.

Le gin-seng ne croît que sur le penchant des montagnes couvertes de bois, ou sur les bords des rivières profondes, ou autour des rochers escarpés. Si le feu prend dans une forêt, cette plante ne reparaît que trois ou quatre ans après l'incendie, ce qui semblerait prouver qu'elle ne peut supporter la chaleur; mais comme elle ne se trouve point au delà de 47 degrés de latitude, on peut conclure aussi qu'elle ne s'accommode pas d'un terrain trop froid. Il est facile de la distinguer des autres

plantes dont elle est environnée, surtout par un bouquet de grains rouges fort ronds, disposés en ombelle, dont les divisions sont portées sur un pédoncule qui s'élève du milieu des feuilles. Tel était le gin-seng que les missionnaires eurent l'occasion de voir au village de Hon-tchun, sur les frontières de la Corée : sa tige, droite, unie, était haute d'environ un pied et demi et d'un rouge noirâtre. Son sommet se divisait en trois pétioles creusés en gouttière, et disposés en cinq rayons qui soutenaient chacun une feuille composée de cinq lobes lancéolés, dentés, inégaux, d'un vert pâle et un peu veinés au-dessous.

La racine du gin-seng est la seule de ses parties qui serve aux usages de la médecine. Une de ses particularités est de faire connaître son âge par le reste des tiges qu'elle a poussées. L'âge augmente son prix, car les plus grosses et les plus fermes sont les meilleures. Les habitans de Hon-tchun en apportèrent trois plantes aux missionnaires ; ils les avaient trouvées à cinq ou six lieues de ce village.

Ce fut un spectacle nouveau pour les missionnaires, après avoir traversé tant de forêts et côtoyé tant de montagnes affreuses, de se trouver sur les bords du Tou-men-oula, et de voir des bois et des bêtes farouches d'un côté, et de l'autre tout ce que l'art et le travail peuvent produire dans les pays les mieux cultivés.

Le Toumen-oula, qui sépare les Coréens des

Mantchous, tombe dans l'Océan oriental, à dix lieues de Hon-tchun.

Sur le bord opposé aux Tartares, les Coréens avaient bâti une bonne muraille, presque semblable à celle du nord de la Chine : elle est détruite presque entièrement vers Hon-tchun, depuis que la Corée fut désolée par les Mantchous; mais elle subsiste encore presque entière en des endroits plus éloignés. Après le Tou-men-oula, en avançant toujours dans l'ancien pays des Mantchous, on trouve le sui-fon-pira, fleuve qui a aussi son embouchure dans l'Océan oriental; il est fort célèbre parmi les Tartares, et ne mérite guère de l'être, quoiqu'il soit beaucoup plus considérable que les autres rivières de ce pays.

La rivière d'*Ousouri* est sans comparaison la plus belle de cette contrée, autant par la clarté de ses eaux que par la longueur de son cours. Elle va se rendre dans le Sagha-lien-oula, au travers du pays des Yu-pi-ta-se, dont les villages occupent les bords. Elle reçoit quantité de grandes et de petites rivières, que les missionnaires ont insérées dans leur carte. Elle doit être extraordinairement poissonneuse, puisqu'elle fournit du poisson aux Yu-pi-ta-se pour leur nourriture et leur habillement. Ils ont l'art d'en préparer la peau, et de la teindre de trois ou quatre couleurs. Ils savent la tailler et la coudre avec tant de délicatesse, qu'à la première vue on les croirait vêtus de soie. La forme de leurs habits est d'ailleurs à la chinoise

comme celle des Mantchous, avec cette différence remarquable, que leurs longues robes de dessous sont ordinairement bordées de vert ou de rouge, sur un fond blanc ou gris. Les femmes ont au bas de leurs longs manteaux de dessus des pièces de monnaie de cuivre, ou des petits grelots qui avertissent de leur arrivée. Leurs cheveux, partagés en plusieurs tresses pendantes sur leurs épaules, sont chargés de petits miroirs, d'anneaux et d'autres bagatelles.

Ces Tartares passent tout l'été à pêcher. Une partie du poisson qu'ils prennent sert à faire de l'huile pour leurs lampes; une autre fait le fond de leur nourriture journalière, et le reste, qu'ils font sécher au soleil sans le saler, parce qu'ils manquent de sel, est conservé pour la provision d'hiver. Les hommes et les bêtes s'en nourrissent également lorsque les rivières sont gelées. Au reste, ces pauvres gens n'en ont pas moins de santé et de vigueur. Les animaux qui servent de nourriture ordinaire sont fort rares dans leur pays, et de si mauvais goût, que les domestiques mêmes des missionnaires, à qui l'on servit un cochon, ne le purent souffrir, quelque avidité qu'ils dussent avoir pour la viande après avoir vécu si long-temps de poisson. Dans ces pays, on attelle des chiens aux traîneaux, lorsque le cours des rivières est interrompu par le froid; aussi les chiens sont-ils fort estimés.

Les missionnaires, en retournant à Pékin, rencontrèrent la dame d'Osouri qui venait de cette capitale, où son mari, le chef général des Yu-pi-ta-se, était mort. « Elle nous dit (ce sont les missionnaires qui parlent) qu'elle avait cent chiens pour son traîneau. Un de ces animaux qui connaît la route, va devant; ceux qui sont attelés le suivent sans se détourner, et s'arrêtent à des relais où on les remplace par d'autres pris dans la troupe. Cette dame nous assura qu'elle avait fait souvent de suite cent lis chinois, c'est-à-dire dix grandes lieues de France. Au lieu de nous apporter du thé, suivant l'usage des Chinois et des autres Mantchous, ses domestiques nous servirent, sur un plateau de rotang assez propre, de petits morceaux d'esturgeon. Cette dame, qui savait le chinois, avait l'air et les manières bien différentes de ces Yu-pi-ta-se, qui, généralement parlant, paraissent être d'un génie paisible, mais pesant, sans politesse, sans teinture de lettres, et sans le moindre culte public de religion. Les idoles, même de la Chine, n'ont point encore pénétré jusque chez eux : apparemment que les bonzes ne s'accommodent pas d'un pays si pauvre et si incommode, où l'on ne sème ni riz ni froment, mais où l'on cultive seulement un peu de tabac dans quelques arpens de terre qui sont près de chaque village, sur les bords de la rivière. Un bois épais et presque impénétrable couvre le reste des terres, et

produit des nuées de cousins et d'autres semblables insectes qu'on ne dissipe qu'à force de fumée.

Quoique l'on trouve en Europe la plupart des poissons qui se prennent dans cette rivière, l'on n'y a pas cette quantité d'esturgeons qui fait le principal objet de la pêche des Mantchous. Ils disent que l'esturgeon est le premier de tous les poissons, et qu'aucun ne l'égale. Ils en mangent crues certaines parties, pour profiter, disent-ils, de toutes les vertus qu'ils lui attribuent. Après l'esturgeon, ils font beaucoup de cas d'un poisson inconnu en Europe, mais un des meilleurs que l'on puisse manger. Il a presque la longueur et la taille d'un petit thon; mais sa couleur est beaucoup plus belle; sa chair est tout-à-fait rouge, ce qui le distingue de tous les autres poissons. Il est si rare, que les missionnaires ne purent s'en procurer qu'une ou deux fois. Les Yu-pi-ta-se tuent ordinairement les gros poissons à coups de dards, et se servent de filets pour prendre les petits. Leurs barques sont petites, et leurs canots ne sont faits que d'écorces d'arbre si bien cousues, que l'eau n'y peut pénétrer.

Il paraît que le langage des Yu-pi-ta-se est un mélange de celui des Mantchous, leurs voisins à l'ouest et au sud, et de celui des Ke-ching-ta-se, qui sont au nord et à l'est.

Les Keching-ta-se s'étendent le long du Saghalien-oula, depuis Tondon jusqu'à l'Océan.

Dans tout cet espace, qui est d'environ cent cinquante lieues, on ne rencontre que des villages médiocres, la plupart situés sur les bords de grands fleuves. Leur langage diffère de celui des Mantchous, qui l'appellent *fiatta*. Cette langue fiatta est vraisemblablement celle de tous les peuples qui habitent depuis l'embouchure du Saghalien-oula jusqu'au 55e. degré de latitude, c'est-à-dire jusqu'aux dernières limites de l'empire chinois, dans la Mantchourie orientale. Ils ne se rasent point la tête, suivant la coutume présente de l'empire; ils ont les cheveux liés d'une espèce de ruban, ou renfermés dans une bourse. Ils paraissent plus ingénieux que les Yu-pi-ta-se. Ils répondirent fort clairement aux questions que leur firent les missionnaires sur la géographie du pays, et ils furent très-attentifs aux opérations mathématiques.

Ils apprirent aux missionnaires qu'il y a vis-à-vis de l'embouchure du Saghalien-oula une grande île habitée par des hommes qui leur ressemblent. Sur ce récit, l'empereur y envoya des Mantchous. Ils y passèrent sur des barques de ces Ke-tcheng-ta-se qui habitent sur les bords de la mer, et commercent avec les habitans de la partie occidentale de cette île. Si ces Mantchous en eussent parcouru et mesuré la partie méridionale de même qu'ils en avaient observé, en allant, la portion qui s'étend de l'ouest à l'est, et en

retournant au lieu d'où ils étaient partis, toute la côte du nord, on aurait une connaissance parfaite de cette île; mais le manque de vivres les ayant forcés de revenir trop tôt, ils ne rapportèrent ni les mesures ni les noms des villages de la côte méridionale. Les habitans du continent lui donnent différens noms, suivant les divers villages de l'île auxquels ils ont coutume d'aborder; mais le nom général qui lui conviendrait serait Saghalien-anga-hata, île de l'embouchure du fleuve Noir. Le nom de Hu-yé, qu'on lui donne souvent à Pékin, est inconnu des Mantchous du continent et des habitans de l'île.

Les Mantchous rapportaient que ces insulaires n'ont ni chevaux, ni autres bêtes de somme; mais qu'en plusieurs endroits ils nourrissent une espèce de cerfs domestiques qui tirent leurs traîneaux, et qui, suivant la description qu'ils en faisaient, sont des rennes.

Au delà du Saghalien-oula, on ne trouve plus que quelques villages des Ké-tcheng-tase. Le reste du pays n'offre qu'un désert, fréquenté seulement par des chasseurs de zibelines. Il est traversé par la chaîne des monts Hinkan-alin, fameuse dans ces régions. On y trouve quelques rivières assez considérables; le Touhourou-pira, qui se jette dans l'Océan oriental, vient d'une autre chaîne de montagnes situées par 55 degrés de latitude, et qui marque le point de partage des eaux.

On voit encore dans ces contrées des ruines

de villes. Fenegué-hotun, à cinq ou six lieues de Ningouta, n'est plus qu'un hameau. Odoli-hotun était fort par son assiette. On n'y peut arriver que par une langue de terre qui fait comme une levée au milieu des eaux. On voit encore de grands escaliers de pierre, et quelques autres restes du palais; ce que l'on ne rencontre nulle part ailleurs, pas même à Ningouta. C'est ce qui pourrait faire croire que tous les anciens monumens de la Mantchourie orientale sont l'ouvrage, non des Mantchous d'aujourd'hui, mais de ceux du douzième siècle, qui, sous le nom de Kin-tchao, étaient les maîtres du nord de la Chine, et avaient fait bâtir en divers endroits de leur pays des villes et des palais dont ils ne purent profiter dans la suite, parce qu'ils furent taillés en pièces par les Mongols et les Chinois réunis. Ceux qui échappèrent au carnage se sauvèrent dans les parties occidentales de leur ancien pays, habité aujourd'hui par les Ssolon-ta-tsé, qui se disent descendre des Mantchous. On peut donc conclure de ces faits que Poutai-oula-hotun fut bâtie aussi par les Kin-tchao. Il ne reste de cette ville qu'une pyramide d'une hauteur médiocre, et les ruines de ces murs, en dehors desquels sont les maisons habitées aujourd'hui par les Mantchous. Elle est à huit ou neuf lieues de Kirin-oula-hotun, sur le Songari, qui s'appelle en cet endroit *Poutai-oula*. C'est la moins considérable des quatre villes du gou-

vernement de Kirin-oula; mais c'est sans comparaison la plus agréable, parce qu'elle est située dans une plaine fertile et bien cultivée.

L'histoire des Mantchous n'a rien de plus célèbre que le Songari-oula, et que le Chanyen-alin (en chinois *Tchang-bèchang*), montagne dont il tire sa source; ce nom signifie la montagne toujours blanche. Les Mantchous dérivent leur origine du Chanyen-alin : le récit qu'ils font à ce sujet est mêlé de plusieurs circonstances fabuleuses; car tel a toujours été le génie des nations illustres, de trouver quelque chose de merveilleux dans leur premier commencement, et de se prétendre descendues d'aïeux presque au-dessus de condition humaine.

Ce qui paraît vrai, c'est que le pays des Mantchous n'avait pas alors de rivière comparable au Songari-oula; elle est partout large et profonde, navigable sans danger dans toutes ses parties, parce que son cours est d'une rapidité médiocre, même à son confluent avec le Saghalien-oula; enfin elle est très-poissonneuse.

Quant au Chayen-alin qui lui donne naissance, c'est la montagne la plus haute de toute la Mantchourie, et on la découvre de très-loin; la moitié est boisée, l'autre est nue, et n'offre que le tuf; ce qui la fait paraître toujours blanche. Les Chinois attribuent faussement cette apparence à la neige, puisqu'il n'y en a jamais, au moins en été. Sur le sommet s'élèvent cinq

rochers d'une grandeur extraordinaire ; ils ressemblent à autant de pyramides en ruine, et sont continuellement mouillés par les vapeurs et les brouillards qui s'attachent à leur surface, et qui sont fréquens dans cette contrée. Entre ces rochers se trouve un lac très-profond, d'où sort le Songari. Les Mantchous, pour rendre cette montagne plus merveilleuse, disent qu'elle produit trois grands fleuves, le Tou-men-oula, dont on a déjà parlé, l'Yalon-oula, et le Cibon-oula, qui, après avoir arrosé les limites de la Corée, se réunissent pour se jeter dans la mer de ce royaume : mais cette assertion est inexacte.

Le troisième gouvernement est celui de Tcitcicar, qui tire ce nom d'une ville neuve bâtie par l'empereur Khang-hi, pour assurer ses conquêtes contre les Russes ; elle est située près du Nonni-oula, rivière considérable qui tombe dans le Songari. Au lieu de murs, elle est entourée d'une palissade de hauteur médiocre, mais bordée d'un assez bon rempart. La garnison est principalement composée de Mantchous, et la plupart de ses habitans sont des Chinois que le commerce y attire, ou qui ont été bannis par la justice. Les uns et les autres ont leurs maisons hors de l'enceinte du mur de bois, qui ne contient guère que les cours de justice et le palais du général mantchou. Ces maisons, qui sont de terre, et qui forment des rues assez larges, sont renfermées aussi dans des murs de terre.

Des Mantchous, des Ssolons, et surtout les anciens habitans du pays de Tcit-cicar nommés *Tagouris*, forment la population de la ville de Tcit-cicar.

Cette nation, assez peu nombreuse, s'est soumise aux Mantchous dès le temps du père de l'empereur Khang-hi, dont elle implora la protection contre les Moscovites, qui, avec des barques armées, passant du Saghalien-oula dans le Songari-oula, couraient toutes les rivières qui entrent dans l'un et dans l'autre, et se faisaient craindre de toutes les nations mongoles placées sur les bords.

Les Tagouris sont grands, robustes, accoutumés de tout temps à semer et à bâtir, quoiqu'ils fussent toujours entourés de Mongols qui ne s'appliquent point à l'agriculture, et qui n'ont point de maisons. C'est le même peuple que les Russes nomment Daouriens.

Du commandant de Tcit-cicar dépendent les villes de Merghen-hotun et de Saghalien-oula-hotun. Merghen est à plus de quarante lieues de Tcit-cicar; elle est beaucoup moins peuplée, et n'a qu'une enceinte. Le pays à l'entour de l'une et de l'autre n'est que médiocrement bon, car le terrain est sablonneux; mais celui de Saghalien-oula-hotun est fertile, même en froment. C'est une plaine le long de ce beau fleuve, où l'on a bâti plusieurs villages. La ville est près du bord austral, bâtie comme Tcit-cicar, autant habitée et plus abondante en denrées.

Sur le bord septentrional, mais à treize lis chinois plus haut, sont les restes d'une ancienne ville nommée *Aykom*, bâtie par les premiers empereurs de la dynastie des Ming : car, par une vicissitude surprenante des choses humaines, les Mantchous, non-seulement furent chassés par les Chinois, dont ils avaient été les maîtres tant d'années, mais en furent attaqués encore dans leur propre pays avec tant de vigueur, qu'après s'être retirés bien avant, ils furent obligés à leur tour d'élever des lignes dont il subsistait encore des restes au commencement du dix-huitième siècle; et bientôt après, ne pouvant plus soutenir des ennemis acharnés à leur perte, ils se virent contraints de passer le Saghalien-oula; et c'est pour les arrêter au delà que la ville d'Aykom fut bâtie.

Il paraît qu'elle se soutint assez long-temps, puisque ce ne fut que plus de vingt ans après que les Mantchous, s'étant rétablis, et étant rentrés dans leur ancien pays, tentèrent de se venger des Chinois par des irruptions subites sur leurs terres, et par la désolation des provinces septentrionales.

Le nom d'Aykom est connu également des Chinois et des Mantchous, et plusieurs même à Pékin le donnent à la nouvelle ville, quoiqu'elle ne soit pas bâtie dans le même lieu; mais on doit l'appeler *Saghalien-oula-hotun*, c'est-à-dire la ville du fleuve Noir. De cette ville dépend en effet tout ce que les Mantchous

possèdent sur le fleuve. Le désert propre à la chasse des martres zibelines aurait déjà été envahi par les Moscovites de Nip-tchou, si la ville de Yacsa, qu'ils avaient bâtie à quelques journées de l'ancien Aykom, en remontant le Saghalien, avait subsisté; mais dans le traité de 1689 il fut stipulé qu'elle serait démolie, pour ôter par-là tout ombrage et tout sujet de querelle aux chasseurs mongols de ce pays. Ils font bonne garde; ils ont des vedettes fort avancées, et un grand nombre de barques armées sur le Saghalien-oula.

La rivière de Saghalien reçoit celles de Song-pira, de Corfin-pira, et plusieurs autres, qui sont renommées pour la pêche des perles. Cette pêche ne demande pas beaucoup d'art. Les pêcheurs se jettent dans ces petites rivières, et prennent la première huître qui se trouve sous leur main. On prétend qu'il n'y a pas de perles dans le Saghalien-oula, mais, suivant les éclaircissemens que les missionnaires reçurent des mandarins du pays, cette opinion ne vient que de la profondeur de l'eau, qui ôte aux pêcheurs la hardiesse d'y plonger. On pêche aussi des perles dans plusieurs autres petites rivières qui se jettent dans le Nanni-oula et dans le Songari, telles que l'Arom et le Nemer, sur la route de Tcit-cicar à Merghen; mais on assure qu'il ne s'en trouve jamais dans les rivières qui coulent à l'ouest du Saghalien-oula, vers les terres des Russes. Quoique ces perles soient fort vantées par les

habitans du pays, il y a beaucoup d'apparence qu'elles seraient peu estimées des Européens, parce qu'elles ont des défauts considérables dans la forme et dans la couleur. L'empereur en a plusieurs cordons de cent perles, toutes semblables et d'une grosseur considérable; mais elles sont choisies entre des milliers, parce qu'elles lui appartiennent toutes. Les martres du pays sont aussi d'un grand prix parmi les Mantchous, parce qu'elles sont d'un bon usage, et qu'elles se soutiennent long-temps.

Ce sont les Ssolon-ta-se qui vont principalement à la chasse de ces martres; ils sont plus robustes, plus adroits et plus braves que les autres habitans de ces contrées. Leurs femmes montent à cheval, mènent la charrue, chassent le cerf et toutes sortes d'animaux. C'est le même peuple auquel on donne aussi le nom de *Tongouses*, et qui, dans sa langue, se distingue par celui d'*Oven*. On les regarde comme la souche des Mantchous. Le nom de *Ssolon* signifie chasseur, en mongol. On les appelle aussi *Camnega Ssolon*, ou chasseurs guerriers. On en trouve un grand nombre à Nierghi, ville assez grande, à peu de distance de Tcit-cicar et de Merghen. Les missionnaires les virent partir le premier jour d'octobre pour aller commencer leur chasse, vêtus de camisoles courtes et étroites de peau de loup, avec un bonnet de la même peau, et leurs arcs au dos. Ils emmenaient quelques chevaux chargés de millet, et de leurs longs manteaux de peau de

renard ou de tigre, dont ils s'enveloppent dans les temps froids, surtout pendant la nuit. Leurs chiens sont dressés à la chasse, grimpent fort bien dans les lieux escarpés, et connaissent toutes les ruses des martres. Ni la rigueur de l'hiver qui glace les plus grandes rivières, ni la férocité des tigres dont les chasseurs deviennent souvent la proie, ne peuvent empêcher les Ssolons de retourner à ce rude et dangereux exercice, parce que toutes leurs richesses consistent dans le fruit de leur chasse. Les plus belles peaux sont réservées pour l'empereur, qui leur en donne un prix fixe. Ce qui reste se vend fort cher, dans le pays même. Elles y sont assez rares, et les mandarins ou les marchands de Tcit-cicar les enlèvent très-promptement.

Les Mantchous proprement dits, que les Russes nomment *Bogdoys*, et qui sont comme seigneurs de toutes les autres nations de ces contrées, puisque leur chef est l'empereur de la Chine, n'ont point de temples, ni d'idoles, et ils n'adorent réellement, comme ils s'expriment, que l'empereur du ciel, auquel ils font des sacrifices; mais ils rendent à leurs ancêtres un culte mêlé de pratiques superstitieuses. Depuis qu'ils sont entrés à la Chine, quelques-uns ont embrassé les sectes idolâtres; mais la plupart demeurent fort attachés à leur ancienne religion, qu'ils respectent comme le fondement de leur empire, et comme la source de leur prospérité.

Sous le gouvernement qui subsiste aujourd'hui à la Chine, l'usage de la langue mantchoue est aussi commun à la cour que celui de la langue chinoise. Tous les actes publics du conseil impérial, ou des cours suprêmes de justice, sont écrits dans les deux langues. Cependant le mantchou commence à décliner, et se perdrait apparemment, si l'on n'employait toutes sortes de précautions pour le conserver. Sous le règne de Chun-tchi, les Mantchous commencèrent à traduire les classiques chinois, et à compiler les dictionnaires en ordre alphabétique; mais comme les explications et les caractères étaient en chinois, et que la langue chinoise ne pouvait rendre ni les sons ni les mots de la langue mantchoue, cet ouvrage eut peu d'utilité. C'est pour cette raison que l'empereur Khang-hi, au commencement de son règne, créa dans sa capitale un tribunal des meilleurs grammairiens des deux nations, dont les uns devaient traduire les classiques qui n'avaient pas été achevés, tandis que les autres s'attacheraient aux orateurs, et le plus grand nombre composerait un trésor de la langue mantchoue. Cet ouvrage s'exécuta avec une diligence extraordinaire. S'il survenait quelque doute aux traducteurs, ils devaient consulter les anciens des huit bannières mantchoues : s'il fallait des recherches plus profondes, on interrogeait ceux qui étaient nouvellement arrivés du fond de la Mantchourie. On proposa des récompenses pour ceux qui fourniraient des

mots anciens propres à être placés dans le dictionnaire. Lorsque tous ces mots furent rassemblés, et qu'on crut qu'il n'y en manquait que très-peu, qui pourraient se mettre dans un supplément, on les distribua par classes.

La première parle du ciel; la seconde, du temps; la troisième, de la terre; la quatrième, de l'empereur, du gouvernement, des mandarins, des cérémonies, des coutumes, de la musique, des livres, de la guerre, de la chasse, de l'homme, des terres, des soies, des toiles, des habits, des instrumens, du travail, des ouvriers, des barques, du boire et du manger, des grains, des herbes, des oiseaux, des animaux farouches et privés, des poissons, des insectes, etc.; les classes sont divisées en chapitres et en articles. Chaque mot écrit en grands caractères a sous lui, en plus petits caractères, sa définition, son explication et ses usages: les explications sont nettes, élégantes et dans un style aisé; elles peuvent servir de modèle pour bien écrire; mais comme ce fameux livre est en langue et en caractères mantchous, son utilité se borne à ceux qui, sachant déjà la langue, cherchent à s'y perfectionner, ou à composer quelque ouvrage.

Ce que cette langue a de plus singulier, comparée à la langue française, c'est que le verbe diffère aussi souvent que le substantif qu'il gouverne. Par exemple, le verbe *faire* change autant de fois que le substantif qui le suit. On dit en français: *Faire une maison*, *faire un*

ouvrage, *des vers*, *faire un tableau*, *faire une statue*, *faire un personnage*, *faire le modeste*, *faire croire*, etc.; c'est une expression commode, mais c'est ce que les Mantchous ne peuvent supporter. Ils pardonnent la répétition d'un même verbe dans le discours familier; mais dans une composition, et même dans les écritures ordinaires, ils la trouvent inexcusable : le retour du même mot dans deux lignes voisines ne leur est pas plus supportable; il forme pour eux une monotonie qui choque l'oreille; ils se mettent à rire lorsqu'un missionnaire lisant nos livres, ils entendent revenir souvent *que*, *qu'ils*, *qu'eux*, *quand*, *quoi*, *quelquefois*, etc. On a beau leur dire que c'est le génie de la langue française, ils ne peuvent s'y accoutumer. Ils se passent de ce secours et n'en ont nul besoin : le seul arrangement des mots suffit sans qu'il y ait jamais ni équivoque ni obscurité; aussi n'ont-ils point de jeux de mots ni de fades allusions.

Une autre singularité dans la langue mantchoue, c'est sa richesse, qui donne le moyen d'exprimer clairement et d'une manière précise ce qui demanderait autrement de longues circonlocutions : c'est ce qui se voit aisément quand on veut parler des animaux. Si l'on en veut faire une description exacte, à combien de périphrases ne faut-il pas avoir recours, par la disette de termes qui signifient ce qu'on veut exprimer ! Il n'en est pas de même chez les Mantchous, et un seul exemple le fera com-

prendre. Le chien est, de tous les animaux domestiques, celui qui fournit le moins de termes dans la langue mantchoue, et elle en a cependant beaucoup plus que nous. Outre les noms communs de grands et de petits chiens, de mâtins, de lévriers, de barbets, etc., elle en a qui expriment l'âge, le poil et les bonnes ou mauvaises qualités d'un chien. Veut-on dire qu'un chien a le poil des oreilles et de la queue fort long et fort épais? c'est assez du mot *tayha;* a-t-il le museau long et gros, la queue de même, les oreilles grandes et les lèvres pendantes? *yolo* exprime tout cela ; s'il s'accouple avec une chienne ordinaire, les petits qui en viennent se nomment *peseris.* Un chien ou une chienne qui a deux boucles de poil jaune au-dessus des paupières, s'appelle *tourbé;* s'il est marqueté comme le léopard, on le nomme *couré;* s'il n'a que le museau tacheté et le reste du corps d'une couleur uniforme, on l'appelle *palta;* s'il a le cou tout blanc, c'est un *tcha-kou;* s'il a sur la tête quelques poils qui tombent par-derrière, c'est un *kalia;* si la prunelle est moitié blanche et moitié bleue, c'est un *tchi-chiri;* s'il est de taille basse, s'il a les jambes courtes, le corps épais, la tête levée, c'est un *kapari.* Le nom commun d'un chien est *indagon,* et celui d'une chienne, *nieghen.* Les petits, à sept mois, s'appellent *niaha;* depuis sept jusqu'à onze, ils se nomment *noukèré;* à seize mois, ils prennent le nom générique d'*indagon.* Il en est de même

de leurs qualités, bonnes et mauvaises : un mot en exprime deux ou trois ensemble.

Les détails seraient infinis sur les autres animaux. Pour le cheval, par exemple, cet animal de prédilection des peuples mongols, les noms ont été vingt fois plus multipliés que pour le chien ; il y en a non-seulement pour ses différentes couleurs, pour son âge et pour toutes ses qualités, mais encore pour ses divers mouvemens. On ne déciderait pas aisément si cette étrange abondance est un ornement ou un embarras dans une langue. Mais d'où les Mantchous ont-ils pu tirer cette multitude surprenante de noms et de termes pour exprimer leurs idées ? Ce n'est pas de leurs voisins. A l'ouest, ils ont les Mongols ; mais à peine se trouve-t-il quelques mots qui se ressemblent dans les deux langues ; encore l'origine en est-elle incertaine : à l'est, jusqu'à la mer, ils ont quelques petites nations qui vivent en sauvages, et dont ils n'entendent point la langue, non plus que celle de leurs voisins, au nord : du côté du sud, ils ont les Coréens ; mais le langage et les caractères de la Corée, étant chinois, n'ont aucune ressemblance avec ceux de la Mantchourie.

Les Mantchous ont quatre manières d'écrire, quoiqu'ils n'aient qu'une sorte de caractères. La première est quand on écrit avec respect, c'est-à-dire en caractères semblables à ceux qui se gravent sur la pierre et sur le bois, ce qui demande un jour entier pour en écrire soi-

gneusement vingt ou vingt-cinq lignes, surtout lorsqu'elles doivent être vues de l'empereur. Si les traits du pinceau sont d'une main pesante, qui les rend trop larges et trop pleins, s'il leur manque de la netteté, si les mots sont pressés ou inégaux, si on en a oublié un seul, il faut tout recommencer. Il n'est pas permis d'user de renvois ni d'additions marginales, ce qui serait manquer de respect au prince. Les inspecteurs de l'ouvrage rejettent toutes les feuilles où l'on aperçoit la moindre faute.

La seconde méthode est fort belle, et peu différente de la première, quoiqu'elle soit beaucoup plus aisée; elle n'oblige pas de former à traits doubles les finales de chaque mot, ni de retoucher ce qui est écrit, quand le trait serait trop épais ou trop mince.

La troisième manière est plus différente de la seconde que celle-ci ne l'est de la première. C'est l'écriture courante; elle est si prompte, que les deux côtés de la page sont bientôt remplis. Comme les pinceaux du pays prennent beaucoup mieux l'encre que nos plumes, on perd moins de temps à les tremper. Si l'on dicte à un écrivain, on est surpris de la vitesse avec laquelle on voit courir le pinceau. Ce caractère est le plus en usage pour les mémoires, les procédures de la justice et les affaires communes. Les trois méthodes précédentes ne sont pas d'une finesse égale, mais elles sont également lisibles.

La quatrième est la plus grossière, quoique

la plus expéditive et la plus commode pour un auteur, et pour ceux qui ont des extraits à faire, ou quelque chose à copier. Il faut savoir que dans l'écriture mantchoue il y a toujours un trait principal qui tombe perpendiculairement du haut en bas du mot. A gauche de ce trait on en ajoute en forme de dents de scie, qui font les quatre voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, distinguées l'une de l'autre par des points qui se mettent à droite de la perpendiculaire. Un point opposé à la dent forme la voyelle *e :* si ce point est omis, c'est la voyelle *a*. Un point à gauche d'un mot près de la dent signifie *n*, et l'on doit lire alors *ne :* si le point est opposé à droite, on lit *na :* si à la droite d'un mot on trouve un *o* à la place d'un point, cet *o* marque que la voyelle est aspirée, et qu'il faut lire *ho*, *he*, comme en espagnol.

On se sert ordinairement d'un pinceau, quoiqu'on emploie quelquefois aussi une sorte de plume faite de bambou, et taillée à peu près comme celles de l'Europe. On commence par tremper le papier dans de l'eau d'alun, pour empêcher qu'il ne boive l'encre. Les caractères mantchous sont de telle nature, qu'étant renversés, on les lit également, c'est-à-dire que, si un Mantchou présente un livre ouvert dans le sens ordinaire, et si on le lit lentement, lui qui ne voit les lettres qu'à rebours, lira plus vite qu'un étranger, et le préviendra lorsque celui-ci hésitera. C'est pourquoi l'on ne saurait écrire en mantchou que ceux qui se trou-

vent dans la même salle, et dont la vue peut s'étendre jusque sur l'écriture, en quelque sens que ce soit, ne puissent lire ce que l'on écrit, surtout si ce sont de grandes lettres.

Il n'y a point de Mantchou qui ne préfère sa langue naturelle à toutes les autres, et qui ne la croie la plus belle et la plus riche du monde. Le fils aîné de l'empereur, à l'âge de trente-cinq ans, s'imaginait qu'il était impossible de rendre le sens de la langue mantchoue, et plus encore la majesté de son style, en aucune des langues européennes : il les traitait de barbares. La reliure de nos livres et nos gravures lui plaisaient beaucoup, mais il trouvait les caractères petits, en petit nombre, et mal distingués les uns des autres. Il prétendait qu'ils formaient une espèce de chaîne dont les anneaux étaient un peu tortillés, ou plutôt qu'ils ressemblaient à la trace des pieds d'une mouche sur une table poudreuse. Il ne pouvait se persuader qu'avec des caractères de cette nature on pût exprimer un grand nombre de pensées et d'actions, et tant de choses mortes ou vivantes, comme avec ceux des Chinois et des Mantchous, qui sont beaux, nets et bien distincts. Enfin il soutenait que sa langue était fort majestueuse et très-agréable à l'oreille; au lieu que dans le langage des missionnaires il n'entendait qu'un gazouillement continuel, fort approchant du jargon de Fo-kien.

Le père Parennin, pour convaincre ce prince que les langues de l'Europe pouvaient expri-

mer tout ce qui était prononcé en langue mantchoue, traduisit sur-le-champ en latin une lettre au père Suarez, que le prince avait dictée dans sa propre langue. Il lui fit ensuite convenir que les caractères romains étaient préférables à ceux de la Mantchourie, parce que, malgré leur petit nombre, ils ne laissent pas d'exprimer quantité de mots chinois et mantchous, que sa nation ne peut écrire avec ses caractères. Il lui proposa pour exemple les mots *prendre*, *platine*, *griffon*, *friand*, qu'il fut impossible au prince de rendre dans sa langue, parce que, le mantchou n'admettant point deux consonnes de suite, il ne pouvait écrire que *perendere*, *pelatine*, *gheriffon* et *feriand*. Le père Parennin lui fit encore observer que les Mantchous ne pouvaient commencer aucun mot par les lettres *b* et *d*, et qu'ils étaient forcés de leur substituer *p* et *t* comme dans *bestia* et *deus*, qu'ils écrivent *pestia* et *teus*. Les Européens ayant une infinité d'autres sons qui ne peuvent être exprimés par les caractères mantchous, quoiqu'un Mantchou puisse les prononcer, Parennin conclut que l'alphabet français avait beaucoup d'avantage sur celui de la Mantchourie.

Il objecta d'ailleurs au prince que chez les Mantchous la voyelle *e* est toujours ouverte, qu'à l'exception de quelques mots qui finissent par *n*, elle n'est jamais muette ; et que, dans ce dernier cas, aucun signe ne le fait connaître. Il ajouta que le même défaut se trouve

dans la langue chinoise, et que, les Mantchous ayant la lettre *r*, leur langue a de l'avantage sur celle de la Chine pour exprimer les noms étrangers ; mais il soutint que la langue mantchoue, en elle-même, n'est pas commode pour le style concis et coupé ; qu'elle a des mots trop longs et peu convenables, par conséquent, à la poésie. Il dit enfin qu'elle a peu de transitions, et que celles mêmes qu'elle a ne sont pas assez sensibles ; que les plus grands esprits ne peuvent surmonter cette difficulté, et demeurent souvent dans l'embarras pour lier leurs phrases ; qu'après y avoir pensé longtemps, ils se voient fréquemment obligés d'effacer ce qu'ils ont écrit, sans en apporter d'autre raison que le mauvais son ou la dureté d'une expression, l'impropriété du tour et le défaut de liaison. Le prince ne put nier que sa langue ne fût sujette à ces inconvéniens ; mais il prétendit qu'elle ne les avait pas dans la conversation, et que l'on parlait sans hésiter. Parennin le pria d'observer que ceux qui ne possédaient pas comme lui la langue mantchoue dans sa perfection allongeaient beaucoup les finales ; et qu'ils ajoutaient souvent le mot *yala*, quoiqu'il ne signifie rien ; qu'ils s'applaudissaient beaucoup lorsqu'ils n'avaient répété que deux ou trois fois ce mot dans une conversation ; que ceux qui étaient arrivés nouvellement du centre de la Mantchourie en usaient aussi fréquemment que les autres : ce qui prouverait assez que les transitions sont en

petit nombre; enfin que les auteurs, n'osant employer le mot *yala* dans les compositions de quelque élégance, surtout depuis que l'empereur l'avait condamné en cessant de s'en servir, étaient fort embarrassés à passer d'un sujet à l'autre.

Le prince répondit en souriant que la partie n'était pas égale, parce qu'il n'avait jamais été en Europe; mais que, s'il eût fait ce voyage, il serait revenu assez bien instruit des défauts de la langue française pour confondre les missionnaires. Parennin répliqua que le prince n'aurait pas été aussi chargé qu'il le pensait, parce que les Français, loin d'abandonner le langage au caprice du public, avaient formé une académie, dans la seule vue de le réformer et de le perfectionner; mais ayant été forcé de convenir, sur une autre question qu'on lui fit, que les Français ont emprunté quantité de termes des autres nations, surtout en matière d'arts et de sciences, le prince s'écria que la victoire était à lui : « Pour nous, lui dit-il, » nous n'avons emprunté que fort peu de » mots des Mongols, et moins des Chinois, et » nous les avons dépaysés en leur donnant une » terminaison mantchoue. Vous autres, vous » vous êtes enrichis des dépouilles de vos voi- » sins. En vérité, vous avez bonne grâce, après » cela, de venir chicaner la langue mantchoue » sur des bagatelles! »

La dispute dura jusqu'à ce que le prince héréditaire eût reçu la réponse du père Suarez.

Il en fut content, et il commença à prendre une meilleure opinion des langues de l'Europe: c'est-à-dire qu'il les plaça immédiatement au-dessous de la sienne; encore penchait-il à donner la seconde au chinois; mais le missionnaire protesta fortement contre cette idée, en alléguant la multitude d'équivoques dont cette langue est remplie.

On a rapporté ces détails pour faire sentir le prix que la vanité nationale attache à la prééminence du langage, même chez des peuples que nous regardons comme barbares, et en même temps pour faire voir les différentes idées des différens peuples sur l'harmonie et l'élégance.

Le pays des Mongols proprement dits, appelés *Mogols* par une abréviation vulgaire et inexacte, est bordé à l'est par le pays des Mantchous, et la grande muraille de la Chine; au sud, par le Thibet; à l'ouest, par le pays des Eleuths; au nord, par la Sibérie. Mais ces limites sont bien vagues, et ce serait trop hasarder que de vouloir donner, même par approximation, l'étendue de cette contrée si peu connue. Le milieu de ce pays est un plateau froid et stérile. C'est là que se termine le désert de Chamo ou Cobi.

Cette portion du plateau central de l'Asie a été le théâtre des plus grandes actions que l'histoire attribue aux Tartares. C'est là que le grand empire de Gengis-khan et de ses successeurs, chefs de hordes mongoles, prit naissance,

et qu'il eut son siége principal avant celui des conquérans mancthous qui gouvernent aujourd'hui la Chine. Là, pendant plusieurs siècles, on vit des guerres sanglantes et des batailles alors fameuses qui décidèrent le destin de plusieurs monarchies aujourd'hui détruites; là, toutes les richesses de l'Asie méridionale furent plusieurs fois réunies et dissipées. Enfin c'est dans ces déserts que les arts et les sciences furent long-temps cultivés, et qu'on vit fleurir quantité de puissantes villes, dont on a peine à distinguer aujourd'hui les traces, et dont les noms mêmes sont oubliés.

Quoique les différentes branches qui composent la nation des Mongols mènent une vie errante, elles ont leurs limites respectives au delà desquelles il ne leur est pas permis de s'établir. Les terres des princes mongols sont divisées en *kis* ou bannières.

Ces peuples portent divers noms dans les historiens. On les trouve nommés *Mongols*, *Mongous*, *Mongals*, *Mogols* et *Moguls*; suivant l'histoire d'Aboul-ghazi-khan, ils ont tiré leur nom de *Mogul* ou *Mongol-khan*, ancien monarque de leur nation. Les Chinois appellent quelquefois les Mongols *Si-ta-tsés*, ou Tartares occidentaux; et, par dérision, *Tsao-ta-tsés*, c'est-à-dire Tartares puans, parce qu'ils sentent effectivement fort mauvais.

Les Mongols l'emportent beaucoup sur les Mantchous par l'étendue de leur pays et par leur nombre.

Ils parlent tous la même langue, qu'on appelle simplement *langue mongole*. A la vérité, ils ont quelques dialectes; mais ils s'entendent tous les uns les autres, et qui sait la langue des uns se fait comprendre de tous les autres. Le père Régis nous apprend que les caractères qui subsistent sur les anciens monumens mongols sont les mêmes que ceux d'aujourd'hui, et qu'ils diffèrent de ceux du mantchou. Ils n'ont pas la moindre ressemblance avec les caractères chinois, et ne sont pas plus difficiles à apprendre que les caractères romains : ils s'écrivent sur une espèce de table, avec un poinçon de fer; aussi les livres sont-ils fort rares parmi les Mongols. L'empereur de la Chine en a fait traduire quelques-uns pour leur plaire, et les a fait imprimer à Pékin. Mais le plus commun de leurs livres est le calendrier du tribunal chinois des mathématiques, qui se grave en caractères mongols.

Les Mongols sont la plupart d'une taille médiocre, mais robustes; ils ont la face large et plate, le teint basané, le nez plat, les yeux noirs et disposés obliquement, les cheveux noirs et aussi forts que le crin de leurs chevaux; ils se les coupent ordinairement assez près de la tête, et n'en conservent qu'une touffe au sommet, qu'ils laissent croître de sa longueur naturelle. Ils ont peu de barbe.

Gerbillon les représente fort grossiers, mais honnêtes et d'un bon naturel. Ils sont, dit-il, sales dans leurs tentes, et malpropres dans

leurs habits ; ils vivent au milieu des ordures de leurs bestiaux, dont la fiente tient lieu de bois pour faire du feu. D'ailleurs ils sont excellens cavaliers et habiles chasseurs, adroits à tirer de l'arc, à pied et à cheval. En général, ils mènent une vie fort misérable. Ennemis du travail, ils aiment mieux se contenter de la nourriture qu'ils tirent de leurs troupeaux que de se donner la peine attachée à la culture de la terre, qui est assez bonne en plusieurs endroits.

Régis observe que les Mongols n'aiment à se distinguer les uns des autres que par la grandeur et le nombre de leurs tentes, et par la multitude de leurs troupeaux. Ils bornent leur ambition à conserver le rang que leur ont laissé leurs ancêtres, et n'estiment les choses que par l'utilité, sans se soucier de ce qui est rare ou précieux. Leur naturel est gai et ouvert, toujours disposé à la joie ; ils ont peu de sujets d'inquiétude, parce qu'ils n'ont pas de voisins à ménager, ni d'ennemis à craindre, ni de grands seigneurs auxquels ils soient obligés de faire leur cour, ni d'affaires difficiles, ou qui les obligent à se contraindre. Leurs occupations, ou plutôt leurs amusemens continuels, sont la chasse, la pêche ou d'autres exercices du corps.

Suivant Régis, l'habit ordinaire des Mongols est fait de peaux de mouton et d'agneau, dont ils tournent la laine du côté du corps. Quoiqu'ils sachent préparer et blanchir assez

bien ces peaux de même que celles de cerf, de daim et de chèvre sauvage, que les riches portent au printemps en forme de vestes, toutes leurs précautions n'empêchent pas qu'en s'approchant d'eux, on ne les sente. Leurs tentes exhalent une odeur de brebis qui est insupportable. Un étranger qui se trouve parmi eux est obligé de construire la sienne à quelque distance.

Leurs armes sont la pique, l'arc et le sabre, qu'ils portent à la manière des Chinois. Ils font toujours la guerre à cheval, comme tous les nomades.

Leurs troupeaux sont composés de chevaux, de chameaux, de vaches et de moutons, assez bons dans leur espèce, mais qui ne peuvent être comparés avec ceux des Kalmouks, soit pour la bonté ou pour l'apparence. Leurs moutons néanmoins sont fort estimés; ils ont la queue longue d'environ deux pieds, et presque de la même dimension en grosseur : elle pèse ordinairement dix ou onze livres. Les Mongols n'élèvent pas d'autres animaux que ceux qui paissent l'herbe; ils abhorrent surtout les porcs.

La manière de vivre de tous les Mongols est uniforme; ils errent çà et là avec leurs troupeaux, s'arrêtant dans les lieux où ils trouvent le plus de fourrage : en été, dans des lieux découverts, près de quelque rivière ou de quelque lac; en hiver, du côté méridional de quelque montagne qui les mette à couvert du vent

du nord, extrêmement froid en ce pays, et où la neige leur fournisse de l'eau. Leurs alimens sont fort simples. Pendant l'été, ils se nourrissent de laitage, usant indifféremment du lait de vache, de jument, de brebis, de chèvre et de chameau; ils boivent de l'eau bouillie avec le plus mauvais thé de la Chine, y mêlant de la crème, du beurre ou du lait. Ils font aussi une liqueur spiritueuse avec du lait aigre, surtout avec du lait de jument, qu'ils distillent après l'avoir fait fermenter. Les riches mêlent de la viande de mouton fermentée avec ce lait aigre, ensuite ils le distillent, ce qui fait une liqueur forte et nourrissante, dont ils aiment à s'enivrer. Ils prennent beaucoup de tabac. Quoique la polygamie ne leur soit pas défendue, ils n'ont ordinairement qu'une femme. Leur usage est de brûler leurs morts, et d'enterrer les cendres sur quelque hauteur, où ils forment un amas de pierres sur lequel ils placent de petits étendards.

Ils habitent sous des tentes ou dans des cabanes mobiles, dont les portes sont fort étroites, et si basses, qu'ils n'y peuvent entrer sans se courber. Ils ont l'art d'en joindre si parfaitement toutes les parties, qu'ils se garantissent du souffle perçant des vents du nord.

Quant au commerce, les petits marchands de la Chine viennent en grand nombre chez les Mongols, et leur apportent du riz, du thé bohé, qu'ils appellent *kara-chay*, du tabac, des étoffes de coton et d'autres étoffes commu-

nes, diverses sortes d'ustensiles ; enfin, tout ce qui convient à leurs besoins. En échange, ils reçoivent des bestiaux ; car l'usage de la monnaie n'est pas connu des Mongols.

Tous ces peuples n'ont, suivant Gerbillon, qu'une même religion, qui est celle du Thibet, c'est-à-dire qu'ils adorent l'idole Fo, qu'ils appellent *Foucheké* dans leur langue. Ils croient à la transmigration des âmes, et ils ont pour les lamas, qui sont leurs prêtres, une si profonde vénération, que non-seulement ils leur obéissent aveuglément, mais encore leur donnent ce qu'ils ont de meilleur. La plupart de ces prêtres sont fort ignorans ; ils passent pour savans lorsqu'ils sont capables de lire les saints livres en langue du Thibet. On ajoute que leur libertinage est excessif, surtout avec les femmes, qu'ils débauchent impunément. Cependant les princes du pays se conduisent par leurs conseils, et leur cèdent le rang dans toutes les cérémonies. Ces prêtres sont aussi médecins, pour avoir plus d'occasions de tromper ces peuples grossiers, parmi lesquels il y a peu d'hommes qui sachent lire et écrire. On voit même des lamas qui entendent à peine leurs prières ; elles se récitent d'un ton grave et assez harmonieux ; c'est à peu près à quoi se réduit le culte religieux des Mongols : ils n'ont pas de sacrifices ni l'usage des offrandes ; mais le peuple se met souvent à genoux, tête nue, devant les lamas, pour recevoir l'absolution de ses péchés, et ne se lève qu'après avoir reçu l'im-

position des mains. Ils sont communément persuadés que les lamas peuvent faire tomber la grêle et la pluie.

Les Mongols sont fort dévots, et presque tous portent au cou des chapelets, sur lesquels ils récitent leurs prières. Il y a peu de leurs princes qui n'aient un temple dans leur territoire, quoiqu'ils n'y aient pas une seule maison.

Un prince mongol versé dans l'histoire de ses ancêtres, à qui le père Gerbillon demanda dans quel temps les lamas avaient introduit la religion de Fo dans sa nation, lui répondit que c'était sous le règne de l'empereur Koublay, que nous nommons *Koblay-khan*, petit-fils de Gengis-khan, et conquérant de la Chine au treizième siècle.

Ces lamas mongols ont à leur tête un chef subordonné au dalaï-lama du Thibet ; il se nomme le *koutouktou*.

Ces peuples sont divisés d'ailleurs en quarante-neuf bannières sous un grand nombre de petits princes. Régis observe que les Mantchous, après avoir conquis la Chine, donnèrent aux principaux Mongols des titres seigneuriaux ; qu'ils assignèrent un revenu à chaque chef de bannière ; qu'ils réglèrent les limites des territoires, et qu'ils y établirent des lois par lesquelles ils ont été gouvernés jusqu'aujourd'hui. Il y a dans Pékin un grand tribunal où l'on appelle de la sentence de ces princes, qui sont obligés d'y comparaître eux-mêmes, lorsqu'ils y sont cités. Les Kalkas sont

assujettis aux mêmes règlemens depuis qu'ils sont soumis à l'empire de la Chine.

De toutes les nations mongoles qui dépendent de la Chine, la plus nombreuse et la plus célèbre est celle des Kalkas, ou Mongols jaunes : ils tirent leur nom de la rivière de Kalka. Leurs états, qui sont immédiatement à l'est des Eleuths, ont une étendue de plus de trois cents lieues de l'est à l'ouest, et du nord au sud, vont, suivant Gerbillon, depuis le 50e. et le 51e. degré de latitude jusqu'à l'extrémité méridionale du grand désert de Chamo, qu'on met au nombre de leurs possessions, parce qu'ils y campent en hiver.

Les Kalkas sont les descendans de ces Mongols qui furent chassés de la Chine vers l'an 1368, par Hong-hou, fondateur de la dynastie de Ming, et qui, s'étant retirés du côté du nord, au delà du grand désert, s'établirent principalement sur les rivières de Selinga, d'Orkhon, de Toula et de Kerlon, où les pâturages sont excellens et les eaux abondantes. Il est surprenant qu'après avoir été si long-temps accoutumés aux délicatesses de la Chine, ils aient pu reprendre si facilement la vie errante et grossière de leurs ancêtres.

Cette partie de la Mongolie offrait autrefois plusieurs villes qui n'existent plus : les missionnaires remarquèrent sur les bords septentrionaux du Kerlon les ruines d'une ville considérable, dont la forme avait été carrée. On distinguait encore les fondemens, quelques

parties de murs, et deux pyramides à demi ruinées; elle avait eu vingt lis chinois de circonférence ; son nom était *Para-hotun,* c'est-à-dire la ville du tigre. Les Mongols regardent le cri d'un tigre comme un augure favorable.

On voit les ruines de plusieurs autres villes dans les pays des Mongols et des Kalkas, mais peu anciennes : elles ont été bâties par les Mongols, successeurs du fameux Koblay-khan, qui, ayant conquis toute la Chine, devint le fondateur de la dynastie d'Y-huen. Quoique le génie de cette nation lui fasse préférer ses tentes aux maisons les plus commodes, on peut supposer qu'après la conquête de la Chine, Koblay-khan, dont le caractère ne s'éloignait pas des mœurs chinoises, civilisa ses sujets, et leur fit prendre les usages du pays qu'ils avaient subjugué. La honte de paraître inférieurs à des peuples qu'ils avaient vaincus porta sans doute les Mongols à bâtir des villes dans leur patrie ; ils firent alors ce qu'on a vu faire aux Mantchous sous le gouvernement de l'empereur Khang-hi, qui a bâti de grandes villes dans les cantons les plus reculés, et de belles maisons de plaisance dans ceux qui touchent à la Chine.

La religion des Kalkas n'est pas différente de celle des autres Mongols. Ils ont aussi leur koutouktou, mais qui n'est pas soumis au dalaï-lama : il habite des tentes ; il est assis dans la plus grande, sur une espèce d'autel où il reçoit les hommages de plusieurs nations ;

il ne rend le salut à personne. Les grands et le peuple le considèrent comme un dieu, et lui rendent les mêmes adorations qu'à Fo même. Leur aveuglement, qui va jusqu'à la folie, les porte à croire qu'il n'ignore rien, et qu'il dispose absolument du pouvoir et des faveurs de Fo. Ils sont persuadés qu'il est déjà rené au moins quatorze fois, et qu'il renaîtra encore lorsque son temps sera fini.

Le dalaï-lama, ou souverain pontife de toutes les régions mongoles, confère à ses lamas divers degrés de pouvoir et de dignité, dont le plus éminent est celui de koutouktou, ou de Fo vivant : un titre si distingué n'est le partage que d'un petit nombre. Le plus célèbre et le plus respecté de tous les koutouktous est celui des Kalkas ; il est regardé comme un oracle infaillible : il s'est même entièrement dérobé à l'autorité du dalaï-lama ; la sienne est si bien établie, que celui qui paraîtrait douter de sa divinité, ou du moins de son immortalité, serait en horreur à toute la nation. Il est vrai que la cour de la Chine contribua beaucoup à cette apothéose, dans la vue de diviser les Mongols et les Kalkas ; elle conçut que l'exécution de ce dessein serait difficile tant que les deux nations reconnaîtraient un même chef de religion, parce que ce souverain prêtre serait toujours intéressé à les réconcilier dans leurs moindres différens, et qu'au contraire un schisme ecclésiastique ne manquerait pas de leur faire rompre toute sorte de commu-

nication. Sur ce principe, elle embrassa l'occasion de soutenir secrètement le koutouktou contre le dalaï-lama, et sa politique n'a pas mal réussi.

Ce koutouktou n'a pas de demeure fixe : comme le dalaï-lama, il campe de côté et d'autre : cependant, depuis sa séparation, il ne met plus le pied sur les terres des Eleuths. Il est sans cesse environné d'un grand nombre de lamas et de Mongols armés, qui se rassemblent de toutes parts, surtout lorsqu'il change de camp, et qui se présentent à lui sur sa route pour recevoir sa bénédiction et lui payer ses droits. Il n'y a que les chefs de sa tribu, ou d'autres seigneurs de la même distinction qui aient la hardiesse de s'approcher de sa personne. Sa manière de bénir est en posant sur la tête du dévot sa main fermée, dans laquelle il tient un chapelet à la mode des lamas.

Le peuple est persuadé qu'il vieillit à mesure que la lune décline, et que sa jeunesse recommence avec la nouvelle lune. Dans les grands jours de fête, il paraît sous un magnifique dais de velours de la Chine, au bruit des instrumens. Il est assis sur un grand coussin de velours, les jambes croisées à la manière des Tartares, avec une figure de son dieu à chaque côté. Les autres lamas de distinction sont au-dessous de lui sur des coussins moins élevés, entre le lieu où il est placé et l'entrée du pavillon, tenant à la main chacun leur livre, dans lequel ils lisent en silence, et seulement

des yeux. Aussitôt que le koutouktou a pris sa place, le bruit des instrumens cesse, et le peuple, qui est assemblé devant le pavillon, se prosterne à terre, en poussant certaines acclamations à l'honneur de la divinité et de son prêtre. Alors des lamas apportent des encensoirs avec des herbes odoriférantes ; ils encensent d'abord les représentations de la divinité, ensuite le koutouktou. On apporte aussitôt plusieurs vases de porcelaine remplis de liqueurs et de confitures ; on en place sept devant chaque image de la divinité, et sept autres devant le koutouktou qui, après en avoir un peu goûté, fait distribuer le reste entre les chefs des tribus qui se trouvent présens, et se retire ensuite dans sa tente au son des instrumens de musique.

Le koutouktou des Kalkas n'est pas sans considération à la cour impériale. Si le désir de se conserver dans l'indépendance du dalaï-lama l'intéresse à gagner par des présens les favoris de l'empereur, la cour, qui a besoin de lui et de ses lamas pour contenir les Mongols de l'ouest dans la soumission, le traite dans toutes les occasions avec beaucoup d'égards. Il y reçut même une fois une marque de distinction fort extraordinaire. On célébrait la fête anniversaire de l'empereur Khang-hi, qui entrait alors dans la soixantième année de son âge : le koutouktou, ayant été averti de s'y rendre avec tous les vassaux de l'empire, fut dispensé de se prosterner plus d'une fois

devant sa majesté, quoique la loi ordonne trois prosternations, et cette distinction fut regardée comme un honneur sans exemple. Son intérêt le porte aussi à cultiver l'amitié des Russes de Sélinginskoi, avec qui ses sujets sont en commerce.

Les Kalkas avaient autrefois leur khan, qui descendait, comme les autres souverains mongols, de la famille de Gengis-khan; mais ayant eu une guerre malheureuse avec les Éleuths, leurs voisins, vers la fin du dix-septième siècle, ils se rendirent vassaux de la Chine pour en obtenir du secours; ils furent divisés en trois bannières, sous trois princes, dont l'un est régulo du troisième ordre; le second, cong ou comte; et le troisième a le titre de chaffak. C'est dans ce pays que sont les haras et les troupeaux de l'empereur: ces troupeaux et ces haras, affermés à des petits princes mongols, contribuent à les lui attacher. Ils n'ont point le pouvoir d'ordonner de la vie de leurs sujets, ni celui de confisquer leurs biens. La connaissance de ces cas est réservée à l'un des tribunaux suprêmes de Pékin, qui porte le nom de *Mongol-chour-gan*, ou de tribunal des Mongols; mais, quoique soumis, ces peuples ne paient point de tribut.

Les terres des Mongols sont peu propres au labourage, et manquent, en plusieurs endroits, de bois et d'eau; elles abondent d'ailleurs en toutes sortes de gibier et de bêtes fauves, sans en excepter les espèces communes en Eu-

rope, telles que le lièvre, le faisan et le cerf. On y voit aussi d'immenses troupeaux de chèvres jaunes ou *hoang-yang*.

Les chevaux, les ânes et les chameaux sauvages se trouvent plus à l'ouest; ils ne diffèrent pas de ceux qui sont privés. Le cheval sauvage est nommé *tahi* par les Mantchous, et *takia* par les Kalmouks; l'âne sauvage s'appelle *koulan*. Les chameaux sauvages sont si légers, qu'ils se dérobent aux flèches même des plus habiles chasseurs; les chevaux sauvages marchent en troupes nombreuses, et lorsqu'ils rencontrent des chevaux privés, ils les environnent et les forcent de prendre la fuite. On trouve aussi beaucoup de sangliers dans les bois et les plaines qui bordent la rive droite du Toula. On mange la chair de l'âne sauvage. Les Mongols la trouvent saine et nourrissante.

Le han-ta-han est un animal de la Mongolie qui ressemble à l'élan. La chasse en est commune dans le pays des Ssolons, et l'empereur Khang-hi prenait quelquefois plaisir à cet amusement. Les missionnaires virent des han-ta-hans de la grosseur de nos plus grands bœufs; il ne s'en trouve que dans certains cantons, et surtout vers la montagne de Suelki, dans des terrains marécageux, qu'ils aiment beaucoup, et où la chasse en est aisée, parce que leur fuite est moins facile.

Le chu-lon, ou le chelason, que Régis prit pour une espèce de lynx, est à peu près de la

forme et de la grosseur d'un loup. On fait beaucoup de cas à Pékin de la peau de cet animal. Son usage parmi les Chinois est pour ce qu'ils nomment leurs *tahou* ou leurs surtouts. Le poil en est long, doux, épais, et de couleur grisâtre; ces peaux se vendent fort bien à la cour du czar, quoique le chulon soit fort commun en Russie et dans les pays voisins.

Le tigre, qui se nomme *lao-hou* parmi les Mongols, infeste également la Chine et la Mongolie; il passe dans les deux régions pour le plus féroce de tous les animaux; son cri seul pénètre d'horreur ceux qui ne sont point accoutumés à l'entendre. Les tigres, dans ces contrées orientales, sont d'une grosseur et d'une légèreté surprenantes: ils sont ordinairement d'un roux fauve, coupé de larges bandes noires; mais il s'en trouve quelquefois de blancs avec des bandes noires et grises. Les mandarins militaires se servent de ces peaux, sans en retrancher la tête et la queue, pour couvrir leurs chaises dans les marches publiques. A la cour, les princes en couvrent leurs coussins pendant l'hiver. On observe que cet animal, lorsqu'il est environné de chasseurs qui lui présentent l'épieu, s'accroupit sur sa queue, et soutient long-temps l'aboiement des chiens et les coups de flèches; enfin, lorsque sa rage s'allume, il s'élance avec une rapidité incroyable, en fixant les yeux sur les chasseurs; mais ils tiennent toujours la pointe de leurs épieux tournée vers lui, et le percent au moment où il croit fran-

chir la barrière qu'on lui oppose. Les chasseurs impériaux sont si prompts, qu'il arrive peu d'accidens.

Le pao est une sorte de léopard qui a la peau blanchâtre, et tachetée de rouge et de noir. Quoiqu'il ait la tête et les yeux d'un tigre, il est moins gros, et son cri est différent.

Les cerfs multiplient prodigieusement dans les déserts et les forêts de la Mongolie : on remarque de la différence dans leur couleur, dans leur grosseur et dans la forme de leur bois, suivant les différens cantons de cette vaste contrée. Il s'en trouve de semblables à ceux de l'Europe.

La chasse du cerf, que les Chinois nomment *tchao-lou*, c'est-à-dire l'appel du cerf, a tant d'agrément en Mongolie, que l'empereur Khang-hi y était quelquefois avant le lever du soleil. Les chasseurs portent quelques têtes de biches, et contrefont le cri de cet animal. A ce bruit, les plus grands cerfs ne manquent point de paraître; ils jettent leurs regards de tous côtés; enfin, découvrant les têtes, ils grattent la terre avec leurs cornes, et s'avancent furieusement; mais ils sont tués par d'autres chasseurs qui sont en embuscade.

L'intrépidité des chevaux mongols est surprenante à la rencontre de bêtes aussi terribles que les tigres. Ils n'acquièrent néanmoins cette qualité qu'à force d'usage; car ils sont d'abord aussi timides que les autres chevaux. Les Mongols ont beaucoup d'habileté à les dresser; ils

en nourrissent un grand nombre de toutes sortes de poils, et leur usage est de les distinguer par différens noms. Pour la guérison de leurs maladies, qu'ils connaissent parfaitement, ils emploient des remèdes dont nos chevaux ne se trouveraient pas mieux que de la nourriture mongole. Ils préfèrent, dans un cheval, la force à la beauté. Les chevaux de Mongolie sont ordinairement d'une taille médiocre; mais dans le nombre il s'en trouve toujours d'aussi grands et d'aussi beaux qu'en Europe. Tels sont ceux de l'empereur et des grands.

Les terres des Kalkas ne sont pas riches en peaux de martres; mais on y trouve en abondance des écureuils, des renards, et un petit animal semblable à l'hermine, qu'ils appellent *tael-pi*, dont on emploie la peau, à Pékin, pour faire des teou-pong, c'est-à-dire des manteaux contre le froid. Le tael-pi est une espèce de rat fort commun dans quelques cantons des Kalkas, qui creuse en terre des trous pour s'y loger. Chaque mâle se fait le sien : il y en a toujours un qui fait la garde, et qui se précipite dans son trou lorsqu'il voit approcher quelqu'un; cependant la troupe n'échappe point aux chasseurs, lorsqu'ils ont une fois découvert le nid; ils l'environnent, ils ouvrent la terre en deux ou trois endroits, ils y jettent de la paille enflammée pour effrayer les petits habitans, et sans autre peine, ils en prennent un si grand nombre, que les peaux sont à fort bon marché.

La pêche des Mongols n'est pas considéra-

ble : leurs rivières n'approchent pas de celles des Mantchous. Les esturgeons, qu'ils prennent quelquefois dans le Toula, viennent du grand lac de Baïkal, avec lequel cette rivière communique.

L'agriculture n'est pas seulement négligée dans les pays habités par les nations des Mongols; elle y est condamnée comme inutile. Lorsque les missionnaires leur demandaient pourquoi ils ne cultivaient pas du moins quelques jardins, ils répondaient que *l'herbe est pour les bêtes, et que la chair des bêtes est pour l'homme.*

Les plaines de la Mongolie produisent quantité d'oiseaux d'une beauté rare. Celui dont on trouve la description dans *Aboulghazi-khan*, est apparemment une espèce de héron qui fréquente cette partie du pays des Mongols qui touche aux frontières de la Chine : il est tout-à-fait blanc, excepté le bec, les ailes et la queue, qu'il a d'un très-beau rouge; sa chair est délicate et a le goût de la gelinotte.

C'est dans la Mongolie que se trouve Maï-ma-tchin, ville bâtie par les Chinois sur l'extrême frontière de leurs limites avec la Russie asiatique. Ce lieu est le principal siége de leur commerce avec Kiakta, ville de Sibérie dépendante du gouvernement d'Irkoutsk.

Les Russes appellent cette ville Kitaïskaia-sloboda (bourg chinois) et Maïmatchin. C'est par corruption que cette nation, ainsi que les Mongols, ont adopté ce nom. Maï-ma-tchin

vient de deux mots mantchous : *maïma*, qui signifie commerce, et *tchen* ou *tchin*, lieu entouré de murs. Les Mongols le nomment *Daioergoe*, et aussi *Khadaldatchin*, comme les Mantchous.

Cette ville est à soixante toises au sud du mur de Kiakta, sur un terrain uni, à certaine distance du ruisseau qui baigne la ville russe. Elle renferme près de deux cents maisons bâties les unes près des autres. Au milieu de l'espace qui sépare les deux villes, on a planté des poteaux de dix pieds de hauteur. Sur l'un est une inscription en langue russe ; sur l'autre on en lit une en mantchou.

Maï-ma-tchin est défendu par une enceinte en bois, que l'on a ensuite revêtue d'un fossé large de trois pieds. L'enceinte forme un carré dont la longueur est de 350 toises de l'est à l'ouest, et la largeur de 200 du nord au sud. Une porte est placée au milieu de chaque côté, et ces portes répondent aux deux grandes rues qui se croisent. Au-dessus des portes sont de petits corps-de-garde en bois pour la garnison chinoise, qui veille à la police, surtout pendant la nuit. Des Mongols portant des habits déguenillés, et armés de bâtons, composent cette garnison. En dehors des portes, les Chinois ont élevé un parapet de bois plus large que la porte et haut de quatre toises, pour empêcher de voir ce qui se passe dans les rues. Les maisons sont bâties à la chinoise. Les édifices publics les plus remarquables sont la maison de

l'inspecteur du commerce, les deux pagodes, le théâtre, et la mosquée mahométane, située dans le quartier des Boukarski.

Les étrangers peuvent entrer en tout temps dans la grande pagode, pourvu qu'ils soient accompagnés d'un des prêtres qui se trouvent toujours dans la cour. Cette cour extérieure est entourée de chevaux de frise. L'entrée fait face au mur de la ville qui est au sud. Il y a deux belles portes séparées par un petit bâtiment assez remarquable qui a son entrée au nord. Au dehors sont deux niches défendues par des grillages, et au fond desquelles on voit deux chevaux d'argile de grandeur naturelle, grossièrement modelés. Ils sont sellés, bridés, et conduits par deux hommes habillés en palefreniers. Le cheval de la droite est alezan, l'autre isabelle ; sa queue et sa crinière sont noires. Le premier est représenté au galop, le second au pas. Les figures des palefreniers et des idoles du temple sont artistement travaillées. Près de chaque cheval est un drapeau d'étoffe de soie jaune avec des dragons peints en argent.

On voit près d'une des portes de l'enceinte deux tours de bois entourées d'une galerie. Dans celle qui est à l'est il y a une grosse cloche de fonte que l'on frappe avec un battant de bois pour la sonner. Sur celle de l'ouest sont placées deux énormes timbales semblables à celles des Kalmouks. De chaque côté sont des bâtimens occupés par les prêtres.

Cette cour communique à la cour intérieure par une grande porte et deux petites. Les murailles intérieures sont couvertes de peintures représentant l'histoire des divinités chinoises.

A l'extrémité de cette seconde cour est un grand bâtiment entouré, ainsi que le temple, de colonnes ornées de sculptures dorées et vernissées en laque. Il est couvert d'un toit à la chinoise, auquel sont suspendues de petites clochettes de fer, et qui est entouré d'une galerie. Le long des parois de cet édifice s'élèvent des estrades sur lesquelles sont rangés avec beaucoup d'ordre des trophées d'armes, des bannières, des boucliers, des têtes de dragons, et d'autres figures bien sculptées. Une porte au fond, qui fait face à celle de l'entrée, est cachée en partie par un grand drapeau jaune orné de broderies en argent, et conduit à la colonnade du temple.

L'intérieur du temple est très-bien décoré. Les murailles sont couvertes de peintures qui représentent les plus célèbres exploits de la principale divinité. La grande idole a vingt-trois pieds de haut, le visage éclatant comme de l'or, la tête ornée d'une couronne, et de la barbe au menton. Elle a de chaque côté deux petites figures de femmes qui représentent de jeunes personnes de l'âge de quatorze ans. Au-devant de l'idole règne un assez grand espace entouré d'un grillage; il renferme un autel au-dessus duquel pendent des bandes de soie étroites. D'autres statues colossales entourent la fi-

gure principale, ou sont placées dans des niches à droite et à gauche.

Devant ces idoles sont deux tables ou autels, sur lesquels, aux jours de fête et de prières publiques, on dépose de la pâtisserie, des fruits secs, du poisson, et des moutons entiers. On met devant tous les autels des urnes, des cassolettes remplies d'encens, des flambeaux et des lampes, dont plusieurs brûlent jour et nuit devant la principale idole. On remarque, entre autres, un vase qui a la forme d'un carquois rempli de petites plaques en roseau, sur lesquelles sont écrites des devises chinoises. Le jour de l'an, les Chinois tirent une de ces devises; elles sont pour eux des oracles qui leur annoncent leur sort heureux ou malheureux dans le courant de l'année. A l'extrémité orientale de l'une des tables il y a un casque de bois vernissé en noir, que tous les dévots frappent avec une baguette en entrant dans le temple. Ce casque est regardé comme si sacré, qu'il n'est pas permis aux étrangers de le toucher, quoiqu'ils puissent tout voir, et même palper les idoles.

Le théâtre ressemble un peu à ceux des baladins d'Europe : cependant il est construit avec goût. A côté s'élèvent deux grands mâts sur lesquels on arbore, dans les jours de fête, de grands pavillons où sont peints des caractères chinois. On y joue de petites comédies en l'honneur des idoles. Les acteurs sont des garçons de boutique; les spectateurs se tien-

nent dans la rue. On voit que cela ressemble à nos parades.

Les négocians qui demeurent à Maï-ma-tchin sont tous natifs des provinces septentrionales de la Chine, surtout de Pékin, de San-tchouen et de quelques autres villes. Ils ne vivent dans cette bourgade que comme voyageurs, sans avoir leur famille avec eux ; on n'y tolère même aucune femme chinoise. On prétend que les femmes de Kiakta, qui ne sont pas sévères, les dédommagent de cette privation, et s'enrichissent avec eux. Chaque marchand a au moins un associé; l'un demeure à Maï-ma-tchin, pendant que l'autre va suivre les affaires à Kiakta : lorsque celui-ci est de retour avec les marchandises qu'il a prises en échange de celles qu'il avait apportées, son compagnon s'en charge, et part pour la Chine, où il va les vendre ; son absence dure communément un an.

L'inspecteur du commerce est ordinairement un homme de rang, ou un homme instruit, et quelquefois un mandarin à qui l'on donne cet emploi comme une espèce d'exil, parce qu'il s'est mal comporté, et on le laisse dans ce lieu éloigné jusqu'à ce que l'on soit content de lui. Les Chinois le qualifient d'am-van (commandant général) et fléchissent le genou gauche devant lui. Ses appointemens fixes ne montent pas à beaucoup près à la valeur des présens qu'il reçoit des négocians.

Les Chinois de Maï-ma-tchin sont aussi

propres sur leur personne que dans l'intérieur de leurs maisons. Ils paraissent peu sensibles au froid; car, sous le climat rigoureux de cette ville, ils font en hiver un si petit feu, qu'un Européen gèlerait de froid dans leurs appartemens. Leurs mets sont sains et adaptés à leur frugalité. Ils mangent beaucoup de plantes potagères, qu'ils cultivent dans leurs jardins, et de fruits, et sont très-friands de sucreries. Ils fournissent en partie Kiakta de choux, de concombres, de cornichons et de radis. Ils cultivent aussi des épinards, du céleri, du persil, des carottes, des choux frisés. Comme beaucoup de végétaux usuels ne mûrissent pas dans cette contrée, les Chinois apportent avec eux en venant à Maï-ma-tchin, du riz, plusieurs espèces de pois, et toutes sortes de fruits secs. En hiver, ils vendent à Kiakta des faisans qui y arrivent gelés.

Ces Chinois se passeraient plutôt de thé que de tabac à fumer. Quand ils sont oisifs, ils ne peuvent rester un quart d'heure sans avoir la pipe à la bouche, même dans la rue. Comme leurs pipes ne sont pas plus fortes qu'un dé à coudre, ils ont le plaisir de les charger et de les allumer fréquemment.

Ils sont affables et hospitaliers. Quoiqu'ils ne présentent que du tabac et du thé à ceux qui les visitent, ils le font de si bon cœur, qu'on ne saurait douter du plaisir qu'ils ont ainsi à faire les honneurs de ce qu'ils offrent. Lorsque l'on est intimement lié avec eux, ils servent des

confitures et des fruits secs. Quand ils rendent visite aux Russes ou aux étrangers qu'ils ne connaissent pas, ils sont très-bruyans, et quelquefois même impolis, sans aucun égard au rang ou à la qualité des personnages. Leur conduite est bien différente quand ils se trouvent avec leurs supérieurs chinois ; alors ils sont très-humbles et très-soumis.

Ils sont très-adonnés au jeu : dès que leurs affaires leur laissent quelques momens de libres, on les voit assis autour d'un damier, ou les cartes à la main. Cette passion les engage à se livrer à un petit commerce de détail pour se procurer des monnaies russes d'or et d'argent, qui facilitent les paiemens au jeu. Les Chinois de distinction s'amusent aussi, dans les momens de loisir, à jouer avec un chapelet ; ceux de la classe moyenne en ont toujours un à leur côté ; il est fait de résine de mélèse bien séchée. La transpiration continuelle des mains le rend aussi dur et aussi transparent que s'il était d'ambre ; on les vend alors très-cher aux Mongols.

Leur caractère posé, secret et rusé, leur donne de grands avantages sur les Russes. Le babil, le peu d'union et le sordide intérêt de ceux-ci détruisent les sages règlemens qui ont été faits pour eux. Il en résulte que les Chinois sont toujours les maîtres des prix des marchandises, dont ils empêchent d'ailleurs qu'il n'arrive une trop grande quantité qui les ferait baisser.

Près du Tola, rivière qui se jette dans la Selenga, à peu de distance et à l'ouest de Maïma-tchin, est une résidence mongole, nommée Ourga par les Russes; sa distance de Kiakta est de cinq verstes. C'est le lieu où se rassemblent les différentes caravanes qui viennent des diverses villes de la Chine.

Les marchandises se transportent en grande partie sur des chameaux. Les Chinois se servent aussi de misérables charrettes dont les roues sont très-mauvaises. Ils mettent communément quarante-six jours pour arriver à Tsinfou-kou, ville la plus voisine de la grande muraille; il leur en faut ensuite quatre à cinq pour gagner Pékin.

Les commerçans chinois parlent tous la langue mongole; c'est celle aussi dont se servent le plus ordinairement les Russes pour traiter avec eux. Plusieurs Chinois parlent le russe, mais assez mal. Le commerce se fait en général par échange. Les Chinois vont à l'entrepôt des Russes où les échantillons des marchandises sont exposés : quand ils ont fait leur choix, ils concluent leur marché; mais c'est plus souvent chez les marchands russes que l'affaire se termine. On commence par stipuler les marchandises que le Chinois donnera en échange; ensuite on convient du prix, tout en prenant du thé. Quand on est d'accord, le Chinois met son cachet sur les ballots, ou même sur la porte du magasin, lorsqu'il prend toute une partie de marchandises. A son tour, le

Russe se transporte chez le Chinois pour examiner et choisir ce qui lui convient ; son choix fait, il met les ballots de côté, et les fait garder jusqu'au moment de l'échange définitif.

Les Russes vendent principalement aux Chinois des pelleteries. Les plus précieuses, qui sont très-chères, se tirent de la Sibérie et des îles situées entre l'Asie et l'Amérique ; il en vient peu des déserts de la Russie. Les autres objets sont des cuirs, du maroquin, du suif, de la colle-forte, de la colle de poisson, du drap commun, du feutre, du camelot, de la toile, des mouchoirs communs, des étoffes brochées en or, des flanelles, du papier à tapisserie, des chaudrons de cuivre jaune, des bouteilles de verre commun, des glaces et des miroirs, du fer-blanc, des haches, des serpes, des faux, des couteaux de poche, des ciseaux communs, des cadenas, des serrures ; enfin des moutons, des bœufs et des chevaux ; plusieurs des marchandises manufacturées sont de fabrique étrangère.

Les Russes prennent en échange, des Chinois, des étoffes de soie, des toiles de coton, de la porcelaine, de la soie écrue et du fil, du coton en laine, toutes sortes d'objets en laque, divers ustensiles de fer, de l'encre de la Chine, des images peintes sur soie et sur papier, du papier à thé, des boîtes de couleurs, de petites pipes en fer, diverses bagatelles, du sucre candi, de l'anis étoilé, des fruits confits, enfin du thé, qui est la marchandise la plus pré-

cieuse, et de la défaite la plus avantageuse. Le gouvernement s'est réservé le commerce exclusif de la rhubarbe.

Cette plante est commune dans les parties du pays des Mongols, arrosées par l'Argou et la Selenga; on la trouve surtout sur les montagnes qui ne sont pas très-boisées. Elle croît au milieu des rochers. On reconnaît les meilleures racines, qui sont les plus vieilles, à leurs tiges larges et épaisses. Les Mongols commencent à les tirer de terre au mois d'avril ou de mai. Ils les nettoient à mesure qu'ils les arrachent, et les suspendent aux arbres voisins, jusqu'à ce que la récolte soit entièrement finie; alors ils les emportent chez eux. Ils les remettent ensuite aux préposés du gouvernement chinois, qui mettent de côté les meilleurs morceaux.

L'exportation de la rhubarbe de première qualité est défendue en Chine sous des peines très-sévères. Les Russes de Kiakta en obtiennent par contrebande en gagnant les préposés chinois, qui la laissent mêler avec des racines de qualité inférieure dans les sacs où elles sont renfermées. Ces sacs, qui sont de laine, contiennent plus de cinq pouds (180 livres); on les charge sur des chameaux, et ils arrivent à Kiakta, où des commissaires sont chargés d'examiner la rhubarbe. Elle y est déposée dans un magasin particulier. Des ouvriers jurés la nettoient et en enlèvent les portions gâtées; ils mettent de côté les racines spon-

gieuses et vermoulues. On pèse toutes celles qui ont été reconnues bonnes, et on les paie au prix convenu en pelleteries. Tous les rebuts sont brûlés, de même que l'écorce des morceaux de choix.

Au sud-est de Maï-ma-tchin et de Nertschinsk, ville de Sibérie, se trouve Naoun, ville chinoise. Tous les ans il en part un détachement qui se rend à Zouroukhaïtou, fort sur la frontière de Sibérie, et sur l'Argoun, pour examiner les limites, conjointement avec les Russes. Ceux qui le composent apportent avec eux des marchandises, ce qui leur est permis par le traité de commerce. Les marchands de Nertschinsk, et d'autres villes, arrivent, de leur côté, à l'époque de cette visite, qui a lieu au mois de juillet. Quand ils ont terminé leurs affaires, ils quittent Zouroukhaïtou, qui n'est plus habité que par quelques Cosaques. Les marchands chinois, armés d'arcs et de flèches, ont l'air très-militaire. Les Russes les appellent *Merguenzi*, nom qu'ils donnent en général à tous les détachemens qui viennent sur les frontières ; mais ces marchands se désignent eux-mêmes par le nom d'*Houssaï*. Leur langage n'est ni le mongol ni le chinois ; ils ont avec eux des interprètes mongols. Ils mettent un mois pour aller de Naoun à l'Argoun ; ils s'y arrêtent un mois, puis se rassemblent pour s'en retourner. Les uns prennent au sud, d'autres descendent dans de petits bateaux l'Argoun et l'Amour, ou Saghalien-oula, jus-

qu'à la mer, pour constater l'état de ces deux rivières qui forment la ligne de démarcation, et s'assurer si l'on n'a pas empiété sur le territoire chinois.

Le pays arrosé par l'Argoun est montagneux et nu. En plusieurs endroits, les rochers forment des escarpemens inaccessibles. Les landes qui s'étendent au delà n'offrent de toutes parts qu'un terrain composé de gravier, de fragmens de rochers, et de cailloux, parmi lesquels on en voit beaucoup qui tiennent du cacholong et de la cornaline. Ceux-ci sont à demi transparens ; mais on en trouve rarement d'une grosseur remarquable, et qui soient sans défaut. Les montagnes qui, à des distances différentes, bordent l'Argoun, paraissent diminuer de hauteur ; elles finissent, en se prolongeant au sud, par s'éloigner de cette rivière pour faire place à une vaste plaine, qui s'élargit de plus en plus vers le Dalaï-Nor, ou lac de Dalaï. Ce fond est très-humide, salin et stérile. L'Argoun, moins resserré dans son cours, coule avec plus de lenteur dans ce fond ; il en inonde une partie en juin, parce qu'il reçoit alors les eaux de plusieurs terrains marécageux, qui ne dégèlent qu'à cette époque. Pendant cette inondation, l'Argoun reçoit beaucoup de poissons du Dalaï-Nor, où ils sont très-nombreux.

La contrée supérieure de l'Argoun n'est pas susceptible d'être habitée, le terrain n'étant nullement propre au labourage, et manquant totalement de bois. En juin, l'herbe des mon-

tagnes et des steppes élevées se fane et se dessèche; ces hauteurs fourmillent de sauterelles, qui marquent le changement de saison en s'élevant avec bruit dans l'air.

La majeure partie des montagnes de ces contrées n'est composée que de roches qui tombent aisément en efflorescence. Ces particules, charriées et dispersées par les vents, les pluies, les eaux de neiges et les égouts des ravins, sont réduites en sable, et remplissent les vallons et les plaines. L'élévation du sol qui est exposé aux frimas influe sur le climat, de même que dans toutes les contrées montagneuses. La Daourie, ou le pays que traverse l'Argoun, est bien plus froide que les régions qui sont plus à l'ouest, quoique situées sous le même parallèle. L'air de la Daourie est le même que celui des Alpes. Ce pays a la température de ceux qui se trouvent au nord d'une chaîne de montagnes où l'influence des vents du sud est interceptée; il est exposé aux vents du nord qui viennent de la mer glaciale, et qui sont très-froids, même en été. Ce sont aussi les vents dominans de la Sibérie.

On ne voit, pour ainsi dire, que des forêts de pins en Daourie et près du Selenga, parce que le terrain est partout sablonneux. Ces forêts ne couvrent ordinairement que les flancs les plus élevés et les cimes des montagnes; leur aspect anime le paysage; celles qui garnissent le centre de la chaîne sont composées de mélèses, de diverses espèces de pins, de

sapins, de bouleaux et de peupliers. Il y fait bien plus froid que dans les branches latérales. Les bois moins forts sont formés d'aunes, de bouleaux nains, de rhododendrons de Daourie, et de différentes espèces de saules. Enfin les parties les plus élevées sont couvertes de neige pendant toute l'année. Les unes n'ont sur leur cime que des touffes d'arbres chétifs, les autres seulement des buissons rampans.

CHAPITRE II.

Kalmoukie, ou pays des Éleuths.

A l'ouest de la Mongolie commence le pays des Éleuths ou la Kalmoukie, qui s'étend entre le 35e. et le 50e. degré de latitude septentrionale. Il a pour bornes, à l'est, le mont Sogdo, qui le sépare de la Mongolie; au nord, la Sibérie; à l'ouest, le pays des Kirghis; au sud-ouest, la Petite-Boukharie; au sud, le Thibet.

Ce pays, situé sous le plus beau climat du monde, serait très-fertile, s'il était mieux pourvu d'eau; mais, quoique la plupart des grandes rivières de l'Asie en tirent leurs sources, il manque de sources dans une infinité d'endroits, et cet inconvénient le rend inhabitable, excepté sur les bords de ses lacs et de ses rivières. C'est une des plus hautes régions du globe. Une observation du père

Verbiest peut servir à faire connaître l'élévation extrême de ce pays. Se trouvant à la suite de l'empereur dans le pays des Mongols, à quatre-vingts lieues au nord de la grande muraille, vers la source du Kargamouran, ce missionnaire calcula que l'on était de trois mille pas géométriques plus haut que la côte maritime la plus proche de Pékin.

Cette élévation considérable est cause que le plateau de l'Asie centrale paraît très-froid en comparaison des pays qui sont sous la même latitude. Des voyageurs dignes de foi, qui ont parcouru cette contrée, assurent qu'au milieu de l'été le vent du nord y est si perçant, qu'on est obligé de se couvrir soigneusement la nuit pour n'en pas être incommodé, et que, dans le mois d'août, une seule nuit produit souvent de la glace de l'épaisseur d'un écu. Verbiest croit pouvoir l'attribuer au salpêtre, dont la terre est si remplie dans le pays des Mongols, que dans le premier endroit où l'on fouille en été, à quatre ou cinq pieds de profondeur, on trouve des mottes de terre tout-à-fait gelées, et même des tas de glaçons.

C'est encore à la hauteur des terres qu'il faut attribuer cette quantité de déserts qui se trouvent dans la Kalmoukie. Les Russes leur donnent le nom de *steppes;* mais ils ne sont pas aussi affreux que les Européens se l'imaginent. Si l'on excepte celui de Cobi ou de Chamo, et quelques autres qui sont absolu-

ment sablonneux, le reste des plaines a d'excellens pâturages, où l'herbe est fort abondante : elle s'élève jusqu'à la ceinture; et si le pays ne manquait pas d'eau, elle croîtrait de la hauteur d'un homme; mais la sécheresse nuit bientôt à ses racines, et la flétrit. Les habitans, ayant remarqué que l'herbe sèche étouffe celle qui renaît, y mettent le feu, à l'entrée du printemps, et la flamme s'étendant aussi loin qu'elle rencontre de l'aliment, embrasse quelquefois plus de cent lieues de pays. La nouvelle herbe croît ensuite avec tant de force, qu'en moins de quinze jours elle s'élève à hauteur d'un demi-pied; ce qui prouve que la terre est fertile, et qu'il ne lui manque que de l'eau pour que l'on y voie les plus belles plaines du monde. Aussi les parties qui sont arrosées par des sources et des rivières suffiraient-elles pour la subsistance d'un beaucoup plus grand nombre d'habitans, si elles étaient mieux cultivées; mais il n'y a que les Tartares mahométans qui cultivent leurs terres; encore ne labourent-ils que ce qui est précisément nécessaire à leur subsistance. Les Kalmouks et la plus grande partie des peuples mongols dédaignent l'agriculture : ils ne subsistent que de leurs troupeaux; et c'est la raison qui les empêche d'avoir des demeures fixes. Ils changent de camp à chaque saison. Chaque horde ou chaque tribu a son canton, dont elle habite la partie méridionale en hiver, et

celle du nord en été. Cependant, malgré la fertilité du sol, la Kalmoukie n'a pas un seul bois de haute futaie, et même très-peu d'arbres, excepté dans quelques endroits vers les frontières.

On trouve dans le pays des Éleuths la plupart des mêmes animaux qui sont connus dans ceux des Mongols et des Kalkas. Les antilopes, nommées chèvres sauvages par quelques auteurs, sont en fort grand nombre dans les montagnes qui séparent la Sibérie de la Kalmoukie. Le nom de cette espèce d'antilope est *saïga*. Ses cornes ressemblent, pour la forme, à celles de la gazelle commune; mais leur couleur est jaunâtre, et leur substance demi-transparente, au point qu'on peut en faire des lanternes, et qu'elles sont très-recherchées à la Chine pour cet usage. La femelle n'a point de cornes; on voit des mâles qui n'en ont qu'une, et d'autres au contraire qui en ont jusqu'à trois. Le saïga est grand comme un daim; mais il a le corps moins élégant et plus trapu que les cerfs et gazelles ordinaires. Sa couleur est fauve sur le corps et sur les flancs, et blanche sous le ventre. Son poil d'hiver est plus long que celui d'été, et d'un gris qui paraît blanchâtre de loin. Un caractère particulier qui le distingue, est la grosseur et la forme bombée de son nez, et ses narines larges et ouvertes, surtout quand l'animal court. Ce nez est entièrement cartilagineux. Cette saillie du nez

fait que l'animal ne paît qu'en rétrogradant, ou en saisissant l'herbe par le côté. Il n'a pas la vue bonne, parce que les prunelles sont obscurcies par quatre excroissances spongieuses qui se forment sur la cornée de l'œil. La nature a peut-être voulu lui ménager sa vue; sans cela, le saïga serait ébloui par le sol des steppes. L'organe de l'odorat remplace celui de la vue; et lorsque ces animaux sont sous le vent, ils sentent les hommes et les animaux féroces à plusieurs verstes de distance. Ils sont tout de suite mis hors d'haleine, par une toux sèche qui leur prend, quoiqu'ils soient naturellement formés pour la course, et doués d'une agilité et d'une vitesse inexprimables.

Le saïga fait sa principale nourriture d'absinthe, d'aurone, d'armoise, d'arroche, et d'autres plantes âcres et salées qui abondent dans les steppes. Ces herbes donnent à sa chair une saveur désagréable. Elle est cependant mangeable en hiver; et lorsqu'elle est rôtie, elle la perd totalement lorsqu'on l'a laissé refroidir. Elle est dégoûtante en été, à cause des larves d'une espèce de mouches qui se nichent sous la peau du dos de l'animal, et y forment des ulcères nombreux. Le saïga recherche aussi beaucoup le sel et les sources salées. On le trouve rarement au-dessus du 55e. degré de latitude; il s'étend à l'ouest jusqu'en Europe, au nord et au sud des monts Crapacs, et sur les bords du Danube.

Les saïgas sont des animaux sociables et voyageurs ; ils se rassemblent en automne en grandes troupes, quelquefois au nombre de dix mille, pour se rendre dans les déserts plus méridionaux ; mais ils reviennent au printemps, isolés ou par petites troupes. Ils ne s'éloignent point des eaux, et les sentiers par lesquels ils vont boire sont toujours battus. Ils plongent leur museau entier pour boire, et c'est par leurs narines qu'ils prennent la plus grande partie de l'eau. On les voit rarement seuls, et pendant que la troupe dort, il en reste toujours quelques-uns qui font la garde ; cet instinct se conserve même parmi les saïgas domestiques. On les élève facilement lorsqu'on les prend jeunes. On les nourrit avec du lait, et ils s'attachent à celui qui leur donne à manger. Ils s'apprivoisent si bien, qu'ils suivent leur maître partout, même à la nage, le reconnaissent à la voix et le flattent. Lorsqu'ils sont un peu grands, ils cherchent leur nourriture près des habitations, et même dans les campagnes, où on les laisse en liberté, ils ne s'y joignent pas aux saïgas sauvages, et reviennent le soir au logis. Ils ne prennent dans le foin que les feuilles des herbes, rejettent les graminées, et refusent aussi les pousses d'arbre. Ils ne craignent point les chiens, et ceux-ci les laissent aussi tranquilles que les autres bestiaux de la maison. Lorsqu'on les prend vieux, ils restent toujours sauvages, et refusent de manger.

Dans les temps du rut, qui tombe à la fin de novembre, les mâles répandent une forte odeur de musc; ils se battent pour leurs femelles, et le plus fort chasse tous les autres, s'empare pour lui seul de toutes les femelles de la troupe, les conduit vers le midi, les garde et les retient ensemble avec la plus grande jalousie. Ils montrent aussi à cette époque du courage pour les défendre contre les loups et les renards, qui, avec les aigles, sont leurs ennemis les plus dangereux.

Les Mongols chassent les saïgas au trac. Cette chasse, qu'ils appellent *ablakhou*, ressemble en partie à celle que fait l'empereur dans le pays au delà de la grande muraille de la Chine. Les Tougoutes qui habitent les steppes de la Daourie en font leur principal divertissement. Ils choisissent à cet effet une campagne unie et ouverte, bornée par une montagne, une rivière ou une forêt, pour que les saïgas soient obligés de s'arrêter. Ils préfèrent l'automne pour ces parties, parce qu'alors les chevaux sont dans toute leur vigueur, et se forment en compagnies de cent cinquante à deux cents chasseurs; ils ont chacun un chien dressé et des chevaux de main, et sont armés d'arcs et de flèches. Arrivés au rendez-vous, trois à quatre chasseurs, ayant bonne vue, vont en avant, afin de découvrir le gibier de dessus les hauteurs. Dès qu'ils aperçoivent les saïgas, ils s'arrêtent pour attendre leurs compagnons. A mesure que la

troupe approche, ils lui font des signaux, ou bien, par les évolutions qu'ils font faire à leurs chevaux, lui indiquent le lieu où les antilopes pâturent, et la manière dont il faut s'y prendre pour arriver jusqu'au troupeau. La troupe se divise, les chasseurs se placent à la distance de soixante-dix à quatre-vingts pas l'un de l'autre, pour former un grand cercle qui se resserre en s'avançant. Quand les saïgas veulent s'enfuir, les chasseurs fondent sur eux et se les renvoient de l'un à l'autre en les épouvantant par leurs cris et le sifflement des flèches qu'ils lancent. Ces flèches sont armées d'un dard très-mince et bien aiguisé, qui a quatre doigts de large. Au-dessous du dard est un bouton creux en os; ce bouton est percé de trous qui reçoivent l'air. La flèche forme par ce moyen un sifflement lorsqu'elle est lancée; son dard fait une blessure très-meurtrière. On tue tous les saïgas que l'on peut atteindre; et l'on en abat un grand nombre, parce que tous les habitans des steppes sont excellens chasseurs. L'on assure que les saïgas traversent quelquefois des rivières, de leur propre mouvement, pour chercher des pâturages, ou par tout autre motif volontaire; mais ils n'entrent jamais dans l'eau, quoique poursuivis avec acharnement par les chasseurs et les chiens. Ces animaux n'ont pas moins d'aversion pour les forêts, parce qu'ils s'y trouvent tellement embarrassés, qu'ils se frappent la tête contre les arbres, perdent entièrement haleine,

et se laissent prendre avant d'avoir parcouru un espace de cent toises.

Une autre espèce d'antilope, qui est de même fréquente dans les steppes de l'Asie centrale, et à laquelle les peuples nomades font aussi la chasse, est le dseren. Il est d'un gris fauve en dessus, et blanc en dessous. L'hiver il est grisâtre, et paraît presque blanc de loin. Il ne se fatigue pas si vite que le saïga. Lorsqu'il est poursuivi, il fait des sauts énormes. Il choisit pour sa nourriture les plantes douces, plutôt que les végétaux aromatiques et salés. Il évite les forêts, et préfère le séjour des plaines arides, sablonneuses et rocailleuses, surtout le désert de Cobi. Il ne craint pas les montagnes, pourvu qu'elles soient dépourvues de bois. Il va par troupes plus nombreuses en automne qu'en été; il s'approche des habitations en hiver, et quelquefois se mêle avec le bétail domestique. Il est de la taille d'un daim, et se distingue particulièrement par la grosseur de son larynx, qui forme une saillie très-visible et mobile au-devant du cou, surtout dans le mâle adulte, où il devient presque monstrueux, ce qui a fait donner au dseren le nom d'*antilope goîtreuse*. Le mâle a encore un sac sous le ventre, au même endroit que le musc, mais qui ne se remplit pas de matière odorante. Ses cornes sont noires et petites.

Lorsque le dseren est sauvage, il craint tellement l'eau, qu'il se laisse prendre ou tuer plutôt que de s'y jeter; mais, lorsqu'il y tombe

par hasard, ou que, dans une course rapide, il se précipite d'une berge escarpée, il nage très-bien.

Les Chinois nomment le dseren *hoang-youg* ou chèvre jaune. Le nom de dseren est mongol. Transporté en Perse et en Turquie, il s'y est un peu altéré, a été changé en *djéiran* et *jarrain*, et appliqué à la gazelle ordinaire; car le vrai dseren ne se trouve pas en Perse.

L'argali, ou belier sauvage, parcourt aussi ces steppes, où l'on rencontre encore des élans, des écureuils, diverses espèces de rats et de belettes, des ours, des loups, des lynx, des renards, des gloutons, et, auprès des ruisseaux, des loutres et des castors.

Indépendamment des ânes et des chevaux sauvages, on y voit le dziggtai, confondu par plusieurs voyageurs avec ces deux animaux; mais il forme une espèce particulière et bien distincte. Son nom signifie, en mongol, longue oreille. Il galope en troupes nombreuses dans les steppes de la Mongolie et le désert de Cobi. Sa taille est celle d'un cheval moyen; ses formes ont de l'élégance et de la légèreté; son air est vif et sauvage; ses membres sont déliés, et sa tête est un peu lourde; mais ses oreilles sont bien proportionnées, un peu plus longues que celles du cheval, et droites. Son poitrail est large du bas, son dos carré, sa croupe effilée; il a les sabots et la queue de l'âne. Son pelage est brillant en été, de couleur isabelle, avec une bande dorsale noire, qui s'élargit un

peu au défaut des reins, et se rétrécit beaucoup vers la queue. Ses crins sont courts et crépus. Le pelage d'hiver est épais et frisé, et un peu plus roux que celui d'été.

Le dziggtai porte en courant la tête droite, et le nez au vent. Il l'emporte en vitesse sur les autres animaux : le meilleur cheval ne peut l'atteindre. On ne le prend que par ruse et en se mettant en embuscade. Le chasseur est obligé de se placer sous le vent, et de se tenir caché jusqu'à ce qu'il en soit assez près pour le tirer. Lorsqu'un objet inquiète un troupeau de dziggtais, l'étalon qui sert de conducteur à la troupe s'en approche, et s'il ne se rassure pas, il fait quelques bonds, et tous partent avec la rapidité de l'éclair. On conçoit par-là qu'il est plus facile de tuer un étalon qu'une jument. Si on l'abat, le troupeau se disperse, et on peut s'attendre à rattraper ensuite quelque jument égarée.

Ce serait une véritable conquête que d'apprivoiser le dziggtai ; mais il paraît que c'est une entreprise sinon impossible, du moins très-difficile. Les Mongols et les autres peuples nomades de l'Asie n'auraient probablement pas été tant de siècles sans essayer de dompter les jeunes poulains qu'ils prennent : il est pourtant vraisemblable que l'on réussirait, si l'on pouvait prendre ces animaux peu de jours après leur naissance.

Les Mongols, dont nous avons parlé plus haut, composent la première branche des peu-

ples compris sous ce nom, et les Oeroet ou Doerboen-Oïroet l'autre. Ce nom, qui signifie les quatre alliés, a été regardé à tort par plusieurs savans comme celui qui est particulier aux Kalmouks; mais ces peuples entendent par-là autant de souches principales qu'ils distinguent par les noms d'Oelvet, Koït, Toun-Mout, et Barga-Bouriat.

Les Oelvet ou Éleuths sont ceux que l'on connaît en Europe et en Asie sous le nom de *Kalmouks*. Suivant leurs plus anciennes traditions, la plus grande partie des Oelvet a fait, à une époque bien antérieure à celle de Gengis-khan, une expédition vers l'ouest, et a disparu dans les environs du Caucase. Ceux qui restèrent dans le pays furent appelés Kalimaks par les Tartares leurs voisins; *Kalimaks* signifie gens désunis ou restés en arrière. Ils ne rejettent pas ce nom, et s'appellent assez volontiers Kalimaks, quoique la dénomination d'*Oelvet* soit toujours celle qui leur appartient réellement, et celle sous laquelle ils se sont rendus redoutables aux Chinois et aux Mongols. Les Koïtes ont été presque entièrement détruits par les guerres et les expéditions éloignées; il n'en subsiste plus que quelques restes confondus avec les Kalmouks-Soungars, ou dispersés dans la Mongolie, le Thibet, et les villes Boukhares. Il existe encore des Toummouts dans les contrées situées entre la rivière Naoun et la grande muraille de la Chine. Quant aux Barga-Bouriats, appelés Bratskis par les Rus-

ses, ils sont passés sous la domination russe depuis la conquête de la Sibérie.

Les Éleuths prétendent avoir occupé autrefois le pays situé entre le Koko-nor ou lac Bleu et le Thibet. Ils sont divisés, du moins depuis la dissolution de la monarchie mongole, en quatre branches principales, qui sont les Kochots, les Derhets, les Soungars et les Torgots. Chacune d'elles a toujours été soumise à un prince particulier depuis leur séparation d'avec les Mongols.

La plus grande partie des Kalmouks-Kochots se sont maintenus dans le Thibet et les pays voisins, ainsi que sur les bords du Koko-nor, et sont restés réunis sous la protection de la Chine. Leurs chefs prétendent être des descendans de Gengis-khan. La horde qui relève encore de la Chine se monte à 50,000 têtes. A raison de la descendance de ses princes, elle prend le pas sur toutes les autres hordes kalmoukes.

Les Soungars ne formaient qu'une seule branche avec les Derbets à l'époque du démembrement de la puissance mongole; mais elle se divisa sous deux frères désunis par la haine. On appela Soungars ceux qui habitaient à la gauche ou à l'ouest du Thibet, vers les monts Altaï et Irtich. Les Derbets restèrent, au commencement de leur séparation, dans la contrée située au delà du Koko-nor. Les princes des Soungars se sont soumis, dans le dix-septième siècle et au commencement du

dix-huitième, les autres tribus kalmoukes, et surtout les Kochots, les Derbets et les Koïtes. Ils ont soutenu des guerres sanglantes contre les Mongols et l'empereur de la Chine; mais elles ont fini par leur asservissement total et leur dispersion. Avant cette malheureuse époque, on pouvait évaluer leur nombre à cinquante mille combattans, en y comprenant les Derbets. Ils passaient pour la horde la plus belliqueuse, la plus puissante, et la plus riche en bétail. Leurs principales habitations, au commencement de leur prospérité, occupaient les bords du Balkook-nor, qui les séparait des Kirghis, les cantons arrosés par le Tschni, l'Ili et l'Enil, qui se jettent en partie dans ce lac; l'angle formé par les monts Allaki et Altaï, la source de l'Irtich et les bords des rivières et ruisseaux qui s'y jettent au midi. A l'époque de l'apogée de leur puissance, toutes les villes boukhares jusqu'à Kachegar, une partie des Karacalpaks, qui habitent les bords du Talus et les sources de la Sirdaia, les Kirghis qui sont au midi des monts Altaï, un peuple tartare qui vivait dans le même pays, vers le Look-nor, relevaient de leur chef ou kontaïdchi, et lui payaient tribut. Les Soungars appelaient les Kirghis Bourouts. Leurs remparts contre les Mongols étaient les hautes montagnes de Bogdo-oala, qui joignent la chaîne altaïque à l'Allakite. Les Kon-taïdchis avaient leur résidence sur les beaux plateaux des collines qui environnent la partie supérieure de l'Ili. C'est

par cette raison que les Chinois, en parlant des Soungars, les appellent encore aujourd'hui *Ilis*. Deux monastères considérables occupés par des lamas, étaient situés sur l'Ili; ils ressemblaient à des villes importantes. Dans le temps de la dispersion des Soungars, une grande partie de ce peuple se répandit, à ce qu'on prétend, dans l'intérieur de l'Asie, et jusque dans les villes des Ousbeks. Plusieurs milliers d'entre eux se réfugièrent dans la Sibérie, et furent incorporés parmi les Kalmouks du Volga; le plus grand nombre se mit sous la protection de la Chine. Les prêtres soungars estiment la population de leur tribu à vingt mille familles au plus, en y comprenant les Derbets.

Les Derbets, qui occupaient d'abord les contrées arrosées par le Koko-nor, se retirèrent sur les rivages de l'Irtich, lors des troubles excités par les Mongols. Ils se séparèrent en deux corps : celui qui se réunit aux Soungars fut enveloppé dans leur ruine. L'autre s'avança toujours plus à l'ouest, entra sur les terres de la Russie, s'approcha de l'Iaïk et du Volga, et s'étendit enfin jusqu'aux bords du Don.

Il paraît que les Torgots se sont séparés plus tard que les Soungars et les Derbets, pour former une tribu particulière. Plusieurs Kalmouks tirent leur dénomination de *tourouk* ou *tourougout*, qui signifie *géans* ou *hommes de haute stature*. Ils assurent qu'un des corps qui composaient la garde de Gengis-khan por-

tait ce nom. Les nobles torgots se prétendent issus de ce corps. Ils se sont séparés de bonne heure des Soungars, ont été gouvernés par leurs propres princes, ont gagné vers l'occident, et sont parvenus aux steppes du Volga. Ils ont vécu entre ce fleuve et l'Iaïk pendant près d'un siècle, sans avoir de guerres sanglantes à soutenir. Leur population s'est élevée à soixante mille hommes; mais il n'en reste que six à sept mille près du Volga. On rapporte que les autres ont péri, pour la plupart, par famine, d'une manière violente, ou en traversant les steppes des Kirghis.

Les Barga-bouriats cherchèrent, sous le règne de Gengis-khan, un asile dans les pays montagneux situés au nord du lac Baïkal. Le plus grand nombre les habitent encore aujourd'hui, et leur tribu est encore assez puissante. S'ils n'ont pu se soustraire aux armes de ce conquérant, il paraît du moins qu'ils se mirent en liberté au moment où la monarchie mongole s'établit à la Chine, époque à laquelle les tribus qui parcouraient les contrées éloignées se séparèrent. Ils sont tous actuellement sous la domination de la Russie.

Les Kalmouks sont d'une taille médiocre, mais bien prise, et très-robustes. Ils ont la tête fort grosse et fort large, le visage plat, le teint olivâtre, les yeux noirs et brillans, mais trop éloignés l'un de l'autre, et peu ouverts, quoique très-fendus. Ils ont le nez plat et presque de niveau avec le reste du visage; de sorte qu'on

n'en distingue guère que le bout, qui est aussi très-plat, mais qui s'ouvre par deux grandes narines; leurs oreilles sont fort grandes, quoique sans bords; ils ont peu de barbe, parce qu'ils se l'arrachent; leurs cheveux sont noirs; ils ont la bouche assez petite, avec des dents aussi blanches que l'ivoire. Les femmes ont à peu près les mêmes traits, mais moins grands: elles sont la plupart d'une taille agréable, et très-bien prises. Les hommes ont la peau assez blanche, et surtout les enfans; mais la coutume de ce peuple de laisser courir les enfans absolument nus à l'ardeur du soleil, jointe à la fumée dont les cabanes sont toujours remplies, et à l'habitude qu'ils ont de coucher nus pendant l'été, à l'exception d'une culotte qu'ils gardent, leur rend la peau d'un jaune bleuâtre. Les femmes sont beaucoup moins basanées. On voit parmi les femmes kalmoukes d'un rang supérieur des visages très-blancs. Cette blancheur est encore relevée par leurs cheveux noirs; par-là et par leurs traits elles ressemblent beaucoup aux Chinoises.

D'après le rapport de plusieurs voyageurs, on serait tenté de croire que tous les Kalmouks ont une figure laide et hideuse; cependant on voit, au contraire, tant parmi les hommes que chez les femmes, beaucoup de visages ronds et fort jolis. Il y a même des femmes qui ont les traits si beaux et si réguliers, qu'elles trouveraient des adorateurs en Europe.

Une particularité très-remarquable, c'est

que le mélange du sang russe et tartare avec le sang kalmouk et mongol produit de très-beaux enfans, tandis que ceux d'origine kalmouke et mongole ont des figures très-difformes jusqu'à l'âge de dix ans; ce n'est qu'en grandissant que leurs traits prennent une forme plus régulière. Au reste, le mélange du sang kalmouk avec le sang européen laisse des traces ineffaçables jusque dans les générations les plus reculées. On le reconnaît surtout au nez camus et écrasé vers le front.

Les Éleuths ont l'odorat très-subtil, l'ouïe très-fine et la vue singulièrement perçante. Cette subtilité de l'odorat leur est fort utile dans leurs expéditions militaires pour sentir de loin la fumée du feu, ou l'odeur d'un camp, ou pour se procurer du butin. Un grand nombre, en mettant le nez à l'ouverture d'un terrier, disent si l'animal s'y trouve ou en est sorti. Ils savent distinguer par l'ouïe, à une distance considérable, le bruit des chevaux qui marchent, les lieux où l'ennemi se trouve, ceux où ils pourront rencontrer un troupeau, ou quelque pièce de bétail égarée. Il leur suffit, pour cela, de se coucher à terre, et de mettre une oreille contre le sol. Mais la perspicacité de la vue des Kalmouks est plus étonnante encore; souvent, quoique placés sur un lieu peu élevé, au milieu de déserts immenses, absolument plats, malgré les ondulations de la surface, et les vapeurs que les grandes chaleurs attirent, ils aperçoivent les

plus petits objets dans un éloignement extraordinaire.

Le caractère des Kalmouks, décrié par plusieurs voyageurs, l'emporte de beaucoup sur celui des autres peuples nomades de l'Asie centrale. Ils sont hospitaliers, affables, francs, obligeans, toujours gais et enjoués. Mais ces bonnes qualités sont obscurcies par des défauts; ils sont paresseux, sales, très-rusés, et un peu colères. Cependant ils vivent entre eux en meilleure intelligence qu'on ne serait tenté de l'imaginer, d'après leur genre de vie indépendante. Ils aiment beaucoup la société et les festins, et ne peuvent se faire à l'idée de manger seuls. Leur plus grand plaisir est de partager ce qu'ils possèdent avec leurs amis. S'il n'y a qu'une seule pipe à fumer dans la société, elle passe de l'un à l'autre; si on leur donne du tabac ou des fruits, ils s'empressent d'en faire part à leurs amis ou à leur société; si une famille fait provision de lait pour fabriquer de l'eau-de-vie, les voisins sont invités sur-le-champ à venir en prendre leur part. Toutefois, cette générosité n'a lieu que pour les provisions de bouche, et ils ne partagent jamais leurs biens. Ils ne sont pas plus adonnés au pillage que les autres peuples nomades, à moins qu'il n'existe quelque inimitié entre leurs oulons ou tribus. S'il se commet des meurtres parmi eux, ils sont le plus souvent occasionés par inimitié ou par vengeance; jamais, au reste, ces crimes n'ont lieu à force ouverte; c'est toujours par ruse

et par trahison qu'un Eleuth cherche à se défaire de son ennemi.

Les hommes portent des chemises de *kitayka* (1) ; leurs pantalons sont de la même étoffe, et souvent de peau de mouton, mais extraordinairement larges. Dans les provinces méridionales, ils ne portent pas de chemise en été, et se contentent d'une espèce de veste de peau de mouton sans manches, qui touche à leur peau, et dont la partie laineuse est en dehors. Les bords de cette veste entrent dans le haut de leurs pantalons; ils serrent cette veste avec une écharpe ou ceinture; leurs bras sont nus jusqu'aux épaules: mais, dans les provinces du nord, ils portent une chemise par-dessous. En hiver, ils ont des vestes plus longues qui leur tombent jusqu'au gras de la jambe, et dont la laine est tournée en dedans pour leur donner plus de chaleur. Ces vestes ont de si longues manches, qu'ils sont obligés de les retrousser lorsqu'ils vont au travail. Leurs bottes sont d'une grandeur excessive, et les incommodent beaucoup en marchant. Ils font aussi usage en hiver d'un manteau de feutre ou de peau de mouton préparée.

L'habillement de leurs femmes diffère peu de celui des hommes ; les étoffes qui le composent sont plus légères ; il est bien fait, et les manches sont plus serrées. Les femmes riches ont par-dessus leur veste une seconde veste

(1) Espèce de calicot ainsi nommé parce qu'il vient du Katay ou de la Chine. Il y en a de diverses couleurs.

longue et sans manches, faite d'une belle étoffe, et qu'elles portent comme un manteau de housard. La veste de dessous est boutonnée; la chemise est ouverte par-devant, de sorte qu'elles peuvent se découvrir la gorge jusqu'à la ceinture; en été, les jeunes filles l'ont découverte.

Sans la coiffure, on distinguerait à peine les femmes des hommes; elle sert aussi à mettre une différence entre les femmes et les filles. Les hommes ont la tête rasée, ne gardant sur le sommet qu'une petite touffe de cheveux, dont ils forment de petites nattes; les riches en ont deux ou trois; les pauvres se contentent d'une seule. Presque tous les Torgots portent, été et hiver, de petits bonnets ronds fourrés; mais les Soungars ont en été des chapeaux couverts de feutres semblables à ceux des Chinois : ils sont moins grands et ont un bord plat. Les bonnets sont ornés d'une houppe de soie ou de crin d'un rouge éclatant, et bordés de peau. Les Kalmouks, comme tous les peuples mongols et tartares, ont les oreilles très-éloignées de la tête; ce qui est dû à l'usage d'avoir toujours le bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles. On s'en aperçoit davantage aux Kalmouks, parce qu'ils ont les oreilles fort grandes.

Ils rasent la tête à leurs enfans mâles, dès le plus bas âge; les femmes, au contraire, sont fort jalouses de leurs cheveux. Les jeunes filles courent avec les cheveux épars jusqu'à l'âge de

dix ou douze ans, époque de leur nubilité. On leur fait alors des tresses qui entourent leur tête. Les femmes portent deux tresses qu'elles laissent pendre sur leurs épaules. Celles du peuple les mettent dans un étui de toile pendant leur travail. Les bonnets des filles ressemblent beaucoup à ceux des femmes. Les pauvres ne les mettent que lorsqu'elles se parent ou qu'elles sortent. Ces bonnets sont ronds, garnis d'une large bordure de poil; le fond est d'étoffe: ils sont si petits, qu'ils ne couvrent que le sommet de la tête. Les bonnets des femmes riches sont d'une superbe étoffe ou de soie, ornés d'une large bordure retroussée, fendue par-devant et par-derrière, et doublée de velours noir. Le dessus du bonnet est orné d'une grosse houppe communément rouge. Les femmes kalmoukes portent ordinairement des boucles d'oreilles.

Le rouge est la couleur favorite des Eleuths. Leurs princes ou mirzas, quoique fort mal parés d'ailleurs, ne manquent jamais de porter une robe d'écarlate dans les occasions d'éclat. Les mirzas seraient plutôt sans chemise que sans cette précieuse robe, et les femmes de qualité auraient fort mauvaise opinion d'elles-mêmes, si cet ornement leur manquait. Le plus vil Kalmouk affecte de porter la couleur rouge: ce goût s'est répandu jusqu'en Sibérie. En un mot, on fait plus dans toute l'Asie septentrionale avec une pièce d'étoffe rouge qu'avec le triple de sa valeur en argent.

L'intérieur du ménage regarde les femmes. Les hommes n'ont d'autre occupation que de construire les tentes, et d'y faire les réparations nécessaires ; ils passent le reste du temps à la chasse, au soin de leurs troupeaux, ou bien à se divertir. Les femmes, au contraire, sont toujours occupées à traire les bestiaux, à préparer les peaux, à coudre, ou à d'autres ouvrages domestiques. Elles démontent les tentes lorsqu'on change de séjour, les chargent sur les bêtes de somme, et les remontent quand on est arrivé au nouveau campement. Mais ce qui est bien plus singulier, c'est que la femme selle le cheval et le conduit devant la porte, lorsque le mari va en campagne. Elles ont tant d'occupations, qu'on les voit rarement oisives.

Les Kalmouks vivent de leurs troupeaux, qui sont toute leur richesse. Ils consistent principalement en chevaux et en moutons. Ils ont fort peu de bœufs et de chameaux.

Leurs chevaux sont un peu plus petits que ceux des Kirghis, assez hauts, avec les jambes déliées ; ils ne sont ni beaux ni laids : ils ne valent rien pour le trait, parce qu'ils sont trop fougueux et trop faibles pour cette sorte de service ; mais en revanche aucune race de chevaux ne peut leur être comparée pour la course, non plus qu'aux chevaux des Kirghis. Ils ne connaissent d'autre fourrage que celui qu'ils trouvent en pâturant toute l'année dans les steppes. On peut les conduire où l'on veut,

sans aucune inquiétude pour leur nourriture : les chevaux des autres peuples nomades des steppes sont de même. Il serait très-difficile de les accoutumer au fourrage que l'on donne aux chevaux en Europe ; et en voulant leur donner plus de force, on augmenterait leur fougue. Quelques Kalmouks possèdent jusqu'à deux mille chevaux et du bétail à proportion. Ils coupent la plus grande partie de leurs jeunes chevaux. Ils laissent toujours les étalons avec les jumens, afin de ne jamais manquer de lait.

Les moutons des Kalmouks sont assez gros ; ils ont la queue fort courte, et comme ensevelie dans une pelote de graisse qui pèse plusieurs livres. Leurs oreilles sont pendantes ; leur laine n'est pas très-mauvaise ; bien peu ont des cornes. On les laisse paître librement l'hiver comme l'été, sans les abreuver, pour les forcer à manger de la neige. Les Kalmouks ont quelques chèvres dans leurs troupeaux. Elles ont aussi les oreilles pendantes : elles sont ordinairement tachetées de plusieurs couleurs : elles ont de longs poils aux cuisses : on en voit beaucoup sans cornes.

Les Kalmouks élèvent fort peu de chameaux, parce qu'il faut trop de temps à ces animaux pour se multiplier. Ils en ont cependant de deux espèces ; des dromadaires qui n'ont qu'une bosse, et des chameaux qui en ont deux. Le nombre de chameaux que les Kalmouks possèdent suffit pour leur usage ; ils en vendent

même aux peuples voisins. Les chameaux réussissent très-bien dans les steppes habitées par les Kalmouks, à cause de la grande quantité de plantes salines qui s'y trouvent, et que ces bêtes aiment beaucoup. Les Kalmouks sont cependant obligés de les soigner en hiver, et de les garantir du froid en les couvrant de paillassons de roseaux, ou de vieux morceaux de feutre.

Leurs nombreux troupeaux leur fournissent beaucoup de lait en été; c'est aussi la base de leur nourriture. Ils ont plus de chevaux que de bêtes à cornes, et préfèrent le lait de jument à celui de vache; de même que les Mongols, ils le trouvent meilleur et plus gras, et, comme les autres peuples mongols, en font une sorte d'eau-de-vie. Après qu'il est aigri, ce qui ne demande que deux nuits, ils le mettent dans des pots de terre, qu'ils bouchent soigneusement avec une sorte d'entonnoir, pour la distillation; ils en tirent sur le feu une liqueur aussi claire que l'eau-de-vie de grain; mais elle doit passer deux fois sur le feu : ils l'appellent *aréka*. Dès que l'eau-de-vie est passée, on ôte le tuyau et les couvercles qui ont servi à l'opération; on la verse d'une seule fois dans une gamelle; on la met ensuite dans des outres, et l'on invite tous ses voisins. Quand tout le monde est réuni, le maître de la tente verse un peu d'eau-de-vie dans une jatte; il en verse une partie sur le feu, et l'autre vers l'ouverture par laquelle s'échappe la fumée; puis il rompt

la pointe du couvercle d'argile de la grande chaudière où le lait a bouilli, et répand dessus quelques gouttes de la liqueur. Il remplit ensuite de cette boisson chaude des jattes qui tiennent environ une pinte; il les présente à la compagnie, en commençant par le plus âgé, et ainsi de suite, sans avoir égard au sexe. Deux ou trois jattes pareilles suffisent pour griser. Celui qui s'enivre avec cette boisson est presque fou pendant deux jours, et il lui en faut plusieurs pour se remettre.

En général, ces peuples sont si passionnés pour les liqueurs fortes, que ceux qui peuvent s'en procurer ne cessent pas d'en boire aussi long-temps qu'ils sont capables de se soutenir. Lorsqu'ils veulent se réjouir, chacun apporte la provision qu'il a recueillie, et l'on se met à boire jour et nuit jusqu'à la dernière goutte. Cette passion semble croître à proportion qu'on avance vers le nord. Les Kalmouks n'en ont pas moins pour le tabac.

Ils appellent *bousah* le résidu de la distillation du lait; il est extrêmement acide; ils l'emploient à différens usages; ils le mangent au sortir de la chaudière, mêlé avec du lait frais; ils s'en servent aussi pour la préparation des peaux de moutons et d'agneaux. Lorsque l'eau-de-vie est faite avec du lait de vache, ils font cuire ce résidu jusqu'à ce qu'il s'épaississe; ils le mettent ensuite dans des sacs, après l'avoir bien pressé et exprimé, coupent ce fromage par petits morceaux, ou bien en forme de pe-

tits gâteaux ronds, et les font sécher au soleil; ils font aussi de petits fromages avec le lait de brebis; ils conservent ces fromages pour l'hiver, et les mangent avec du beurre. Le lait de brebis ne vaut rien pour faire de l'eau-de-vie. Ils font du beurre avec le lait de vache, qu'ils mettent cuire dans une chaudière avec une certaine quantité de lait de brebis; ils y ajoutent un peu de crème du lait aigri, ce qui fait aigrir toute cette quantité dans un jour; ils battent alors ce lait avec un pilon de bois ou battoir, et le versent dans une auge ou grande gamelle. Le beurre qui surnage est enlevé, mis dans des vases de cuir, et salé pour qu'il se conserve; si ce lait n'a pas encore perdu toute sa graisse, on le fait bouillir une seconde fois.

En général, ils ne manquent jamais de viande en été, la chasse et leurs bestiaux leur en fournissent toujours en abondance; ils tuent rarement le bétail, et c'est toujours par nécessité, à l'exception des riches, lorsqu'ils donnent de grands festins : ils mangent tous les quadrupèdes et oiseaux quelconques, pourvu qu'ils soient gras. En fait de gibier, ils aiment surtout le blaireau, la marmotte, et le souslik, sorte de musaraigne; ils font aussi grand cas du castor; ils mangent beaucoup de chevaux, de chèvres sauvages, de sangliers, et même les oiseaux de proie les plus gros. Ils ont une extrême aversion pour la chair de loup, disant qu'elle est amère, et ne goûtent qu'avec répugnance la chair du renard, et des autres ani-

maux carnassiers les moins gras. Lorsqu'ils ont trop de viande en été, ils la coupent par bandes ou languettes minces qu'ils font sécher au soleil, ou qu'ils pendent à la fumée du foyer de leurs tentes, s'il pleut. Cette viande, ainsi séchée, se conserve pour l'hiver ou pour les voyages. Les Kalmouks font aussi usage pour leur nourriture de plusieurs racines sauvages, par exemple, des nœuds de celle du bodmonsoc (*phlomis tuberosa*); ils les réduisent en poudre lorsqu'ils sont bien secs, et en font une bouillie avec du lait. Ils mangent aussi la racine du sokhnok (*lathyrus tuberosus*), qu'ils font cuire avec la viande, et celle d'une espèce de crombe. Au lieu de thé, qu'ils préparent à la mongole, avec du petit-lait et du beurre, les Kalmouks pauvres boivent l'infusion des feuilles d'une petite réglisse qui croît dans les lieux les plus arides des steppes.

Les femmes kalmoukes ne manquent pas d'habileté pour tanner les peaux de différens animaux. Lorsqu'elles veulent apprêter convenablement les peaux de moutons fines, elles les lavent dans l'eau, et les étendent à l'air pour les faire un peu sécher; puis elles les raclent du côté intérieur avec des couteaux émoussés, tant pour ôter tous les petits morceaux de chair et les nerfs qui peuvent y rester que pour ouvrir les pores; elles les étalent ensuite sur des couvertures de feutre, et les enduisent trois fois par jour avec le résidu de l'eau-de-vie qu'elles salent un peu. Trois jours

après, elles les font entièrement sécher, les foulent avec les mains, et les roulent en tout sens sur les genoux, pour les rendre souples et moelleuses. Ces opérations finies, elles fument ces peaux pour que l'humidité ne les gâte pas, et pour les mettre en état de mieux résister à la pluie : elles allument à cet effet, dans une fosse, un petit feu qu'elles alimentent avec du bois pouri bien sec, du fumier séché, et d'autres matières propres à donner beaucoup de fumée. Elles regardent le fumier de brebis comme le meilleur pour cet usage. La fosse est entourée de piquets fichés en terre, et rapprochés par leur sommité en forme de cône; elles les couvrent complètement de peaux pour concentrer la fumée, et changent de temps en temps ces peaux de place, mettant dessus celles qui étaient par-dessous, afin qu'elles soient toutes également fumées. Une heure suffit pour cette opération, qui les durcit un peu; c'est pourquoi on les foule de nouveau pour les ramollir; on les frotte avec de la craie réduite en poudre; on les gratte, on les polit avec des couteaux bien affilés, et on les blanchit de nouveau avec de la craie. On finit par les battre avec une houssine pour en faire sortir toute la poussière.

Lorsque les femmes kalmoukes ne veulent pas se donner tant de peine, ou qu'elles n'ont à apprêter que des peaux grossières, elles les frottent et les imbibent seulement d'une bouillie faite avec des cendres et de l'eau salée, plus

ou moins forte, suivant la qualité de la peau Le lendemain elles raclent le côté intérieur pour le nettoyer. Elles les imbibent deux fois de lait aigri qu'elles laissent sécher dessus; elles les foulent ensuite avec les mains, et les blanchissent avec de la craie. Quelques-unes lavent ces peaux après les avoir retirées de la fumée, après quoi elles les frottent avec une bouillie de foie de mouton et de bœuf à moitié cuit, et qu'on a laissé macérer plusieurs jours dans du lait. Ce mélange rend les peaux douces et moelleuses, mais en même temps leur communique une odeur insupportable. On les racle de nouveau, et elles sont prêtes. Les femmes kalmoukes cousent avec des nerfs de cheval, de bœuf ou d'élan, toutes les fourrures qu'elles destinent à leur usage; elles font sécher ces nerfs, puis les frappent à coups de maillet pour les effiler; il n'y a pas de fil de soie, de lin ou de chanvre, qui les surpasse pour la force et la durée.

Les Kalmouks font leurs vases de cuir avec des peaux de chevaux et de bœufs; les derniers sont les meilleurs. Quand ils en ont retiré le poil, soit en les échaudant avec de l'eau bouillante, soit en les trempant dans de la cendre, ils les raclent des deux côtés pour les bien nettoyer, les unissent autant qu'il leur est possible, puis les lavent dans une eau courante. Quelquefois on leur donne un second apprêt, en les faisant tremper huit ou quinze jours dans du lait aigri, auquel on ajoute un peu de sel; c'est la manière

d'apprêter les peaux les plus minces destinées à faire des bottes et des courroies. Pour donner aux peaux la dureté de la corne, on les étend au soleil au sortir de l'eau. Alors les femmes, qui entendent mieux cette opération que les hommes, les coupent par morceaux suivant la forme qu'elles veulent donner aux vases, les cousent aussitôt avec des nerfs effilés, et les font bien sécher à la fumée d'un petit feu. Elles font de cette manière tous les vases possibles, même des flacons et des bouteilles à col étroit; elles leur donnent la forme convenable avec les mains, pendant qu'elles les sèchent en partie à l'air, et en partie au-dessus du feu; elles soufflent dedans pour les rendre concaves, et les remplissent à cet effet de sable ou de cendre. Elles dessinent sur la surface extérieure toutes sortes de figures. On pourrait se servir tout de suite de ces vases, mais il vaut mieux les laisser encore long-temps à la fumée pour que le cuir s'amollisse sans le secours d'aucun liquide, et pour l'empêcher de communiquer de mauvais goût. Des racines pouries et de la fiente des animaux séchée sont l'unique chauffage que les steppes fournissent aux Kalmouks. Comme il est très-pénible à ramasser, ils ne fument leurs vases de cuir que lorsqu'il y en a un certain nombre de fabriqués dans un canton : alors ils se réunissent pour faire le feu nécessaire à l'opération. On laisse les vases à la fumée pendant deux, trois, quatre et même cinq jours. Ils deviennent alors transparens

comme de la corne et d'un excellent usage.

Quoique les hommes mènent une vie douce et oisive en comparaison des femmes, on ne doit cependant pas leur reprocher leur indolence, car on peut les regarder comme des militaires veillant sans cesse à la défense de leurs familles et de leurs biens. Outre l'occupation des armes, ils ont le soin des troupeaux, l'entretien des tentes ou des cabanes, et il faut qu'ils en construisent de neuves pour la dot de leurs filles.

La fabrication du feutre est l'ouvrage de toute la famille, père, mère et enfans des deux sexes. Ils en font de très-grandes pièces qui servent à couvrir les cabanes; les petites pièces sont employées à faire des tapis et des coussins. Pour fabriquer ce feutre, ils tondent au printemps ou en été leurs moutons avec des couteaux bien aiguisés, ne leur ôtant cependant que la quantité de laine dont ils veulent se servir. Ils l'étendent ensuite sur des paillassons ou sur de grandes couvertures de feutre; ils se mettent dix à douze personnes autour, et la battent bien pour la purger de poussière; ensuite ils l'étalent sur des pièces de feutre de la même dimension que celles qu'ils veulent fabriquer. Les ornemens ou les dessins se font avec des laines de couleur. Lorsque la laine est également étendue, ils versent dessus de l'eau bouillante, la roulent avec la pièce de feutre, et lient ce rouleau avec des cordes de crin. Puis ils s'accroupissent tous, et pendant quelques

heures ils se jettent mutuellement le rouleau, de terre sur les genoux, et des genoux à terre, avec toute la force possible. Ils défont ensuite le rouleau, et foulent avec les mains cette nouvelle pièce de feutre pour réparer les défauts qui peuvent s'y trouver.

Rien n'approche du respect que les enfans de toutes sortes d'âge et de condition rendent à leur père; mais ils n'ont pas les mêmes égards pour leur mère, à moins qu'ils n'y soient obligés par d'autres raisons que celle du sang. Ils doivent pleurer long-temps la mort d'un père, et se refuser toutes sortes de plaisirs pendant le deuil. L'usage oblige les fils de renoncer pendant plusieurs mois au commerce même de leurs femmes. Ils ne doivent rien épargner pour donner de l'éclat aux funérailles; et rien ne les dispense d'aller une fois au moins chaque année faire leurs exercices de piété au tombeau paternel.

C'est dans des tentes que les Éleuths font leur habitation. Ces tentes, comme celles des Mongols, sont rondes et d'une construction ingénieuse. La charpente de ces cabanes consiste dans une claie d'osier, haute de sept pieds ou davantage. Chaque pièce tient à l'autre par des perches de saule de trente pouces d'épaisseur, et se lève comme un filet; de sorte qu'en les ouvrant, elles forment un grillage d'une brasse de long sur cinq pieds de large; en les pliant, chaque perche aboutit directement sur l'autre. On pose cette claie

autour de l'emplacement circulaire plus ou moins grand que doit avoir la cabane. On réunit les pièces avec des cordes de crin ou des courroies de cuir ; on laisse une ouverture pour l'entrée, et l'on y place une porte à un ou deux battans. Une longue corde de cuir entoure toute la tente, afin de l'affermir et de lui donner une forme bien ronde. Le toit est formé par une espèce de couronne de bois, composée de deux cercles. Ils sont soutenus à quelque distance l'un de l'autre sur trois longues perches de saule. Il part de la claie d'osier beaucoup de longues perches dont les bouts supérieurs entrent dans les cercles de la couronne, ce qui forme une espèce de dôme : elles y sont affermies par des cordes. Cette charpente est ordinairement peinte en rouge. On couvre ce toit avec une grande pièce de feutre, et on l'y attache par des cordes entrelacées. On laisse les côtés ouverts pendant l'été; on les ferme avec du feutre ou des paillassons de roseaux, lorsqu'il fait froid, et quelquefois avec l'une et l'autre de ces enveloppes, qu'on affermit également avec des cordes. Un rideau de feutre est suspendu devant la porte. On laisse au milieu du toit une ouverture pour servir de passage à la fumée; et pour préserver du vent et de la pluie l'intérieur de la tente, on y met deux bâtons d'osier en croix pour y placer un morceau de feutre du côté du vent, ou pour boucher l'ouverture, lorsqu'il n'y a plus de feu

dans la cabane, afin d'y entretenir la chaleur.

Il y a au-dessous de l'ouverture, au milieu de la tente, un grand trépied de fer, sous lequel on entretient toujours du feu allumé, ou de la braise. C'est sur ce trépied, et dans de grandes pièces de vaisselle de fer plate que se fait la cuisine. La batterie de cuisine et les autres ustensiles consistent dans ces pièces de vaisselle de différentes grandeurs, dans des gamelles et des gobelets de bois, des outres et autres vaisseaux de cuir, et une théière contenant quatre pots. Les pauvres ont une théière de cuir; celles des riches sont de bois, proprement travaillées, et garnies de petites plaques et de cercles de cuivre ou d'argent. Le lit est à l'extrémité de la tente, en face de la porte. Ils ont de petits châlits en bois; les oreillers et les coussins sont de feutre. Les mirzas et les autres personnes de distinction se bâtissent des logemens plus spacieux et plus commodes; ils ont aussi pour l'été de grandes tentes de kitayka, et pour l'hiver des cabanes de planches revêtues de feutre, qui peuvent être dressées ou abattues en moins d'une heure.

Le petit nombre d'habitations fixes qui se trouvent dans le pays des Éleuths est bâti comme les tentes, à l'exception du toit, qui a la forme d'un dôme : on n'y voit d'ailleurs ni chambres ni greniers. Tout l'édifice est composé d'une seule pièce d'environ douze pieds de hauteur. Ces maisons sont moins

grandes et moins commodes que celles des Mantchous, qui donnent une forme carrée à leurs demeures. La hauteur des murs est d'environ dix pieds ; le toit ne ressemble pas mal à ceux des villages d'Allemagne. On ménage de grandes fenêtres, où l'on met, au lieu de vitres, du papier fort mince, à la manière des Chinois. On construit aussi, autour de la maison, des espèces de chambres, hautes de deux pieds sur quatre de largeur. On allume du feu auprès, de manière que la fumée, circulant dans cette espèce de canal, ne trouve de passage que du côté opposé ; ce qui porte dans le dortoir une chaleur modérée qui fait plaisir en hiver. Toutes les habitations, soit fixes ou mobiles, ont leurs portes au sud, pour les garantir des vents du nord.

On rencontre encore, dans divers endroits de la Kalmoukie, des ruines qui attestent l'état florissant des parties habitables du pays avant qu'il eût été ravagé par les guerres intestines dont son asservissement a été la suite. Un médecin envoyé par le czar, en 1721, pour observer les plantes qui croissent dans la Sibérie, trouva, presqu'au centre de la grande steppe ou du désert par lequel cette région est bornée au sud-ouest, une pyramide de pierre blanche, haute d'environ seize pieds, environnée de quelques autres petites aiguilles de quatre ou cinq pieds de hauteur. D'un côté de la grande aiguille ou de la pyramide, il vit une inscription : les petites of-

fraient aussi plusieurs caractères à demi effacés par le temps. A juger des caractères par les restes qu'il eut la curiosité de copier, ils n'ont aucun rapport avec ceux qui sont aujourd'hui en usage dans les parties septentrionales de l'Asie.

Dans le même pays, entre l'Iaïk et le Sir, dont les bords sont habités par les Kalmouks, les Russes ont découvert, en 1714, une ville entièrement déserte, au milieu d'une vaste étendue de sables, à onze journées au sud-ouest de Yamicha, et huit à l'ouest de Simpelat, sur l'Irtich. La circonférence de cette ville est d'environ une demi-lieue; ses murs sont épais de cinq pieds et hauts de seize; les fondemens sont de pierre de taille, et le reste de brique, flanqué de tours en divers endroits; les maisons sont toutes bâties de briques cuites au soleil, soutenues par de la charpente; les plus distinguées ont des chambres : on y voit aussi de grands édifices de brique, ornés chacun d'une tour, qui ont vraisemblablement servi de temples; tous ces bâtimens sont en fort bon état, et ne paraissent pas avoir beaucoup souffert. On y trouva des papiers de soie couverts de caractères mongols : c'étaient des ouvrages de dévotion. On a découvert depuis deux autres villes abandonnées de même; ce qui peut s'expliquer aisément par les émigrations fréquentes, si ordinaires aux peuples nomades.

Vers les frontières de la Sibérie on a trouvé,

sur de petites montagnes, des squelettes d'hommes et de chevaux, avec de petits vases, et des joyaux d'or et d'argent. Les squelettes de femmes ont des bagues d'or aux doigts. On a regardé ces monumens comme les tombeaux des Mongols qui accompagnèrent Gengis-khan dans les provinces méridionales de l'Asie, et de leurs premiers descendans. Ces conquérans, ayant enlevé toutes les richesses de la Perse, de la grande et de la petite Boukharie, du Tangout, d'une partie des Indes, et du nord de la Chine, les transportèrent dans leurs déserts, où ils enterrèrent avec leurs morts les vases d'or et d'argent, aussi long-temps qu'ils en possédèrent : c'était un de leurs anciens usages, qui se conserve encore parmi la plupart des Mongols idolâtres. Ils n'enterrent point de mort sans mettre dans le même tombeau son meilleur cheval, et les meubles dont ils supposent qu'il aura besoin dans l'autre monde.

Des prisonniers suédois et russes qui se trouvaient en Sibérie, étant allés en grand nombre dans les terres des Éleuths, pour y chercher ces tombeaux, les habitans, offensés de leur hardiesse, en tuèrent des troupes entières. Aujourd'hui ces expéditions sont défendues sous de rigoureuses peines. Cette conduite des Éleuths, qui sont d'un naturel paisible, semble marquer qu'ils regardent ces monumens comme les tombeaux de leurs ancêtres, pour lesquels on sait que les

Mongols ont une vénération extraordinaire.

Les Éleuths, comme les autres nations nomades de l'Asie centrale, ont peu de commerce ; ils se bornent à faire des échanges de leurs bestiaux avec les Russes, les Boukhariens et leurs autres voisins, pour les objets qui leur manquent. Il n'est guère probable que le commerce devienne jamais florissant parmi eux, comme il l'était du temps de Gengis-khan, cette vaste région étant divisée entre plusieurs petits princes, dont les uns s'opposeront toujours aux projets des autres. Du côté de la Sibérie, de la Chine et des Indes, on peut voyager dans l'Asie centrale avec beaucoup de liberté, parce que les Éleuths et les Mongols entretiennent un commerce tranquille avec leurs voisins, lorsque d'autres intérêts ne les mettent point en guerre.

Ils ne partagent pas l'avidité des Tartares à se procurer des esclaves. Comme ils n'ont besoin d'ailleurs que de leur propre famille pour la garde de leurs troupeaux, qui composent toutes leurs richesses et le fonds de leur subsistance, ils n'aiment point à se charger de bouches inutiles. De là vient qu'on ne voit des esclaves parmi eux qu'au khan et aux taïkis. Lorsque ces princes font des prisonniers à la guerre, ils distribuent entre leurs sujets ceux qu'ils ne retiennent point à leur service, pour augmenter tout à la fois leur nation et leur revenu. Au contraire, les Tartares font souvent la guerre à leurs voisins,

dans l'unique vue de prendre des esclaves, et de vendre ceux dont ils ne font pas d'usage. Cette avidité prévaut tellement chez les Circassiens, les Tartares qui vivent à l'ouest des Éleuths, et chez les Nogays, que, faute d'autres esclaves, ils vendent jusqu'à leurs enfans, surtout leurs filles, lorsqu'elles ont quelque beauté, et même leurs femmes, au moindre sujet de mécontentement. En un mot, le commerce des esclaves faisant toute leur opulence, ils n'épargnent ni leurs ennemis, ni leurs amis, lorsqu'ils trouvent l'occasion de s'en défaire par cette voie.

Les Éleuths et tous les Mongols ont un cycle qui leur est particulier, et qui consiste en douze mois lunaires, dont voici les noms: 1°. *Kaskou*, ou la souris; 2°. *Out*, ou le bœuf; 3°. *Pars*, ou le léopard; 4°. *Touchkan*, le lièvre; 5°. *Loui*, le crocodile; 6°. *Yibin*, le serpent; 7°. *Youned*, le cheval; 8°. *Koui*, le mouton; 9°. *Pichan*, le singe; 10°. *Dakouk*, la poule; 11°. *Eyt*, le chien; 12°. *Togouz*, le porc.

Cet ordre de mois est tiré des tables d'Ouloughbegh; les Mongols l'ont reçu des Igours, autrement Oïgours ou Vigours, le seul peuple de Tartarie qui eût des lettres et quelque savoir du temps de Gengis-khan. Il s'accorde avec le cycle des Turcs et des Tartares orientaux, comme avec celui d'Ietta, ou les douze signes du Japon, qui ont été pris vraisemblablement du cycle des Mongols.

Les Éleuths ont des gardes de nuit qui frappent de temps en temps sur des bassins de cuivre, pour avertir qu'ils sont exacts à veiller; ils emploient la même méthode pour marquer le temps à chaque demi-heure.

Les Éleuths sont divisés en hordes ou tribus, qui s'appellent *oulouss ;* chacune de celles-ci a pour chef un *noïon;* elle est subdivisée en *aïmaks*, qui campent ensemble, et qui ne se séparent point sans en avertir leur chef ou *saissang*, afin qu'il puisse les retrouver dans le besoin. Ces aïmaks se subdivisent en plusieurs compagnies, à cause des pâturages. Les compagnies sont composées de dix à douze tentes, et portent le nom de *khatoun*, qui signifie chaudron; ce qui indique que chaque compagnie devrait manger à la même marmite. Chaque khatoun a son chef qui dépend du saïssan, et celui-ci du noïon. Ce dernier perçoit annuellement la dîme sur tous les bestiaux de ses sujets. Il a le droit de leur infliger les peines corporelles qu'il juge à propos; de leur faire couper le nez, les oreilles, ou le poignet, lorsqu'ils commettent quelque faute; mais il n'ose faire mourir personne publiquement. Les noïons s'attribuent quelquefois ce pouvoir secrètement, quand ils veulent se débarrasser de quelqu'un qui leur est contraire. Les oulouss se partagent ordinairement entre eux les enfans du noïon, à moins que le père ne prenne d'autres arrangemens, et que quelques-uns de ses fils ne

soient prêtres. Ce partage est toujours très-disproportionné.

Quand un Kalmouk paraît devant son noïon, il doit le saluer en mettant la main droite fermée sur le front, et en touchant ensuite le côté du noïon avec la même main; celui-ci lui met une de ses mains sur l'épaule, s'il daigne lui rendre son salut. Les pauvres se saluent entre eux en disant *mendou*, je te salue.

Il y a encore beaucoup d'autres charges chez les Éleuths. Le khan, comme souverain de l'oulouss, et le noïon, les distribuent à qui bon leur semble. Chaque oulouss a au moins un premier saissang auquel on donne le nom de *tarkhan*. Tous les gens de distinction qui composent la cour du khan, ou des premiers princes, ont le titre de *taïscha*.

Tous les Éleuths ont une connaissance exacte de l'aïmak ou de la tribu dont ils descendent, et conservent soigneusement ce souvenir de génération en génération. Quoique avec le temps les tribus se divisent en plusieurs branches, chaque branche passe toujours pour appartenir à la même tribu.

Les noïons sont soumis à leur khan, c'est-à-dire à un souverain dont ils sont les vassaux, et qui prend parmi eux ses conseillers et ses généraux. Les peuples mongols et tartares, soit idolâtres ou mahométans, donnent, sans distinction, à tous les seigneurs le titre de *khan*, qui signifie *seigneur* ou *prince régnant*. Plusieurs petits princes mongols, qui résident vers

les sources de l'Iéniséi, portent le nom de *khans*, quoique tributaires du khan des Mongols-kalkas, qui est sous la protection de l'empereur de la Chine. Ce monarque même, comme Mongol d'extraction, est aussi nommé *khan*, parce qu'il est le chef des Mantchous, des Mongols et des Éleuths proprement dits, qui sont devenus ses sujets, comme le khan des Éleuths est, par droit de naissance, le chef de toutes les branches des Éleuths.

A la mort d'un khan, tous les princes de la famille régnante, et les chefs des tribus qui sont sous la même domination, s'assemblent dans le lieu où le monarque faisait sa résidence, pour lui choisir un successeur. Leur choix se réduit à vérifier lequel de tous ces princes est le plus avancé en âge, sans aucun égard pour l'ancienneté des différentes branches de la famille, ni pour les enfans du mort. Ils ne manquent jamais d'élire le plus vieux, à moins qu'il ne soit exclu par quelque défaut personnel. A la vérité, la force et l'usurpation peuvent quelquefois troubler cet ordre; mais ce cas est plus rare parmi les idolâtres qu'entre les mahométans.

Le Kon-taïdschi, ou khan des Éleuths, habite continuellement sous des tentes, à la manière de ses ancêtres, quoiqu'il possède des pays où les villes sont en assez grand nombre.

Un camp kalmouk, en temps de guerre, est divisé en plusieurs quartiers, en places publiques et en rues, comme une ville. Il n'a pas moins d'une lieue de tour; et dans l'espace

d'une demi-heure, on en voit sortir quinze mille hommes de cavalerie. Le quartier du khan est au centre; comme les tentes sont fort élevées et peintes de couleurs vives, elles forment un spectacle extrêmement agréable. Les femmes du khan sont logées dans de petites maisons de bois qui peuvent être abattues dans un instant, et chargées sur des chariots pour changer de pays.

Une lance, un arc et des flèches sont les armes des Kalmouks. Leurs arcs sont faits de différens bois, principalement d'érable; ils en ont aussi en corne; ce sont les meilleurs, mais les plus chers. Ils ont plusieurs sortes de flèches, les unes sont toutes de bois, fort courtes, avec la pointe en forme de crosse ou de massue; ils s'en servent pour tirer les petits animaux et les oiseaux. Ils en ont d'autres fort légères, garnies d'un fer étroit; d'autres avec un fer léger qui a la forme d'un ciseau, et enfin d'autres grandes flèches pour la guerre, armées d'un gros fer pointu et très-fort. Toutes leurs flèches sont garnies de trois ou quatre rangs de plumes d'aigle; ils ne prennent que les plumes de la queue, parce qu'elles sont plates; la courbure de celles des ailes ferait prendre à la flèche une fausse direction. Chaque sorte de flèche a son compartiment séparé dans le carquois, qui est suspendu à droite à la selle du cheval; l'arc est dans une espèce d'étui à gauche, qui est la place d'honneur. Ils tirent avec autant de vigueur que de justesse. On remarqua dans les

différens que les Russes eurent avec eux en 1715, à l'occasion de quelques établissemens contestés sur la rivière d'Irtich, que d'un coup de flèche ils perçaient le corps d'un homme de part en part.

Les Kalmouks riches préfèrent les armes à feu; ce sont de grandes arquebuses de plus de six pieds de long, dont le canon a plus d'un pouce d'épaisseur; ils se servent d'une mèche pour y mettre le feu, et leurs coups sont sûrs à six cents pas. Dans leurs marches, ils les portent suspendues derrière le dos. Chaque Kalmouk bien armé a sa cuirasse; elle est composée de petits anneaux de fer et d'acier en forme de filet, suivant la manière des Orientaux. Ils se procurent ces cuirasses ou cottes de mailles par leur commerce d'échange avec les Troukmènes, peuple tartare qui vit à l'est de la mer Caspienne. Ils en ont quelquefois d'acier poli, qui viennent de Perse, et qui sont estimées cinquante chevaux, et même plus. Les plus communes s'échangent contre sept ou huit chevaux. L'armement complet d'un Kalmouk consiste dans un casque rond, garni d'un filet d'anneaux en fer; ce filet tombe par-devant jusqu'aux sourcils, mais il couvre par-derrière tout le cou et les épaules. Ils ont sur le corps une jaque de mailles, dont les manches sont de même nature; elles vont jusqu'aux poignets, et sont terminées par une pointe qui couvre toute la main, et qui est agrafée entre les doigts. Le dessous du bras est garni d'une pla-

que d'acier, qui commence au coude et va jusqu'au poignet, où elle est bouclée. Elle leur sert à parer les coups de sabre lorsqu'ils sont dans la mêlée. Leurs commandans et quelques autres ont des sabres à la chinoise. Chaque horde est ordinairement commandée par son chef, de sorte qu'une troupe de cavalerie tartare est plus ou moins nombreuse, suivant la force des hordes.

L'habileté d'un Kalmouk est égale à tirer en fuyant ou en avançant; aussi aiment-ils mieux attaquer à quelque distance que de près, à moins qu'ils n'aient beaucoup d'avantage.

Dans le combat, ils ne connaissent pas la méthode des lignes et des rangs; ils se divisent sans ordre en autant de troupes que leur armée contient de hordes, et chacune marche la lance à la main sous la conduite de son chef. On sait, par le témoignage des anciens auteurs, que les peuples du nord de l'Asie ont toujours su combattre en fuyant. La vitesse de leurs chevaux les aide beaucoup. Souvent, lorsqu'on les croit en déroute, ils reviennent à la charge avec une nouvelle vigueur, et leurs adversaires sont exposés aux plus grands dangers, s'ils ont perdu leurs rangs dans la chaleur de la poursuite. Les Éleuths sont braves; il ne leur manque que la discipline de l'Europe pour être véritablement redoutables. L'usage du canon, qu'ils ne connaissent point encore, ne leur serait pas d'une grande utilité, puisque leurs armées ne sont composées que de cavalerie.

Chaque horde a son enseigne ou sa bannière, qui n'est ordinairement qu'une pièce de kitayka, ou de quelque autre étoffe colorée, d'une aune de long, attachée au sommet d'une lance de douze pieds. Les Éleuths et les Mongols y représentent la figure d'un chameau, d'une vache, d'un cheval, ou de quelque autre animal, au-dessous de laquelle ils mettent le nom de la tribu. Comme toutes les branches d'une même tribu conservent la figure de son enseigne, en y joignant le nom particulier de la branche, ces bannières leur servent en quelque sorte de tables chronologiques; lorsqu'une horde est en marche, l'enseigne est portée à la tête immédiatement après la personne du chef.

Les Kalmouks forgent ou fabriquent eux-mêmes les petits morceaux de fer de leurs armes, et tous les petits ustensiles de fer dont ils ont besoin. Ils ont parmi eux des orfévres qui font, en argent, tous les ornemens qui servent à la parure des femmes. Ce sont eux qui garnissent d'anneaux et de cercles d'argent les théières de de bois; ils les ornent aussi de figures d'animaux de même métal; ils savent même damasquiner le fer. Les outils de forge sont très-simples: un sac de cuir avec un tuyau sert de soufflet; il est enchâssé entre deux morceaux de bois uni que l'on tient à la main, et que l'on élève et abaisse alternativement.

Les Kalmouks ont plusieurs manières de chasser. Personne ne s'entend mieux que ce peuple à dresser toutes sortes de filets et de

piéges pour prendre des bêtes sauvages. Les Kalmouks riches s'amusent beaucoup de la chasse au faucon. Ils préfèrent pour cette chasse le lanier, qu'ils appellent *balaban*, et qu'ils savent dresser. Quoiqu'il soit très-commun dans leur pays, ils en font beaucoup de cas. Ils ont aussi des chiens de chasse, qui sont de la même race que les chiens de garde ordinaires. Ils diffèrent un peu des nôtres; ils ont le poil ras et le corps effilé, les oreilles, les cuisses et la queue sont peu garnies. Ils sont très-bons pour la chasse.

Les Éleuths et les Mongols, qui ont conservé l'ancienne manière de vivre, ne marchent jamais sans porter avec eux toutes leurs richesses. De là vient que, s'ils perdent une bataille, leurs femmes et leurs enfans demeurent presque toujours au pouvoir du vainqueur, avec leurs bestiaux et tout ce qu'ils possèdent. C'est une espèce de nécessité pour eux de se charger de cet embarras, parce qu'autrement ils laisseraient leurs familles et leurs richesses en proie à d'autres nomades leurs ennemis et leurs voisins. D'ailleurs il leur serait impossible de voyager dans les plaines vastes et sablonneuses de leur pays, s'ils ne conduisaient avec eux leurs troupeaux pour se nourrir dans une route où, pendant plusieurs centaines de lieues, ils ne trouvent que de l'herbe, et quelquefois fort peu d'eau. Les caravanes de Sibérie que le commerce mène à Pékin sont obligées de suivre la même mé-

thode depuis Selinghinskoy jusqu'à la Chine.

Les chameaux sont fort utiles aux Kalmouks lorsqu'ils passent ainsi d'une contrée à l'autre avec leurs troupeaux pour se procurer de nouveaux pâturages. Ces animaux portent non-seulement leurs tentes, mais encore tous leurs ustensiles de ménage, les coffres, les sacs et tout ce qu'ils possèdent. Les Kalmouks n'osent employer à ce service leurs dromadaires, et surtout les blancs; ils leur font porter seulement les livres saints, les idoles et toutes les choses sacrées. On emballe tous ces objets sur de petits chariots, et on y attelle ces dromadaires blancs. Les Kalmouks mettent des grelots et de petites clochettes à leurs chameaux de charge. Il n'y a rien de si amusant que la rencontre de ces familles kalmoukes dans leurs voyages. Les femmes et les enfans chantent en conduisant les troupeaux; les hommes chantent aussi en voltigeant à droite et à gauche, et en chassant. Ce peuple passe la plus grande partie de sa vie à se divertir, et se croit fort heureux, quelque misérable qu'il nous paraisse. Nous regardons sa manière de vivre et de se nourrir comme très-malsaine; il y en a cependant beaucoup qui parviennent à un âge très-avancé, et ils jouissent, jusqu'à la mort, d'une santé excellente et d'une gaîté inaltérable.

Leur vie simple et frugale les met à l'abri d'un grand nombre de maladies qui affligent les nations policées; cependant ils ne sont pas entièrement exempts des infirmités atta-

chées à la condition humaine. Leur nourriture, composée en partie de viande à moitié corrompue, leur cause des maladies inflammatoires et putrides. Ils sont sujets à une fièvre chaude épidémique, qui enlève le malade en huit jours. Quand elle règne dans un canton ou dans une famille, elle emporte au moins une personne de chaque tente ; dès qu'elle se manifeste, on se sépare et on s'éloigne de ceux qui en sont attaqués. La gale est assez commune parmi les Kalmouks pauvres. Leur nourriture et leur vie oisive en hiver en sont la cause. La fumée de leurs cabanes et la réverbération insupportable du soleil dans les steppes, leur occasionent des inflammations aux yeux. Quelques Kalmouks se précautionnent contre cet inconvénient en portant sur les yeux un bandeau de toile claire.

Il ne faut pas s'attendre à trouver beaucoup de magnificence dans la cour des khans : leurs sujets ne les suivent à la guerre que dans l'espérance d'avoir part aux dépouilles de l'ennemi, et ne reçoivent pas d'autre paie ; mais le revenu du souverain consiste aussi dans les dîmes. Toutes les nations tartares en paient deux chaque année, l'une à leur khan, l'autre aux chefs des hordes ou des tribus. Comme les Éleuths et les Mongols ne cultivent pas leurs terres, ils donnent la dîme de leurs troupeaux et celle du butin qu'ils enlèvent à leurs ennemis pendant la guerre. Leur condition est donc beaucoup plus douce que celle des paysans de

l'Europe, qui, outre les dîmes seigneuriales ou ecclésiastiques, sont assujettis aux impôts et aux taxes de l'état.

Les lois des Kalmouks feraient honneur aux nations les plus policées de l'Europe, qui affectent de donner le nom de barbares aux peuples grossiers mais libres de l'Asie centrale. Le recueil des lois des Kalmouks est écrit en caractères mongols, parce que ce peuple se sert de l'écriture mongole pour toutes les affaires publiques et privées. Leur langue a d'ailleurs beaucoup d'affinité avec celle des Mongols.

Le recueil des lois fut mis en ordre et ensuite approuvé et confirmé vers 1620, sous le khan Galdan, par quarante-quatre princes mongols et oiroets, en présence de trois koutouktous ou grands-prêtres : il est signé de l'année du serpent, les cinq premiers bons jours de septembre.

Ces lois ne se jouent point de la vie des hommes ; elles n'ordonnent pas la question ordinaire et extraordinaire pour faire avouer à des innocens des crimes auxquels ils n'ont jamais songé. Elles renferment cependant des peines et des punitions pour tous les crimes quelconques, réputés comme tels d'après la manière de vivre des Kalmouks. Ces punitions consistent dans des amendes et des confiscations de biens ; les plus graves sont des peines corporelles ; elles ne prononcent la mort dans aucun cas. Les princes sont soumis,

comme le peuple, aux lois et aux règlemens. Plusieurs articles de ces lois sont remarquables, et méritent que l'on en fasse mention.

Le premier article concerne les trahisons et les hostilités que les princes et les oulouss peuvent commettre les uns contre les autres. La loi condamne les coupables à perdre tout ce qu'ils possèdent, ou au moins à de grosses amendes proportionnées à la richesse des délinquans. Cet article s'applique aussi à ceux qui ne se rendent pas à l'armée lorsqu'il s'agit d'une guerre générale et nationale. Un autre article condamne tout chef ou soldat convaincu de poltronnerie ou de s'être mal conduit dans une affaire à une forte amende proportionnée aux biens du coupable; en outre, on lui ôte ses armes, on l'habille en femme, et on le promène ensuite dans le camp. Les peines contre l'homicide sont fortes. Elles ne consistent cependant pas en punitions corporelles, pas même dans la peine de mort pour le cas de parricide. Tous ceux qui sont restés spectateurs oisifs d'une querelle particulière sont condamnés à l'amende d'un cheval, si l'un des deux combattans est resté sur la place. Si un Kalmouk en tue un autre dans une dispute relative au jeu, ou quand il est l'agresseur, la loi le condamne à prendre chez lui la femme et les enfans du mort, et à se charger de leur entretien. Quiconque frappe quelqu'un ou le blesse est puni suivant la qualité de la personne et la gravité de l'acte de violence.

Ce qu'il y a de plus surprenant dans cette disposition, c'est que la loi fixe l'amende à payer pour une dent, une oreille, chaque doigt de la main blessé ou abattu. Un beau-père, une belle-mère, et même les parens qui battent les enfans sans sujet, sont punis. Il y a également des amendes fixes pour chaque sorte d'insulte. Les plus grandes sont de tirer un homme par la queue ou par la barbe, d'arracher la houppe de son bonnet, de lui cracher au visage, de lui jeter du sable ou autre chose à la figure; et s'il s'agit d'une femme, de lui tirer sa tresse de cheveux, de lui mettre la main sur la gorge ou sur toute autre partie du corps. L'amende n'est pas limitée; elle est plus ou moins forte suivant l'âge de la personne offensée. On punit l'adultère, le concubinage avec les filles esclaves, et toutes les offenses contre les mœurs; mais les peines sont légères : elles ne sont pas graves non plus pour punir les délits peu importans, tels que troubler la chasse, éteindre le feu du camp, emporter chez soi une charogne ou bien un animal égaré ou perdu sans annoncer qu'on l'a trouvé.

Le vol est le délit le plus rigoureusement puni; il emporte des peines corporelles ou de grosses amendes, et même la confiscation totale des biens. La loi condamne le voleur non-seulement à restituer le vol, mais encore à avoir un doigt de la main coupé, quand même il n'aurait pris qu'une bagatelle en meubles ou

en vêtement; le coupable a la faculté de se racheter de cette dernière peine en donnant cinq pièces de gros bétail. Les dispositions concernant le vol sont portées si loin, qu'il y a même une amende fixée pour le vol d'une aiguille ou d'un bout de fil. Il faut convenir que les légistes européens n'ont pas poussé si loin la prévoyance.

Galdan-khan ajouta un article particulier à ce recueil de lois; il porte que celui qui est chargé de l'inspection d'une centaine de tentes, doit répondre des vols commis par les hommes placés sous ses ordres. Si les chefs du khatoun ne dénoncent pas un coupable d'après les formes prescrites, ils sont condamnés à avoir le poing coupé; si un simple Kalmouk ne dénonce pas un vol dont il a connaissance, il est mis aux fers. Quiconque est convaincu de vol pour la troisième fois, est condamné à la perte de tous ses biens. On a vu que la plupart des châtimens consistent en une amende de gros ou petit bétail, proportionnée aux biens du coupable et à la gravité du délit. Ces amendes sont partagées entre le toïon, les prêtres et le dénonciateur; si le coupable est d'un rang distingué, son amende consiste en cuirasses, casques et autres armures. La plus grande peine pour un prince qui commet des hostilités contre un autre, est une amende de cent cuirasses, cent chameaux et mille chevaux. Tous les autres princes sont obligés de fournir chacun un homme pour marcher contre

lui. Si par les actes d'hostilité il a ruiné des oulouss entiers, ou de grands aïmaks, on lui ôte tout ce qu'il possède : une moitié se partage entre les autres princes, et l'autre appartient à la partie lésée. Dans certains cas, on punit le criminel en lui ôtant un ou plusieurs de ses enfans. La peine la plus légère est une amende d'une chèvre avec son cabri, ou d'une petite quantité de flèches.

Une autre loi porte qu'une fille ne peut se marier avant l'âge de quatorze ans ; lorsqu'elle a passé vingt ans, il ne lui est plus permis de se marier. Si elle est promise, et que, parvenue à l'âge de vingt ans, son fiancé ne veuille plus l'épouser, elle a la faculté d'en prendre un autre pour époux, en avertissant le noïon. L'époux est obligé de donner au père de la fille un certain nombre de têtes de bétail, mais il en reçoit une dot. La loi ne fixe rien sur ces deux articles, qui dépendent de la richesse et du rang des parties. Une autre loi ordonne que, dans le nombre de quarante tentes ou kibitks, il faut au moins que quatre hommes se marient chaque année, et que sur les fonds publics on assure à chacun d'eux dix pièces de bétail, pour l'achat de sa femme ; ils reçoivent pour dot quelque habillement de peu de valeur.

Lorsqu'un Kalmouk prête serment en justice suivant la manière ordinaire, il appuie le bout du canon de son fusil contre sa bouche et le baise; s'il n'a pas de fusil, il prend une flèche, et, après l'avoir touchée avec la langue,

il en applique la pointe sur le devant de la tête. L'épreuve du feu est usitée dans les cas importans. Ils font rougir une hache ou un morceau de bois ; l'accusé est obligé de le porter sur le bout des doigts, à quelques toises de distance, pour être déclaré innocent. On assure que plusieurs Kalmouks savent faire passer si adroitement ce fer rouge d'un doigt à l'autre, qu'ils ne se brûlent pas ; ce qui est regardé comme une preuve incontestable de leur innocence.

On a vu précédemment que les Kalmouks ont la même écriture, à peu près la même langue, et les mêmes usages que leurs frères les Mongols. Ils ont aussi la même religion, qui est le lamisme, dont nous donnerons une idée en parlant du Thibet, où réside son chef.

Comme tous les peuples ignorans, les Kalmouks sont soumis à l'empire de leurs prêtres. Les Torgots ont un koutouktou, ou vicaire du grand lama, qui est respecté comme une image vivante de la Divinité. Au-dessous de lui sont des zordschis ; enfin les simples lamas, ou gheilongs, vivent dispersés dans les hordes. On en compte un sur cent cinquante à deux cents hordes. Il exerce le ministère religieux près de son aïmack. Les gheilongs ne possèdent rien en propre ; leur revenu ne consiste que dans les offrandes qu'ils reçoivent, surtout les jours de fêtes et de prières ; ils sont aussi exempts de toutes les charges publiques. Ils ne font d'autres saluts à leurs princes que de

retrousser leurs moustaches, genre de compliment assez singulier.

Chaque gheilong tient une école qui est souvent assez nombreuse; il enseigne à ses écoliers, désignés par le nom de mandchis, la langue tangoute ou thibetaine, et leur religion; le devoir des écoliers est de chanter pendant l'office, et d'y jouer des instrumens. Chaque gheilong a un diacre ou diatschok, qui porte aussi le nom de *ghedzull* ou aide. Il peut faire des ghedzulls de ses écoliers; mais pour recevoir la prêtrise, il faut que le ghedzull aille se faire ordonner par le koutouktou, ce qui se pratique avec beaucoup de cérémonies.

Une autre charge ecclésiastique, d'un degré inférieur, est celle de ghepkou. On ne les trouve que près du haut clergé; leur emploi, qui ressemble à celui des sacristains, est d'avoir soin du bourkhan - ouergoé (maison de Dieu), tente de feutre superbement ornée, qui sert de salle d'assemblée aux membres du haut clergé. Les ghedzulls et les ghepkous sont vêtus comme le reste du peuple; ils ne s'en distinguent que parce qu'ils ont la tête entièrement rasée, et ne portent pas de houppe à leur bonnet. Lorsqu'un jeune homme est admis à l'école du gheilong, on lui coupe sa touffe de cheveux en cérémonie; il fait ensuite le vœu de chasteté, de même que les ghepkous et tous les membres du clergé. Un écolier peut cependant renoncer à l'état ecclésiastique avec la permission de son gheilong.

Le culte des Kalmouks se fait en langue thibetaine, que le peuple ne comprend pas; mais il faut que les prêtres sachent au moins la lire, et ils sont obligés d'avoir tous les livres de prières et de cantiques qui sont nécessaires pour l'office de chaque jour. Les membres du clergé ont, en général, beaucoup de livres en langue mongole, qui traitent en détail des cérémonies du culte; ils ont des formules d'exorcisme en langue tongouse, et n'emploient presque pas d'autres remèdes avec quelques prières pour guérir les malades. Ils y ajoutent une amulette qu'ils pendent à leur cou. Chaque Kalmouk porte d'ailleurs sur la poitrine une amulette roulée et attachée à un cordon. Ce sont les prêtres qui les leur donnent. Ce sont quelquefois de grands morceaux de toile de coton, sur lesquels on a imprimé et peint en couleurs toutes sortes de figures qui ordinairement n'ont aucune signification. On joint à chacune une formule en langue thibetaine, avec l'explication de son usage et de ses vertus. Ce sont aussi les prêtres qui font ces images et qui impriment ces figures avec des formes de bois. Les Kalmouks y attachent un grand prix, et ne doutent nullement de leur efficacité.

Les prêtres sont également obligés d'avoir les livres astrologiques du lamisme, afin de décider le jour et l'heure favorables à chaque opération, entreprise ou affaire quelconque; car un Kalmouk bon croyant n'entreprend

rien sans avoir auparavant consulté son gheilong. On dit qu'ils ont un livre qui sert à faire des prédictions, en examinant le vol des oiseaux. La chouette blanche est pour eux un présage de bonheur ou de malheur, suivant qu'elle se dirige à droite ou à gauche. Lorsqu'elle prend son vol de ce dernier côté, les Kalmouks font leur possible pour la chasser sur la droite ; s'ils y réussissent, ils s'imaginent avoir écarté le malheur dont ils étaient menacés. Tuer une chouette blanche est regardé comme un crime.

Les prêtres ont ordinairement leurs idoles avec eux ; ils logent dans des tentes de feutre blanc, parce que les dieux ne doivent pas en habiter d'autres. Au lieu du lit qui, dans les tentes ordinaires, est placé vis-à-vis de la porte, on trouve à sa place, dans les tentes des prêtres, plusieurs petites caisses qui renferment les idoles et les livres sacrés.

Les idoles du premier ordre sont quelquefois serrées dans des étuis particuliers que l'on pose sur ces caisses. En avant est une petite table ou une espèce d'autel qui reste toujours à la même place. Il est garni d'une lampe et de huit petites coupes de cuivre ou d'argent. Une autre petite coupe est attachée à un long manche de fer fiché en terre à la place du foyer. Le gheilong jette dans ce vase, comme offrandes, toutes les boissons qu'il prend. Il ne boit jamais, surtout si la boisson a été mise dans des vases étrangers, sans avoir proféré ces mots :

om a khoum, qui signifient : que tout soit purifié, que Dieu nous comble de ses bienfaits, que cette boisson me soit salutaire. Ils ont un grand nombre de prières aussi laconiques que celle-là. Le gheilong couche dans la même tente avec son ghedzull ou plusieurs de ses écoliers ; ils n'ont pour lit que des morceaux de feutre étendus sur la terre.

On voit souvent parmi les Torgots des hommes mariés abandonner femmes, enfans, et tout ce qu'ils possèdent, pour embrasser l'état ecclésiastique ; mais ce ne sont que des fanatiques à qui la dévotion a fait tourner la tête, ou qui sont las du monde. Avant de les tonsurer, on les soumet à un noviciat ; il est remarquable que l'on ne voit des exemples semblables que chez les Torgots, qui assurent que cette action est très-agréable à Dieu. Les Soungars ne la souffrent jamais parmi eux.

Les Kalmouks ont aussi des magiciens ou chamanes, qu'il faut pourtant bien se garder de classer parmi les prêtres ou les personnes attachées à l'état ecclésiastique, puisqu'ils sont méprisés. On les punit même quand on les surprend dans l'exercice de leur art illicite. Ces magiciens sont des gens de la dernière classe du peuple dans les deux sexes. Ils ne font pas usage du tambour magique ; ils se servent d'une écuelle remplie d'eau, dans laquelle ils trempent une herbe qui leur tient lieu de goupillon pour asperger la tente dans laquelle ils se trouvent ; ils prennent dans chaque main plusieurs

racines qu'ils allument; ils chantent ensuite quelques paroles, en faisant beaucoup de contorsions, et finissent par entrer en fureur; alors ils répondent aux questions ou demandes qu'on leur a faites; leurs réponses contiennent ordinairement des prédictions, ou bien l'indication des lieux où l'on retrouvera les objets perdus ou égarés.

Lorsqu'une femme kalmouke est près d'accoucher, le mari fait venir un prêtre qui se tient près de la tente, et récite les prières propres à la circonstance. Pendant ce temps, le mari tend un filet en dehors de la tente, prend un gros bâton, et espadonne en l'air tout autour de sa demeure, en criant de toutes ses forces *gat tchetkir :* retire-toi, diable. Il ne cesse que lorsque l'enfant est venu au monde. Les Kalmouks riches ou distingués entourent leur tente d'un si grand nombre de prêtres, qu'ils suffisent pour éloigner les esprits les plus malfaisans et les empêcher d'approcher. On voit souvent les femmes kalmoukes monter à cheval et reprendre leur ouvrage ordinaire deux jours après leurs couches. Elles ne paraissent d'abord que la tête voilée, et ce n'est qu'au bout de quarante jours qu'elles peuvent assister de nouveau au service divin.

Plusieurs Kalmouks se promettent mutuellement leurs enfans en mariage dès la plus tendre enfance, et même quelquefois avant qu'ils soient nés; c'est-à-dire, au cas que l'enfant de l'un soit un garçon, et celui de l'autre une

fille; ils regardent ces promesses comme sacrées. Ils ne se marient pourtant qu'à quatorze ans, et même plus tard. Il est défendu au jeune homme de prendre aucune liberté avec sa future; si elle devient grosse avant ce temps, c'est à lui de s'arranger avec les parens de la fille, et de les apaiser par des présens. Lors même que les promesses ou fiançailles ont été faites dès la plus tendre enfance, il faut que les parens du jeune homme terminent avec ceux de la fiancée, avant le mariage, ce qui concerne le nombre des chevaux et le bétail dont la dot doit être composée. Les parens de la mariée fournissent ses habits, les meubles, les coussins de feutre couverts et ornés d'étoffes de soie, les couvertures de lit; enfin une tente de feutre neuve et communément blanche. On demande ensuite au gheilong un jour heureux pour le mariage; le jour fixé, la fille, accompagnée de tous ses parens, va trouver le jeune homme. On tend la tente neuve; toute la compagnie s'y rassemble avec le gheilong; celui-ci lit plusieurs prières sur les deux époux. Il fait délier les cheveux de la mariée, qui ne forment qu'une seule tresse, et lui en fait faire deux, ainsi que les femmes les portent. Il demande les bonnets des deux époux, les prend, et s'en va hors de la tente avec son ghedzüll. Arrivé à une certaine distance dans la steppe, il parfume ces bonnets avec de l'encens, en récitant quelques prières; il revient et donne les bonnets à la femme chargée de tous les

préparatifs de la noce : celle-ci les met sur la tête des époux. Cette cérémonie est suivie d'un repas auquel toute la famille assiste. C'est ordinairement pendant le repas que le père de l'époux livre la quantité de chevaux et de bétail stipulée. Le festin terminé, la compagnie se retire, et la mariée reste seule dans la tente avec son mari. Il ne lui est permis de sortir qu'après un certain temps, et elle ne peut recevoir d'autres visites que celles de sa mère et de ses parentes. Les noces des princes sont accompagnées de fêtes et de réjouissances. Dans le repas splendide qui se donne aussitôt après la bénédiction nuptiale, on sert les mets dans de grands plats de bois. Ceux qui les portent sont conduits par un héraut d'arme ou écuyer richement vêtu. Il a sur l'épaule une longue écharpe de toile blanche, et à son bonnet une peau de renard noir ou de loutre. Le repas est suivi de l'exercice de la lutte, de courses de chevaux, et de toutes sortes d'amusemens. Ce jour-là les prêtres des différens oulouss récitent des prières.

Le lamisme défend la polygamie. Cette loi n'est pas exactement observée, puisque plusieurs princes kalmouks ont deux ou trois femmes ; toutefois ce cas est assez rare. Le divorce n'est pas permis, quoique les Kalmouks, et surtout les grands, répudient assez souvent leurs femmes. Si un Kalmouk est mécontent de la sienne, ou bien si elle veut se séparer de lui, il peut lui ôter tout ce qu'elle a, et la chasser à coups

de fouet. Lorsqu'il veut la quitter avec des procédés honnêtes, il invite les parens de sa femme à dîner, et, après le repas, il lui donne, en leur présence, un cheval tout sellé, avec une certaine quantité de bétail, et la renvoie ainsi sans éclat.

Les cérémonies des funérailles sont les mêmes que celles que l'on pratique au Thibet.

L'on a pu recueillir une quantité suffisante d'observations authentiques sur les Kalmouks pour donner une idée assez complète de leurs mœurs; mais il n'en a pas été de même de leur pays; on ne connaît que d'une manière bien imparfaite ses provinces ou plutôt les cantons habitables qui occupent sa vaste étendue.

Les géographes comprennent dans la Kalmoukie, la Soungarie, grand bassin ou plateau concave; des lacs s'y suivent jusqu'au Palcati, le plus occidental et le plus grand de tous. La plupart sont salés, de même que les plaines qui les séparent. L'Ili se jette dans le Palcati, qui n'a aucun écoulement. A l'ouest est le canton d'Hamil, que l'on attribue quelquefois à la petite Boukharie; dans le voisinage de la Chine on trouve le pays de Kokonor, auprès du grand lac de même nom. On parle d'une ville de Serim située au sud-ouest de ce lac, près de la frontière du Thibet. Au nord est le Tsahannor et le Tsahan-tala, ou la plaine blanche, voisine du mont Bogdo.

CHAPITRE III.

Thibet.

Les auteurs de l'Histoire des Voyages observent avec raison, que malgré sa grande étendue, à peine le Thibet se faisait-il remarquer sur les cartes publiées en Europe, avant celles que Delisle mit au jour. On l'y représentait comme une espèce de désert étroit, situé entre l'Inde et la Chine, sans villes, sans rivières, sans montagnes, quoiqu'il n'y ait aucune partie de l'Asie où les montagnes et les rivières soient en plus grand nombre. L'ignorance où l'on était sur ce pays ne doit pas surprendre; car il en est peu qui, encore aujourd'hui, soient si imparfaitement connus, quoiqu'il soit un de ceux qui méritent le plus de fixer l'attention. Avant de le décrire d'après les informations les plus authentiques qu'il a été possible de rassembler, il n'est pas hors de propos de passer en revue les voyageurs auxquels on doit les renseignemens que l'on a mis à profit.

Il est douteux que Marc Pol ait, dans ses longs voyages, visité le Thibet; mais il en donne une description curieuse. Il dit qu'après la grande plaine dont il a parlé, ce qui doit vraisemblablement s'entendre du désert de

Cobi, on arrive dans la province de Thebeth. Elle a vingt journées de chemin de longueur, et contient huit royaumes. Le grand khan, c'était Koublai-khan, en avait détruit une partie; on voyait les traces de ses ravages, par les débris de plusieurs villes et de plusieurs châteaux. Le manque d'habitans en avait fait une vaste solitude, de sorte que les voyageurs portaient avec eux des provisions pour vingt jours de route. En outre, depuis que le pays avait été abandonné par les habitans, les bêtes féroces s'y étaient retirées, et y étaient devenues si nombreuses, qu'elles y rendaient le chemin très-dangereux, surtout de nuit. Mais les voyageurs avaient eu recours à une invention pour se garantir du péril. Comme il croît en ce pays de très-grands roseaux qui ont sept à huit toises de longueur, trois empans de tour, et trois empans d'un nœud à l'autre, lorsque les voyageurs veulent se reposer pendant la nuit, ils ramassent une certaine quantité de ces roseaux en tas, et y mettent le feu; ces roseaux brûlent avec un si grand bruit, qu'on peut l'entendre d'une grande demi-lieue, ce qui effraie les animaux et les empêche d'approcher. La frayeur se communique même aux chevaux et aux autres bêtes de somme que les voyageurs ont avec eux; plusieurs se sont échappés et ont été perdus. Les voyageurs les plus avisés, pour remédier à cet inconvénient, lient à leurs bêtes les pieds de devant, et les mettent ainsi hors d'état de fuir.

Marc Pol cite une coutume d'une province du Thibet, qui se trouve chez plusieurs peuples des différentes parties du monde. Après avoir dit qu'ils se soucient peu de trouver la virginité dans les femmes qu'ils épousent (1), il ajoute que les habitans de ce pays sont idolâtres, cruels et adonnés au pillage; ils vivent de la chasse et des fruits de la terre. On trouve dans leur pays, en grande quantité, les animaux qui portent le musc; ils les nomment *gabderi;* ils vont à la chasse de ces animaux avec des chiens. Ils ont une langue et une monnaie particulières; ils s'habillent de peaux de bêtes ou d'étoffes très-grossières. Le Thibet est un pays âpre et montagneux; on trouve de l'or dans quelques endroits, et même dans certaines rivières. Les habitans se servent pour monnaie, de morceaux de corail qui est fort estimé parmi eux. Les femmes en portent des colliers, et en parent aussi leurs idoles comme de quelque chose de précieux. Il y a dans ce pays des chiens aussi grands que des ânes; on les emploie à la chasse des bêtes sauvages; il y a aussi un grand nombre de faucons et autres oiseaux de proie. On y fait beaucoup de camelots, et d'autres étoffes de soie et d'or.

Cette description est bien vague. Toutefois elle renferme quelques détails exacts, notamment ceux qui sont relatifs aux mines d'or, aux animaux qui donnent le musc, et à la nature montagneuse du pays; des voyageurs qui

(1) Ce passage se trouve tome VIII, page 6.

en parlèrent après Marc Pol n'ajoutèrent pas beaucoup à nos connaissances.

Le P. Antoine d'Andrada, jésuite portugais, pénétra dans le Thibet en 1625. Il y arriva par le Gherval et le Kémaon, provinces du nord de l'Indoustan. Son objet était de prêcher la religion chrétienne. Sa relation contient un tableau si fidèle du pays montagneux qui se trouve entre l'Indoustan et le Thibet, qu'elle mérite d'être présentée au lecteur. Dans sa relation adressée au P. provincial de Goa, le missionnaire raconte que, parti de Delhy, au mois d'avril, avec un frère et deux domestiques, il changea d'habillement, ainsi que ses compagnons, pour n'être pas reconnu, et ils se hâtèrent de sortir des terres du grand Mongol, au risque d'être arrêtés par les gardes des frontières qui les prenaient tous pour des fuyards. « Nous commençâmes donc, dit-il, à gravir ces hautes montagnes, qui n'ont peut-être pas leurs pareilles sur le globe. Dans certains endroits, le passage est si étroit, que l'on ne peut mettre qu'un pied devant l'autre. Les rochers sont si droits, qu'on les croirait alignés au cordeau ; la rivière de Ganga (le Gange) coule à leur pied, comme dans un abîme ; l'immense quantité d'eau qu'elle roule parmi ces rochers et ces précipices, fait un bruit affreux répété par les échos, ce qui augmente encore l'effroi du voyageur tremblant sur un sentier étroit. Si la montée est difficile, la descente est encore

plus périlleuse, puisque l'on ne sait où s'accrocher. Plusieurs fois, nous fûmes obligés de marcher à reculons et de mettre un pied après l'autre, comme si nous eussions descendu une échelle; mais nous voyions les gentils qui bravaient ces difficultés pour honorer leurs dieux. Parmi eux il s'en trouvait plusieurs avancés en âge, qui se traînaient sur la route, et dont l'exemple nous invitait à vaincre tous ces désagrémens pour un bien autre motif que le leur.

» La plupart des montagnes sont couvertes d'arbres, depuis le pied jusqu'au milieu : ce sont différentes espèces de pins d'une grandeur étonnante. Les uns ressemblent aux pins d'Europe, les autres, plus verts, ne rapportent aucun fruit, et sont aussi droits, et deux ou trois fois plus hauts que le clocher de Goa.

» Nous avons trouvé dans plusieurs endroits des peupliers en grande quantité, des poiriers chargés de fruits, des canneliers, des cyprès, des citronniers, et de très-grands rosiers avec des fleurs, beaucoup de mûres sauvages, noires comme les nôtres, d'autres jaunes et rouges, toutes très-savoureuses.

» J'ai vu une montagne toute couverte d'arbres de Saint-Thomas : leurs branches n'ont point de feuilles; elles ne portent que des fleurs fort touffues, les unes blanches, les autres, comme celles de l'Inde, épaisses, et jointes ensemble de telle manière, que toute la montagne paraît, non pas fleurie, mais

une seule fleur. Je n'en ai jamais rencontré de plus agréable en ma vie.

» Il y a encore plusieurs arbres comme des châtaigniers, mais infructueux, et qui produisent néanmoins de très-belles fleurs, et en telle abondance, que chaque branche semble un bouquet si bien disposé, qu'il ne se peut rien désirer de plus beau (1). La terre est couverte de fleurs de roses et de lis. On trouve un charme dans cette marche : ce sont les fontaines qui coulent parmi les montagnes. Les unes jaillissent du haut des rochers, les autres semblent sortir des pierres mêmes qui bordent le chemin. Leur eau est extrêmement claire et fraîche. »

Après s'être arrêté cinq jours à Serinagar, capitale du pays, d'Andrada et ses compagnons poursuivirent leur route. « Nous continuâmes encore, ajoute-t-il, de marcher pendant quinze jours parmi des montagnes moins escarpées que celles que nous avions déjà traversées. Après celles-ci, nous en trouvâmes d'autres couvertes de neige, où nous fûmes transis de froid. Nous traversâmes le Gange plusieurs fois, non pas sur des ponts de cordes, comme auparavant, mais sur la neige qui le couvrait. Le fleuve roule dessous cette neige avec un grand fracas; il est surprenant qu'il ne l'entraîne pas, étant aussi fort et aussi rapide. A la vérité, la montagne voisine se décharge sur

(1) C'est le marronnier d'Inde. Des voyageurs modernes l'ont trouvé dans ces contrées.

le fleuve d'une partie de la neige qu'elle reçoit ; de manière que cette neige tombe si abondamment et s'accumule sur l'eau en telle quantité, qu'elle y forme des montagnes, avec des ouvertures dispersées çà et là, par lesquelles on voit couler l'eau avec un bruit épouvantable. Le malheureux voyageur ne sait quand cette neige fondra, et craint à chaque instant de voir sa tombe s'entr'ouvrir sous ses pas. Enfin, un mois et demi après notre départ de Serinagar, nous arrivâmes sur les confins du royaume. »

D'Andrada s'arrêta dans le dernier village pour attendre la fonte des neiges, dans un désert qui conduit au Thibet, et par lequel on ne peut passer que durant deux mois de l'année; pendant les dix autres mois tous les chemins sont obstrués. « C'est là, ajoute-t-il, que commencent d'énormes montagnes que l'on ne peut franchir en moins de vingt jours. On n'y trouve ni habitations, ni arbres, ni herbe, rien, en un mot, que des rochers presque toujours couverts de neige. Pendant les deux mois où le chemin est praticable, la terre est découverte en certains endroits, et dans d'autres la neige est si solide, qu'on peut marcher dessus. Il ne s'y trouve point de bois, ni même aucun combustible, de manière que les voyageurs ne peuvent manger que de l'orge grillée ; ils la jettent dans l'eau aux heures des repas, et font ainsi un mets dans lequel ils trouvent à boire et à manger.

C'est leur unique aliment dans ce désert. Ils en mangent une très-grande quantité. » Le missionnaire parle de gens morts tout à coup au milieu de ces déserts glacés ; ce qu'il attribue à la cessation de la chaleur naturelle, interceptée par le grand froid, et surtout à la mauvaise nourriture.

Comme il arriva des ordres du roi de Serinagar, de s'emparer de sa personne et de celles de ses compagnons, il résolut de partir secrètement, et de traverser le désert, quoique ce ne fût pas encore le moment. Il éprouva des souffrances incroyables dans ce trajet. Il enfonçait de temps en temps dans la neige, tantôt jusqu'à la poitrine, tantôt jusqu'aux épaules ; pour l'ordinaire il en avait jusqu'aux genoux, et souvent il fallait se traîner le long de la neige comme pour nager. De cette manière, on enfonçait beaucoup moins. « Tels étaient les travaux du jour, s'écrie-t-il, et la nuit n'était pas propre à nous reposer. Obligés d'étendre un de nos manteaux sur la neige, nous nous couchions dessus, et nous nous couvrions des deux autres le mieux que nous pouvions. La première journée, il neigea si fortement, depuis quatre heures après midi jusqu'à la pointe du jour, que nous ne pouvions pas nous voir, quoique nous fussions tous trois côte à côte. Pour ne pas rester ensevelis sous la neige, nous étions obligés de nous lever et de secouer nos manteaux. Nous avions perdu le sentiment dans différentes

parties du corps, principalement aux pieds, aux mains et au visage. » Arrivés au sommet de ces montagnes, les voyageurs avaient presque perdu la vue. Ils étaient sur les confins des immenses plaines du Thibet ; mais malheureusement ils ne pouvaient plus rien distinguer ; il leur était impossible de reconnaître les chemins et les passages fréquentés. Leurs yeux fatigués et éblouis ne voyaient partout que du blanc. Enfin ils revinrent sur leurs pas, furent rejoints par une caravane, et restèrent un mois et demi à attendre la fonte des neiges. Ensuite ils reprirent le chemin par lequel ils avaient déjà passé ; mais alors il était praticable.

D'Andrada reçut un accueil très-gracieux du roi de Thibet, s'insinua dans son esprit, et le trouva bien disposé à l'écouter. Charmé de ses succès, il partit pour Agra, où il fut de retour après sept mois d'absence, et revint au Thibet en 1626, avec cinq de ses confrères; continua ses travaux, et fit bâtir une église. Le roi du Thibet, dont il avait gagné les bonnes grâces, s'était effectivement dégoûté de la religion des lamas, et songeait à la détruire. Mais son premier ministre et le dalaï-lama ayant instruit de ses projets le prince des Éleuths de Kokonor, celui-ci, à leur instigation, entra dans le Thibet avec une puissante armée, et s'annonça comme le sauveur de la foi. Il n'était pas difficile de prévoir l'issue de cette guerre. Le roi de Thibet fut vaincu en

bataille rangée, et perdit la vie dans la mêlée. Ces circonstances, rapportées dans les historiens chinois, prouvent que le roi de Thibet, conformément au récit d'Andrada, montra le désir d'embrasser le christianisme.

Les détails que d'Andrada donne sur le Thibet ne sont pas très-instructifs pour la géographie; quelques-uns de ceux qui concernent les mœurs et les usages ont été confirmés par les auteurs qui postérieurement ont écrit sur ce pays. On les a fondus dans la description générale. Au reste, ce missionnaire n'a connu que la partie située au nord-ouest de Lassa. Ce fut à Chaparangue qu'il vit le roi, et il ne parle d'aucune autre ville.

Bernier, dans son excellent voyage de Cachemire, inséra les renseignemens qu'il avait recueillis sur le Thibet. On apprit alors qu'il y avait un grand et un petit Thibet; que ce dernier confinait avec le Cachemire; que le grand Thibet était couvert de neige pendant cinq mois de l'année, et que précédemment des caravanes qui partaient tous les ans de Cachemire, traversaient ce pays pour aller au Katay, voyage qui durait trois mois. On a sujet de regretter que Bernier n'ait pas recueilli plus d'informations sur les diverses régions de l'Asie centrale; car le petit nombre qu'il en a recueilli est d'une exactitude remarquable (1).

Grueber et d'Orville, jésuites, traversèrent

(1) Voyez tome VI, page 262.

le Thibet par une route différente de celle que les Européens suivent ordinairement : ils partirent de Pékin en 1661. Trente jours de marche les conduisirent à Si-ning-oeï, ville du Chen-si, qui, par sa situation près de la grande muraille, sert de porte aux marchands de l'Inde pour entrer en Chine. Ils s'y arrêtent jusqu'à l'arrivée des lettres de l'empereur, sans lesquelles il ne leur est pas permis de pénétrer plus loin. La grande muraille est si large près de cette ville, que six chevaux y peuvent courir de front sans se gêner l'un l'autre. Les habitans de Si-ning-oeï y vont prendre l'air, qui est fort sain, parce qu'il vient du désert, et jouissent d'une belle vue. Le désert est composé de montagnes et de plaines; mais il est partout également sablonneux et stérile, excepté qu'en divers endroits on y rencontre de petits ruisseaux dont les bords offrent d'assez bons pâturages. C'est dans ces vastes et stériles espaces que les Kalmouks font leur séjour ; ils logent sous des tentes, qu'ils transportent d'une rivière à une autre, ou dans les lieux qui leur offrent de bons pâturages.

En sortant de la Chine, Grueber voyagea dans les sables du désert, et en trois jours arriva sur les bords du Kokonor, grand lac, dont le nom signifie lac bleu. Ayant laissé cette mer derrière lui, il passa le Hoang-ho, traversa le pays de Toktotay qui est à peu près inhabité, et que son extrême stérilité met

à couvert des invasions. Il est arrosé par le Toktotay, grande rivière fort large, mais peu profonde. Grueber rencontra sur le bord des rivières des habitations de Kalmouks. Il entra ensuite dans le Reting, province du royaume de Baranlota (Thibet), et peu après, arriva à Lassa, qui en est la capitale. Son voyage depuis Si-ning-oeï avait duré trois mois. Le roi de Thibet, qui porte le titre de *deva*, descend d'une ancienne famille de Kalmouks de Tangout. Le grand-prêtre du pays est adoré comme un dieu. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait mis des obstacles à l'essor du zèle des deux jésuites. Ils racontent que, sans les empêchemens qu'il leur opposa, ils auraient converti un grand nombre d'habitans. Au reste, quoiqu'il impose la peine de mort à quiconque lui refuse son adoration, ils furent traités fort humainement par le peuple, et par le roi lui-même, qui était frère du grand-pontife, durant leur séjour à Lassa, qui dura deux mois.

De Lassa, les deux missionnaires se rendirent en deux jours au pied de la montagne de Langour, qui est d'une hauteur extraordinaire : l'air y est si subtil au sommet, qu'à peine y peut-on respirer. Les rochers et les précipices rendent le passage impossible aux voitures, et l'on est obligé de marcher à pied l'espace d'un mois jusqu'à Kouti, ville sur la frontière du Népal. Cette chaîne de montagnes est remplie de sources froides et chaudes ; aussi le poisson et les pâturages y sont-ils en abondance.

Ils arrivèrent en cinq jours à Nesli, et en mirent autant pour gagner Katmandou, capitale du royaume de Nepal. Cinq journées plus loin, on trouve Hedonda, première ville du Mongol. Enfin les missionnaires arrivèrent à Agra, où d'Orville fut appelé à une meilleure vie. Grueber, quatorze mois après son départ d'Agra, parvint heureusement à Rome.

Le récit de ce missionnaire contient des particularités nouvelles sur les Kalmouks et les Chinois; il a été publié dans le recueil de Thévenot. Quant au voyage dans le Thibet, qui se trouve aussi dans cet ouvrage, il avait déjà paru dans *la Chine illustrée*, du P. Kircher, avec les figures des choses les plus remarquables que Grueber et d'Orville avaient observées. Leur tableau du pays et des usages des habitans n'est pas mauvais; mais comme ils ne s'étaient pas écartés de leur route, ils n'ont pu fournir beaucoup de lumières sur la géographie d'une région si peu fréquentée.

Cinquante ans plus tard, un jésuite italien, le P. Hippolyte Desideri, alla au Thibet. Il partit de Delhy en 1714, gagna Lahor, et eut beaucoup de peine à franchir le Piré-Pendjal, montagne par laquelle on entre dans le Cachemire, parce qu'elle était déjà couverte de neige (1). Desideri voulait découvrir une route pour aller à la Chine par le Thibet. On lui dit qu'il y en avait deux, le petit Thibet, ou Baltistan, au nord de Cachemire, et le grand

(1) Voyez tome VIII, page 35.

Thibet, ou Boutan, à l'est. Il quitta Cachemire en mai 1715; il mit quarante jours à se rendre à Ladak, capitale d'un royaume qui fait partie du second Thibet. Traité d'abord avec de grands égards par le roi, il fut bientôt, ainsi que son compagnon, en butte aux soupçons du gouvernement, parce que les marchands de Cachemire, venus de Ladak pour acheter de la laine, les dénoncèrent comme de riches négocians. Une visite faite chez les missionnaires prouva la fausseté du rapport de ces marchands. Débarrassé de ces inquiétudes, Desideri commençait à étudier la langue du pays, espérant se fixer à Ladak, lorsqu'il apprit qu'il y avait un troisième Thibet, dont la capitale était Lassa. Il partit de Ladak contre son inclination, car on lui avait annoncé que ce troisième Thibet était plus exposé que les deux autres aux incursions des Kalmouks qui le bordent, et qu'il fallait traverser des pays absolument déserts pour y arriver. Il fut six mois en route; il séjourna onze ans à Lassa, où son zèle trop ardent lui occasiona souvent des affaires désagréables; il fut même dénoncé au pape par les capucins de la mission de Lassa, et obligé de revenir en Europe en 1727. Desideri, comme les autres missionnaires, s'est fort peu occupé de décrire le pays.

Enfin, en 1720, le P. Horace della Penna, capucin, fut envoyé au Thibet avec onze de ses confrères. Ils débarquèrent à Calcutta, remontèrent le Gange jusqu'à Patna, gagnèrent He-

donda, et suivirent, pour arriver à Lassa, la route par laquelle Grueber et d'Orville étaient venus de cette ville jusqu'à Hédonda. Horace et ses compagnons furent reçus du roi du Thibet et du grand lama avec l'humanité qui fait le caractère distinctif de la nation. Les capucins auraient bien voulu convertir à la fois le roi de Thibet et le grand lama. Horace leur remit, sur leur invitation, un mémoire dans lequel étaient exposés les principes du christianisme. Le roi le lut avec plaisir, et convint de l'excellence de la doctrine qu'il contenait. Encouragé par ce discours, Horace pressa vivement le roi non-seulement d'embrasser une religion qu'il approuvait, mais aussi d'obliger ses sujets à suivre son exemple. Le roi, qui sans doute ne s'attendait pas à des instances si vives, répondit qu'il n'en était pas temps encore; mais qu'en attendant, les missionnaires pouvaient apprendre la langue du pays, et se mettre en état d'enseigner leur doctrine. Horace vit ensuite le grand lama, pour s'assurer de ses dispositions. Ce pontife, plus réservé que le roi, lui donna ses objections par écrit, et lui en demanda la solution. Les missionnaires s'attachèrent aussitôt à ce travail. Ils portèrent leur réponse au lama, qui se contenta de leur dire qu'il prendrait son temps pour l'examiner. On souhaiterait que les objections du lama et les réponses des capucins eussent trouvé place dans la relation de ceux-ci; mais ils nous ont privés de ces détails, qui devaient être piquans. Tou-

jours favorisés, ils obtinrent la permission de bâtir une église et une maison, et il fut défendu à tous les Thibetains de leur causer le moindre désagrément. Enfin les ministres reçurent un ordre exprès de les protéger et de n'exiger d'eux aucun tribut.

Cependant on ne recevait en Europe aucune nouvelle des missionnaires. Neuf d'entre eux étaient morts; les autres étaient épuisés par le travail, l'âge et les fatigues continuelles. Leur supérieur revint à Rome en 1735, apportant cette triste nouvelle; mais en même temps il annonça que le roi du Thibet l'avait chargé de demander un renfort de missionnaires, et l'établissement d'une correspondance.

Sur le récit d'Horace, le pape et la congrégation de la propagande nommèrent neuf autres capucins pour la mission du Thibet. Ceux-ci partirent de Rome en 1738, chargés de présens et de deux brefs pour le roi du Thibet et pour le grand lama. Horace écrivit à sa sainteté en 1740, qu'ils étaient arrivés à Lassa, que les présens avaient été reçus avec beaucoup de satisfaction, et que le roi et le grand lama se préparaient à lui en envoyer à leur tour, avec leur réponse à ses brefs, par un capucin de la mission, que son grand âge rendait incapable des travaux apostoliques.

La relation d'Horace della Penna fut mise en ordre, en Italie, par le procureur-général des capucins, ou par la congrégation de la propagande, et parut à Rome en 1742. La difficulté

que l'on trouve à concilier diverses circonstances de cet ouvrage avec les récits d'autres voyageurs porte à croire non-seulement que le P. Horace ne s'est pas toujours scrupuleusement attaché à la vérité, mais que ses éditeurs ont exagéré le succès de la mission. C'est la seule explication que l'on puisse donner à quantité de récits qui blessent absolument la vraisemblance. Le P. Horace mourut à Patan ou Hela, dans le Népal, en 1745, après avoir passé trente-trois ans dans les missions du Thibet.

Les récits de tous ces missionnaires, joints à ceux que le P. Duhalde a réunis dans sa description de la Chine, laissaient encore beaucoup à désirer sur le Thibet, lorsque dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, diverses circonstances procurèrent à l'Europe des renseignemens nouveaux sur ce pays curieux.

Le célèbre voyageur Pallas, en parcourant la Sibérie, passa quelque temps parmi les Mongols des bords du Selinga. Il profita de ce séjour pour recueillir diverses notions sur le Thibet. Elles lui furent fournies par des prêtres thibetains qui vivaient chez ces peuples, et par le chef du clergé mongol. Celui-ci, dans sa jeunesse, avait fait le pèlerinage du Thibet.

Enfin les Anglais ayant eu guerre avec le roi de Boutan, le techou-lama, qui était alors à la tête du gouvernement du Thibet pendant la minorité du grand-lama, interposa ses bons offices en faveur de son vassal, et envoya au Bengale une personne de marque, avec une

lettre et des présens pour M. Hastings, gouverneur-général. Celui-ci n'hésita pas à faire partir pour la cour du techou-lama une personne revêtue d'un caractère public. Bogle, sur lequel le choix tomba, partit de Calcutta en 1774, pénétra dans le Thibet à travers mille difficultés, fut bien accueilli partout, fit plusieurs voyages dans l'intérieur du pays, et revint à Calcutta après une absence de quinze mois. Le techou-lama, près duquel Bogle avait été en ambassade, étant mort, le gouverneur du Bengale en envoya une à son successeur, en 1784, pour le féliciter. Ces deux missions ont fourni des détails précieux.

Au reste, il n'est pas surprenant que le Thibet ait si long-temps été à peu près ignoré des Européens, et ne leur soit encore connu qu'assez imparfaitement, puisque les Chinois mêmes qui en sont voisins, n'en avaient pas de notions exactes au commencement du dix-huitième siècle. A cette époque, l'empereur Khang-hi envoya dans ce pays un ambassadeur pour réconcilier deux factions qui le partageaient. Durant son séjour, qui fut de plus de deux ans, l'ambassadeur employa des personnes de son tribunal, qu'il avait amenées avec lui, à composer une carte de tous les pays qui sont immédiatement soumis au grand lama. Cette carte fut présentée en 1711 au P. Regis, pour la réduire à la forme des cartes qu'on avait faites des provinces de la Chine. Mais ce père ne put exécuter cet ordre, parce que la position

des lieux n'avait pas été fixée par des observations astronomiques, et que leur distance n'était marquée que d'après le calcul de la marche. L'empereur résolut donc de s'en procurer une plus exacte. Il fit choix de deux lamas qui avaient appris l'arithmétique et la géométrie dans une académie de mathématiques établie sous la protection de son troisième fils, et les chargea de lever une nouvelle carte depuis Si-ning-oeï dans le Chen-si jusqu'à Lassa, et de là jusqu'à la source du Gange. Ils devaient aussi apporter un peu d'eau de ce fleuve. En 1717, le travail de ces lamas fut présenté aux missionnaires, qui le trouvèrent incomparablement meilleur que le premier, quoiqu'il ne fût pas exempt de fautes. Ces matériaux, et quelques informations reçues de personnes distinguées qui avaient voyagé dans le même pays, les mirent à même de dresser les cartes du Thibet, que le P. Duhalde a données dans le quatrième volume de sa description de la Chine. Malheureusement les deux lamas, ayant commencé leur entreprise dans le temps que les Éleuths ravageaient le Thibet, avaient été obligés de beaucoup se presser, dans la crainte de tomber entre les mains des ennemis, ce qui nuisit à la perfection de leur ouvrage, parce que, pour beaucoup de détails, ils s'étaient contentés de consulter les lamas voisins des lieux qu'ils ne pouvaient visiter, et les mémoires déposés dans les archives de Lassa.

Le Thibet porte, chez les Orientaux, les noms

de *Tibbet*, *Tobbet*, *Tobbot*, qui ne sont que différentes manières d'écrire les mêmes sons, d'après la différence des alphabets et de la prononciation. Ce nom n'est peut-être qu'une corruption de *Tenbout*, royaume de Bout. Les Mongols, qui emploient le nom de *Thibet*, se servent encore de ceux de *Téboudon* et de *Tangout ;* mais ce dernier, qui est appliqué quelquefois à la partie du pays la plus voisine de la Chine, a embrassé une étendue bien plus considérable que celle du Thibet actuel. Les Mongols, qui placent le Thibet au sud-ouest ou à leur main droite, le nomment *Baroun-tala* (main droite), par opposition à *Dsoun-tala* (main gauche), dénomination par laquelle ils désignent les contrées habitées par les Mantchous. Les Chinois nomment le Thibet *Tsan* ou *Tsan-li*, à cause, dit Duhalde, de la grande rivière de Tsan-pou qui le traverse. Suivant d'autres auteurs, ils le nomment *Tou-pé-té*, ou royaume du dalaï-lama ou du pan-tchan-lama. Comme la partie où est située Lassa est la plus riche et la plus agréable, indépendamment de la distinction qu'elle tire de la résidence du grand lama, les peuples voisins ne donnent quelquefois pas d'autre nom à tout le pays. Quant au nom de *Boutan*, il n'est connu, pour désigner le Thibet en général, ni des habitans du pays, ni des Mongols, ni des Kalmouks ; ce nom n'est, dans ce sens, probablement qu'une corruption du mot de *Téboudon*. On a vu que le Boutan est un

pays situé au sud du Thibet, et qui en dépend (1).

Les Thibetains nomment la contrée qu'ils habitent *Pout* ou *Bhout*, et en y ajoutant le mot qui signifie pays, *Bhout-yid*. Quelques écrivains ont transformé ce nom en *Béguédou*. Bhout-yid semble dire autant que pays de Bhoudda. Selon quelques géographes, le nom du pays est *Pue* ou *Pue-koakhim*, dérivé de *pué*, nord, et de *koakhim*, neige.

Les limites du Thibet ne peuvent être fixées avec certitude. On sait, en général, qu'il est situé entre les 27e et 38e degrés de latitude nord, et les 70e et 72e degrés de longitude orientale. Il a au nord la Petite-Boukharie et le pays des Éleuths, à l'est la Chine, au sud-est l'Ava, au sud le Boutan, et divers petits pays dépendans de l'Indoustan, dont il est séparé par la chaîne de l'Himalaya ; à l'ouest le Cachemire et la Grande-Boukharie.

Il règne une grande obscurité sur les divisions géographiques du Thibet. Les termes de Haut-Thibet, Moyen-Thibet et Bas-Thibet, paraissent vagues et arbitraires, de même que ceux de Grand et Petit-Thibet ou *Baltistan*. Quelques auteurs ont, d'après les matériaux fournis par le père della Penna, admis neuf provinces ; mais on ne sait où les placer avec certitude. Dans cette liste, qu'il est inutile de rapporter, le Tacpou est le Boutan : le centre du pays est occupé par la province nommée

(1) Voyez tome VI, page 343.

Ou, l'*Oï* des géographes chinois. Il paraît que Ladak forme une souveraineté particulière. En supposant qu'il y ait de la confusion et de doubles emplois de noms, ce qui est très-possible, le nombre des provinces se trouverait réduit à huit, qui répondraient aux huit royaumes de Marc Pol.

On a vu plus haut que, de plusieurs côtés, il faut traverser de hautes montagnes pour entrer dans le Thibet. En arrivant par le Cachemire, on rencontre les monts Kentaïs ou Kentaïskhan ; en venant de l'Indoustan par le Gherval, le Kemaon et le Népal, on est obligé de franchir l'Himalaya. Lorsqu'une fois on a atteint le sommet des montagnes du Boutan, dit Bogle, on ne descend pas dans la même proportion du côté du Thibet; mais, continuant à voyager dans un pays très-élevé, on traverse des vallées qui sont aussi larges et moins profondes que les premières, et des montagnes qui ne sont ni escarpées ni aussi hautes; d'ailleurs c'est le pays le plus nu et le plus sauvage que l'on puisse voir.

Tous les voyageurs s'accordent à dire qu'il faut passer au milieu de montagnes affreuses, qui sont comme entassées les unes sur les autres. Elles sont à peine séparées par des vallées étroites, au fond desquelles les torrens roulent leurs eaux avec un fracas propre à effrayer les plus intrépides voyageurs. Les routes que l'on a pratiquées dans les endroits les plus accessibles sont ordinairement si étroites, qu'on

n'y trouve que la place du pied ; dans quelques lieux on a pratiqué des escaliers le long des rochers, ou bien l'on y a placé des échelles, lorsque les escarpemens étaient trop considérables. Pour traverser les torrens qui séparent une montagne de l'autre, il n'y a souvent d'autres ponts que quelques planches étroites et chancelantes, ou quelques cordes étendues en croix, qui soutiennent les branches d'arbres qu'on y a portées. Quelquefois les ponts sont formés par des chaînes tendues d'un précipice à l'autre ; d'autres fois ce sont des poutres dont une extrémité est fixée à la rive, tandis que l'autre soutient un petit plancher.

Le Thibet est un pays fort élevé. Gerbillon observe, sur le témoignage d'un mandarin qui avait fait le voyage avec la qualité d'envoyé impérial, qu'en passant de la Chine au Thibet, on s'aperçoit sensiblement qu'on monte, et qu'en général les montagnes, qui sont en fort grand nombre, sont beaucoup plus hautes du côté de l'est, vers la Chine, que du côté de l'ouest. Cette élévation du sol rend de ce côté le pays très-froid pour sa latitude ; mais lorsqu'on descend des montagnes, et qu'on entre au Thibet, l'air est beaucoup plus tempéré. Le climat de la partie occidentale du Thibet, la plus voisine de l'Himalaya, paraît très-rigoureux ; car les montagnes y sont toujours couvertes de neige, et l'hiver ne disparaît des plaines que pour un espace de temps fort court. Il est probable que le terrain s'abaisse

plus doucement vers le nord; car de tout temps les communications du Thibet avec les Mongols et les Kalmouks ont été fréquentes; tandis que du côté de l'ouest les hautes chaînes de montagnes, les neiges et les phénomènes désastreux qui en rendent les passages difficiles ont constamment préservé le pays de l'invasion des Persans, et des entreprises des belliqueux Tartares.

La principale rivière est le Dsampkho-sou; en mongol, Dsam-mouroun; en chinois, Tsanpou, qui prend sa source dans le Kentaïsse, traverse le Thibet de l'ouest à l'est, et en sort sous le nom de Bourrampoutter, ou Bramapoutre, pour se joindre au Gange. La plupart des grands fleuves qui arrosent la presqu'île au delà du Gange et de la Chine semblent prendre leur source dans les montagnes orientales du Thibet.

Le Thibet a aussi plusieurs lacs considérables: le plus grand est le Terkiri, situé par 33 degrés de latitude nord, et 84 degrés de longitude à l'ouest de Paris: on dit qu'il a vingt-sept lieues de long sur neuf de large. Le Manassarovar ou Mapan est au milieu des montagnes, à l'ouest de la source du Dsampkho-sou. On croyait autrefois que le Gange y prenait sa source; mais on a depuis peu reconnu que cette opinion n'était pas fondée. Le père della Penna parle d'un lac situé à trois journées au sud de Lassa, et qu'il nomme *Palté* ou *Iandro*. Les habitans disent qu'il faut dix-huit jours pour

en faire le tour à pied. La figure que les cartes lui donnent est réellement extraordinaire; car il ressemble à un vaste fossé, large d'environ deux lieues, environnant une île de douze lieues de diamètre. Les petits lacs, même dans le sud, gèlent à une grande profondeur en hiver, et ceux du nord et de l'ouest conservent de la glace jusque bien avant dans l'été.

La grande élévation du pays et la rigueur du climat sont cause que, dans quelques parties, le froment n'y peut croître; on en récolte dans les cantons plus favorisés de la nature, qui produisent aussi du riz. En général, on y cultive le seigle, l'orge, l'aveine, le chanvre et tous les légumes, ainsi que les plantes potagères qui croissent dans les environs de Pékin. Le père della Penna dit que dans quelques provinces on fait du vin, malgré la multitude des rochers et des montagnes continuellement couvertes de neige que l'on y rencontre à chaque pas. Les arbres à fruit, tant sauvages que cultivés, sont le pêcher, l'abricotier, le pommier, le poirier, l'oranger, le grenadier.

Les montagnes sont couvertes de beaux arbres, tels que des ifs, des cyprès, des frênes, des chênes, jusqu'au point où le froid ne permet plus qu'aux sapins, aux pins et aux bouleaux de couvrir les rochers. Ces arbres finissent même, comme dans tous les lieux élevés, par disparaître successivement, et la cime des montagnes n'offre que des neiges éternelles.

On trouve au Thibet la plupart des animaux domestiques d'Europe ; mais ils y sont généralement de petite taille. Les chèvres sont renommées par la finesse de la laine ou plutôt de l'espèce de duvet qui se trouve à la racine des poils, et qui est un objet de commerce considérable. Au reste, tous les animaux du pays ont ce duvet en plus ou moins grande quantité. On remarque parmi les animaux particuliers à cette contrée l'yak ou le bœuf grognant, pourvu par la nature d'un poil touffu, et singulièrement long, surtout à sa queue, qui est un objet de luxe, d'ornement et de parade, dans tous les royaumes de l'Orient. Le gibier abonde au Thibet; on y trouve aussi beaucoup de bêtes farouches, et l'animal qui porte le musc. Les rivières sont très-poissonneuses.

C'est de ce pays que vient la meilleure rhubarbe. On coupe cette racine en pièces, qu'on lie dix à douze ensemble pour les faire sécher dans cet état. Comme elle s'altère par l'humidité, les marchands courent toujours beaucoup de risques dans le transport, parce que les routes pour sortir de leur pays, surtout celles du nord, sont sujettes à la pluie.

Le Thibet, comme on le voit, n'est pas un pays pauvre. On y trouve en outre, dans les montagnes, de l'or, de l'argent, du fer, du cuivre, du zinc, et même du mercure ; du cristal de roche, du sel gemme, de l'iakhem, pierre bleue à veines rouges, qui est très-esti-

mée dans l'Indoustan, où l'on en fait des coupes et d'autres vases; un lac fournit du borax, qui est une des richesses de cette contrée. Ce lac est environ à douze jours de marche au nord de Lassa. De tous côtés il est entouré de rochers et de montagnes; il ne reçoit ni torrens ni ruisseaux d'eau pure; il n'est alimenté que par des sources d'eau saumâtre, dont les habitans ne font pas usage. Il paraît que des sources semblables jaillissent du fond du lac même, où le borax se forme par dépôt. On l'en retire en grandes masses, que l'on brise pour les rendre plus faciles à transporter, et que l'on expose à un courant d'air pour les faire sécher. Quoique l'on tire du borax de ce lac depuis un temps immémorial, cette matière ne paraît pas diminuer sensiblement : on pense qu'il s'en forme continuellement de nouvelle. On n'a jamais trouvé le borax sur les lieux élevés voisins du lac. Comme la profondeur de l'eau diminue graduellement depuis les bords jusqu'au fond, la recherche du borax est incommode, quoiqu'on le rencontre près des bords, et à de petites profondeurs. C'est des endroits les plus profonds que l'on tire le sel gemme. Les eaux de ce lac n'éprouvent ni une élévation ni un abaissement bien sensibles. On dit qu'il a près de sept lieues de circonférence; il est gelé une grande partie de l'année.

Le duvet des chèvres, qui sert de matière première pour fabriquer les schales de Cache-

mire, est une production très-importante pour le Thibet.

Outre l'or que l'on ramasse dans le sable des torrens et des rivières, il y a des mines dans les parties septentrionales. Elles sont affermées au nom du dalaï-lama. Une mine de plomb, près de Techou-Loumbou, contient de l'argent dans une proportion assez grande pour engager à le retirer. Cependant, comme le bois est rare dans beaucoup d'endroits, l'exploitation des mines n'est pas très-active.

Le commerce s'y fait par caravanes avec la Boukharie, la Kalmoukie, la Chine et l'Inde; mais il a beaucoup perdu de son activité avec ce dernier pays. L'yak sert de monture et de bête de somme. On tire aussi le même parti des moutons et des chèvres, en leur faisant porter des fardeaux peu pesans.

Quand les marchands indiens, qui allaient à Lassa pour le commerce du musc et de la rhubarbe, étaient arrivés à Gorroshepour, dernière ville de la dépendance du Mongol, à huit journées du Patna, ils s'adressaient à l'officier de la douane pour faire réduire le droit de vingt-cinq pour cent sur les marchandises, à sept ou huit; et, s'ils le trouvaient trop difficile, ils tournaient par la route du nord qui les conduisait par Caboul. De cette ville, il part encore des caravanes pour la Kalmoukie, d'autres pour Balk et la Tartarie. C'est là que les marchands de Lassa viennent faire l'échange de leurs marchandises avec les Tartares, pour

des chevaux, des mulets et des chameaux, parce que l'argent est fort rare dans le pays.

Ceux qui passaient par Gorroshepour portaient de Patna et de Daka du corail, de l'ambre jaune, des bracelets de coquillage, surtout de l'écaille de tortue, en grosses pièces rondes et carrées, et de l'ambre gris, parce que l'usage de Lassa est d'en brûler dans les fêtes, à l'exemple des Chinois.

On ne bat point monnaie au Thibet par principe de religion : on y fait usage de petites pièces d'argent du Népal; et en général, le commerce, surtout avec les pays étrangers, a lieu par échange.

Les Thibétains sont un peuple doux, affable, franc, paisible et gai; leur physionomie tient un peu de celle des Mongols. Les hommes sont robustes et bien proportionnés; leur teint, ainsi que celui des femmes, est brun; celles-ci ont néanmoins de belles couleurs. Les Thibétains d'un rang supérieur sont polis, et ont une conversation intéressante; jamais ils n'y mêlent ni complimens ni flatteries. Ce peuple paraît avoir fait d'assez grands progrès dans la civilisation; mais il est un peu arriéré dans les sciences. Par exemple, l'année y est encore lunaire, et le mois n'est composé que de vingt-neuf jours. Leurs connaissances en géographie sont très-bornées; quant à leur chronologie, elle est embrouillée, parce qu'ils n'ont point d'ère déterminée d'après laquelle ils fixent la durée du temps. Le cycle de douze ans est en

usage parmi eux comme chez les peuples mongols.

La nourriture ordinaire des Thibétains consiste en lait de vache, poisson, chair des animaux, riz, grains, fruits. Les lamas ne mangent rien de ce qui a eu vie, et s'abstiennent de toute boisson spiritueuse. Le thé est, comme en Chine, la boisson habituelle, et l'on y aime beaucoup le chong, espèce de liqueur forte. Les Thibétains préfèrent la viande crue, encore fraîche et saignante. Ils profitent du froid rigoureux de l'hiver pour faire sécher la chair des animaux, qui, préparée de cette manière, peut se transporter au loin, et se conserver dans les mois les plus chauds de l'année.

Un usage particulier au Thibet, c'est que la polygamie y existe d'une manière contraire à ce qui se pratique dans les autres pays de l'Orient. Ce sont les femmes qui peuvent avoir plusieurs maris. Le frère aîné choisit l'épouse qui devient commune à tous les frères, quel que soit leur nombre. Quelques auteurs ont révoqué en doute ce fait, dont on trouve des exemples chez des peuplades de l'Indoustan.

Cet usage doit nuire aux progrès de la population. Quelques missionnaires l'ont portée à trente-trois millions d'habitans, et ont donné au Thibet une armée de six cent quatre-vingt-dix mille hommes; mais ces deux estimations sont également exagérées, pour ne pas dire ridicules; car les Chinois se sont souvent empa-

rés du Thibet avec des armées qui n'excédaient pas quarante mille hommes, et les Kalmouks l'avaient de même subjugué avec facilité. On peut donc supposer que le nombre des habitans ne va guère au-delà de trois millions, et que l'armée n'est pas de plus de cinquante mille hommes. Le peuple est contraint au service militaire lorsque le prince le requiert. La discipline est si sévère, que les fuyards sont toujours punis après la perte d'une bataille. Les impôts que le peuple paie ne vont pas à la valeur d'une roupie par tête, et sont perçus en or ou en argent et en fourrures. Ce dernier mode a lieu dans les contrées sauvages et incultes du nord du pays, où les zibelines abondent, de même que beaucoup de renards jaunes, d'une mauvaise espèce, dont les poils sont mêlés de blanc. Les soieries sont tirées de la Chine, parce que l'on ne récolte pas de soie au Thibet; mais on y fabrique des draps avec l'excellente laine du pays. Les gens du commun s'habillent de ce drap qui est grossier; ils le doublent de peaux d'animaux telles qu'ils peuvent se les procurer. Les personnes de distinction portent des habits faits de drap d'Europe ou de soie de la Chine, doublés des plus belles fourrures de Sibérie. Dans l'hiver, les Thibétains s'enveloppent de fourrures de la tête aux pieds. Les hommes s'habillent de la couleur qu'ils veulent, excepté le jaune et le rouge, qui sont réservés aux lamas : le jaune, pour ceux du premier ordre; le rouge, pour ceux

de l'ordre inférieur et pour les magistrats de tout grade. Outre la différence du vêtement, celle de la coiffure distingue aussi les habitans : les grands ont un bonnet blanc, les autres un bonnet de couleur. La plupart portent des pendans à l'oreille droite seulement, et retroussent leurs cheveux pour qu'ils ne tombent pas sur les épaules. Les femmes font deux tresses, qu'elles ramènent de chaque côté en devant; en hiver, elles se couvrent la tête d'un bonnet de velours jaune; en été, elles portent un ample chapeau, fait d'un bois léger, qu'elles couvrent d'une peau rouge, à laquelle elles attachent des perles et des pierreries; celles qui sont avancées en âge se privent de ces joyaux. Toutes ont des robes courtes, avec des manches étroites, et un petit tablier qui ne descend que jusqu'aux genoux. Elles se fardent avec du lait dans lequel elles délayent du sucre.

La langue thibétaine vulgaire diffère de toutes les autres : elle est monosyllabique comme le chinois. Les livres religieux sont écrits dans une langue sacrée qui se rapproche du sanscrit.

La géographie officielle chinoise compte, dans le Thibet, seize villes. Les cartes en marquent un plus grand nombre; mais il paraît que la plupart de ces endroits ne sont que des groupes de cabanes réunies autour d'un temple. Il y a cependant quelques bourgs qui, de même que les villes, sont bien bâtis, et

entourés de murs dont la partie supérieure est en briques, et l'inférieure en pierres de taille. Les grands et les gens aisés ont des maisons de pierre. Les gens moins riches demeurent dans des huttes construites en bois et en pierre. Les temples sont presque tous en pierre, à cause de la rareté du bois dans beaucoup de lieux; quelques-uns sont magnifiquement décorés.

La capitale du pays est Lassa, dans la province d'Ou. Cette ville est située sur la rive gauche du Dsampkho-sou; les rapports varient sur sa grandeur. Elle est la résidence des principaux officiers de l'état, et des deux mandarins chinois délégués de l'empereur. On dit qu'elle est riche et florissante; qu'indépendamment des marchands et des artisans thibétains, on y voit un grand nombre d'ouvriers et de marchands cachemiriens, chinois et indous, qui s'y sont établis; tous les jours il y arrive des marchands de tous les côtés, soit en petites troupes, soit en caravanes nombreuses. Les maisons y sont hautes et bien bâties: la plupart cependant sont en bois; mais elles sont spacieuses, et les gens aisés occupent ordinairement plusieurs chambres. Un mur de pierre règne autour du palais des khans. Parmi les ornemens de ce palais, le père della Penna fait mention de cartes des diverses provinces du royaume, qu'un des prédécesseurs du roi fit dessiner sur seize murailles en 1665. Il est fâcheux que ce missionnaire n'ait pas profité

de la bonne volonté du prince pour en avoir des copies. Il paraît que Bogle, voyageur anglais, n'en a pas eu connaissance. La ville est traversée par plusieurs ruisseaux qui se jettent dans le Dsampkho-sou. On prétend que leur eau est très-malsaine pour les habitans qui demeurent dans les quartiers éloignés du fleuve, et particulièrement pour les étrangers. Lassa est fortifiée par une enceinte de murailles hautes de trois brasses, et si larges, que cinq hommes peuvent s'y promener de front à cheval : L'empereur de la Chine y entretient une garnison de deux mille hommes.

Au milieu de la ville s'élève le temple appelé Dsoo-chigiamouni, très-célèbre parmi tous les sectateurs de la religion lamique, parce qu'il renferme une idole apportée des Indes et regardée comme sacrée. Elle représente Chigiamouni, ou Fo, ou Boudda, fondateur de cette religion. On vient des contrées les plus éloignées en pèlerinage à ce temple, y apporter des offrandes. Il est assez spacieux pour que trois mille fidèles y vaquent sans gêne aux exercices du culte. Plusieurs autres temples, bien décorés, ornent différentes parties de la ville.

Tout près de la ville, sur une petite montagne appelée Mor-Bouli, qui s'élève à pic à quatre cents pieds au-dessus de la rivière, on voit le temple et le couvent de Bouda-la, qui renferme le palais du grand lama, chef suprême de la religion.

Le dalaï-lama est regardé, non-seulement

comme le vicaire de Dieu, le grand pontife et le chef du clergé; mais les sectateurs du lamisme voient aussi en lui la Divinité visible; c'est Fo incarné. Le titre de *dalaï-lama* signifie grand-prêtre, ou lama par excellence. Il prend celui de dalaï-lama, fortuné vicaire sur cette terre, du grand Dieu saint; siégeant à sa droite (ouest), et réunissant à une seule doctrine tous les vrais croyans qui habitent sous le ciel. En sa qualité de Dieu, on l'appelle *père céleste*, et on lui attribue toutes les perfections de la Divinité, surtout la science universelle et la connaissance des plus intimes secrets du cœur. S'il interroge ceux qui lui parlent, ce n'est pas, disent les habitans du Thibet, qu'il ait besoin d'instruction; car il connaît d'avance la réponse qu'on va lui faire. Comme ils croient que Fo vit en lui, ils sont persuadés qu'il est immortel; que, lorsqu'il paraît mourir, il ne fait que changer d'habitation; qu'il abandonne un corps décrépit pour renaître dans un autre corps humain, remarquable par sa pureté et sa beauté, et que le séjour fortuné où son âme doit désormais habiter est révélé par lui-même.

En effet, quand un dalaï-lama veut quitter ce monde, et on assure que cet événement arrive à l'époque, aux heures et suivant les circonstances qu'il a lui-même déterminées, il laisse un testament qui désigne son successeur; il l'écrit lui-même et le dépose dans un lieu secret auprès de son trône, afin qu'il ne soit

trouvé qu'après sa mort. Dans cet acte, il indique toujours, d'après son inspiration, le rang, la famille, l'âge et les autres signes auxquels on pourra reconnaître son successeur, l'époque à laquelle on en devra faire la recherche, suivant que son âme a la volonté de paraître dans un nouveau corps après un temps plus ou moins long. Dès que le dalaï-lama a les yeux fermés, on cherche le testament, et quand on l'a découvert, le principal gardien du temple ou grand-vicaire en fait l'ouverture en présence des régénérés qui se trouvent sur le lieu, et des principaux membres du clergé.

Les missionnaires prétendent que les lamas cherchent dans tout le royaume quelqu'un dont la figure ait de la ressemblance avec celle du mort, et l'appellent à sa succession. Avant de l'introniser, on le soumet à une épreuve qui manifeste la transmigration de l'âme du lama décédé, dans le corps de son successeur. Bernier raconte ce qu'il avait appris là-dessus de son médecin lama. Lorsque le grand-lama est dans une vieillesse avancée, et qu'il se croit près de sa fin, il assemble son conseil pour déclarer qu'il doit passer dans le corps de tel enfant nouvellement né. Cet enfant est élevé avec beaucoup de soin jusqu'à l'âge de six à sept ans. Alors, par une espèce d'épreuve, on fait apporter devant lui quelques meubles du défunt qu'on mêle avec les siens, et s'il est capable de les distinguer, c'est une preuve manifeste que Fo s'est incarné en lui.

Le corps d'un dalaï-lama, privé de son âme, est toujours brûlé, et ses cendres sont réduites en petites boules de verre qui sont réputées choses saintes. Suivant d'autres relations, on embaume ses restes mortels, et on les conserve dans une châsse.

Le grand-lama se tient au fond de son palais, dans un appartement orné d'or et d'argent, et illuminé d'un grand nombre de lampes; il est assis sur un siége composé de plusieurs coussins, et couvert de précieux tapis. En approchant de lui, ses adorateurs se mettent à genoux, baissent la tête jusqu'à terre, lui baisent les pieds avec les marques du plus profond respect, et, les mains sur la figure, reçoivent, dans un recueillement religieux, la bénédiction, dont ils témoignent leur reconnaissance par des prosternations réitérées. Le dalaï-lama ne donne la bénédiction avec la main qu'aux princes ou khans qui viennent chez lui en pèlerinage. Il bénit les autres laïques avec une espèce de sceptre qui communique sa sainte vertu à tous ceux qu'il en touche. C'est une baguette élégante et dorée, de la longueur d'une aune environ, faite d'un bois rouge et odoriférant; l'un des bouts est garni d'une poignée, l'autre est sculpté en forme de fleur de baima-lokho ou nénuphar, du centre de laquelle sort un ruban de soie jaune d'environ deux pouces, avec trois morceaux de soie tricolore et à franges, attachés ensemble, et longs d'une palme : avec cette houppe de soie le dalaï-lama touche la

tête de ceux qui viennent l'adorer à genoux. S'il s'en présente un grand nombre, quelques-uns des lamas les plus distingués se placent à côté de son siége, et lui soutiennent le bras droit qui distribue les bénédictions. Les docteurs laïques commencent par prier devant d'autres idoles, ensuite ils se prosternent devant le grand lama, aussi souvent que leur dévotion le leur suggère. Les laïques, qui n'ont pas la qualité de docteurs, ne s'approchent pas d'autres idoles, et vont directement s'incliner devant le dalaï-lama. Il ne refuse sa bénédiction à personne, quoique ceux qui viennent pour l'adorer n'aient pas toujours le bonheur d'obtenir cette faveur. Les prêtres persuadent au peuple que, quand plusieurs personnes sont en adoration devant le dalaï-lama, il se présente à chacune d'elles sous une figure différente. A l'un, il paraît jeune; à l'autre, de moyen âge, et chacun croit en être seul regardé; partout où il passe, il se répand une odeur agréable; à son commandement, des sources jaillissent miraculeusement dans des plaines arides, des forêts s'y élèvent, et il s'y manifeste d'autres merveilles de cette nature.

Le grand-lama, dit le père Regis, reçoit les adorations non-seulement des Thibétains, mais aussi celles d'une prodigieuse multitude d'étrangers qui entreprennent de longs et pénibles voyages pour venir, à deux genoux, lui offrir leurs hommages, et recevoir sa bénédiction.

Parmi ces pèlerins, il y en a un grand nombre qui viennent de l'Indoustan, et qui ont grand soin de faire valoir leur mérite auprès des lamas en racontant et exagérant presque toujours ce qu'il leur a fallu souffrir de peines et de fatigues en chemin pour arriver à Lassa.

Après les Thibétains, les Mongols et les Kalmouks sont les plus assidus à rendre leurs devoirs au grand-lama. On en voit, à Lassa, qui viennent des contrées les plus éloignées. Dans le temps que les armées des Éleuths entraient sur les terres du Thibet, il se trouvait à Lassa une princesse kalmouke avec son fils, qui demeurait au nord de la mer Caspienne, entre Astrakhan et l'Iaïk. Son fils était neveu du khan des Kalmouks-Torgots. Cette princesse eut recours à l'empereur Khang-hi, qui, après l'avoir entretenue à ses frais, en lui accordant des terres en Mongolie, obtint pour elle la permission d'un libre passage à travers la Sibérie, et lui donna de ses gens pour la reconduire dans son pays.

Le grand-lama réside dans son palais de Poutala, et plus souvent dans deux autres couvens, dont l'un est situé sur le Dsampkho-sou, à mille toises environ au-dessous de Lassa, et porte le nom de *Sséra-somba;* en mongol, *Sséra-ré*. L'autre est un peu plus éloigné, mais au-dessus de la ville, sur le bord d'un ruisseau, et s'appelle *Brépoun-gomba ;* en mongol, *Brépoun-ré*. Ces couvens consistent, outre l'habitation du dalaï-lama, qui est magnifiquement

bâtie, en une quantité de jolis temples et de maisons habitées par un clergé très-nombreux. Le prince du Thibet avait aussi un palais auprès de chaque couvent, et s'y rendait quelquefois les jours de fête pour recevoir la bénédiction. Les femmes, même les plus distinguées, n'ont pas la permission d'y passer la nuit : elles sont obligées de se retirer aussitôt qu'elles ont fait leur prière et reçu la bénédiction. Les divers bâtimens sont entourés d'un mur, et on assure que les couvens de Sséra-soumba et de Brépoun-gomba, avec leurs dépendances, ont, l'un deux milles, et l'autre un peu moins d'un mille de circonférence. Celui de Brépoun ressemble à une petite ville; il renferme cinq temples, dont un est destiné au service divin public : les autres, beaucoup moins grands, sont réservés pour les exercices de dévotion des gheilongs. Ces derniers temples ont l'air de petits couvens; ils sont placés sur les côtés du grand temple : chacun est habité par quinze cents religieux. Le quatrième renferme, en outre, plus de trois cents principaux lamas. Le nombre des personnes qui les habitent, y compris les domestiques, se monte à sept mille; au commencement du dix-huitième siècle, on en comptait dix mille.

Le couronnement du couvent de Poutala est doré en entier. Ce palais renferme plus de mille chambres, des pyramides revêtues d'or et d'argent, et une quantité innombrable d'idoles en or, en argent, en cuivre et en jaspe;

il est construit en briques; il y a un nombre prodigieux de cours, de terrasses, de galeries ouvertes, de vastes salles. La plupart des appartemens sont grands et ornés, à la manière chinoise, de dorures, de peintures et de vernis magnifiques.

A certaines époques, le dalaï-lama se rend d'un couvent dans l'autre, et séjourne dans chacun à peu près le même espace de temps. Lorsqu'il va de Brépoun à Sséra, il dirige sa route d'après le soleil autour de la ville de Lassa et de la montagne de Poutala : dans ces occasions, il a coutume de visiter le couvent qui s'y trouve, et quelquefois il s'y rend directement de Brépoun. Par suite du détour que l'on vient d'indiquer, et qui est fixé par le rituel, le voyage de Brépoun à Sséra dure toute une journée; mais, quand le dalaï-lama revient à Brépoun, il passe ordinairement par la ville de Lassa. Il fait ces petits voyages dans une chaise à porteurs, et quelquefois à cheval.

Il est tout simple que le dalaï-lama, étant regardé comme la Divinité incarnée, ne rende pas le salut à ceux qui viennent lui apporter leurs hommages, et que même les plus grands personnages tiennent à honneur insigne de recevoir la bénédiction de sa propre main, en se prosternant devant lui comme les moindres de leurs sujets. Cependant les missionnaires rapportent qu'à la réception de l'ambassadeur de la Chine, on observa que ce

ministre impérial ne fléchit pas les genoux comme les princes tartares, et que le grand-lama, après s'être informé de la santé de l'empereur Khang-hi, s'appuya sur une main, et fit un petit mouvement comme s'il eût voulu se lever.

Tous les prêtres thibétains, mongols et kalmouks s'accordent à dire que les excrémens et l'urine du dalaï-lama sont regardés comme des choses sacrées; les excrémens, réduits en poudre, se portent au cou dans des reliquaires, servent à faire des fumigations dans les maladies, et sont même employés comme remède interne par les dévots. L'urine est distribuée par petites gouttes, et donnée dans les maladies graves. Les lamas tirent un profit considérable de la vente de ces déjections sacrées, et ils ont soin d'attester aux fidèles que le dieu incarné prend si peu d'alimens, et boit si peu, que l'on ne saurait être trop économe de ce qui sort de ses entrailles saintes.

Tous les princes qui font profession du culte lamique ne manquent point, en montant sur le trône, d'envoyer des ambassadeurs au dalaï-lama, avec de riches présens, pour demander sa bénédiction, qu'ils croient nécessaire au bonheur de leur règne.

Le grand-lama ne jouissait anciennement que de la puissance spirituelle; mais par degrés il devint prince temporel, surtout depuis que les khans des Éleuths, ayant vaincu le prince séculier du Thibet, eurent mis le dalaï-lama en pos-

session de sa puissance ; cependant il ne se mêlait pas du gouvernement civil de ses états : il abandonnait une partie des affaires séculières à l'administration de deux khans éleuths, qui étaient chargés de lui fournir tout ce qui était nécessaire pour l'entretien de sa maison ; et la gestion du gouvernement était confiée à un *deya* ou *tibpa* qu'il nommait. Aujourd'hui cette fonction est remplie par un gihoun-hoan ou prince gouverneur envoyé par l'empereur de la Chine.

Suivant les annales chinoises, le Thibet n'a eu de relations avec la Chine que depuis l'an 634 de Jésus-Christ. Par suite de l'affaiblissement du premier de ces états, Koublai-khan, ainsi que le raconte Marc-Pol, y étendit son autorité, et le divisa en provinces. Les grands-lamas reçurent pendant long-temps des empereurs de la Chine le sceau d'or et des titres d'honneur. Celui qui régnait en 1426 rendit le chapeau jaune dominant parmi les lamas. En 1642, le dalaï-lama envoya des ambassadeurs à Tsong-té, premier empereur de la dynastie des Mantchous, et se mit sous sa protection ; dix ans après, il alla lui-même à Pékin où l'empereur le combla d'honneurs. Vers la fin du dix-huitième siècle, le typa du Thibet était entièrement dévoué au roi des Éleuths, ennemi déclaré des Mantchous : il fut puni de mort par un autre prince éleuth, petit-fils de celui qui avait défait le typa, ennemi de la religion lamique. De grands trou-

bles et un schisme éclatèrent dans le Thibet. Des divisions s'élevèrent entre les lamas : les uns tenaient pour le chapeau jaune, pour marquer leur attachement à l'empereur de la Chine ; d'autres se déclaraient pour le chapeau rouge, couleur du grand-lama, qui devait être parfaitement indépendant de toute puissance étrangère. Le roi des Éleuths, profitant de ces dissensions, entra dans le pays, et y fit de grands ravages ; le sanctuaire de Poutala fut pillé : on en enleva des richesses immenses. Le vainqueur fit faire main-basse sur un grand nombre de lamas et sur beaucoup d'Éleuths qui avaient pris le parti des Mantchous ; il prétendait être le seul vrai roi du Thibet, et voulait que les lamas n'eussent, comme autrefois, aucune autorité sur les peuples, et fussent, dans leurs monastères, uniquement occupés à réciter des prières, à bénir les fidèles et à visiter les malades.

Les lamas se dispersèrent de tous côtés ; le dalaï-lama implora le secours de Khang-hi. Ce monarque rassembla une armée, chassa le roi des Éleuths, et la paix fut rétablie dans le Thibet : elle y fut troublée momentanément sous le règne d'Yong-tching ; mais, depuis la destruction de la puissance des Éleuths en 1760, le Thibet est resté soumis à la Chine. Le dalaï-lama exerce tous les droits de la souveraineté, et perçoit les revenus du pays ; mais il ne règne que sous la suzeraineté des empereurs de la Chine, qui maintiennent leur puis-

sance par le moyen des garnisons qui occupent les principales places. Par suite du système d'exclusion adopté en Chine contre les étrangers, l'empereur Kien-long fut mécontent de l'accueil amical que l'envoyé anglais avait reçu au Thibet en 1774; il invita d'une manière à peu près impérative le techou-lama à faire le voyage de Pékin. Ce pontife n'entreprit ce long voyage qu'avec répugnance. Elle était fondée; car peu de temps après son arrivée dans la capitale de la Chine, son âme changea de demeure; il mourut de la petite-vérole : cependant on a soupçonné que le poison termina ses jours.

Après le désastre du monastère de Poutala, l'empereur Khang-hi, plusieurs princes ses fils, et plusieurs grands de la cour de Pékin fournirent de grandes sommes pour le rétablissement de ce lieu saint, et de quelques autres couvens de lamas. Les princes mongols, les princes éleuths de Koko-nor, qui sont tributaires du lama, des seigneurs mongols et thibétains, d'autres monastères de lamas dans le Thibet et dans tous les pays où règne la religion lamique, donnèrent des sommes considérables. Les princes éleuths qui habitent près de la mer Caspienne, sous la domination de la Russie, envoyèrent aussi de grands secours; de sorte que le monastère de Poutala est devenu plus beau et plus riche qu'il n'était auparavant.

Il y a peu de religion plus étendue que celle

du lamisme. Outre le Thibet, qui en est le centre, elle s'est répandue dans plusieurs parties des Indes, à la Chine et chez tous les peuples mongols. Elle a, il est vrai, disent les missionnaires, reçu quelques modifications dans divers pays, où d'autres chefs ecclésiastiques ont substitué leur pouvoir à celui du dalaï-lama.

Pallas dit qu'à différentes époques l'intérêt politique de l'empereur de la Chine, opposé à celui des khans kalmouks, a fait soutenir, les armes à la main, des anti-dalaï-lamas mis en avant par les cabales intérieures des grands et des prêtres du Thibet.

« Dans le sud du Thibet, continue Pallas, le bogdo-lama, appelé par les Thibétains *bogdo-baint-chang-éremboutchi*, a donné lieu à de semblables troubles, et a même occasioné une espèce de schisme. Les partisans les plus zélés du dalaï-lama ou les houppes-rouges (*oulan-sallaté*), qui s'appellent ainsi pour se distinguer des bonnets-blancs (*zaghan-makhalaté*), placent au second rang ce patriarche, dont peu d'Européens ont encore fait mention. Ils le considèrent cependant comme un dieu incarné, voyageant sur terre d'un corps humain dans un autre. Les Kalmouks le croient plus ancien que le dalaï-lama, et adorent également leurs images. D'autres lui donnent la supériorité. Un lama mongol, qui avait fait dans sa jeunesse un pèlerinage au Thibet, m'a assuré que le dalaï-lama s'était proposé, par dévotion, d'aller en pèlerinage chez le bogdo-lama.

Suivant ce qu'il me dit, ce patriarche résidait alors à dix petites journées, au sud de Lassa, dans un couvent situé sur une haute montagne presque entourée par le lac Yandouk. On trouve dans le voisinage de ce couvent Dseussa, petite ville bien peuplée.

» Le bogdo-lama se sert, comme le dalaï-lama, d'un sceptre pour donner sa bénédiction, et le typa s'en sert aussi pour la recevoir; mais, quand il est en visite chez le dalaï-lama, celui-ci a seul le droit de donner la bénédiction : il bénit le bogdo-lama en lui touchant la tête avec son front. Les déjections du bogdo-lama ne sont pas moins précieuses que celles du dalaï-lama.

Il paraît que le *bogdo-lama* est un nom par lequel les Kalmouks désignent le *techou-lama* dont Bogle et Turner ont parlé dans leurs relations. Bien loin d'être rivaux, ces deux pontifes vivent ensemble dans la meilleure intelligence. A l'époque du voyage de Bogle en 1774, le dalaï-lama était un enfant; durant sa minorité, le techou-lama gérait les affaires spirituelles et temporelles. Sa résidence ordinaire est à Lobrong ou Techou-Loumbou, situés par 29° 4' de latitude nord, et 86° 46' de longitude à l'ouest de Paris.

L'Anglais Turner dit que les deux sectes des bonnets-jaunes et des bonnets-rouges, qui divisent encore les sectateurs de la religion lamique, diffèrent principalement en ce que ces derniers admettent le mariage des prêtres.

Les deux sectes sont distinguées, la première par le nom de *gheilloukpa*, la seconde par celui de *chaumar ;* cette dernière se trouve principalement dans le Boutan ; elle a ses chefs ecclésiastiques particuliers. Il régnait autrefois une grande mésintelligence entre elles. Les gheilloukpas sont infiniment plus nombreux ; la protection de l'empereur de la Chine leur assure l'ascendant sur leurs rivaux. Les chaumars, n'étant plus en état de leur résister, se sont crus trop heureux de pouvoir vivre en paix dans les lieux où on leur a permis de se retirer.

Les missionnaires ont remarqué avec étonnement les conformités qui existent entre la religion chrétienne et la religion lamique. « Les lamas, dit le père Gerbillon, ont l'usage de l'eau bénite, le chant dans le service ecclésiastique, et les prières pour les morts ; leurs habits ressemblent à ceux sous lesquels on représente les apôtres ; ils portent la mitre comme nos évêques ; enfin le grand-lama tient à peu près parmi eux le même rang que le souverain pontife dans l'église romaine. » Le père Greuber va beaucoup plus loin : il assure que, sans avoir jamais eu aucune liaison avec aucun Européen, leur religion s'accorde sur tous les points essentiels avec la religion romaine ; ils célèbrent un sacrifice avec du pain et du vin : ils donnent l'extrême-onction ; ils bénissent les mariages, ils font des prières pour les malades ; ils font des processions ; ils honorent les

reliques de leurs saints ou plutôt de leurs idoles ; ils ont des monastères et des couvens de filles ; ils chantent dans leurs temples comme les moines chrétiens ; ils observent divers jeûnes dans le cours de l'année ; ils se mortifient le corps, surtout par l'usage de la discipline ; ils consacrent leurs évêques ; ils envoient des missionnaires qui vivent dans une grande pauvreté, et qui voyagent pieds nus jusqu'à la Chine. Je ne rapporte rien, ajoute Greuber, que sur le témoignage de mes propres yeux.

Le père Horace della Penna dit de son côté que « la religion du Thibet est une image de la religion catholique romaine. On y croit un seul Dieu, une trinité, mais remplie d'erreurs ; un paradis, un enfer, un purgatoire, mais avec un mélange de fables ; on y fait des aumônes, des prières et des sacrifices pour les morts. On y voit un grand nombre de couvens, et l'on n'y compte pas moins de trente mille moines. » Le père Desideri dit formellement qu'ils mènent la vie claustrale, et qu'ils ont la tonsure; ces moines font les vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, et plusieurs autres ; ils ont des confesseurs que les supérieurs choisissent, et qui reçoivent leurs pouvoirs du lama, comme d'un évêque ; sans quoi ils ne peuvent entendre les confessions ni imposer des pénitences. La forme de leur hiérarchie n'est pas différente de celle de l'église romaine ; car ils ont des lamas inférieurs, choisis par le grand-lama, qui ont l'autorité des évêques dans

leurs diocèses respectifs, et d'autres lamas subalternes qui représentent les prêtres et les moines. Ajoutez, dit encore le père Horace, qu'ils ont l'usage de l'eau bénite, de la croix, du chapelet, et d'autres pratiques chrétiennes..... »

Tous les missionnaires ont reconnu qu'il y avait au Thibet une espèce d'hiérarchie ecclésiastique pour le maintien de la discipline et du bon ordre. « Elle est composée, disent-ils, de divers officiers qui répondent à nos archevêques, à nos évêques. On y voit aussi des abbés et des abbesses, des prieurs, des provinciaux et d'autres supérieurs, dans les mêmes degrés, pour l'administration du clergé régulier. Les lamas qui ont la conduite des temples dans toute l'étendue du royaume sont tirés du collége des disciples. Les simples lamas officient en qualité d'assistans dans les temples et les monastères, ou sont chargés des missions dans les régions étrangères. »

Séduits par ces ressemblances, les missionnaires ont pensé que le lamisme n'était qu'un christianisme corrompu, introduit au Thibet et dans l'Asie centrale par les nestoriens, et qui ensuite avait dégénéré en idolâtrie, en conservant les cérémonies extérieures du culte chrétien. Quelques auteurs y ont vu un mélange du bouddisme avec le nestorianisme; mais d'autres savans ont pensé que les fondemens sur lesquels on appuyait ces assertions étaient bien légers. En effet, d'après les relations au-

thentiques qui peignent l'état actuel des pays occupés par les nations mongoles, nulles traces du christianisme n'y subsistent, si ce n'est a la Chine, où cette religion a été prêchée depuis le seizième siècle, par les missionnaires catholiques; le lamisme, au contraire, s'est conservé, répandu, affermi chez les peuples nommés plus haut. Nous avons parlé de son fondateur Fo et de sa doctrine, en traitant des religions de la Chine. Fo est le Boutta des anciens gymnosophistes, le Sammana-koutama des Pégouans, le Sommona-codom des Siamois, l'ancien Boudso ou Chaca des Japonais, la quatrième incarnation de Vichnou chez les Indous, le Baouthi des Chingulais, le Thi-ca des Tonquinois. Il est vrai que tous ces peuples ne reconnaissent pas le dalaï-lama pour son image vivante, mais le fond des dogmes est le même.

Cette religion est venue des Indes au Thibet. Les Mongols donnent à Fo le nom de Schakiamouni. Fo fut un réformateur; il rejeta beaucoup de pratiques religieuses, le sacrifice des animaux, et les différences des castes; quant à la hiérarchie du lamisme, telle qu'elle existe aujourd'hui, il paraît qu'elle n'est pas d'une origine très-ancienne.

Le principal objet du culte des Thibétains, disent les missionnaires, est le même auquel les Chinois donnent le nom de *Fo*, et les lamas du Thibet, celui de *La*. A sa mort, ses disciples prétendirent qu'il n'avait disparu que pour

un temps, et qu'il reparaîtrait bientôt dans un autre corps, à l'époque qu'il avait fixée. Ses sectateurs sont persuadés qu'il se fit voir en effet au jour marqué; cette tradition s'est conservée de siècle en siècle, et se renouvelle à chaque décès d'un dalaï-lama.

Au-dessous du grand-lama et du techou-lama, sont sept koutouktous, en qui les fidèles reconnaissent également un esprit divin qui, après le décès d'un corps, ne peut se manifester de son propre pouvoir dans un autre, mais doit être découvert et indiqué par le dalaï-lama. Chacun de ces koutouktous réside, comme chef du clergé, dans le pays qui lui est assigné, pour y exercer sa juridiction spirituelle. Les noms honorifiques de ces prélats sont démoukoutouktou.

Après ces koutouktous viennent les autres dignités ecclésiastiques, qui sont celles de tchedchi-lama, en mongol, zordchi; et d'eremdchamba-lama. Les gheilongs sont les prêtres ordinaires; les ghedzulls sont, ainsi qu'on l'a déjà vu, des espèces de diacres qui ne peuvent donner la bénédiction, mais qui aident dans leurs fonctions les prêtres ordonnés; enfin viennent les ecclésiastiques du degré inférieur, ou ceux qui se forment dans les cloîtres à la vie religieuse. C'est parmi eux que se choisissent les sujets que l'on élève successivement aux emplois supérieurs; excepté à ceux de régénérés, qui comprennent les koutouktous, le techou-lama et le dalaï-lama.

Les koutouktous bénissent les personnes du commun avec la main droite enveloppée d'un morceau de soie; les prêtres inférieurs prennent leur rosaire à la main, et en touchent la tête du fidèle suppliant.

Quand on construit un temple, on choisit un emplacement ouvert au midi; il est bon qu'il y ait dans les environs un ruisseau, ou au moins un étang; on préfère que le ruisseau coule à l'ouest de l'édifice. Le temple doit être placé sur un lieu élevé; on aime qu'il ait par derrière ou au nord des montagnes ou des hauteurs quelconques, et qu'il n'en ait pas des autres côtés, surtout au sud. Quand le terrain est choisi, le clergé y arrive en procession pour le bénir; on bénit de même tout ce qui entre dans la construction du temple. Il est dirigé du nord au sud. La façade est de ce dernier côté. On mêle des inscriptions religieuses et d'autres objets consacrés aux fondemens de l'édifice; et quand il est achevé, on le bénit solennellement, et on le dédie à un saint dont il porte le nom. Aux quatre coins de chaque temple, et parallèlement à ses côtés, s'élèvent ordinairement quatre petits temples, et successivement des rangées de bâtimens pour la demeure des prêtres.

Le temple a la forme d'un parallélogramme. Sa porte principale est au sud; il en a aussi une à l'est et à l'ouest. Il est éclairé par un grand nombre de fenêtres, et couvert d'un toit soutenu par vingt-quatre colonnes. On ne voit

aucune ouverture du côté du nord. Au-dessus du toit, qui s'abaisse sous un angle très-obtus, règne une balustrade qui entoure une petite chapelle, surmontée d'un autre bâtiment plus petit, dont le faîte se termine graduellement en pointe. Celle-ci est surmontée d'un piédestal oblong, sur lequel sont posées trois grandes figures en bois, peintes de diverses couleurs. Les faîtières des toits sont ornées de ciselures représentant des flammes ondoyantes; aux coins des toits on voit de monstrueuses figures de dragons qui regardent la terre.

Le temple est précédé d'un grand vestibule, dont le toit est porté par douze colonnes. La cour autour du temple est carrée et ceinte d'une balustrade. Les serrures, ainsi que les verroux des portes et des fenêtres, ont un bouton sur lequel est une ciselure qui représente le sceau du bourkan ou de la divinité, c'est-à-dire une fleur de nénuphar. La boiserie et les balustrades du temple et des chapelles sont peintes en rouge brunâtre; celles de l'intérieur des principaux temples sont ornées de beau laque de la Chine, et dorées. A peu de distance de la façade du temple, s'élève une tour avec une galerie, pour annoncer l'heure du service divin. On rencontre aussi, dans divers endroits isolés, notamment sur des monticules, de petites chapelles devant lesquelles les voyageurs s'arrêtent pour faire leur prière.

Les parois et le plafond des temples sont tapissés de papier fait par les lamas; il est de

couleur orange, et orné de figures de dragons dessinées à l'encre de la Chine. Au fond de l'édifice, en face de la porte, on voit un trône élevé de douze marches ; il est réservé au lama supérieur, qui vient s'y placer en montant par un petit escalier à droite. Une petite table, sur laquelle sont posés des livres, une clochette et d'autres objets, est devant le trône, qui est garni de coussins élégans, et surmonté d'un dais en soie, orné de rubans et de houppes. A droite du trône, il y en a un autre plus élevé, plus grand et plus magnifique. Personne ne peut s'y asseoir, ni même le toucher avec les mains. C'est le trône symbolique du dieu éternel et invisible. Les fidèles ne le touchent qu'avec le front. L'autel est à la droite des deux trônes; tout autour sont suspendues des figures de saints, et des emblèmes religieux. A gauche de l'autel sont les siéges des principaux lamas, qui assistent leur supérieur dans l'exercice de ses fonctions. Le long des vingt-quatre colonnes règnent deux rangs de bancs, garnis de coussins pour les prêtres d'un degré inférieur. Ils sont quelquefois en si grand nombre, qu'ils occupent tout l'intérieur du temple. Les laïques se tiennent debout ou assis, dans les portiques et les galeries, et lorsque le lama donne la bénédiction, à peine trouvent-ils assez de place pour se frayer un chemin à travers les passages étroits que forment les longues files de prêtres. A droite et à gauche de l'entrée, deux estrades avec des chaises sont réservées aux administra-

teurs du temple, qui, pendant le service, se tiennent presque toujours debout; ils se promènent aussi dans le temple et le vestibule pour maintenir le bon ordre.

Entre les colonnes, d'énormes tambours sont suspendus ou portés sur des tréteaux. A certains passages des psaumes et des hymnes, les prêtres frappent sur ces tambours à l'unisson avec les autres instrumens, qui sont de longues trompettes de cuivre, des cymbales, un gong ou tam-tam, des flageolets, des flûtes faites avec des tibias de jambes humaines, les clochettes des prêtres, et de petits tambours de basque. Lorsque tous ces instrumens jouent à la fois, il n'en résulte qu'un vacarme horrible, qui fait trembler le temple, mais cela n'a lieu que dans les exorcismes. Au contraire, lorsque l'on chante des psaumes de jubilation, des hymnes d'actions de grâces, et les litanies, la voix des prêtres n'est accompagnée que du grand tambour, de la cloche et des cymbales.

L'autel, élevé de trois marches, porte une grande châsse qui a des portes en verre ou un riche baldaquin avec des rideaux pour préserver de la poussière et de la fumée les choses saintes qu'elle renferme. Ce sont les livres sacrés, les idoles et d'autres objets que l'on n'expose à la vénération des fidèles que dans les grandes solennités. C'est alors que le degré supérieur de l'autel sert à l'exposition des livres saints, celui du milieu porte les statues des dieux et d'autres images, ainsi que les vases

sacrés; le degré inférieur est occupé par sept petites jattes remplies d'eau claire, une lampe un peu haute, et de petits vases remplis d'encens.

On met tous les jours sur l'autel devant la châsse des chandeliers garnis de cierges parfumés, une aiguière dont on renouvelle l'eau pour en verser dans les petites jattes, et arroser l'autel et les offrandes, enfin un petit réchaud avec des charbons. Le devant de l'autel est tendu d'une draperie magnifique et ornée de joyaux; on la change suivant les fêtes. On voit aussi sur l'autel, un miroir de métal poli et de forme circulaire, un bassin et une aiguière de métal à long cou; elle est destinée à conserver l'eau bénite, dont on asperge l'autel et les offrandes avec un goupillon fait de bambou et de deux plumes de paon. De petits autels placés à la droite du grand portent les instrumens de musique, qui sont tous bénits.

On place aussi sur l'autel des plats de diverses dimensions, qui contiennent les offrandes faites à la Divinité. Ce sont des gâteaux de forme conique, ornés de fleurs, et enduits de graisse très-blanche; quand ils ont été exposés un certain temps, on les porte dans un lieu écarté, mais propre, pour qu'ils servent de pâture aux animaux.

Les jours de fêtes, le lama supérieur se met en marche pour le temple, accompagné des autres prêtres et de la foule des fidèles. Arrivé devant le vestibule du temple, on étend devant lui un tapis; il adore la terre par une

inclination profonde, les mains appliquées l'une contre l'autre, et la tête nue; la foule l'imite en s'inclinant trois fois. Ensuite on fait trois fois le tour du temple en procession; et quand on est entré, chaque prêtre va s'asseoir à sa place après avoir touché avec son front le bord de l'autel. Le service divin se célèbre toujours les portes ouvertes. On le commence par une profession de foi; elle est suivie d'hymnes à l'honneur de Dieu et des saints. Les prêtres, en chantant, agitent la clochette qu'ils tiennent à la main. Le chant est entremêlé de prières à voix basse, pendant lesquelles les prêtres, les yeux baissés, tiennent les bras ouverts et tendus vers le lama qui officie; ils font de fréquentes inclinations. Pendant tout l'office, le lama supérieur reste immobile. A l'office de l'après-midi, tous les fidèles, en dedans et en dehors du temple, s'asseyent la tête nue, les mains levées en l'air, les yeux baissés pour entendre la prière de la bénédiction du bain sacré; les principaux prêtres restent debout: l'hymne qui annonce l'apparition du saint des saints se chante au son d'une musique cadencée qui ravit les fidèles en extase. Un prêtre, par un mouvement presque imperceptible, lève en l'air le miroir de métal, afin qu'il réfléchisse l'image de Boudda. D'autres prêtres tiennent en l'air la cuvette, l'aiguière à long cou, et les divers objets sacrés. Cette cérémonie est la plus auguste de la religion. Un des prêtres verse de temps en temps avec l'aiguière

sur le miroir, de l'eau dans laquelle on a fait fondre du sucre et du safran. Un autre prêtre essuie à l'instant les bords du miroir avec un crêpe de soie extrêmement fin ; l'eau qui a passé sur le miroir est reçue dans le bassin, puis transvasée dans une autre aiguière. Tout fidèle qui n'est pas en état d'impureté doit se faire verser dans le creux de la main quelques gouttes de cette eau : il s'incline profondément, la lèche avec une grande dévotion, s'en frotte le front, le sommet de la tête et la poitrine, persuadé qu'elle le fortifie dans la foi, le sanctifie et le préserve d'un grand nombre de maux : les prêtres en portent tous les jours aux malades. L'ensemble de cette cérémonie offre aux fidèles un sens mystique relatif aux diverses actions de la vie de Boudda, et à la sanctification de la terre par la propagation de sa doctrine.

L'administration de l'eau sainte terminée, les fidèles sortent pour faire dévotement le tour du temple. Pendant ce temps, les prêtres entonnent les grandes litanies, prières vraiment touchantes, dans lesquelles on supplie Dieu de répandre ses bienfaits sur tous les hommes sans distinction. A un signal donné, le peuple se rassemble de nouveau dans le temple, s'assied et écoute, dans le plus profond recueillement, la grande prière, à la fin de laquelle se donne la bénédiction, au son d'une musique bruyante. Ensuite chacun se presse pour arriver aux pieds du

lama, afin de recevoir l'imposition des mains.

Les Thibétains ont des formules religieuses pour faire l'aveu de leurs fautes et en demander pardon à Dieu. Ils assistent à l'office divin avec une piété exemplaire. En prenant leur livre de prières, ils le posent sur leur tête; c'est, dans l'intérieur des maisons, comme une forme de bénédiction à laquelle toutes les personnes présentes participent. Quand ils rencontrent dans leur livre le nom d'un saint, ils lèvent en l'air, en signe de respect, la main qui est libre.

Les prêtres célèbrent tous les jours le service divin dans les temples; le matin, à midi, et le soir, il est annoncé par le son des cloches. Les jours plus particulièrement consacrés aux grandes cérémonies religieuses, sont le 9e, le 19e et le 29e de chaque lune. Il y a aussi dans le courant de l'année des jours de fêtes solennelles. A ces époques, il se rassemble près de chaque temple mille, deux mille et jusqu'à trois mille prêtres de toutes les classes, et de moines de tous les ordres, sous la présidence d'un zordschi. Aux quatre grands jours de fête, qui sont le nouvel an (1er février comme chez les Chinois, ou lune du printemps), le 5e jour de la deuxième lune d'été, le 16e de la troisième lune d'été, et le 25e de la première lune d'hiver, le dalaï-lama est obligé d'officier lui-même et de donner la bénédiction. Les autres jours de prière, il n'est pas dans l'usage de se présenter à l'assemblée. Les prêtres font

aussi des processions, marchant deux à deux; un lama est à la tête avec les marques de sa dignité; les prêtres sont suivis de troupes de trompettes, de tambours et de cymbales. Le clergé prend exclusivement part au service divin. Les laïques n'entrent dans les temples que pour adorer les idoles et recevoir l'eau sainte et la bénédiction. Les Thibétains, en disant leur chapelet, répètent continuellement cette phrase : *Oum-manié-paimi-oum*. C'est une formule sacrée que l'on voit écrite sur divers monumens. Elle signifie : *Seigneur, ayez pitié de nous.*

Selon Pallas, il y a au Thibet deux classes de moines et de religieuses. L'une reçoit une ordination simple, est soumise à certaines règles, s'abstient de quelques mets, et observe des pratiques religieuses; mais elle n'est pourtant pas forcée à garder le célibat. Les personnes mariées qui entrent dans cet ordre continuent à vivre dans le lien conjugal, et les célibataires peuvent même se marier sans préjudicier à leurs vœux. Cette espèce de moines et de nonnes est nommée *guéna* et *guénama*; en mongol, *oubatchi* et *oubatchenza*. Des moines d'une autre espèce, qu'on peut comparer à des ermites, se nomment *éretchouva*; en mongol, *dajantchi*. Les uns vivent isolément dans des cavernes, évitant toutes relations avec le reste des hommes, s'abstenant de toute nourriture animale, et laissant croître leurs cheveux : les autres, réunis sur les montagnes dans différens

couvens, envoient dans la ville des frères quêteurs pour ramasser des vivres.

Le père d'Andrada avait déjà établi la différence de ces deux espèces de moines, en avouant que tous en général menaient une vie exemplaire. Il les désigne tous par le nom de *lamas*. « Leur habit, dit-il, est de drap de laine, sur lequel ils portent une soutane comme les nôtres, mais sans manches, tellement qu'ils ont les bras nus ; et pour ceinture ils se servent d'une autre sorte de drap qui leur pend jusqu'aux pieds ; la cape ou manteau est de la longueur d'environ deux aunes et demie, et un peu plus de trois quarts de large. Tout l'habit est rouge, et la cape est rouge ou jaune. Ils ont deux sortes de bonnets, l'un en forme de capuchon de religieux, qui, sans descendre sur la poitrine, couvre seulement la tête et le tour de la gorge ; l'autre est comme une mitre fermée par le haut ; mais les principaux lamas ont seuls le droit de s'en servir. »

Les relations les plus récentes décrivent l'habillement des gheilongs de même que d'Andrada ; mais elles parlent d'un jupon plissé qui leur tombe jusqu'aux genoux, et qui est dessous la robe sans manches. Leur cape ou manteau leur descend jusqu'aux talons. Ils s'en enveloppent d'une manière négligée en apparence, mais qui ne manque pas de grâce. Il leur couvre la poitrine, et passe sous le bras gauche, tandis que l'autre bout est rejeté sur l'épaule gauche. Le bras droit reste ordinaire-

ment nu ; quelquefois il est sous le manteau, dont on peut aussi au besoin se couvrir la tête. Les gheilongs ont généralement la tête, les jambes et les pieds nus.

Les habits des lamas sont en laine grossière ; ils ont aussi une grande écharpe en soie ou en laine, suivant leur dignité. Elle a sept à huit aunes de long, et une aune de large ; elle est rouge ou jaune ; ils la jettent sur l'épaule gauche, et lui font faire le tour du corps. Lorsqu'un lama fait la prière devant les reliques conservées dans les temples, il prend les deux bouts de cette écharpe dans les mains, les lève en l'air, et s'appuie dessus en touchant la terre avec la tête. Lorsque les lamas sont revêtus de leurs ornemens sacerdotaux, ils ont la longue robe jaune, et sur la tête un bonnet de la même couleur, qui est pointu, et dont les côtés descendent jusqu'au-dessous des oreilles.

Toutes les personnes attachées à l'état ecclésiastique ont les cheveux coupés tres-court ; ils se rasent la barbe, et portent toujours à la main un chapelet dont ils font tourner les grains entre leurs doigts en récitant des prières.

Les jeunes gens qui veulent se consacrer à la vie religieuse, entrent dans les couvens à l'âge de huit à dix ans. Dès lors ils portent le titre de *touppa*. La première année se passe à apprendre les principes de leur profession et à servir leurs instituteurs ; et à moins qu'ils ne se distinguent par leurs talens, ils ne sortent pas de cet état d'abaissement avant l'âge

de vingt ans et plus. Cependant on leur donne l'éducation qui convient à leur âge, et aux devoirs qu'ils sont destinés à remplir. A quinze ans, s'ils ont fait des progrès, ils sont admis parmi les tobbas, qui composent la classe inférieure de l'ordre religieux. Quand ils ont atteint l'âge de vingt à vingt-quatre ans, on leur fait subir un examen rigoureux, et si on les juge suffisamment instruits, on les élève au rang de gheilong.

Ceux qui ont des talens ou qui sont favorisés, finissent par être placés à la tête de quelque riche monastère, car ces établissemens sont très-nombreux dans le Thibet, et possèdent des terres qui leur ont été données par la charité des fidèles. Dès qu'un gheilong occupe une de ces places, il est revêtu du titre de lama.

Un des gheilongs de chaque couvent est élu tous les ans pour avoir l'inspection sur les autres, et maintenir l'ordre et la discipline ; il surveille la distribution des provisions. Il a droit d'entrer à toute heure dans les appartemens des moines. Il préside aux processions et à toutes les cérémonies. Il tient dans une de ses mains une baguette, et dans l'autre un grand bâton de la forme de la crosse des évêques grecs, et au bout duquel est suspendu par trois chaînes un petit vase dans lequel brûle de l'encens. Avec ces attributs de son autorité, il est le maître de punir les prêtres qui se montrent inattentifs ; il les brûle légèrement, ou les frappe. Pendant le temps qu'il

occupe son emploi, il porte le titre de *kégoui.*

Les religieux sont obligés de vivre sobrement, de renoncer au commerce des femmes, et de s'astreindre à toutes les pratiques austères de la vie monacale; mais ils trouvent des compensations à ces privations dans la considération dont ils jouissent et dans l'espoir de s'avancer. Quelques-uns renoncent entièrement à la société pour vivre dans la retraite la plus absolue. Ils choisissent un coin solitaire ou le sommet d'une montagne, et s'y bâtissent une cabane où ils se renferment, afin de n'avoir plus aucun rapport avec le reste des hommes. Ils se nourrissent de racines sauvages, des grains qu'ils ont apportés avec eux, et de ceux qu'ils reçoivent de la charité des fidèles; car avoir soin d'eux est regardé comme un acte très-méritoire.

En vertu de son autorité, le grand-lama délivre des commissions munies de son sceau à des prêtres qui parcourent les hordes nomades des peuples professant la religion de Boudda. Ces patentes autorisent les lamas qui en sont porteurs à recueillir des aumônes pour le temple et le trésor du dalaï-lama, et promettent des indulgences à tous les fidèles qui feront des dons. Elles sont ordinairement imprimées avec beaucoup de magnificence sur du satin jaune, en chinois, en mantchou, en thibétain : le morceau de satin est de la dimension du grand papier royal. Le haut est orné de portraits du dalaï-lama; le bas offre, par op-

position, la figure de divinités malfaisantes. La lettre est roulée sur un cylindre de bois et renfermée dans un étui de même forme, pour la mieux conserver.

Le Thibet n'a pas moins de couvens de femmes que de couvens d'hommes. Les religieuses portent le nom d'*annies*. Elles sont vêtues à peu près comme les moines, excepté qu'elles ont toujours sur la tête des bonnets pointus comme ceux des lamas. Elles portent un ruban jaune par-dessus l'épaule droite, n'ont pas la tête tondue, et forment de leur cheveux deux tresses de chaque côté, tandis que les autres femmes n'ent laissent pendre qu'une derrière chaque oreille.

L'esprit divin s'est aussi manifesté au Thibet dans le sexe féminin. Un couvent situé à la partie méridionale de l'île que renferme le lac Palté est la résidence de la prêtresse nommée *Toursepamo*, qui est une régénérée comme le dalaï-lama et les autres lamas supérieurs. Elle les égale en sainteté. Les Thibétains croient que Cianq-cioubi-oum s'est incarné dans cette femme, et qu'il ne quitte son corps, lorsqu'elle meurt, que pour passer dans un autre. Les Indous et les Népaliens la regardent comme la déesse Bavani vivante, et lui adressent en conséquence leurs adorations et leurs prières. Quand elle sort de son couvent, ou qu'elle fait un voyage, elle est accompagnée de la pompe la plus solennelle. On porte devant elle des vases où l'encens fume: elle est placée

sur un trône ombragé par un parasol. Le plus ancien des religieux qui composent sa cour est assis à côté d'elle ; trente ecclésiastiques la suivent. Lorsque ce cortége arrive à Lassa, la prêtresse est adorée par les gheilongs et les laïques ; ceux-ci se prosternent trois fois devant elle, l'adorent, et baisent dévotement un sceptre qu'elle leur présente, et qui leur communique quelque chose de sa vertu bienfaisante. Cette prêtresse est supérieure générale de tous les couvens d'hommes et de femmes situés dans l'île de Palté.

Toutes les personnes qui appartiennent à l'ordre monastique s'abstiennent de viande le 8, le 15 et le 30 de chaque mois ; elles peuvent cependant prendre du thé avec un peu de lait. Elles évitent toute effusion de sang, et craignent de tuer le moindre insecte. Indépendamment de leurs rosaires, les religieux des deux sexes portent une boîte de prières. C'est un cylindre tournant sur un axe, et rempli de formules de prières écrites sur des feuilles de papier ; il peut être mis en mouvement par une simple secousse, au moyen d'un poids qui est attaché par une corde, et sert pour les exercices de dévotion dans les maisons et dans les temples. On voit aussi dans les temples de ces cylindres posés sur un pivot fixé sur une planche ; le cylindre est garni en dehors d'un morceau d'étoffe. Les prêtres le font tourner avec rapidité pendant l'office : ils sont persuadés que des prières écrites et

agitées ont la même efficacité que si elles étaient récitées. Ces cylindres sont un des objets de dévotion que l'on rencontre le plus fréquemment.

Plusieurs princes se font honneur de porter l'habit des lamas, et prennent le titre de principaux officiers du grand-lama. Les Chinois et les Mongols, très-avides de cet honneur, font le voyage de Lassa pour l'obtenir.

Le nombre des ecclésiastiques est incroyable ; il y a peu de familles au Thibet qui n'en aient un, soit par zèle de religion, soit dans l'espérance de s'avancer au service du grand-lama. D'ailleurs les prêtres jouissent au Thibet et chez tous les peuples mongols d'une considération, d'un respect et d'une autorité, ainsi que nous l'avons vu plus haut, qui sont bien propres à inspirer le désir de se consacrer au sacerdoce. Il s'en trouve quelques-uns qui ont étudié la médecine. Lorsqu'ils sont appelés auprès d'un malade, si celui-ci n'est pas en état de se mettre à genoux pour adorer le prêtre suivant l'usage, il incline un peu la tête et lève les mains jointes.

Les lamas et les gheilongs, débarrassés du soin des choses temporelles, s'appliquent à l'étude des livres saints : quelquefois ils en copient. Ils s'excitent à réciter par cœur les longues prières, et dessinent des images de saints. Toutes leurs occupations se rapportent à la religion : car la nation thibétaine est divisée en deux classes ; l'une s'occupe des af-

faires du monde, l'autre est entièrement consacrée à celles du ciel.

Plusieurs gheilongs étudient l'astronomie et savent calculer les éclipses; mais la plupart ne cherchent à acquérir des connaissances dans cette science que pour se rendre habiles dans l'astrologie judiciaire.

Les Thibétains ont un grand respect pour ceux qui la professent, et ne doutent pas de la certitude de leurs prédictions. Ils ne se mettent en route qu'après avoir obtenu un présage favorable du gheilong, et qu'aux jours regardés comme heureux. Cette superstition préside à la composition de leurs calendriers, dans lesquels les jours favorables et les jours funestes sont récapitulés avec soin. Enfin rien, dans le cours ordinaire de la vie, ne s'entreprend sans que l'astrologie n'y soit pour quelque chose; elle se mêle aux actes religieux pour les actes les plus importans de la vie.

Quand il naît un enfant à un laïque, on fait venir un lama qui bénit un vase rempli d'eau et de lait mêlés ensemble, en récitant certaines prières et en soufflant dessus; il y baigne l'enfant et lui donne un nom d'après un rituel qu'il consulte. Les noms en usage dans le Thibet sont tous tirés de ceux des idoles ou des saints. Après la cérémonie, on sert un grand repas au lama, aux parens et aux amis de la famille. Ils ont aussi une cérémonie qui ressemble à la confirmation; elle

se pratique lorsque les enfans ont atteint l'âge de quatre ans. On les mène au temple, où le lama, après avoir récité quelques prières sur eux, leur coupe une mèche de cheveux que la mère conserve avec grand soin ; elle les enveloppe avec son amulette et les porte sur sa poitrine.

Les filles reçoivent en se mariant une dot de leur père. Les lamas déterminent, conformément aux dispositions des livres saints, les jours propices pour la célébration des noces, d'après l'année, le mois et le jour de la naissance des époux. Le jour arrivé, un prêtre parfume avec une certaine herbe la maison de l'époux, et invoque la présence des divinités favorables ; il consacre ensuite, par des prières, un vase rempli d'eau et de lait mêlés ensemble ; les époux y trempent un linge pour se laver le visage ; ensuite le lama leur donne la bénédiction nuptiale en leur posant un livre sur la tête, et finit par adresser des vœux au ciel pour leur bonheur et leur fécondité. Ces prières achevées, les époux sont conduits dans un appartement où on les laisse seuls, tandis que les convives se divertissent. Chez les personnes riches, ces amusemens durent souvent cinq et même dix jours.

Quand un Thibétain tombe malade, on commence par lui faire préparer un bain sanctifié par un prêtre, ou, à son défaut, par un laïque instruit, parce qu'on regarde l'impureté comme la cause de toutes les maladies ;

ensuite on brûle des parfums et l'on récite des prières; on fait avaler au malade de l'eau consacrée, et on verse le reste dans une cuvette pour qu'il s'en lave le front, le sommet de la tête, la poitrine et les côtés du corps. Lorsque le mal empire, le gheilong calcule l'heure du jour ou de la nuit à laquelle le moribond doit expirer, parce que ce moment décide le mode dont on disposera de son corps.

Le malade expiré, le prêtre récite auprès du corps des prières pour le repos de son âme; les parens le portent ensuite à sa destination dernière, pendant que le prêtre continue à réciter l'office. On finit par un repas donné aux lamas et aux personnes qui ont accompagné le corps du défunt, à côté duquel les gens riches déposent des bijoux, des vases d'or et d'argent, ainsi que des mets et des boissons. Le prêtre doit réciter des prières pour le salut de l'âme du défunt, au moins pendant les dix jours suivans, si toutefois la pauvreté de ce dernier n'y met pas d'obstacle. Quant aux riches, ces prières se continuent pendant plusieurs mois de suite, et même pendant une année entière. Dans ce cas le prêtre habite la maison du mort et reçoit de l'argent, des étoffes, des vases et d'autres objets, lorsque son service est terminé; en outre, le quarantième jour qui suit la cérémonie funèbre, et encore au bout de l'an, il doit être célébré dans la maison du défunt un service

solennel, par une nombreuse réunion de prêtres. Après cela, les parens sont libres de faire célébrer annuellement de pareils services, s'ils le jugent à propos. Tous les ans, vers la fin d'octobre, une fête a lieu en l'honneur des morts. Le haut de tous les temples, de tous les monastères, et même des maisons particulières, est illuminé. Le silence de la nuit est interrompu par les sons lugubres du tam-tam, par le bruit des cymbales, des trompettes et des cloches, par le chant des hymnes funèbres. Les Thibétains signalent ce jour par divers actes de bienfaisance, dont ils croient que la circonstance augmente beaucoup le mérite.

Les cadavres des deux sexes sont ou brûlés, ou abandonnés au cours des rivières, ou placés sur les montagnes et couverts de pierres, ou simplement déposés dans les champs, selon que l'ordonnent les livres sacrés. Ces différentes manières de disposer des corps sont déterminées par des règles précises. L'incinération est regardée comme le mode le plus honorable; elle est pratiquée pour les corps des prêtres d'un ordre supérieur, et pour ceux des princes ; ceux des grands sont exposés pour servir de pâture aux oiseaux et aux bêtes sauvages.

Un missionnaire capucin décrit ainsi les funérailles d'un jeune homme d'une famille distinguée, qui eurent lieu dans une ville du Thibet, sur la frontière du Népal.

« Le surlendemain du décès, un nombre prodigieux de lamas se réunirent pour les obsè-

ques. Les uns entrèrent dans la maison du défunt et dans celles de ses parens; les autres restèrent dans la cour ou dans les temples. Tous récitaient des prières pour l'âme du trépassé. Son corps fut brûlé; mais les cérémonies funèbres durèrent encore huit jours.

» Des religieuses remplissaient le second étage de la maison du défunt; des moines occupaient le troisième. Il y avait dans cette maison, de même que dans toutes celles des Thibétains riches et distingués par leur rang, une chapelle en bois peinte en rouge, avec des ornemens dorés.

» L'idole de Fo occupe la principale place dans cette chapelle; elle est assise dans une niche, les jambes croisées. Elle est revêtue des ornemens sacerdotaux, et porte une couronne sur la tête. Devant elle est un autel auquel on monte par plusieurs marches; sur chacune sont rangés divers objets sacrés, ainsi que des offrandes et des vases d'encens entremêlés de cierges.

» Il y avait d'un côté une clochette, de l'autre un vase avec de l'eau bénite. Sur la clochette étaient écrits des caractères magiques avec les emblèmes de Boudda. Pendant que l'on fit les offrandes et que l'on récita les prières, on sonna la clochette; on fit l'aspersion de l'eau bénite avec un goupillon fait d'un roseau et de plumes de paon liées en forme de pinceau. Pour orner la chapelle et exciter la dévotion, on place des statues de saints lamas dans des

niches, le long des murs, devant les armoires et autour de l'autel. Dans plusieurs chapelles, il y a cent seize de ces statues, qui sont de petite dimension, indépendamment des images peintes sur les morceaux d'étoffe de soie suspendus en grand nombre le long des murs.

» Au point du jour, les religieux allaient dans le vestibule de la chapelle, et y commençaient les cérémonies funèbres qu'ils continuèrent au moins pendant trois jours dans la maison de chaque parent; ils chantaient, tantôt seuls, tantôt en chœur à leur manière, des hymnes contenues dans leurs rituels. Pendant le jour, ils chantèrent sans discontinuer, ne cessant momentanément que pour dîner et par intervalles pour prendre un peu de thé.

» Le dernier jour, ils firent de grand matin une procession: ils marchaient deux à deux, les yeux baissés, l'air recueilli et humble comme des pécheurs, et récitant des prières. Le principal lama venait le dernier, portant à la main la figure d'un enfant faite des cendres d'un cadavre brûlé et de farine d'orge pétrie avec du beurre. Cette figure avait deux soucoupes, une derrière la tête, l'autre sur les épaules. La procession parcourut tous les coins de la maison, ensuite elle vint dans la salle principale, où le lama bénit avec certaines cérémonies un vase rempli d'eau et une assiette pleine d'orge; on aspergea d'eau bénite toutes les chambres et tous les murs de la maison; on porta la petite figure sur le toit;

on la tint suspendue au-dessus du foyer sacré, qui est placé sur les toits, dont la forme est plate, et l'on brûla une branche d'arbre résineux. Les habitans de la maison se lavèrent le visage et les mains, et se frottèrent la tête avec du beurre. Après cette cérémonie, ils se regardèrent comme purifiés. »

Le même missionnaire ajoute d'autres particularités curieuses sur le même sujet. « On brûle ordinairement, dit-il, les corps des principaux lamas et ceux de quelques autres personnages distingués, avec du bois de sandal, auquel on ajoute quelquefois du bois d'aloès. Souvent aussi on les embaume et on les renferme dans des châsses que l'on place dans des armoires sacrées. On érige même des pyramides en l'honneur de ces personnages.

» On porte assez fréquemment les corps des lamas et des autres ecclésiastiques sur les hautes montagnes, où ils servent de pâture aux oiseaux.

» Voici un usage qui s'observe aux funérailles des personnes les plus considérables : Un lama ou un gheilong enlève, selon leur opinion, l'âme hors de la tête du défunt pendant qu'il est encore chaud. Voici comme il s'y prend : il pince avec les doigts la peau du sommet de la tête, réunit les plis qu'elle forme, et la tire si fort, qu'elle finit par se détacher et crever ; alors on croit que l'âme vient de sortir ; on met ensuite le corps dans un sac, et on le porte en procession composée de prêtres,

de moines et de parens, dans un champ hors de la ville, où l'on tient des chiens dans un endroit fermé. Des bouchers détachent la chair des os, la jettent aux chiens et leur donnent même les os concassés en petits morceaux pour qu'ils les mangent, ou bien les jettent tout entiers dans la rivière. Les parens prennent un morceau de la partie supérieure du crâne, ou quelques os dépouillés de la chair, et les gardent en mémoire du défunt.

» On jette aussi les corps dans l'eau, mais cela ne se pratique que pour les gens du commun. Enfin la manière la moins distinguée de disposer d'un cadavre est de l'inhumer. »

Ces détails ne sont pas entièrement conformes à ceux que donne Bogle; car il dit que les Thibétains n'enterrent pas les corps comme les Européens, et ne les brûlent pas comme les Indous, mais les exposent à l'air sur le sommet d'une montagne voisine, pour qu'ils y soient dévorés par les bêtes féroces et les oiseaux de proie, ou consumés par le temps et les vicissitudes des saisons. « On voit, ajoute-t-il, des carcasses mutilées et des os blanchis dispersés sur les lieux où se fait cette exposition, et au milieu de ce spectacle dégoûtant, de malheureux vieillards, hommes et femmes, étrangers à tout autre sentiment qu'à celui de la superstition, établir là leur demeure pour remplir le fâcheux emploi de recevoir les corps, d'assigner à chacun sa place, et de ramasser leurs tristes restes, quand ils sont trop dispersés.» Peut-

être les usages diffèrent-ils suivant les provinces.

Horace della Penna raconte que le Thibet a des universités et des colléges, où l'on apprend tout ce qui appartient à la religion du pays. Lassa et les couvens environnans ont des imprimeries pour les livres religieux. On y imprime avec des formes travaillées dans le bois, d'après l'ancien usage chinois. Ces établissemens sont sous la surveillance de prêtres préposés à cet effet.

Parmi les prêtres thibétains ordonnés, et même parmi les docteurs non ordonnés, il y a certains prophètes élus et confirmés par le dalaï-lama même; d'après la superstition du pays, ils passent pour être de temps en temps inspirés par une divinité particulière. On les nomme *Nantchous*. Quand un de ces hommes veut prophétiser, il se revêt de ses habits de cérémonie, endosse le carquois, s'arme de l'arc, du glaive, de la lance, et invoque le dieu jusqu'à ce qu'il en ait été inspiré. Si on lui amène des possédés, il ordonne pour leur guérison, quelques prières qu'ils doivent lire eux-mêmes ou faire lire par un prêtre; ou bien il saisit une flèche ou une lance, et perce le patient, ou le frappe du glaive; mais, dans ces deux cas, il ne doit résulter aucune blessure, mais seulement une marque rouge, et le méchant esprit abandonne le malade. Quand le prophète est inspiré, il tourne très-rapidement. Lorsque l'inspiration l'abandonne, il ôte ses ornemens et adresse au

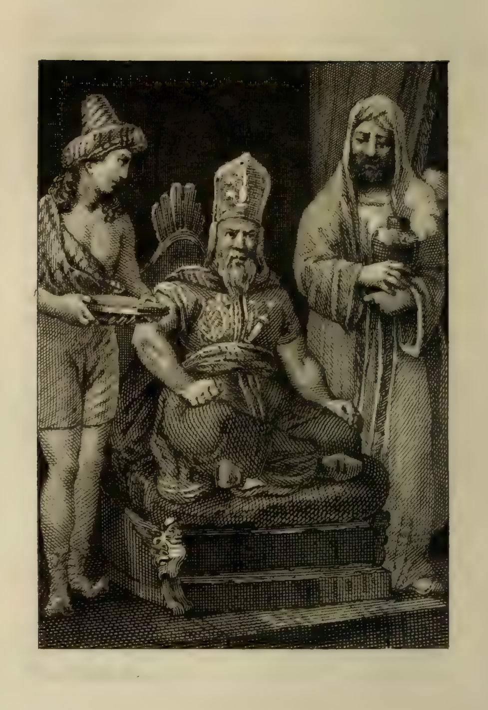
dieu des remercîmens solennels. Le chef de ces prophètes, qui rappellent les chamans ou sorciers de l'Asie boréale, jouit de grands honneurs, et accompagne toujours le dalaï-lama dans ses voyages. Le peuple fait un grand nombre de contes sur les qualités miraculeuses qu'il lui prête. Ce sont ces prophètes dont les missionnaires ont parlé, et qu'ils ont représentés comme des jeunes gens auxquels on accordait à certains jours de l'année la liberté de tuer sans distinction toutes les personnes qu'ils rencontraient, parce qu'on supposait que ceux qui mouraient de leur main, jouissaient à l'instant du bonheur éternel.

Divers voyageurs s'accordent à donner une idée favorable des lamas, même chez les peuples nomades. D'après leurs récits, ces prêtres enseignent et pratiquent les trois grands devoirs fondamentaux, qui consistent à honorer Dieu, à n'offenser personne, et à rendre à chacun ce qui lui appartient. Les deux derniers de ces préceptes sont prouvés par la vie qu'ils mènent : ils soutiennent fortement la nécessité d'adorer un seul Dieu; ils regardent le dalaï-lama et les koutouktous comme ses serviteurs, auxquels il se communique pour l'instruction et l'utilité des hommes; les images qu'ils honorent ne sont que des représentations de la Divinité ou de quelques saints personnages, et ils ne les exposent à la vue du peuple que pour lui rappeler les idées du devoir. Rien ne fait mieux voir que chez les nations les plus bar-

bares il y a toujours une classe d'hommes qui s'élève au-dessus des préjugés populaires.

Les voyageurs les plus éclairés et les plus impartiaux disent aussi que les lamas, chez tous les peuples mongols, mettent dans leurs rapports entre eux et avec les laïques une politesse et une bienveillance exemplaires et tout-à-fait remarquables. On est porté à ne pas taxer leurs récits d'exagération, si l'on juge les lamas d'après leurs chefs. Bogle donne sur ce sujet, ainsi que sur divers usages du Thibet, des détails que nous allons extraire de sa relation, parce que nous sommes persuadés qu'ils feront plaisir au lecteur.

A l'arrivée de Bogle au Thibet, la petite vérole, qui faisait des ravages à Techou-Loumbou, avait forcé le techou-lama à prendre sa résidence à Decheripgay, lieu situé dans une vallée étroite, et au pied d'une montagne escarpée. « Aussitôt après mon arrivée, dit le voyageur, j'entrai, avec mon compagnon, M. Hamilton, dans le palais. Nous nous promenâmes dans la cour, et nous parvînmes dans nos appartemens au moyen des larges échelles, qui, dans tous les palais des lamas, tiennent lieu d'escalier. Elles sont en bois ou en fer; les fenêtres sont remplacées, dans l'étage supérieur, par des ouvertures dans le toit, qui se ferment avec des trappes; l'étage inférieur a des fenêtres; la principale, qui est celle du milieu, forme un balcon assez avancé. Elles sont fermées avec des rideaux de soie noire, et n'ont ni volets,



ni châssis. Le palais est petit, il n'a que deux étages; des files de petits appartemens l'entourent de trois côtés, ainsi qu'une galerie en bois qui en fait le tour. Les toits sont décorés d'ornemens en cuivre doré, et sur le devant du palais sont placées trois assiettes rondes en étain, emblèmes de om-ham-hong ou de la trinité thibétaine. L'appartement du lama est dans l'étage supérieur, suivant l'usage du pays; il est petit, tapissé tout à l'entour d'étoffes de soie, et garni de vues de Poutala, de Techou-Loumbou, et d'autres palais.

» L'après-midi, j'eus ma première audience du lama. Il était assis, les jambes croisées, sur des coussins que supportait un trône de bois sculpté et doré; il portait sur sa tête un bonnet en forme de mitre, de drap jaune, avec de longues oreilles doublées de satin, qui pendaient par-derrière; il était vêtu d'une robe de drap jaune sans manches; un manteau de satin de la même couleur lui couvrait les épaules. Son médecin, tenant à la main un petit vase rempli de parfums et de brins de bois d'aloès qui brûlaient, était debout à un de ses côtés; à l'autre, on voyait son porte-coupe ou sopoutchombo. Je posai devant lui le présent du gouverneur général du Bengale; je lui remis dans les mains mes lettres de créance et un collier de perles, et suivant l'usage du pays, je lui offris en mon nom un *pelong* ou mouchoir blanc (1). Il me fit l'accueil le plus gracieux. J'étais assis

(1) C'est une écharpe de soie blanche fabriquée en Chine.

sur un tabouret élevé, couvert d'un tapis. On nous servit du mouton bouilli, du riz cuit à l'eau, des morceaux de mouton desséché, des fruits secs, des confitures, des sucreries et du thé.

» La lama but avec nous deux à trois tasses de thé, mais sans faire aucune prière; il nous invita plusieurs fois à manger des mets que nous avions devant nous; et lorsque nous prîmes congé, il nous jeta sur le cou des mouchoirs blancs. Après deux ou trois visites, il nous reçut, excepté les jours de fête, sans aucune cérémonie, la tête découverte, vêtu d'une simple robe de serge rouge, comme en portent les gheilongs, par-dessus laquelle il avait une veste de drap jaune; les bras nus, et un morceau de gros drap jaune jeté en travers sur les épaules; il était chaussé avec des bottes de cuir; il s'asseyait tantôt sur une chaise, tantôt sur un banc couvert d'une peau de tigre. Le seul sopou-tchombo assistait à nos entretiens; quelquefois il se promenait avec moi dans la chambre, m'expliquait le sujet des peintures qu'elle renfermait, ou m'entretenait de toutes sortes de sujets; car, quoiqu'il soit révéré dans toute l'Asie orientale comme l'image vivante de Dieu, il met de côté, dans ses conversations particulières, tout ce que son caractère a d'auguste, s'accommode à la faiblesse des mortels, s'attache plus à gagner l'affection qu'à inspirer la crainte, et se conduit avec une affabilité singulière envers tout le monde, surtout envers les étrangers.

» Le techou-lama était âgé d'environ quarante ans, de petite taille, et quoiqu'il ne fût pas très-gros, il paraissait disposé à prendre de l'embonpoint; son teint était plus clair que celui de la plupart des Thibétains; il avait les bras aussi blancs qu'un Européen; ses cheveux, noirs comme du jais, étaient coupés ras contre la tête; il ne laissait pas pousser sa barbe et ses moustaches pendant plus d'un mois; il avait les yeux noirs, petits et très-vifs; sa physionomie exprimait la bienveillance et la sérénité; il était gai, ouvert, franc, généreux, prévenant; non-seulement il écartait l'étiquette dans les entretiens particuliers, mais il parlait avec l'enjouement le plus aimable; il montrait le plus vif désir de s'instruire, cherchait continuellement à tirer quelques lumières des nombreux voyageurs que la religion ou le commerce conduisent chaque jour à Techou-Loumbou; et en revanche aimait à faire part aux autres des connaissances qu'il possédait; ses qualités étaient couronnées par la plus pure vertu. J'ai vainement cherché à découvrir en lui quelques-uns de ces défauts qui sont inséparables de l'humanité; il était si généralement aimé, que ce fut sans succès; personne n'a eu le cœur de me dire du mal de lui.

» Quelquefois une foule immense venait l'adorer et recevoir sa bénédiction. Il s'asseyait sous un dais dans la cour du palais. Tous les fidèles étaient rangés en cercle; les laïques venaient les premiers. Chacun présentait son of-

frande suivant ses moyens : l'un donnait une vache, l'autre un cheval, quelques-uns apportaient des moutons tout entiers desséchés, des sacs de farine, des pièces de drap; ceux qui n'avaient pas autre chose donnaient un mouchoir blanc. Toutes ces offrandes étaient reçues par un domestique du lama, qui mettait un morceau de drap avec un nœud fait ou supposé fait des mains du lama, autour du cou de chaque fidèle. Ils s'avançaient ensuite un à un jusqu'au trône du lama, qui les bénissait, soit avec la main, soit avec son sceptre, suivant leur rang et leurs qualités, de même que le dalaï-lama. Il n'imposait les mains que sur la tête des gheilongs et des laïques de distinction; pour les annies ou religieuses, et les laïques d'une classe moins élevée, on plaçait un morceau de drap entre leur tête et sa main; enfin il se contentait de toucher de son sceptre les gens du commun. J'ai souvent admiré avec quelle pénétration il distinguait le rang de chacun, et les religieuses des jeunes moines, quoique leurs vêtemens soient les mêmes, et qu'ils vinssent quelquefois confondus ensemble.

» La charité était une des principales qualités du techou-lama. Il avait de fréquentes occasions de l'exercer envers les faquirs indous qui venaient en très-grand nombre. Il parlait assez bien leur langue, et s'entretenait avec eux, placé à sa fenêtre, recueillant par ce moyen des connaissances sur les divers pays de l'Indoustan. Il leur donnait tous les mois une certaine pro-

vision de thé, de beurre, de farine, et de l'argent. Souvent, à leur départ, il leur faisait des présens considérables. »

Après avoir séjourné à Decheripgay, le lama partit pour Techou-Loumbou; Bogle l'accompagna. Tout le voyage ne fut qu'une suite de cérémonies religieuses, le peuple accourant de toutes parts pour recevoir la bénédiction du pontife. A peu de distance de Techou-Loumbou, l'on fit halte.

« Depuis l'endroit où l'on s'arrêta, continue Bogle, jusqu'à notre arrivée au palais du lama, la route présentait de chaque côté deux haies de spectateurs, tous en habit de fête. Les paysans chantaient et dansaient; trois mille gheilongs étaient rangés près du palais, quelques-uns avec des morceaux de drap bigarré suspendus sur leur poitrine, d'autres avec leurs cymbales et leurs tambours. Lorsque le lama passa, ils s'inclinèrent en avant jusqu'à la moitié du corps, puis le suivirent des yeux avec un air de respect mêlé de satisfaction qui me causa un plaisir infini; je ne pus me défendre d'éprouver les mêmes sentimens que les Thibétains. Le lama se hâta le plus qu'il put d'arriver dans les avant-cours de son palais, puis s'y promena lentement, en jetant des regards de bonté sur son peuple.

» Techou-Loumbou est situé sur la pente inférieure d'une montagne escarpée, où les maisons sont bâties en amphithéâtre : au milieu de ces maisons s'élèvent quatre temples. Le

palais est vaste et construit en briques noirâtres ; il a plusieurs cours spacieuses, pavées en marbre et entourées de galeries. Le palais est habité par le lama et ses officiers. Il contient des temples, des greniers, des magasins. La ville est entièrement habitée par des prêtres, au nombre de quatre mille.

» Depuis le jour de notre arrivée jusqu'au 18 de janvier, le lama fut occupé à recevoir des visites. Il y eut au nombre des fidèles une caravane de Kalmouks qui lui offrirent des lingots, des pelleteries, des étoffes de soie et des chameaux. Ils restèrent un mois à Techou-Loumbou. Ensuite ils allèrent à Lassa, où ils passèrent dix jours, puis ils retournèrent dans leur pays, qui est à trois mois de route au nord.

» Je n'assistai à aucune de ces réceptions ; je restai chez moi, où je ne manquai pas de visites. Les gheilongs venaient en grand nombre à la fois me voir dans mon appartement, ou bien ils montaient sur le toit et me regardaient par l'ouverture. Je laissais entrer tous ceux qui se présentaient. Quand je leur avais donné une prise de tabac, et que je les avais favorisés d'un regard, après les avoir fait asseoir, ou que je les avais gratifiés de quelque petit présent, ce qui ne manquait jamais de faire naître les exclamations de *pah*, *pah*, *pah*, *tzi*, *tzi*, *tzi*, ils se retiraient et faisaient place à d'autres.

» Le premier jour de l'année thibétaine, tout le monde, à l'exception du techou-lama, s'as-

sembla dans la grande cour de l'intérieur du palais; les galeries qui l'entourent étaient remplies de spectateurs. Je fus placé, selon l'usage, dans le balcon le plus élevé. La cérémonie commença par des danses que des hommes masqués exécutèrent; ensuite on leva en l'air plusieurs étendards ; une troupe de gheilongs vêtus d'habits de diverses couleurs fit le tour de la cour en procession, en jouant des cymbales, du tambour, de la trompette, du hautbois et du tambour de basque; ils étaient suivis de vingt gheilongs déguisés et le visage couvert de masques qui représentaient des têtes d'animaux, la plupart fantasques; ces gheilongs formaient en dansant toutes sortes de figures; on étendit à terre un mannequin en papier, dont les traits étaient dessinés au crayon, et l'on fit à l'entour plusieurs cérémonies qui me parurent fort bizarres, parce que je n'y comprenais rien. Enfin on alluma un grand feu dans un coin de la cour ; on y plaça le mannequin, qui fut bientôt consumé, avec une explosion violente accompagnée de beaucoup de fumée : on me dit que c'était l'image du diable; mais je ne suis pas assez versé dans la mythologie du Thibet pour savoir au juste à quoi m'en tenir; au reste, cette figure avait les traits européens. »

Le lama étant né à Ladak, ville voisine du Cachemire, son père était Thibétain, sa mère était sœur du radja de Ladak. Il parlait avec facilité l'indoustani ; ce qui donnait à Bogle le

moyen de converser avec lui dans cette langue ; mais le peuple, qui est persuadé qu'il les sait toutes, croyait qu'il parlait anglais. Le lama, qui était parfaitement instruit de tout ce qui concernait le pays des Mongols, la Kalmoukie, la Chine et les autres contrées voisines ou à l'est du Thibet, était extrêmement curieux de connaître la politique, les lois, les arts et les sciences, la forme de gouvernement, le commerce et l'état militaire de l'Europe. Bogle tâcha de le satisfaire sur tous ces points. Le lama ne connaissait que la Russie ; il avait une haute idée de ses richesses et de sa puissance ; il avait entendu parler de ses guerres et de ses succès contre l'empire de Roum (la Turquie). Beaucoup de sectateurs du lamisme, sujets de la Russie, vont au Thibet. Le czar a même envoyé plusieurs fois des lettres et des présens au lama. Bogle vit entre ses mains divers objets venant d'Europe, tels que des miniatures, des miroirs, de petits bijoux d'or, d'argent et d'acier anglais, qu'il avait reçus par cette voie ; entre autres une montre à répétition de Graham, qui, suivant l'expression des Thibétains, était morte pendant quelque temps.

On a vu plus haut que le voyage de Bogle au Thibet eut lieu à l'occasion d'une lettre que le Techou-lama avait écrite au gouverneur général du Bengale pour le solliciter de faire la paix avec le dèh ou deb-radja du Boutan. Voici cette lettre, dont le style, rempli de simplicité

et de dignité, forme un contraste frappant avec les métaphores ampoulées et le ton fastueux des lettres des Orientaux.

« Les affaires de ce pays sont à tous égards dans un état florissant. Nuit et jour je prie pour l'accroissement de votre bonheur et de votre prospérité. Instruit, par des voyageurs qui venaient de votre pays, de la haute réputation dont vous jouissez, mon cœur, rempli de satisfaction et de joie, s'est épanoui comme la fleur du printemps. Béni soit Dieu de ce que l'étoile de votre fortune est à son plus haut degré d'élévation. Je ne désire ni opprimer ni persécuter. Notre religion nous commande de nous priver de nourriture et de sommeil plutôt que de nuire à quelqu'un; mais je sais qu'en justice et en humanité vous nous surpassez. Puissiez-vous toujours orner le siége de l'équité et de la puissance, afin que les hommes, à l'ombre de votre protection, jouissent des bienfaits de la paix et de l'abondance.

» Par la faveur de Dieu, je suis le radja et le lama de ces pays, et je gouverne un grand nombre d'hommes; ce que vous avez sans doute appris par les voyageurs qui sont venus ici.

» L'on m'a raconté plusieurs fois que vous étiez en guerre contre le dèh-terriah, laquelle a, dit-on, été causée par la conduite coupable du dèh, qui a attaqué et ravagé vos frontières. Comme il est d'une nation ignorante et grossière, le temps passé a offert plusieurs exemples

de pareilles violences de sa part, que son avidité lui a fait commettre. Il n'est donc pas étonnant qu'il les ait renouvelées. Les dévastations qu'il a commises sur les frontières des provinces de Bengale et de Behar vous ont engagé à envoyer votre armée contre lui. Mais ses troupes ont été défaites, et plusieurs des siens ont été tués. Trois forts qui lui appartenaient ont été pris, et il a reçu le châtiment qu'il méritait. Il est aussi clair que le jour que votre armée a été victorieuse, et que si vous l'aviez voulu, vous auriez pu, dans l'espace de deux jours, détruire entièrement le dèh, car il n'avait pas le moyen de vous résister.

» Mais je me charge aujourd'hui d'être son médiateur, et de vous représenter que le dèh-terriah est dépendant du dalaï-lama, qui règne sur ces pays avec un pouvoir sans bornes, mais dont la minorité a fait passer entre mes mains, pour le présent, le poids du gouvernement et l'administration des affaires. Si vous persistez à faire du mal au dèh, vous irriterez contre vous le lama et ses sujets. Ainsi, par respect pour notre religion et pour nos coutumes, je vous invite à cesser toute hostilité contre le dèh ; par-là vous me donnerez la plus grande marque de faveur et d'amitié.

» J'ai réprimandé le dèh sur sa mauvaise conduite, et je lui ai enjoint de renoncer à ses injustes agressions, et de condescendre à vos désirs en toutes choses. Je suis persuadé qu'il

suivra mes avis; mais il faudra que vous le traitiez avec compassion et clémence.

» Quant à moi, je ne suis qu'un pauvre religieux. Nous prions, le chapelet en main, pour la paix et la félicité de ce pays, ainsi que pour le bonheur du genre humain. En ce moment, la tête découverte, je vous conjure de ne plus faire la guerre au dèh. Je n'ajouterai rien à cette longue lettre, parce que le porteur, qui est un gosseyn (1), vous donnera tous les détails nécessaires. J'espère que vous accéderez à ma demande.

» L'adoration du Tout-Puissant est l'occupation de tous les habitans de ce pays. Nous sommes de pauvres créatures bien inférieures à vous. N'ayant pas beaucoup de choses en ma possession, je ne puis vous envoyer que des présens de peu de valeur; mais je ne vous les offre que pour vous engager à vous souvenir de moi, et j'ose me flatter que vous les accepterez. »

L'empereur de la Chine, qui connaît l'influence des lamas sur les peuples mongols, ne néglige rien pour les attacher à ses intérêts. Il honore les principaux de la qualité de mandarin, et leur témoigne beaucoup d'égards. Lorsque le techou-lama, auprès duquel Bogle était allé en ambassade, fit le voyage de la Chine, les habitans de la partie de cet empire qu'il devait traverser reçurent ordre de Khien-long de lui fournir des tentes partout où il voudrait s'arrêter, et ce monarque fit trouver

(1) Religieux indou.

à tous les relais des voitures, des chevaux, des mulets, de l'argent et des provisions pour le lama et toute sa suite, jusqu'au terme de son voyage. Il envoya au-devant de lui un lieutenant général et plusieurs grands de sa cour. A mesure que le techou-lama s'approchait de la Chine, Khien-long fit partir successivement des princes de son sang, et deux de ses fils, pour aller à sa rencontre et le saluer en son nom : tous ces personnages lui donnaient le festin de cérémonie, et lui remettaient de riches présens au nom de l'empereur.

On avait construit des plates-formes hautes de cinq pieds et garnies de planches dans tous les endroits où le techou-lama plantait ses tentes, soit pour y coucher, soit pour s'arrêter dans la journée. L'on y étendait un grand tapis et un coussin de brocart. C'est là que ceux qui venaient lui rendre hommage étaient admis en sa présence, et avaient l'honneur de toucher de leur front la plante de ses pieds. Les habitans de tous les pays où il passa lui prodiguèrent les témoignages du plus profond respect, et comblèrent d'attentions les gens de sa suite. Partout on le suppliait d'appliquer sa main enduite de safran sur une feuille de papier blanc. Il distribua plusieurs de ces empreintes, qui furent conservées comme de précieuses reliques. Les présens qu'il reçut des chefs des différentes hordes kalmoukes et mongoles furent immenses. Tous ces chefs arrivaient accompagnés de petites armées pour escorter

le saint personnage dans sa route. Malgré ces témoignages d'honneur et de respect, le lama montrait constamment l'humilité d'un simple religieux.

Enfin, lorsqu'il fut à six milles de Jé-hol, au delà de la grande muraille, où l'empereur était venu l'attendre, il trouva le chemin bordé d'une double haie de soldats jusqu'au palais impérial. Le lama, les deux fils de l'empereur, le frère du lama, et six autres personnes furent les seuls qui passèrent entre cette double haie. Quand le lama arriva dans le jardin intérieur, l'empereur descendit de son trône, et fit quarante pas au-devant du pontife, le prit par la main, et, après beaucoup de témoignages de satisfaction réciproques, le conduisit à son trône, où il le fit asseoir à sa droite sur le même carreau que lui. Le lama reçut de l'empereur des présens avant de se retirer. Pendant trente-six jours qu'il demeura à Jé-hol, les visites entre l'empereur et le pontife furent fréquentes et affectueuses : l'empereur faisait chaque fois de riches présens au lama, qui partit ensuite pour Pékin, d'après sa demande. Tous les lamas de la capitale, au nombre de plusieurs milliers, accoururent au-devant du techou-lama, se prosternèrent à ses pieds, et lui rendirent leurs hommages. Il fut logé dans la partie du palais appelée l'appartement d'or.

L'empereur avait donné ordre qu'on montrât au lama tout ce qu'il y avait de curieux

dans la capitale et dans les environs. Il visita les différens temples, et présida à la dédicace d'un temple impérial qui venait d'être achevé. L'empereur lui donnait des fêtes, et quelquefois lui demandait des entretiens particuliers pour s'instruire de certains mystères de la religion.

Un jour que le lama était dans le jardin du palais de Khi-tou, le fils aîné de l'empereur vint lui dire que plusieurs femmes du monarque étaient dans un palais à l'extrémité du jardin, et désiraient vivement le voir et recevoir sa bénédiction, ajoutant que son père serait très-flatté qu'il se rendît à leurs vœux. Le lama y alla sur-le-champ. Il s'assit sur un siége élevé qu'on avait placé vis-à-vis de la porte qui conduisait à l'appartement des femmes. Un grand écran de gaze jaune était entre lui et la porte. Les femmes s'approchèrent l'une après l'autre et regardèrent le lama à travers la gaze; mais il tenait la tête baissée et les yeux fixés vers la terre, afin de ne pas voir les femmes. Chacune lui envoya ensuite un présent proportionné au rang qu'elle occupait. Le présent était remis par une esclave à un des prêtres qui se tenait près du lama. En offrant le présent, on prononçait le nom de celle qui l'envoyait, et le lama récitait une formule de bénédiction. Cette céremonie dura près de cinq heures.

L'empereur et le lama se réunirent plusieurs fois dans l'un des principaux temples de Pékin

pour y accomplir des actes de dévotion; ils y passaient deux et trois heures. Quand les prières étaient finies, l'empereur avait coutume de faire apporter une collation.

Le techou-lama passa plusieurs jours, soit dans le palais qu'il occupait, soit dans la maison du principal lama de Pékin, sans cesse occupé à donner sa bénédiction à toutes les classes des habitans; cette cérémonie se prolongeait souvent jusque dans la nuit. L'empressement des fidèles était tel, qu'il n'y eut pas un seul habitant de la capitale et des environs qui ne se présentât.

Un événement inattendu plongea dans la consternation les amis du lama et les personnes de sa suite. Il fut attaqué de la petite vérole. Dès que l'empereur en fut instruit, il lui envoya ses médecins. Ils rapportèrent au monarque que la maladie du pontife était grave, et même dangereuse. Aussitôt il se rendit auprès du malade pour juger par lui-même de son état. « Il me reçut, dit ce prince, dans sa dépêche au dalaï-lama, avec cet air de contentement qui était naturel chez lui; et si j'en avais jugé par les discours qu'il m'adressa, j'aurais pu croire qu'il jouissait de la meilleure santé. Cependant il en était tout autrement. Le venin de la petite vérole se manifestait déjà dans toutes les parties de son corps. Sa maladie fut déclarée incurable. Il changea tout à coup de demeure. Cette affligeante nouvelle me fut aussitôt apportée, et me causa la plus vive douleur. Le cœur navré de

chagrin et les yeux baignés de larmes, je me rendis au temple jaune, où je brûlai des parfums en l'honneur du Pan-tchan-erteni. »

D'après les ordres de l'empereur, on déposa le corps dans un cercueil avec beaucoup d'aromates. Ce monarque commanda en outre qu'on fît un autre cercueil d'or pur, semblable pour la forme aux châsses qui renferment les objets de l'adoration des Chinois, et assez grand pour contenir le premier cercueil debout. Cet ouvrage fut achevé en huit jours.

Le lendemain matin, il alla au palais, où étaient les restes du lama, avec la même pompe que lorsqu'il lui rendait visite pendant sa vie. Il était, de plus, accompagné de mille khoséongs ou religieux, et faisait apporter à sa suite, sur des brancards, le cercueil d'or destiné au lama. On déposa ce cercueil dans le temple dépendant du palais; ensuite on y renferma le corps du lama, et l'empereur, ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient, restèrent quatre heures de suite à prier dans ce temple. Avant de se retirer, le monarque fit distribuer aux khoséongs des aumônes abondantes, et ordonna cent jours de prières.

Lorsque la saison fut favorable pour le départ du corps du lama, l'empereur vint avec toute sa suite dans le palais où il était déposé, pria pendant quelques heures avec les khoséongs, et ensuite fit placer de riches offrandes au pied du cercueil. Il combla aussi de présens le frère du lama, et toutes les personnes auxquelles le

pontife avait témoigné de l'amitié; enfin il conféra au frère du lama le titre de *prince de la prière efficace* ; il suivit le cortége aussi loin que son rang le lui permettait, et ordonna à deux officiers de confiance et à deux cents hommes de cavalerie de l'escorter jusqu'à Techou-Loumbou ; des hommes qui se relayaient transportèrent le cercueil jusqu'au Thibet. Le cortége mit sept mois et huit jours pour arriver à Techou-Loumbou, lieu de la résidence du lama, et où ses restes furent déposés dans un superbe mausolée qu'il avait fait bâtir avant son départ pour Pékin.

Les habitans des divers pays que traversa le cortége montrèrent pour la dépouille mortelle du lama le même respect, la même vénération, le même zèle qu'ils avaient témoignés à sa personne lorsqu'il était vivant. Ils accouraient en foule pour prier autour de son cercueil, et lui présenter leurs offrandes ; ceux qui pouvaient toucher le cercueil, ou seulement le palanquin dans lequel on le portait, se regardaient comme favorisés du ciel.

La mort du techou-lama arriva en 1779. Son mausolée, attenant à un monastère, est précédé d'une cour, dont trois côtés sont bordés d'un péristyle destiné à abriter les pèlerins et les dévots que la piété attire. Les murs du péristyle offrent des peintures de figures gigantesques, relatives à la mythologie thibétaine. Au-dessus de la porte du mausolée, s'élève un trophée richement doré. Un prêtre est toujours assis

sous le portique, occupé à prier, et chargé d'entretenir le feu sacré. Au fond de la cour, deux portes énormes peintes en vermillon, avec des moulures dorées, conduisent à la chapelle du tombeau, qui est une grande pyramide tronquée, au pied de laquelle le corps du lama repose dans le cercueil d'or massif. Sa statue, aussi en or, est assise au haut de la pyramide sur des coussins, couverte d'un manteau de soie jaune, et coiffée d'un bonnet qui ressemble à une mitre. Elle est placée au-dessous d'une immense coquille dont les bords en feston forment un dais, et portent les divers chapelets dont le lama se servait pendant sa vie, et qui la plupart sont très-précieux. Il y en a en perles, en émeraudes, en rubis, en saphirs, en corail, en ambre, en cristal de roche, en lapis lazuli; enfin il y en a qui ne sont que de bois.

Les côtés de la pyramide sont revêtus de plaques d'argent massif; elle forme, en s'élevant, plusieurs rangs de gradins sur lesquels sont étalés divers objets rares et précieux qui ont appartenu au lama, et qui proviennent des offrandes des dévots; il s'y trouve, entre autres choses, des tabatières d'un grand prix et des bijoux curieux qui lui avaient été donnés par Khien-long; enfin de magnifiques vases de porcelaine de la Chine et du Japon, du plus beau bleu, et plusieurs gros morceaux de lapis lazuli.

A la hauteur de quatre pieds, un gradin plus

large que les autres, offre en relief la figure de deux lions rampans, et entre eux une statue d'homme avec des yeux énormes qui lui sortent de la tête : son corps et sa figure annonçent un état d'agitation violente; ses mains sont placées sur les cordes d'une espèce de guitare ; aux extrémités du gradin sont placées toutes sortes d'instrumens de musique, et l'espace intermédiaire est rempli de vases de porcelaine et d'argent.

A droite de la pyramide on voit une autre statue du lama, en vermeil, assise dans un fauteuil au-dessous d'un dais de soie, et avec un livre devant elle. En face de la pyramide s'élève un autel couvert d'un tapis de drap bleu sur lequel on dépose les offrandes journalières, telles que les fleurs, les fruits, les diverses espèces de grains et l'huile, et où sont placées plusieurs lampes qui brûlent toujours; leur fumée et celle d'une multitude de cierges odoriférans, remplit l'enceinte d'une odeur suave. De chaque côté sont suspendues au plafond des pièces de satin et d'autres étoffes de soie de la plus grande beauté, et près de la pyramide flottent deux pièces de velours noir brodées en perles, en forme de réseau, ainsi que des pièces de brocart d'or, simple et à fleur. Du haut en bas des murs sont peintes des files de gheilongs occupés à prier.

Le pavé est chargé de tous côtés de monceaux de livres sacrés concernant la religion lamique, livres que les docteurs augmentent

continuellement par de volumineux commentaires.

Ce mausolée est en pierres brutes liées avec du mortier; il est plus large que profond, très-haut, et adossé contre un rocher. Au-dessus du portique, précisément au centre du bâtiment, on voit une fenêtre garnie de rideaux de moire noire. Le soleil et la lune dans ses différentes phases, sont peints en or sur plusieurs endroits de la partie extérieure des murs. Une bande de couleur brune règne tout autour du bâtiment, un peu au-dessus de la fenêtre. Au-dessus de cette bande, sur la façade, on lit la phrase mystique, *om mânié païmi-oum*, écrite en lettres d'or sur une tablette; un espace en blanc vient ensuite, et le reste de la façade, haut de douze pieds est peint en rouge. La frise et la corniche sont en blanc.

Des colonnes cannelées, de cinq pieds de haut et de deux de circonférence, s'élèvent de distance en distance au-dessus des angles et du reste du mur. Elles sont en métal richement doré; plusieurs sont couvertes de drap noir, avec des bandes d'étoffe blanche qui forment des croix. Des têtes de lions dorées sortent des quatre angles du toit, au-dessus de la corniche, et tiennent des cloches suspendues à leurs mâchoires.

La partie la plus brillante et la plus apparente de l'édifice est un comble à la chinoise qui en surmonte le centre; il est supporté par de légères colonnes, et magnifiquement doré.

Ses bords se relèvent avec grâce. Tout autour règne une file de petites cloches suspendues, qui, avec celles des autres parties saillantes du monument, forment un carillon bruyant dès que le vent les agite.

Peu de temps après qu'on eut appris au Thibet la nouvelle de la mort du techou-lama, on découvrit l'enfant dans le corps duquel son âme avait passé; son identité ayant été prouvée d'après les règles prescrites par les livres saints, le nouveau lama fut reconnu et proclamé.

Hastings, gouverneur général du Bengale, instruit de cette nouvelle, envoya une seconde ambassade au Thibet pour féliciter le jeune lama, et fit choix, pour remplir cette mission, de Samuel Turner, qui partit au mois de mai 1783, avec Roberts Saunders. Il traversa le Boutan, et entra dans le Thibet au mois de septembre. Il fut admis, à Techou-Loumbou, à l'audience du régent qui gouvernait pendant la minorité du lama. Le régent, après avoir exprimé son estime pour le gouverneur-général du Bengale, dit à Turner que, dès que l'empereur de la Chine avait été informé de la renaissance du lama, il avait fait partir pour le Thibet des ambassadeurs chargés de dépêches qui témoignaient sa satisfaction, et de présens pour le régent. Il lui recommandait en même temps d'avoir le plus grand soin de la personne du lama, de le faire élever dans la plus stricte retraite, et de ne laisser admettre aucun étranger en sa présence.

Cependant le régent, qui avait singulièrement à cœur d'obliger le gouverneur-général du Bengale, finit par accorder à Turner la permission de voir le jeune lama. Turner, après avoir pris congé du régent, partit de Techou-Loumbou, et le 3 décembre arriva au couvent de Terpaling, situé sur une haute montagne. C'est dans un palais situé au centre de ce monastère que résidait le lama, âgé de dix-huit mois. Il y devait rester jusqu'à ce qu'il fût parvenu à l'âge requis pour aller habiter le palais de Techou-Loumbou. Trois cents gheilongs logeaient dans le couvent pour remplir auprès du jeune lama les fonctions religieuses.

« Le 4, dans la matinée, dit Turner, j'eus la permission de paraître devant le lama. Il était sur son trône, ayant à sa gauche son père et sa mère, et à droite l'officier chargé particulièrement de le servir. Je m'avançai, je lui présentai le mouchoir blanc, et je lui offris, de la part du gouverneur-général, un collier de perles fines et de corail : on plaça devant lui le reste du présent. Après la cérémonie de l'échange des mouchoirs avec son père et sa mère, nous nous assîmes à sa droite. On nous servit du thé.

» Un grand nombre de Thibétains qui me servaient d'escorte, furent admis en sa présence, et obtinrent la faveur de se prosterner devant lui. Le jeune lama se tourna de leur côté et les accueillit avec un air d'affection et de bienveillance. Son père m'adressa la parole

en thibétain. Son discours me fut expliqué par mon interprète. Il m'apprenait que le techou-lama dormait ordinairement jusqu'à l'heure où nous avions été introduits; mais que ce jour-là il s'était éveillé de grand matin, et qu'on n'avait pu le retenir au lit plus long-temps. Le jeune lama ne levait guère les yeux de dessus nous. Lorsque nos tasses étaient vides, il paraissait inquiet, renversait la tête en arrière, fronçait le sourcil, et, ne pouvant parler, faisait du bruit jusqu'à ce que l'on nous eût de nouveau versé du thé. Il prit du sucre dans une tasse d'or, et allongeant le bras, fit signe à ses domestiques de nous le donner.

» Quoique je fusse vis-à-vis d'un enfant, je fus obligé de lui parler, car on me dit que son incapacité à répondre ne devait pas me faire penser qu'il ne comprenait pas les discours qu'on lui adressait. Je lui dis donc en peu de mots que le gouverneur-général avait été saisi de douleur en apprenant la nouvelle de son décès arrivé à la Chine; qu'il n'avait cessé de déplorer son absence de la terre jusqu'à ce que sa réapparition eût dissipé le nuage qui avait obscurci le bonheur de la nation thibétaine, et qu'alors il avait ressenti, s'il était possible, une joie plus vive que n'avait été son affliction; qu'il désirait qu'il pût long-temps éclairer le monde par sa présence, et qu'il espérait que l'amitié qui avait autrefois subsisté entre eux, loin de diminuer, s'accroîtrait encore, et que le lama, en continuant à montrer de la bien-

veillance envers ma nation, étendrait les liaisons de ses sujets avec ceux du gouvernement anglais.

» Tandis que je parlais, le jeune lama me regardait attentivement; il fit plusieurs signes de tête, comme s'il eût entendu et approuvé mes paroles sans pouvoir me répondre. Ses parens le contemplaient avec l'air de la plus tendre affection; un sourire cordial exprimait leur satisfaction de sa conduite envers nous. Pour lui, il ne paraissait occupé que de nous. Silencieux et posé, il ne regardait pas ses parens comme il aurait pu le faire, s'il avait eu besoin d'être dirigé par leurs conseils.

» On conçoit qu'une scène si nouvelle et si extraordinaire était bien faite pour captiver toute mon attention.

» Le jeune lama annonçait beaucoup d'intelligence. Ses traits étaient réguliers, ses yeux noirs et petits; il avait le teint brun, mais coloré, et la physionomie heureuse; c'était un des plus beaux enfans que j'eusse vus.

» Je ne conversai pas beaucoup avec le père du lama. Il me dit qu'il était chargé par le régent de me fêter pendant trois jours, et ajouta qu'il comptait bien que je lui en accorderais un quatrième pour lui-même.

» Le 6, je retournai auprès du techou-lama, à qui j'offris des curiosités que j'avais apportées du Bengale. Il parut frappé d'une petite montre; il la fit tenir devant lui, examina longtemps le mouvement de l'aiguille des minutes;

mais son admiration avait quelque chose de grave, et ne se ressentait pas de son âge. Au bout d'une demi-heure je me retirai.

» Déjà les fidèles arrivent en foule pour adorer le lama; mais on n'en admet qu'un petit nombre en sa présence. Ils se croient très-heureux lorsqu'ils peuvent seulement le voir à une fenêtre, et qu'ils ont le temps de se prosterner devant lui le nombre de fois prescrit avant qu'il ait disparu. Ce jour-là une troupe de Kalmouks était arrivée à Terpaling. En sortant, je les vis rassemblés sur la place qui est devant le palais. Ils étaient debout, la tête nue; ils avaient les mains jointes et élevées à la hauteur du visage, ils passèrent plus d'une demi-heure dans cette attitude; leurs yeux fixés sur l'appartement du lama exprimaient l'inquiétude la plus vive. Enfin on le leur montra, ou du moins je l'imagine; car ils élevèrent tout à coup au-dessus de leur tête leurs mains jointes, les ramenèrent devant leur visage, les posèrent sur leur poitrine; puis, les écartant, ils tombèrent à genoux, et frappèrent la terre de leur front; cérémonie qu'ils répétèrent neuf fois de suite. Ils s'avancèrent ensuite pour offrir leurs présens, qui étaient des lingots d'or et d'argent, et diverses productions de leur pays; quand l'officier chargé de recevoir ces dons les eut entre les mains, les Kalmouks s'éloignèrent en donnant de grandes marques de satisfaction.

» J'appris que ces sortes d'offrandes se ré-

pètent fréquemment, et forment une des sources les plus abondantes du revenu des lamas du Thibet.

» L'après-midi j'allai faire ma dernière visite au lama. Il me remit ses dépêches pour le gouverneur-général; ses parens me chargèrent de lui présenter deux pièces de satin et d'y joindre leurs complimens.

» Ils me firent présent en même temps d'une veste doublée de peau d'agneau, m'assurèrent qu'ils se souviendraient long-temps de moi, m'exprimèrent leurs regrets de ce que le lama était encore trop jeune pour converser avec moi, mais qu'ils espéraient me revoir lorsqu'il serait plus avancé en âge. Je répondis comme je le devais à ce compliment. Je reçus les écharpes d'adieu et je pris congé. »

Deux ans après le voyage de Turner, Hastings, qui attachait la plus grande importance à conserver l'amitié du lama, chargea de ses dépêches pour le Thibet, le gossein Pourounghir, qui était allé plusieurs fois en députation auprès du dernier techou-lama, qui l'avait même accompagné à Pekin, et qui avait été d'un grand secours à Turner, auquel il avait servi de guide. Il fut bien accueilli partout, et durant son séjour à Techou-Loumbou, eut de fréquentes entrevues avec le jeune lama et avec le régent, dont il reçut l'assurance positive de ses dispositions à encourager les relations commerciales établies entre le Bengale et le Thibet.

Pourounghir ne trouva aucun changement

dans ce dernier pays, tout y était tranquille. Le seul événement qui eût marqué dans ses annales, avait été l'inauguration du techou-lama. Elle avait eu lieu l'année précédente. Pourounghir en écrivit les détails, qu'il tenait d'un autre gossein présent à la cérémonie.

L'empereur de la Chine donna en cette occasion une marque éclatante de son zèle et de son respect pour le chef suprême de sa religion. Dès le commencement de 1784 il envoya des ambassadeurs à Techou-Loumbou pour le représenter auprès du pontife, et rehausser la pompe de son installation. Le dalaï-lama, le vice-roi de Lassa, accompagnés de toute la cour, un des généraux chinois résidant à Lassa, avec une partie des troupes qu'il commandait, deux des principaux magistrats de cette ville, les supérieurs de tous les couvens du Thibet, et les ambassadeurs de Khien-long se réunirent à Techou-Loumbou.

Le vingt-huitième jour de la septième lune, correspondant à la mi-octobre, fut choisi comme le plus favorable à la céremonie de l'inauguration. Quelques jours auparavant, le jeune lama avait été amené de Terpaling à Techou-Loumbou, avec toute la pompe et les hommages qu'on pouvait attendre d'un peuple enthousiaste dans une circonstance si solennelle. Jamais on n'avait vu un si grand concours rassemblé par la curiosité ou la dévotion. Tous ceux qui l'avaient pu étaient venus de toutes les parties du Thibet pour grossir le cortége.

Cette affluence extraordinaire l'obligea de marcher si lentement, que l'on fut trois jours à parcourir la distance de Terpaling à Techou-Loumbou, qui n'est que de neuf lieues.

A une lieue en avant de Techou-Loumbou, on avait aplani et blanchi le chemin jusqu'à cette résidence; de petites pyramides en pierre s'élevaient assez près les unes des autres. Le cortége passa entre deux rangs de prêtres qui s'étendaient de la dernière station aux portes du palais à Techou-Lombou, sur une longueur de trois lieues. Quelques prêtres tenaient à la main des torches ardentes faites d'une composition odoriférante, qui brûle lentement, et répand une odeur très-agréable; d'autres portaient des instrumens de musique dont ils s'accompagnaient en chantant des hymnes. La foule des spectateurs se tenait en dehors des haies de prêtres; les personnes qui appartenaient au cortége pouvaient seules marcher au milieu du chemin.

La marche s'ouvrait par trois gouverneurs de districts militaires, à la tête de six mille cavaliers armés d'arcs, de flèches et de mousquets. Après eux venait l'ambassadeur de la Chine, portant sur son dos, suivant l'usage de son pays, le diplôme impérial renfermé dans un tube de bambou; puis le général chinois, avec ses soldats à cheval, et armés de fusils et de sabres; ces troupes étaient suivies d'un groupe nombreux de Thibétains portant des étendards et des trophées, et précédant une troupe de

musiciens dont les instrumens retentissaient au loin. On conduisait ensuite deux chevaux richement caparaçonnés portant chacun deux grandes cassolettes rondes, placées comme des paniers, et remplies de bois aromatiques qui brûlaient; derrière eux s'avançait un vieux prêtre, décoré du titre de lama, qui portait une cassette renfermant des livres de prières et quelques-unes des principales idoles; neuf chevaux magnifiquement enharnachés étaient chargés des ornemens du lama, et précédaient sept cents prêtres immédiatement attachés à sa personne pour le service journalier du temple; on voyait ensuite deux hommes ayant chacun sur leurs épaules une grande bannière d'or de forme cylindrique, rehaussée en relief de figures symboliques: c'était un présent de l'empereur de la Chine.

Les douhouniers et les soupouns, ou échansons, distribuaient des aumônes, et précédaient immédiatement le trône du lama, qui était ombragé d'un dais magnifique, couvert d'un riche tapis, et porté par huit des seize Chinois qui se relayaient pour cet emploi. D'un côté du trône était le régent, de l'autre le père du lama; il était suivi des supérieurs des couvens. A mesure que le cortége passait, les prêtres qui bordaient la haie, se rejoignaient à la file et terminaient la procession. A l'instant où le téchou-lama entra dans son palais, il fut annoncé par le mouvement répété d'une quantité prodigieuse de drapeaux, les acclamations de la

multitude, les sons d'une musique solennelle, et le chant des prêtres.

Quand le techou-lama fut dans son appartement, le régent et son ministre partirent pour aller à la rencontre du dalaï-lama et du vice-roi de Lassa, qui venaient à Techou-Loumbou. Les cortéges se rencontrèrent le lendemain au pied d'une montagne, et le surlendemain ils entrèrent ensemble dans le couvent, où ils logèrent durant leur séjour à Techou-Loumbou.

Le troisième jour après son arrivée, le téchou-lama fut porté au grand temple, et vers midi il s'assit sur le trône de ses prédécesseurs. L'ambassadeur lui remit ses lettres de créance, qu'il déroula, et déposa à ses pieds les présens de l'empereur.

Les trois jours suivans, le dalaï-lama se rendit au temple auprès du techou-lama, et ils y remplirent avec tous les prêtres les cérémonies de la religion. Il paraît que ces rites complétaient la cérémonie de l'inauguration. Pendant ce temps, tous ceux qui se trouvaient dans la ville furent traités aux frais du gouvernement, et l'on distribua des aumônes abondantes. D'après les avis envoyés partout à l'avance, les réjouissances qui eurent lieu à Techou-Loumbou furent répétées dans toute l'étendue du Thibet. Les étendards furent déployés sur toutes les forteresses; les habitans des campagnes passèrent le jour à danser et à se divertir; il y eut la nuit des illuminations générales.

Plusieurs jours furent employés à offrir des

présens et à donner des fêtes au nouveau lama, qui, à l'époque de son avénement au pontificat, n'était âgé que de trois ans. La cérémonie fut ouverte par le dalaï-lama; les présens qu'il fit étaient d'une grande valeur, et la fête qu'il donna fut la plus magnifique de toutes. Le lendemain ce fut le tour du vice-roi de Lassa, et successivement du général chinois, des colloungs ou magistrats de Lassa, et des autres personnes de distinction qui avaient accompagné le dalaï-lama, enfin du régent de Téchou-Loumbou, et des officiers de son gouvernement.

Après avoir reçu des honneurs de toutes ces personnes, le techou-lama les traita successivement, et leur fit des présens. Ces fêtes durèrent quarante jours.

On insista beaucoup auprès du dalaï-lama pour qu'il prolongeât son séjour à Techou-Loumbou; mais il s'excusa en disant qu'il ne voulait pas causer plus long-temps de la gène à cette ville par la foule qui l'accompagnait partout; il jugeait d'ailleurs qu'il devait abréger le plus possible son absence du siége de son autorité. Il repartit donc de Lassa avec sa nombreuse suite au bout de quarante jours. L'ambassadeur de la Chine prit également son congé et se mit en route pour retourner à Pékin. Ainsi se termina cette grande fête.

Dans la partie orientale du Thibet, entre l'Yalong à l'ouest, le Hong-ho au nord, et l'Yangtsé kiang, habitent les Si-fan ou Toufan.

Ces noms désignent aussi leur pays; ces peuples sont une tribu d'Éleuths.

Les Chinois distinguent les Si-fan en deux peuples : l'un qu'ils appellent *Hé-si-fan* ou les *Si-fan noirs;* l'autre, *Hoang-si-fan*, ou les *Si-fan jaunes*. C'est de la couleur de leurs tentes qu'ils tirent ces noms, et non de celle de leur teint, qui est également basané. Les Si-fan noirs ont quelques misérables maisons, et paraissent peu civilisés. Ils sont gouvernés par plusieurs petits chefs, qui dépendent d'un plus grand.

Les Si-fan jaunes sont soumis à certaines familles, dont l'aîné est créé lama, et prend l'habit jaune. Ces lamas, qui gouvernent chacun leur district, ont le pouvoir de juger les procès et de punir les criminels.

La plupart des Si-fan n'ont que des tentes pour habitations; cependant quelques-uns ont des maisons construites en terre, et même en briques. Leurs habitations ne sont pas réunies; elles forment tout au plus de petits hameaux de six à sept familles. Ils ne manquent pas des choses nécessaires à la vie. Leurs troupeaux sont nombreux, leurs chevaux petits, mais bien faits, vifs et robustes.

Les lamas qui gouvernent les Si-fan n'exercent point un empire bien rigoureux, pourvu qu'on leur rende certains honneurs, et qu'on soit exact à leur payer le tribut de Fo , qui est d'ailleurs fort léger.

On prétend qu'il y a quelque différence entre le langage de ces deux sortes de Si-fan; mais

comme ils s'entendent assez pour le commerce entre eux, ce sont apparemment deux dialectes de la même langue. Les livres et les caractères dont se servent leurs chefs sont ceux du Thibet. Quoique voisins des Chinois, leurs coutumes et leurs cérémonies ressemblent peu à celles de la Chine. Leurs usages se rapprochent plus de ceux du Thibet.

Ces peuples sont d'un naturel fier et indépendant, et ne reconnaissent qu'à demi l'autorité des mandarins chinois; lorsqu'ils sont cités par les magistrats, il est très-rare qu'ils se rendent à leurs ordres. On n'en use pas envers eux avec beaucoup de rigueur, et on n'essaie pas de les forcer à l'obéissance, parce qu'il serait impossible de les poursuivre dans l'intérieur de leurs affreuses montagnes, dont le sommet est couvert de neige, même au mois de juillet.

Jadis ils ont eu une domination très-étendue, et des princes d'une grande réputation, qui se rendirent redoutables à leurs voisins, et donnèrent même de l'occupation aux empereurs de la Chine. Leur grandeur s'écroula vers le treizième siècle. Des troubles intestins amenèrent leur décadence et leur ruine finale. Depuis ce temps ils sont demeurés dans leur ancien pays, sans gloire et sans force, et trop heureux d'y vivre en repos, tant il est vrai que la division et la mésintelligence dans les familles qui gouvernent renversent presque toujours les monarchies les plus florissantes.

Quoique la forme du gouvernement ait

changé parmi les peuples du Tou-fan, leur religion a toujours été la même. Ils sont très-attachés à la doctrine de Fo, et révèrent le grand-lama.

Leur pays est très-montagneux. On y rencontre quelques belles plaines. Plusieurs ruisseaux charrient de l'or. Les Si-fan savent assez bien le mettre en œuvre, surtout pour en faire des vases et de petites statues. Leur principal commerce est celui de la rhubarbe, qui croît en abondance dans leur pays.

En général, les productions du Si-fan ressemblent beaucoup à celles du Thibet, et l'on y trouve de même le borax dans un lac. Les montagnes dont ce pays est rempli sont bien plus hautes et plus inaccessibles du côté de la Chine que du côté du Thibet; on pénètre dans cette dernière contrée sans beaucoup de peine, tandis que, pour entrer en Chine, il faut franchir des défilés très-difficiles. Lorsque le techou-lama fit son voyage 1778, il fut obligé d'attendre quatre mois à Coumboucoumba, bourgade des Si-fan, que les neiges lui laissassent le chemin libre pour continuer sa route vers Pékin. Cette bourgade est à quatre-vingt-six jours de route à l'est de Techou-Loumbou, et à peu près à égale distance de la capitale de l'empire chinois.

Les monts Keutaïsse, qui séparent au nord le Si-fan du Chen-si et du pays de Koko-nor, se prolongent du nord-est au sud-ouest, sur une longueur de 6000 lis (600 lieues), et vont

joindre la partie de l'Himalaya qui borne le Cachemire à l'ouest. Ces chaînes de montagnes laissent entre elles, au nord de la source du Gange, un petit plateau dans lequel on remarque l'Oun-dés, province qui appartient au Thibet. Elle était jadis gouvernée par ses radjas particuliers qui étaient d'une famille radjpoute. A l'extinction de cette famille, l'empereur de la Chine s'en empara. Durant ces deux périodes, le pays était sans cesse inquiété par les Ladakis. Les attaques de ce peuple n'ont cessé qu'après que l'Oun-dés a été concédé en fief ou djaghir au dalaï-lama. La vénération des Ladakis pour ce saint personnage, chef de leur religion, les a fait renoncer à leurs incursions.

L'Oun-dés est un pays très-élevé et très-froid ; la surface des ruisseaux y est gelée tous les matins dans le mois d'août. Il est montagneux, et renferme des mines d'or. Les chèvres, qui fournissent le duvet dont on fabrique les châles de Cachemire, remplissent ses vallées et ses plaines, où l'on voit aussi des moutons et des yaks. Un voyageur assure que dans la plaine en avant de Ghertok il vit au moins quarante mille têtes de ces bestiaux ; mais il y avait peu de chevaux.

Ghertok ou Gortope est la principale bourgade du pays, parce qu'elle est la résidence du gouverneur envoyé de Lassa. Ce lieu ne consiste que dans une réunion de tentes, faites de de tissus grossiers de laine noire, et disposées en plusieurs groupes. Le deha ou garpan (gou-

verneur) habite une hutte assez grande, construite en branchages et en mottes de terre.

Ghertok, malgré son peu d'apparence, est l'entrepôt d'un commerce important entre le Thibet et Ladak. L'agent du radja de Ladak y vient acheter la toison des chèvres. Le gouvernement de Lassa défend sous peine de la vie de la vendre à d'autres qu'à l'agent du radja, qui en achète annuellement pour une somme d'environ trois lacs de roupies (750,000 francs). Il en revend ensuite la plus grande partie aux négocians de Cachemire, qui attendent son retour et la paient argent comptant. Les négocians d'Amretsir, dans le voisinage de Lahor, prennent le reste.

Indépendamment de la laine des chèvres, les exportations de Ghertok consistent en grains, huile, sucre, coton, chites, fer, cuivre, plomb, étoffes de laine, perles, corail, cauris, nacre, dattes et amandes. Tous ces objets y viennent, soit de l'Indoustan, soit du Thibet.

Ghertok envoie à Ladak, pour le marché de Cachemire, de la laine à châle, de la poudre d'or, des lingots d'argent, du musc, des pelleteries, du cuir parfumé, de petits châles, de la porcelaine, du thé en gâteau, du sel, du borax et de petits chevaux.

Les Thibetains font ce commerce. Ils vont directement à Ladak, par une route qui passe au pied de l'Himalaya, et traverse un pays peu élevé. Ce commerce n'est exposé à aucune espèce d'empêchement ni de difficulté.

Au sud-est de Ghertok se trouve le lac Manassarovar, ou Mapang, que les Indous regardent comme sacré. On y apporte les cendres des personnes décédées. Il a au nord les monts Caïlas, et au sud l'Himalaya. Des voyages récens ont fait connaître que le Gange n'y prenait pas sa source, mais qu'il sortait du pied d'un pic très-haut, situé au milieu du versant méridional de l'Himalaya, à près de quarante lieues à l'ouest du Manassarovar. Ce lac n'est séparé que par une langue de terre, du Ravanradh, autre lac qui donne naissance à une rivière formant le principal courant d'eau du Set-ledge supérieur. Cette rivière se joint, dans les plaines du Pendjab, au Sindh, ou Indus, dont la source, suivant les nouvelles relations, se trouve dans les hauteurs qui bordent au nord le Ravanradh. Toutes les eaux de la province se jettent dans une de ces deux rivières.

L'Oun-dés abonde en sources d'eau chaude; quelques-unes sont sulfureuses. Le bois est fort rare dans tout ce pays. On y supplée par l'ajonc, qui pourtant n'est pas très-commun.

Parmi les villes de l'Oun-dés nommées par les voyageurs, on remarque Daba, Kien-lang, Dhoumpou. Elles renferment, comme Ghertok, des tentes de drap grossier et des maisons en briques sèches, peintes en gris et en rouge. Les plus considérables de ces villes ou bourgades ont un temple, un monastère et un lama. Celui qui réside à Daba est le chef des

ecclésiastiques de la province : elle forme en quelque sorte son diocèse. La plupart de ces villes sont situées sur les montagnes à des élévations considérables au-dessus des rivières, presque toujours dans un enfoncement qui les met à l'abri de la violence du vent, et sur des pointes de rochers où la neige ne peut s'amonceler. Les villes qui n'offrent pas la réunion de ces avantages sont désertées pendant l'hiver par leurs habitans; ils vont alors habiter des villages mieux abrités.

Les habitans des villes mettent à profit les espaces de bon terrain qui se trouvent dans leur voisinage, sur le bord des ruisseaux, pour y cultiver de l'orge, du seigle et d'autres grains susceptibles de croître sous ce climat rigoureux. Ailleurs l'œil n'aperçoit que des montagnes couvertes de neige, des rochers arides, des plaines à peu près dépouillées de verdure, fréquemment revêtues d'efflorescences salines, et où l'homme ne s'occupe d'ouvrir le sein de la terre que pour en retirer de l'or. Quelques mines sont exploitées par le moyen de galeries. Le pays produit à peine la quantité de grains nécessaire à sa consommation; il reçoit sa provision annuelle d'orge et de riz des habitans du pays montagneux au sud de l'Himalaya.

Une poste à cheval va régulièrement de Ghertok à Lassa, dont la distance est de 230 lieues. Le pays qui sépare ces deux villes est médiocrement peuplé. Les chèvres qui donnent la laine des châles se trouvent jusqu'à Lassa : on dit que

la toison des moutons des environs de cette ville est plus fine que dans l'Oun-dés. Les marchands de Lassa achètent à Gortope des étoffes de laine aux négocians de Ladak. Le passage de la partie de l'Himalaya au sud de l'Oūn-dés présente toutes les difficultés décrites par d'Andrada. Mais où se trouve la ville de Chaparangue, où résidait le roi ou radja qui l'accueillit si bien? c'est ce que l'on ignore aujourd'hui; à moins que ce ne soit Tchangaprang, ville située sur le Dsampkho-son, à l'est de Lassa.

On a obtenu des renseignemens plus positifs sur Ladak. On sait que cette ville est la résidence d'un prince indépendant, qui porte le titre de radja du Khourd-Thibet ou petit Thibet. Elle est située à dix journées de route, à l'ouest de Ghertok, et à la même distance au nord-est de Cachemire. Elle est baignée par le Sindh, qui vient de l'Oun-dés, et que l'on appelle aussi *rivière de Ladak* ou *Leh*. Il paraît que, pour aller de Ghertok à Ladak, on suit un plateau très-élevé, sans avoir de montagnes à franchir. Le commerce de Ladak avec Cachemire est considérable. Les Cachemiriens qui viennent à Ladak acheter la toison de chèvres, particularité dont le P. Désideri avait parlé, y apportent beaucoup de safran, qui s'envoie ensuite dans le Thibet où l'on en fait une grande consommation pour le service divin. Il arrive aussi à Ladak des caravanes d'Yerkend et de Bokhara, dans lesquelles se trouvent quelquefois des

Tartares et des Kalmouks, qui sont sujets de l'empire de Russie.

Quoique le radja de Ladak prenne le titre de souverain du petit Thibet, il paraît que tout le pays compris autrefois sous cette dénomination ne reconnaît pas son autorité. Le petit Thibet, ou pays de Ladak, est le grand Thibet de Bernier et de Désideri. Quant à leur petit Thibet, ou Baltistan de ce dernier, c'est probablement la contrée qui forme au nord et à l'ouest la continuation du plateau où est Ladak. Suivant les relations les plus récentes, ce pays très-élevé est montagneux, froid et médiocrement peuplé. Il est traversé, du nord au sud, par le Kameh, qui traverse à Pendjcora la partie de l'Himalaya connue sous le nom d'*Hindoukoch*, et va se réunir à un affluent du Sindh. Ses habitans portent le nom de *Kobis*, vivent sous des tentes, ont cependant des villes, et professent le mahométisme; ils sont soumis à quatre radjas qui exercent une autorité despotique. Ces princes sont fréquemment en guerre avec le roi de Caboul, leur voisin à l'ouest. Il a profité du défilé de Pendjcora, qui est praticable pour les chameaux, pour entrer dans ce pays sauvage, et soumettre un de ces petits princes.

Le plateau de Ladak ou du haut Thibet est borné, sous le 39e. degré de latitude, par une chaîne de montagnes qui court de l'est à l'ouest, et bien moins haute que l'Himalaya; elle forme la limite naturelle entre le Thibet et la petite Boukharie. La route qui mène de Ladak dans

ce pays traverse cette chaîne au défilé de Khoumdam, auprès duquel est un glacier. La longueur de cette chaîne, à laquelle on donne le nom de *Pamer*, est de cent lieues : elle coupe les diverses routes par lesquelles on va du sud à Yerkend ; son escarpement est beaucoup plus considérable au sud qu'au nord. De ce dernier côté, elle se confond imperceptiblement avec le plateau de la petite Boukharie.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE. — ASIE.

LIVRE IV,

CONTENANT LA CHINE.

LIVRE V.

ASIE CENTRALE ET THIBET.

FIN DE LA TABLE.




a39003 004143961b

